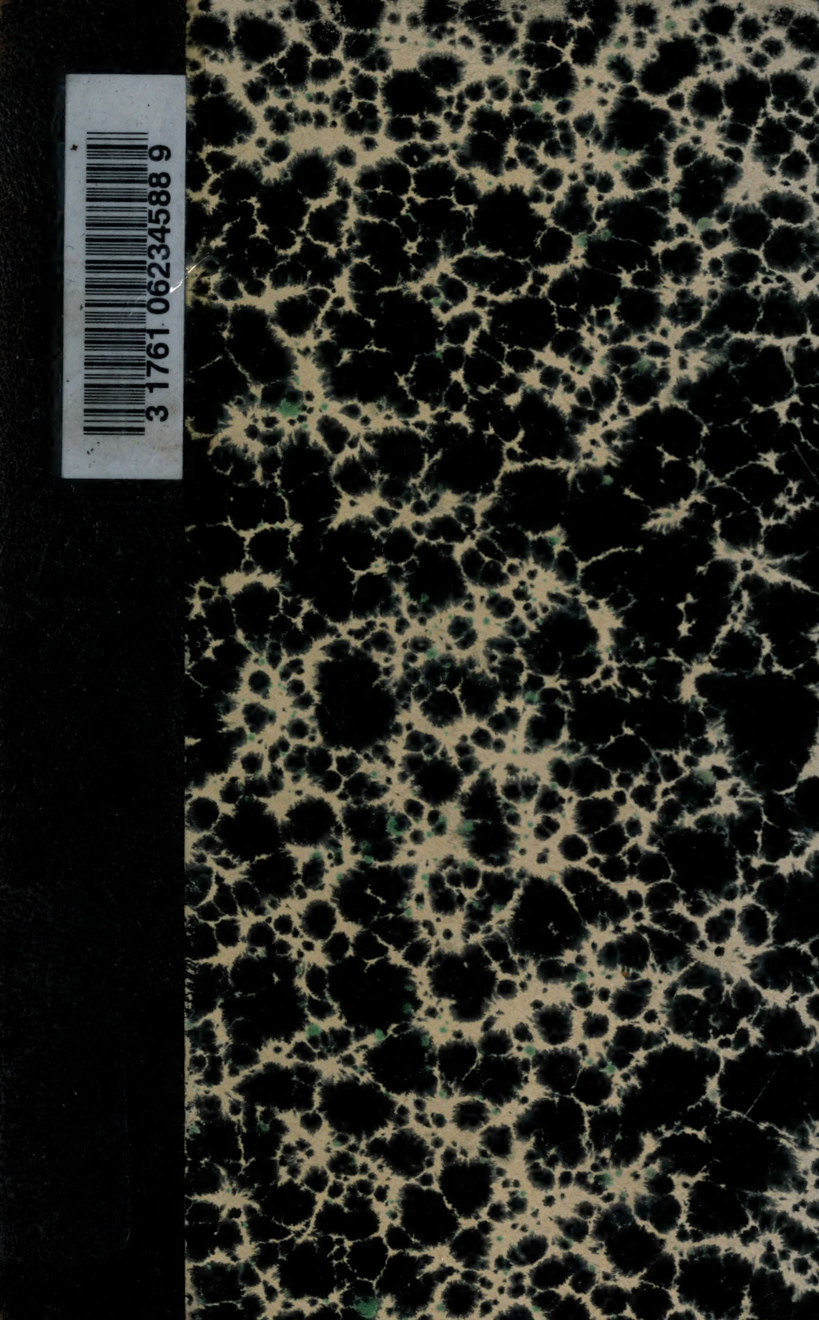

3 1761 06234588 9





Les Samedis Littéraires

DEUXIÈME SÉRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Théories sociales et Politiciens (Fasquelle).
Praticiens politiques (Fasquelle).
La littérature française d'aujourd'hui (Perrin).
Waldeck-Rousseau (Editions de la *Revue bleue*).
Les Samedis Littéraires, *première série* (Perrin).

J. ERNEST-CHARLES

Les Samedis Littéraires

DEUXIÈME SÉRIE

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1904

LETTRE-PRÉFACE

A M. Félix DUMOULIN, Directeur de la Revue Bleue

SUR LA LITTÉRATURE INDUSTRIELLE

Pourquoi le dissimuler !

Qui ne sut borner son effort, en le précisant, ne sut jamais écrire avec efficacité. La critique surtout doit éviter de tout embrasser à la fois, car les circonstances présentes exigent qu'elle étreigne très fortement. Soyons assez sages pour ne point soumettre pêle-mêle à nos jugements tous les siècles et toutes les littératures ; prenons d'abord la précaution de bien voir et notre monde et notre temps !

Je crois donc qu'il faut, à chaque livre, lorsque l'on considère dans sa suite et dans son ensemble l'œuvre critique entreprise et réalisée, encourir le reproche de trop simplifier plutôt que celui de trop compliquer, déterminer donc l'état intellectuel, l'état moral du milieu littéraire, procéder publiquement à l'indispensable examen de conscience en

recherchant simplement le fait le plus significatif de sa vie, son meilleur mérite ou sa pire faute.

Eh bien ! où en est-on cette année? Et qu'est-il advenu de ce phénomène capital, qui servirait, si l'on n'y prenait garde, à définir toute notre époque littéraire, de ce phénomène que l'on appelle par une extension fâcheuse, mais consacrée, d'une épithète qui ne mérite pas le mauvais sort qu'on lui fait : la littérature industrielle.

La littérature industrielle ! l'un de nos principaux efforts pendant cette campagne de critique continuée deux années déjà, dans la *Revue Bleue*, avec une méthodique régularité, fut de la combattre, de la combattre pour elle-même, et à cause de ses effets débilitants, de ses conséquences démoralisatrices sur la littérature comme sur les littérateurs.

Peut-être est-il permis de dire que cet effort ne fut pas complètement inutile. La littérature industrielle n'est pas en déroute, non..., mais qu'elle était puissante, il y a deux années seulement !... et aujourd'hui voici qu'une défiance immense a été suscitée contre elle dans les milieux littéraires et dans tout le monde cultivé, une défiance qui désormais se propagera parmi l'univers des hommes et des femmes qui lisent et qui apprennent enfin à choisir leurs lectures. Sans doute, l'heure est venue de reprendre et de grouper les idées essentielles maintes fois dispersées jusqu'ici, pour les combats occasionnels d'une guerre indispensable. Sans doute, l'heure est venue de déterminer nettement tous les caractères de ce phénomène morbide, par lequel se manifeste la crise d'une littérature qui se transforme, pour se

développer, se fortifier, s'adapter de mieux en mieux à sa tâche directrice de la vie morale et sociale.

*
* *

Qu'est-ce donc que la littérature industrielle? Il faut distinguer deux catégories de commerçants des lettres, deux catégories que l'on distingue toujours, mais qui le plus souvent se confondent.

Il y a d'abord les exploiteurs, les négriers littéraires qui, au théâtre ou dans le roman, font travailler pour leur compte, au rabais.

Je ne parle pas, bien entendu, des agences notoires pour la fabrication des mélodrames ou des feuilletons : cela est hors la littérature, et, par conséquent, si vous le voulez bien, hors la loi littéraire.

Mais il est des individus qui passent pour des littérateurs, des écrivains, que l'on cite, qui sont connus, qui sont répandus, qui sont insolents, qui sont inconscients, qui soignent leur réputation avec une âpreté féroce et qui n'ont peut-être pas écrit une seule ligne de leurs ouvrages!

Ce que j'admire, ce n'est pas qu'ils agissent ainsi — et, encore est-ce que d'autres métiers ne leur assureraient pas de plus sérieux profits? — c'est qu'on tolère leurs procédés avec une bonne grâce où il entre, je le sais, plus de mépris que d'indulgence, mais qui devient une sorte de complicité.

Acanthe s'offre en scandale avec les livres auxquels il prête son nom. Il prête son nom à ses livres, mais le public leur prête plusieurs auteurs,

On est parvenu à savoir très exactement dans quelles conditions ont été façonnés ces ouvrages. Ces conditions semblent avoir été toujours très onéreuses aux écrivains qui les subissaient d'abord. En effet, la plupart ont disparu après une première « collaboration ». Ils ont cédé la place à d'autres qui ne savaient où écrire et qui avaient faim. Acanthe les a peu nourris mais les a fait écrire beaucoup. On a pris en considération que ces jeunes gens — presque tous sont jeunes — n'ont guère mangé depuis qu'ils ont mis leur style et leur esprit au service d'Acanthe et on propose de faire un banquet commémoratif où tous les collaborateurs de l'œuvre d'Acanthe seraient conviés. Une difficulté arrête toutefois les organisateurs de cette fête littéraire, qui ont du tact. Ils se demandent : « Sous quel prétexte pourrons-nous y inviter Acanthe ? » En attendant, on se livre à ce jeu de dénombrer tous les convives et on sait déjà quel passage de l'œuvre d'Acanthe chacun d'eux pourrait de préférence réciter par cœur au dessert... Je ne déteste point Acanthe, car son impudence violente et bouffonne fait de lui une caricature beaucoup plus qu'un symbole et beaucoup plus qu'un homme ; il ne m'amuse pas parce qu'il me dégoûte ; il ne parvient pas à m'indigner ; il ne m'inquiète pas non plus car je connais son destin : Acanthe aura dans la littérature la fin que justifient ses moyens.

Damis est un homme poli, discret et doux. Il a hérité de sa famille provinciale beaucoup d'argent avec les vertus qui l'empêchent de le dépenser. Il

a voulu, en outre, de la considération, et a jugé qu'un livre serait bien propre à la lui donner. Il était trop sage et trop pondéré pour l'écrire lui-même; et comment l'eût-il fait, ne sachant ce que c'est que d'écrire. Il a rencontré Ergaste qui a du talent et la bourse plate. Marché conclu. Damis a payé Ergaste chichement, parce que Damis est aussi économe que riche, et parce que Ergaste était trop pauvre pour exiger beaucoup. Le livre obtint un succès fort vif. On en prisa les mérites originaux et on y trouva surtout les marques d'une conscience littéraire délicate. Damis s'est poussé depuis dans les fonctions publiques où, grâce à son livre, il fait bonne figure, ce qui le dispense de faire autre chose. Damis ne sera plus auteur. Damis n'aura plus besoin d'Ergaste. Il n'y a pas de Dieu pour les prolétaires! Ergaste, tombé dans la misère, a sollicité un poste subalterne dans la maison que Damis dirige au nom de l'État. Il avait les titres ordinaires pour obtenir ce poste. Mais Ergaste vient d'être refusé comme incapable. C'est Damis qui a fourni les renseignements.

Que de croquis on pourrait faire encore d'après nature, d'après de bien vilaines natures! Il est certain qu'aux écrivains d'aujourd'hui, exagérément multipliés, se sont mêlés des aventuriers de toutes origines qui sont la tare, l'ignominie du monde littéraire. Comme ces gens-là ont un appétit glouton de renommée, ils usurpent forcément quelque réputation, et, à cause d'eux, le monde des vrais littérateurs, qui subit d'ailleurs avec une nonchalance coupable leur contact grossier, risque d'être décrié

par tous ceux qui s'intéressent à lui, mais le connaissent mal et le verront toujours de trop loin pour le bien connaître.

On ne peut rien directement contre ces négriers, car je ne sais quel droit les protège — qui est le droit des malhonnêtes gens, — et qualifier leur commerce c'est diffamer ceux qui s'y livrent! Ces négriers existeront toujours plus ou moins. Mais pour diminuer leur force, on peut compter sur le scandale qu'eux-mêmes provoqueront : on peut toujours compter sur le scandale! Et puis il suffit de laisser courir les anecdotes. Elles pullulent. En France rien n'égale la puissance moralisatrice des anecdotes pittoresques.

*
* *

Il y a ensuite les écrivains qui cherchent à imposer la vente de leurs livres par l'emploi de toutes sortes de moyens charlatanesques, bons surtout à tromper sur la qualité de la marchandise vendue.

Ces moyens nous les connaissons aussi.

Il est évident que les conditions de la vie littéraire contemporaine, extraordinairement haletante et fiévreuse, exigent que les livres nouveaux venus soient annoncés au public naturellement distrait et d'ailleurs pressé de toutes parts. Les écrivains qui se consacrent à l'industrie littéraire exploitent à leur profit ces conditions fatales. Ils n'attendent leur succès et leur gloire, peut-être même leur influence, que des annonces prodiguées et des élo-

gieuses hyperboles multipliées sans honte. Ces réclames sensationnelles attestent à la foule pendant plusieurs semaines sans discontinuer qu'un nouveau Balzac est né dans la littérature, qui surpasse le précédent, le vrai, et qui l'anéantit. Tel est le thème ! Et quelles variations !

Ce n'est pas tout. La publicité payée sous toutes les formes et particulièrement les plus ridicules ne suffit pas au littérateur industriel. Il veut devenir lui-même un courtier pour son œuvre. Et sa vie est une constante publicité. Il publie dans les journeaux son portrait « officiel » et celui de sa femme. Il étonne par ses bizarreries. Il accuse les bizarreries pour étonner mieux, et chaque jour passe à la caisse afin de vérifier l'efficacité pratique de ses attitudes éhontées.

Le livre disparaît de cette combinaison littéraire. On ne voit plus que l'entreprise de vente. Et je demande alors ce que devient la personnalité de l'écrivain, et surtout ce que peut devenir la littérature.

*
* *

Mais quelles sont donc les causes de ce mouvement factice d'affaires souvent fictives. Ce n'est pas volontairement que les écrivains — mis à part quelques inconscients connus de tous — se discréditent, ruinent l'avenir au profit du présent, et gâtent même le métier dont ils prétendent vivre avec gloire et avec luxe. Des raisons générales

expliquent probablement sans l'excuser ce vice si particulier.

L'époque où ils vivent domine les hommes. Aujourd'hui c'est dans la littérature une période de fantastique surproduction. Vingt romans paraissent chaque jour. Et qui donc peut en lire plus d'un chaque semaine. Les écrivains professionnels publient des livres à la hâte pour n'être pas oubliés et perdus dans la foule. Les amateurs se livrent contre eux à une concurrence irréfléchie mais effroyable. Ils publient plus encore sans que rien ne les y contraigne. Il n'est pas d'oisif surmené par son oisiveté, qui n'ait tout de même assez de loisir pour écrire ou signer un livre par an. Concurrence effrénée. Le nombre des acheteurs, qui pouvait s'étendre, a décru soudain. Le trouble a été jeté parmi eux par cette cohue furieuse de livres assaillants. Ils sont déconcertés ; ils s'abstiennent. Ils ne peuvent résister à la tourbe des livres. Ils s'enfuient. Ils ne se laissent atteindre que par quelques privilégiés bien rares. Manquent-ils de sagesse, dites-moi ! Non, le public reste bon public, mais il montre qu'il n'est pas sot.

Surproduction inévitable avec toutes ses conséquences ! La presse, elle aussi, ne manque pas d'être responsable d'un mal qu'elle ne créa point, mais qu'elle aggrava. Les journaux, subissant eux comme les autres la concurrence, faisaient eau de toutes parts. Ils ont pensé faire argent de tout. Ils ont remplacé la critique par la publicité, ce que l'on paie par ce qui paie. La presse est responsable. Responsable ? assurément. Mais est-elle coupable ?

Le plus coupable est celui qui a commencé. Or comment pourrons-nous discerner ceux qui ont pris l'initiative d'une transformation pernicieuse aux lettres et funeste aux lettrés ? Une obscurité bienfaisante dissimule les commencements confus d'une crise éclatante aujourd'hui. Et que répondrons-nous si l'on nous objecte : Les journaux ont cédé seulement (volontiers du reste) aux sollicitations des éditeurs et même des auteurs. Ils ont écrasé d'abord la critique libre sous les articles d'enthousiasme rétribué par les écrivains. Et bientôt la critique libre leur parut totalement inutile puisqu'écrivains, éditeurs, ne lui laissaient plus guère d'occasions de s'exprimer, et ils ont supprimé la critique qu'annihilait sûrement le commercialisme ambiant.

Que répondrons-nous encore si les directeurs de journaux nous objectent : Tant d'écrivains, vous ne le niez pas, ont fait de leur littérature un commerce fructueux. Allons-nous leur concéder pour rien l'éloge ou l'indulgence productive qu'ils ne demandent qu'à nous payer ; et tandis que nous louons contre une juste rémunération tous les autres produits industriels, exonérer ceux-ci seulement d'un impôt, naturel, normal, à condition qu'il soit universel ? Non pas. Et s'il y a des dupes ce seront peut-être les lecteurs, excités violemment à des achats aussitôt regrettés, peut-être les écrivains qui, poussés par leur frénésie et leur inexpérience commerciales, dépensent cent sous pour encaisser trois francs, mais pourquoi voudriez-vous que nous fussions, nous, les dupes, nous directeurs de journaux dont l'indépendance même n'est garantie que

par une bonne gestion industrielle et commerciale... Nous ne répondrons rien.

Aussi bien, les écrivains eux-mêmes sont coupables de ce commercialisme outrancier dont beaucoup sont les tristes héros, et dont quelques-uns sont déjà les déplorables victimes. Le mouvement même des idées et des faits insinuait le commercialisme en tout et partout. Chaque mouvement naturel d'une époque peut être bienfaisant s'il est réglé : les écrivains ont été les plus déréglés des industriels. Leurs caractères se sont abaissés, en même temps que leurs aspirations, qui devenaient plus véhémentes et plus brutales. Ils ont voulu brusquer, violenter le succès. Et ils ont voulu, avec quelle indiscipline! que leur succès littéraire fût d'abord, fût essentiellement un succès pécuniaire. L'argent ne fut pas pour eux un complément, agréable mais à la rigueur négligeable, de la gloire. Ils ont voulu que la gloire ne fût qu'une conséquence de l'argent gagné. Et s'ils ont entretenu autour d'eux, par quels procédés misérables et navrants, un vain bruit, c'était pour amasser, pour entasser encore, encore un peu, un tout petit peu d'argent... « Il y avait des grottes sur le Parnasse, on y a creusé des cavernes », disait Veuillot. Des cavernes! Ah! bien des noms d'aventuriers se pressent... Mais n'exagérons pas et ne généralisons rien. Tenons compte, tenons grand compte des quelques commerçants littéraires de bonne foi et disons simplement : Il y avait des grottes sur le Parnasse, beaucoup les ont aménagées pour y ouvrir des boutiques!

*
* *

Et voyez maintenant la liste des faillites littéraires !

Car enfin, si la littérature devient une affaire, je demande : cette affaire est-elle bonne ? Je réponds : cette affaire est détestable.

Les livres jetés sur le marché avec la publicité la plus bruyante et la plus persistante ne se vendent pas. Une crise du livre sévit en France. C'est sur le roman surtout qu'elle porte : sur le roman auxiliaire et proie du commercialisme. Ce ne sont plus seulement ces pauvres poètes qui sont réduits solitaires à rêver aux étoiles ou à bâiller à la lune... les romanciers eux aussi, dans la confusion mouvante des écrivains et des œuvres, appellent vainement des lecteurs qui ne leur répondent pas !... Les maisons d'édition qui ont exagéré, qui ont aggravé et même dénaturé le commercialisme fatal par le jeu téméraire de la spéculation sur les livres à vente et sur les écrivains à succès, ont porté les premières la peine de leur faute démesurée. Elles sont mortes, ou bien elles ne vivent plus que d'une vie précaire. Et, après tant d'éclat insolent, la médiocrité douloureuse de leur existence d'aujourd'hui atteste qu'il ne faut point concilier sans art les inconciliables et que la littérature périt si on la subordonne au commercialisme.

La vente des livres a faibli, les écrivains eux-mêmes périclitent. Leur situation morale est diminuée. On tend à ne plus les apprécier qu'à leur

train de maison, car c'est eux qui l'ont naïvement voulu; et à ne plus les estimer que s'ils ont une voiture au mois. Malheureusement bien peu la possèdent; et on sait, car tout se sait, que ceux qui la possèdent éprouvent des difficultés épouvantables à la payer... Alors on n'a pour eux qu'une estime piètre; et on leur marchande même cette estime de qualité vulgaire... Puis leurs réputations sont devenues éphémères, prodigieusement instables. Tels écrivains sont partis en guerre dont les journaux proclamaient qu'ils surpasseraient Balzac, détrôneraient Stendhal, réduiraient à rien les maîtres modernes de la littérature française : les autres ne comptant plus guère; on les a vus ensuite luttant contre les périls innombrables de leur réputation précipitée, soufflée, et maintenant, à l'heure où leurs effervescences premières n'aspirent qu'au repos plus ou moins glorieux d'un fauteuil académique, ils sont en train d'être condamnés aux travaux forcés de la littérature et d'être pris en pitié par tous ceux que leur gloire injurieuse pensa rejeter dans l'ombre... Mais près de cette masse agitée et brillante travaillent les écrivains véritables, uniquement avides d'exprimer en termes forts des pensées belles et hautes et peut-être neuves. Une certaine défiance s'est élevée contre eux tous. Et la foule de plus en plus nombreuse qui compose le tribunal des lettres hésite entre ceux pour qui la littérature est un apostolat et ceux pour qui elle est une entreprise. Et voilà pour les écrivains la conséquence du commercialisme exagéré dont nous fûmes les témoins.

Hélas! de lui notre littérature française subit également un rude préjudice. Les œuvres littéraires, les plus susceptibles de vente, ont été composées et publiées avec une précipitation folle. La qualité fut en proportion inverse de la quantité. C'est pourquoi le genre dramatique et le genre romanesque sont chez nous dans une grande décadence.

L'inspiration de ces œuvres s'est abaissée. Les écrivains se sont naturellement soumis aux goûts supposés du public, empereur et roi, du public dont ils voulaient devenir systématiquement, plus que les serviteurs, les esclaves. Et ils n'ont pas supposé un seul instant que ses goûts fussent, ni élevés, ni raffinés. S'ils ont discerné une vulgarité quelconque, ils l'ont exploitée aussitôt en l'exagérant. Grâce à eux l'immoralité littéraire a réalisé des progrès colossaux ; car elle leur parut la source la plus abondante de gains. Ce n'est pas aux instincts les plus nobles que peuvent s'adresser les écrivains les moins nobles. Et comme le psychologisme mondain, très immoral certes, mais du moins soucieux d'élégances superficielles, affirmé par Paul Bourget et développé par ses disciples utilitaires, devenait rococo et cédait la place, notre littérature romanesque a paru tomber des plates grossièretés du *Journal d'une femme de chambre* aux basses abjections de *Claudine*. Et cela est bien pénible pour une littérature, non pas qu'elle soit cela, Dieu merci, mais qu'on puisse croire qu'elle est quelque chose d'analogue à cela !

Enfin, parce que le théâtre et le roman semblent

prêter davantage au commercialisme, les œuvres dramatiques et romanesques se sont développées — un peu au détriment des autres — justement à cette époque où tout les condamnait à la décadence. Et on a pu penser loyalement que le théâtre et le roman, si affaiblis, étaient les principaux genres cultivés dans la littérature française d'aujourd'hui ! Dangereuse erreur et combien déplorable pour nous, combien périlleuse pour notre influence universelle si les nations étrangères s'autorisent de ces apparences pour ne point apercevoir ou pour voir avec moins d'application ce qui fait la force réelle des lettres françaises contemporaines, je veux dire : les œuvres historiques, les œuvres philosophiques, les critiques de la littérature et des mœurs, et dans leur ensemble, toutes les œuvres si neuves et profondes de critique sociale.

*
* *

En vérité, la littérature industrielle est à son déclin. Précisons. Des individus se rencontreront toujours qui signeront des livres qu'ils auront fait écrire par des écrivains doués de plus de talent que d'argent. Des individus se rencontreront toujours qui s'appliqueront à développer la vente de leurs livres par la publicité la plus démesurée... Mais la confusion sera de moins en moins possible entre eux et les écrivains véritables qui n'ont d'autre souci que d'écrire et d'agir par la pensée sur leur temps.

Cette confusion, nous avons fait à *la Revue Bleue* tout ce qui dépendait de nous pour l'interdire totalement, pour empêcher du moins qu'elle ne se prolongeât avec ses excès actuels. Tandis que Paul Flat appliquait sa critique indépendante et forte aux œuvres dramatiques et distinguait vigoureusement les purs artistes des entrepreneurs de spectacles, j'ai essayé pour ma part, toutes les fois qu'il le fallut, d'indiquer dans la vie littéraire la nécessité d'une identique séparation.

N'est-il pas vrai que la critique doit constamment limiter sa tâche pour l'accomplir avec efficacité ; et qu'il est, selon les époques, des efforts qu'une critique doit tenter plus spécialement. Certes, il est beau pour un critique de se demander tous les matins quelles sont les origines obscures et lointaines du romantisme, ou si Racine est supérieur à Corneille à moins que peut-être Corneille ne soit supérieur à Racine, mais il est plus utile sans doute, si cela est plus modeste et plus vulgaire, de rechercher avec énergie les causes qui peuvent nuire à l'influence présente dans le monde de notre littérature contemporaine.

L'industrialisme exaspéré, viciant même des écrivains dignes de ce nom, est une de ces causes, l'une des plus graves, si je ne me trompe, et je revendique l'honneur de l'avoir marquée l'un des premiers. Cet industrialisme violent et faible est la conséquence fâcheuse d'un phénomène économique normal. Il est évident qu'aujourd'hui la multiplicité des œuvres écrites peut contraindre les auteurs ou les éditeurs à les signaler au public par l'emploi

d'une certaine publicité. Mais la publicité ne peut être, ne doit être que le complément de la critique : dès lors, elle ne s'exercera que pour les œuvres qu'une critique libre aura favorablement accueillies, et elle aura toutes les chances de s'exercer utilement ; jusqu'ici la publicité formidable des industriels des lettres a été faite contre la critique, pour annihiler la critique ; elle est parvenue, en effet, à la supprimer ou à l'asservir. Elle y est parvenue avec la complicité des critiques eux-mêmes. En effet, les uns se sont réfugiés dans les études historiques, qui en ont paru préhistoriques ; les autres ont naturellement cédé au courant : ils ont fléchi, car tel était leur caractère, et ils ont vanté platement les ouvrages et les écrivains qu'une publicité forcenée désignait à leurs éloges. Les critiques ainsi proclamant leur inutilité se sont anéantis eux-mêmes; ils furent expulsés de partout, ou maintenus seulement comme des pavillons couvrant la marchandise... D'autres qui restent dans des maisons où on leur permet l'indépendance, se sont montrés si lâches à user de la permission qu'ils sont devenus la risée de tous et qu'il vaudrait mieux pour eux qu'ils ne fûssent pas.

Mais pendant ce temps-là le commercialisme incohérent et indiscipliné s'exerçant à tort et à travers pour tous les ouvrages s'affaiblit par ses propres excès. Il aura été une crise grave, mais passagère, espérons-le, dans la littérature. Ses caractères essentiels maintenant sont déterminés. Le devoir de la critique désormais est d'empêcher avec persévérance la confusion entre tous les écrivains

qui commencent, qui n'attendent leur succès que du commercialisme ingénieusement employé — et les autres. Le meilleur remède contre le commercialisme est donc celui-ci : y penser constamment, en parler toujours. Ainsi on en diminuera les effets nocifs seulement en les signalant, en parquant les écrivains commerçants dans une catégorie, une classe d'où on ne les laissera point sortir, en les suivant avec vigilance dans chacune de leurs manifestations importantes et caractéristiques, en multipliant sur eux les belles anecdotes significatives, qui sont leurs meilleures œuvres, en faisant enfin par toutes sortes de moyens que leur ridicule les tue.

Maintenant le mal est connu : pour l'extirper, le critique trouve dorénavant ses auxiliaires dans le public des « honnêtes gens », qui est averti de se défier et qui ne veut point souffrir l'avilissement de la littérature par l'abaissement des écrivains. C'est ce public lui-même qui travaillera dorénavant à la propagande utile à notre influence universelle. O lecteur, ami des bonnes lettres, sources intarissables de joie et de puissance, leur cause est entre tes mains !

J. E.-C.

Les Samedis Littéraires

L'AVÈNEMENT DE BONAPARTE

Albert Vandal

L'Avènement de Bonaparte, la Genèse du Consulat : Brumaire, la Constitution de l'An VIII, par Albert Vandal. — *Napoléon et la Paix*, par Arthur-Lévy. — Les livres de Henry Houssaye.

On ne peut admirer tout le monde, et j'en demande bien pardon à Charles Maurras. Mais il est des livres et des hommes qui sournoisement ou brutalement s'imposent à l'estime publique. Ne regrettons pas la violence qu'ils nous font : les historiens, par exemple, sont entrés dans la littérature contemporaine pour l'améliorer et, en quelque façon, l'ennoblir. Ils travaillent avec discrétion, ils publient leurs ouvrages avec modestie, et, lors même qu'on les vante durant quelques semaines, on ne les paie point à l'excès de leurs rudes efforts : car ils retombent bientôt dans un silence entouré de respect, et une élite seule les suit jusqu'en leur solitude où le « grand public » ne cherche point encore à pénétrer. Un jour viendra, je l'espère, où les historiens seront plus goûtés de la foule, plus instruite, qu'aujourd'hui les romanciers subalternes et criards qui prétendent accaparer la faveur de la multitude adonnée aux lectures hâtives. En attendant, les historiens reconquièrent

la popularité perdue, et regagnent la place dont les avait dépossédés momentanément l'érudition savamment ennuyeuse et si parfaitement illettrée de leurs prédécesseurs immédiats. Il est des heures où les historiens parlent directement au peuple, et d'autres où ils sont à peine entendus par quelques auditeurs difficultueusement attentifs. Depuis le temps où l'excellent Thiers parlait à la bourgeoisie un langage qu'elle comprenait et qu'elle aimait, depuis l'époque où Michelet enthousiasmait les lecteurs populaires assez ignorants de la vérité pour ne pas la désirer en lui, et les autres assez avertis de cette vérité pour ne pas s'offusquer des erreurs répandues par lui avec une poétique profusion, il semblait que l'histoire avait disparu de la circulation générale et qu'elle s'était réfugiée, pour s'y perdre et pour y mourir, dans les archives obscures, profondes, insondables où rien ne retentit que sourdement. Non, l'histoire se transformait pour devenir plus forte, plus sûre d'elle-même, pour vivre une vie nouvelle et pour exercer une nouvelle influence. L'histoire, qui avait failli périr d'érudition, commence d'être revivifiée par l'érudition. Rénovée, restaurée, ou plutôt constituée enfin pour son œuvre prochaine d'éducation intellectuelle et morale du peuple, elle devient telle qu'il faut pour être un des principaux genres littéraires de demain.

Cet effort scientifique et littéraire des historiens, tout l'encourage, et déjà, préparant l'époque où l'histoire sera l'aliment nécessaire à tous, un plus grand nombre de lecteurs se flattent de goûter les historiens, de leur vouer une estime spéciale, d'accueillir leurs ouvrages avec une admiration recueillie et grave et, enfin, même en les oubliant peu après, de conserver pour eux un respect réfléchi qui à chaque occasion se manifeste. Heureux symptôme pour l'avenir que nous rêvons! Le snobisme des salons lui-même ne dédaigne plus les historiens : et il peut être de bon ton de lire des livres d'histoire... La frivolité des classes qui font les modes

prépare ainsi le sérieux du vulgaire qui les subit et en les dénaturant les peut rectifier et améliorer. Ce n'est pas tout. La probité laborieuse des historiens qui peinent loin du bruit, nous permet de protester beaucoup plus fortement contre le grossier charlatanisme de romanciers qui commercent impudemment... Les historiens sauvegardent pour beaucoup la moralité littéraire; et si quelques-uns d'entre eux publient des œuvres médiocres, ils ne laissent pas que d'accomplir tous de bonnes actions.

* * *

M. Albert Vandal, dont le succès considérable égale le mérite, mais ne le veut point dépasser, M. Albert Vandal est l'un des auxiliaires excellents de cette rénovation de l'histoire. Il est érudit et il est écrivain. Il pense avec ordre ; naguère, il s'exprimait avec élégance. Voici qu'il a entrepris de penser et d'écrire vigoureusement. Son talent est prospère, il est maître de soi. Les livres précédents d'Albert Vandal étaient harmonieux et abondants, ils n'avaient nulle prolixité, mais permettaient qu'on la redoutât toujours; leur grâce n'était point fade, mais paraissait souvent sur le point de le devenir. Et soudain, cet historien nous donne un grand ouvrage d'une puissance imprévue, émouvante, admirable. M. Vandal ne fut jamais méconnu, et on ne manqua, aucun moment, de discerner toutes les qualités historiques et littéraires de son œuvre. Aujourd'hui, il faut dire simplement que les qualités les plus dignes de remarque dans *l'Avènement de Bonaparte* ne sont point celles dont s'ornaient *Louis XIV et Élisabeth de Russie* ou bien *Napoléon et Alexandre Ier*, et je pense qu'elles leur sont supérieures, et voilà le seul reproche que je prétende adresser à l'auteur de la nouvelle histoire de Brumaire.

Et maintenant, qu'on se rassure ! Je n'ai pas d'opinion personnelle sur Napoléon Bonaparte. Je crois, d'ailleurs,

qu'on commence à peine à connaître cet homme inoubliable ; et les historiens se sont employés de leur mieux à nous le rendre impénétrable à travers sa gloire. Peut-être eux-mêmes ont-ils été éblouis par cette gloire, trop pour bien distinguer les traits essentiels d'une individualité exagérément éclatante. En tous cas, la conception sommaire qu'on se faisait de Bonaparte se transforme aujourd'hui. Le héros, regardé avec plus de persistance et plus de précision, apparaît tout autre qu'il ne nous semblait être jusqu'alors, et je ne sais pas s'il nous apparaît encore tel qu'il est. L'histoire n'est une investigatrice à peu près certaine que des infimes détails, elle ne peut démêler avec exactitude ni les grandes choses ni les grands hommes... Il y avait un type convenu de Napoléon que les historiens acceptaient et précisaient par leurs démonstrations érudites. Aujourd'hui, les historiens, plus hardis ou mieux informés, renouvellent complètement ce type historique, nous en proposent un nouveau qui n'a presque rien de commun avec le précédent, mais ils s'entendent tous pour que notre admiration au moins reste égale à elle-même.

On tenait le 18 Brumaire pour une entreprise audacieuse et brusque, pour une agression véhémente et irrésistible contre la légalité, pour une sorte de révolution violente en sa soudaineté, enfin pour un coup d'État bref et décisif, pour un événement grand, surtout à cause de l'énergie prévoyante qu'il révélait chez celui qui avait osé l'accomplir. C'était une erreur. Et il n'est plus, en réalité, de coups d'État. L'aventure de Brumaire n'est vraiment qu'un événement minuscule, qu'un incident à peu près négligeable, — dans l'histoire de France naturellement, — mais même, et ne faut-il pas dire surtout, dans l'histoire de Bonaparte. Ce n'est pas au 18 Brumaire et pour lui que Bonaparte tendit toutes ses énergies au point d'être supérieur aux autres hommes. Non, c'est ce jour-là, au contraire, que Bonaparte fut inférieur à lui-même et témoigna de l'énergie la plus chancelante.

Et, si la date du 18 Brumaire et le nom de Bonaparte demeurent encore inséparables, il ne faut pas se dissimuler que c'est pour des motifs tout autres que ceux que nous supposions bien légèrement. En vérité, Bonaparte fut seulement un bon diplomate. Il ne créa point l'idée de la restauration consulaire. L'idée précéda l'homme. « Dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre purement physique, la nature ne procède point par innovations brusques ; elle s'essaie d'abord en ébauches, en esquisses, en conceptions rudimentaires avant d'aboutir à ses pleines réalisations, et ainsi se crée une ambiance d'idées et de faits favorable à leur éclosion. S'il est vraisemblable qu'en 1799 rien n'eût pu se faire sans Bonaparte, parce qu'il était alors le seul homme dont le génie fût adéquat aux circonstances, son génie et sa volonté ne firent pas tout ; il se trouva le terrain admirablement préparé. » Négligeons donc des détails secondaires et, pour tout dire, sans signification : le retour inopiné du général en France, ou même l'invasion de l'Assemblée des Cinq-Cents par les soldats. On arrivera bien vite à conclure que la tyrannie dans le désordre existait avant Brumaire, que toutes les libertés étaient abolies, que la France souffrait douloureusement de l'oppression d'une minorité, et que Bonaparte, interprète des circonstances et des désirs inexprimés de tous, restaura l'ordre dans la liberté. Il ne bouleversa rien du gouvernement établi, mais, légalement et constitutionnellement, restitua dans leur force la légalité et la Constitution. Le 18 Brumaire reste une date légendaire, mais n'a aucune importance historique.

C'est ainsi qu'on parvient à établir la véritable physionomie, inconnue jusqu'à présent, de Napoléon, et la vérité même de ses actes. Et, en même temps que M. Albert Vandal ressuscite le vrai Napoléon de la politique intérieure, M. Arthur-Lévy indique avec une impressionnante précision ce que fut la politique extérieure de cet incomparable guerrier et combien on se trompa

sur cette politique et sur ce soldat. Il appert de tous les faits soigneusement contrôlés, que Napoléon ne fut pas le potentat belliqueux qui effraya l'Europe et lassa la France elle-même. Il ne fit jamais la guerre que malgré lui, et, à chaque fois qu'il entreprenait des combats nouveaux, sentit plus profondément combien il avait l'âme pacifique : « Ce n'est pas sans trouble, je l'avoue, déclare M. Arthur-Lévy, qu'au courant de mes recherches et par l'analyse des documents j'ai vu s'affirmer d'une façon indéniable, selon moi, une théorie aussi opposée aux idées généralement reçues. » Mais la démonstration est péremptoire : « L'immuable rivalité anglaise, la frayeur des trônes séculaires à la vue d'une dynastie improvisée, l'espoir de mettre une digue à l'expansion des idées de liberté et les convoitises secrètes de tous, tels sont les éléments dont se formèrent les coalitions successives et contre lesquels vinrent se buter sans cesse les efforts pacifiques de Napoléon. » M. Albert Vandal semble accepter cette théorie nouvelle, lorsqu'il affirme en passant : « Napoléon érigera une monarchie formidable que les *fatalités* et les *frénésies* de sa politique extérieure rendront éphémère. » Évidemment, les frénésies de cette politique sont engendrées par les fatalités qui en déterminèrent les mouvements tumultueux, et ces fatalités, ce sont bien les haines inconciliables contre lesquelles se heurta sans cesse la monarchie de Napoléon.

Comment conclure? Probablement qu'en histoire il ne faut jamais conclure et que les historiens qui recherchent la vérité sans découragement ont d'autant plus de mérite qu'ils sont moins sûrs de découvrir définitivement cette vérité fuyante et, je dois ajouter, changeante. Du moins, par ces effort disciplinés de M. Vandal ou de M. Arthur-Lévy, un Napoléon nouveau surgit. Certes, leurs conceptions nouvelles de l'histoire napoléonienne ne doivent pas au premier abord nous surprendre. C'est grâce à plusieurs révolutions que Napoléon parvint à se faire empereur, il

était naturel que l'on vît d'abord en lui un merveilleux artiste en coups d'État et que plus spécialement on tînt ce général tout-puissant sur l'armée comme expert plus que personne en la pratique des coups d'État militaires. Puis, comme il fit la guerre toute sa vie durant, il était naturel que l'on pensât d'abord que la guerre était pour lui comme un système ou un moyen de gouvernement. On se trompait deux fois. M. Arthur-Lévy le prouve : Napoléon aspirait furieusement à la paix et, sur tous les champs de bataille de l'Europe ensanglantée, cherchait la tranquillité française. M. Vandal le démontre : Bonaparte, avant Brumaire, traduisait en actes les dispositions de l'esprit public et se montrait surtout un parfait tacticien parlementaire, observateur scrupuleux des lois et même des simples règlements. A ces théories qui nous impressionnent, à ces théoriciens habiles à nous persuader, quel appui apportent les documents inédits ? M. Arthur-Lévy fonde sa théorie tout entière sur l'appui solide de ces documents inconnus jusqu'à nous. « L'étude approfondie des documents, *particulièrement de ceux qui sont conservés dans les chancelleries étrangères*, prouve que la responsabilité des quinze années de guerre du Consulat et de l'Empire ne peut pas être imputée à Napoléon. » Cette affirmation peut nous convaincre : M. Arthur-Lévy verse assurément dans le débat des faits nouveaux. Notons qu'en revanche M. Albert Vandal ne s'appuie point sur des documents ignorés, et, véritablement, c'est par un travail de son esprit, par une interprétation personnelle des faits connus qu'il aboutit à combiner une conception nouvelle de Brumaire et de Napoléon. Et, sans doute, tout cela est plausible, tout cela est probable, et M. Albert Vandal est un historien plus original et plus pénétrant que beaucoup d'autres qui l'ont précédé, mais nous nous demandons surtout si ce Napoléon nouveau élaboré par M. Vandal et par M. Arthur-Lévy est le Napoléon définitif, le vrai : et nous sommes enclins à croire que peut-être, contrairement

aux opinions admises, rien n'est moins absolu, rien n'est moins immuable que la vérité historique.

Oui, la vérité historique est essentiellement mobile et passagère. Nous ne pouvons supporter qu'elle soit en contradiction trop violente avec les idées et les sentiments de l'époque où nous vivons; et, pour tout dire, nous voulons que cette vérité soit autant que possible d'accord avec ces tendances générales de notre temps. M. Arthur-Lévy n'était point oublieux du moment actuel. Il écrivait dans sa préface : « Ce livre contribuera, je l'espère, à rectifier la légende trop accréditée qui fait de la France la perturbatrice constante de la paix européenne. » A l'heure où se transforment les règles des relations des peuples entre eux, où l'élite de l'univers, cédant à l'évolution intellectuelle, morale, économique, tend à hâter la suppression des guerres internationales, M. Arthur-Lévy analyse, avec une noble ampleur, le grand effort pacifique de son héros Napoléon. Tout développera le penchant des peuples à la paix universelle ; il y a des chances pour que la théorie élaborée par M. Arthur-Lévy perde peu à peu ses apparences paradoxales et soit admise comme étant la vérité par les générations avides de trouver de glorieux précurseurs, quels qu'ils aient été, à leur idéal quel qu'il soit... Mais nous voyons, d'autre part, des oppositions impatientes assimiler l'instant présent de la République à l'époque désordonnée de la Convention et du Directoire et espérer une régénération prodigieuse d'un coup d'État édulcoré qui n'en serait pas un, car *natura non facit saltus*, et rien ne se crée, mais tout se transforme, ou seulement se modifie, et, enfin, il n'y a plus vraiment de coup d'État... Je n'aurais pas cru M. Vandal absorbé dans les préoccupations contemporaines ; mais un critique bien placé pour connaître ses inspirations exactes, M. René Doumic, termine par ces mots l'étude très forte qu'il consacre à *l'Avènement de Bonaparte :* « L'historien de Brumaire est trop persuadé de la dignité de son rôle pour s'être jamais

permis de faciles illusions au présent. Mais, puisque l'humanité dans son fond reste toujours la même, puisque le feu des passions produit mêmes effets et que l'histoire est un perpétuel recommencement, c'est encore une partie de la tâche de l'historien que de savoir regarder autour de lui, prendre contact avec les hommes et les choses, recevoir les enseignements de la réalité actuelle et utiliser les lueurs du présent pour éclairer l'obscur passé. » Il y aura toujours des hommes d'esprit pour comparer tous les gouvernements à la basse époque convulsée et faible du Directoire, et pour souhaiter de doux Brumaire et de reconstituants Bonaparte. A ceux-là le Brumaire et le Napoléon édifiés par M. Albert Vandal apparaîtront comme la seule vérité historique. Ah! oui, j'en suis sûr maintenant, pour apercevoir ainsi la vérité, M. Vandal a été éclairé par les tendances générales de tel milieu et de tel monde et dirigé par elles ; et, décidément, la vérité historique est précaire... Mais heureusement *l'Avènement de Bonaparte* a la grande beauté durable d'une parfaite œuvre d'art.

Ainsi donc se métamorphose Napoléon au gré de ses admirateurs, car Albert Vandal, Arthur-Lévy admirent ce héros autant que l'admire Henry Houssaye. — Henry Houssaye écrivant — avec quelle rapidité dramatique! — l'épopée napoléonienne, n'a pas besoin de déformer pieusement ou d'interpréter son héros, car la réalité des faits suffit à établir pour jamais la supériorité inégalable du génie de Bonaparte en cette crise où s'anéantit son empire et s'exalta sa gloire ; et chacun est persuadé que Napoléon demeurera toujours le premier des guerriers sublimes. Arthur-Lévy, déroulant les complications de la diplomatie, aperçoit Napoléon contraint par des haines à des guerres funestes, mais ne peut douter, du moins, que Napoléon n'ait eu la supériorité de réprouver et de vouloir empêcher ces guerres. Albert Vandal, pénétrant dans les petitesses des agitations intérieures, n'hésite pas à croire que Bonaparte les a dominées et

glorifie en lui l'agent de la réconciliation nationale... Commence-t-on de dénaturer Napoléon, ou de le comprendre, ou de le deviner? Ceux qui l'admirent le mieux hésitent et se combattent ; mais Napoléon, négligent de toutes ces petites contradictions, entraîne irrésistiblement tous les meilleurs historiens à sa suite : voilà peut-être la plus grande preuve, et la moins fragile de son génie.

6 décembre 1902.

ROMANS FÉMININS : Mme STANISLAS MEUNIER BRADA, JACQUES MORIAN IVAN STRANNIK, RACHILDE

Rachilde : *Monsieur Vénus*. — Ivan Strannik : *La Statue ensevelie*. — Jacques Morian : *L'Aimant*. — Brada : *Comme les autres*. — Stanislas Meunier : *Confessions d'honnêtes femmes*.

Les femmes écrivent des romans avec une émouvante facilité. Et il y a beaucoup, beaucoup de femmes romanciers. C'est, dit-on, une des conséquences du progrès de l'instruction. Ce n'est pas la meilleure, car un certain nombre de romans de femmes sont banaux désespérément, et le sont avec une sorte de vanité ingénue et insinuante qui rend leur banalité plus déplorable encore, et, enfin, un certain nombre de femmes, qui écrivent des romans au-dessous du médiocre, seraient d'excellentes mères de famille, si elles se connaissaient mieux. Mais on n'empêchera jamais la femme d'écrire des romans, et il faut renoncer à l'impossible. Les femmes se meuvent avec trop d'aisance dans le monde factice et fictif des inventions romanesques, elles ont besoin d'imaginer des aventures plaisantes ou terribles qui ont été imaginées, bien des fois déjà, mais qui leur semblent toujours nouvelles, et elles ont également besoin d'écrire leurs imaginations, et ce sont des romans, des romans, des romans dont s'enrichit, en quelque sorte, notre littérature nationale.

C'est aux époques de décadence que les œuvres d'ima-

gination envahissent les littératures. Et nous avons l'espoir qu'un jour prochain nos écrivains français, cessant d'être adonnés à la vaine fabrication des romans, consacreront leurs efforts à des genres littéraires plus dignes de la culture plus profonde et plus vaste d'une élite plus étendue, et, parmi les hommes, dans chaque génération, quelques romanciers seulement persisteront (bien à part des vulgarisateurs de la littérature industrielle dont nous avons annoncé le développement nécessaire et certain), qui écriront des romans parce qu'en eux le génie inventif étouffera toutes les autres facultés... Mais les romans, néanmoins, pulluleront toujours, car les femmes se précipitant en foule à la littérature — quelle aimable cohue, déjà! — écrivent des romans, des romans, et chacune d'entre elles en écrira plusieurs par année. C'est une des remarques les plus profondes que j'aie faites et dont je suis le plus fier, qu'une femme romancier qui s'abandonne toute sa vie à sa facilité naturelle d'écrire produit une plus grande quantité d'ouvrages que n'importe quel écrivain puissant dont la fécondité littéraire nous émerveille et nous ahurit... Cela nous présage un bien bel avenir, comme on dit, et je ne sais pas s'il faut plaindre ou envier les critiques littéraires qui exerceront leur noble fonction dans quelque vingt ans, à l'heure où toutes les femmes écriront des romans, comme on le peut prévoir avec certitude, suivant l'évolution fatale de la civilisation.

Heureusement, tous ces romans innombrables se ressembleront comme des frères, et qui aura lu soigneusement quelques-uns d'entre eux pourra prétendre qu'il les a tous lus. Aujourd'hui même, la plupart des romans de femmes sont unis par les liens sympathiques de cette parenté intime et indissoluble qui fait que, même à travers les noms masculins sous lesquels tant de femmes auteurs se flattent de dissimuler leur plaisante personnalité, on discerne toujours « le roman de femme ». Jacques Morian, Brada, Mme Stanislas Meunier, Ivan Strannik,

Rachilde sont peut-être toutes les cinq des écrivains-nées. Elles ont, dans une certaine mesure, le *don* d'imaginer et d'écrire. Elles ne se soucient point d'imiter ou de démarquer, ou de joindre bout à bout les réminiscences dont ne peut jamais se dégager totalement une femme qui écrit, non, et cependant, malgré la formation intellectuelle si particulière d'Yvan Strannik, malgré les bizarreries éclatantes de Rachilde, toutes écrivent le même genre de romans ; toutes, héritières d'Octave Feuillet, héritières mélancoliques ou tendres, dramatiques, ou spirituelles, ou verbeuses, elles composent une façon de roman romanesque qu'elles écrivent presque à leur insu et qui s'impose si bien à elles qu'elles ne pourraient pas écrire de romans d'autres façons. Et ce sont d'ailleurs façons fort séduisantes.

Les péripéties de leurs romans se déroulent dans « le meilleur monde » : c'est une loi à l'empire de laquelle les femmes ne peuvent se soustraire. Elles sont de leur temps, au reste : elles subissent leur temps comme les autres règles conventionnelles de la littérature. « Le meilleur monde » si brillant est mêlé d'aristocratie et de bourgeoisie : c'est la société parisienne telle qu'elle est, oh oui ! Il est indispensable strictement que les héros s'appellent de Ruvigny, de Gouville, de la Seyne, de Laverdin, de Kerlay, de Vénérande, et si l'héroïne a épousé un simple conseiller d'État nommé Dervilly, comme dans le livre de Mme Stanislas Meunier, la charmante Mme Dervilly est du moins la pupille du général de Lillois ; et si, comme dans *la Statue ensevelie* d'Ivan Strannik, le drame se déploie et se dénoue parmi la société russe, la haute société, le monde intellectuel et le monde seulement mondain sont mêlés, et la comtesse Nina Berk nous enchante de ses élégances ; enfin, si la mentalité des héros essentiels de *la Statue ensevelie* est particulièrement russe, il faut convenir que la société scintillante qui est décrite en ce doux et profond roman n'est nullement russe, mais aussi française et parisienne

que possible. Et voici peut-être la constatation à laquelle nous devons aboutir de toute nécessité, si nous voulons préciser les principes élémentaires de tout roman de femme : les femmes ne choisissent pas le « meilleur monde », le monde élégant, parce que les âmes y sont plus raffinées, ont davantage le loisir de s'analyser, ou parce que les petits drames psychologiques y peuvent se compliquer davantage et sans nulle gêne ; elles choisissent le monde élégant parce que les élégances de ce monde les séduisent, les attirent, les fascinent, et parce qu'elles savent bien que les lectrices ne demeurent jamais insensibles à ces attraits extérieurs de la richesse et de la « beauté aristocratique et distinguée ». Et c'est avec amour — encore ! — qu'elles décrivent ce monde. Et elles s'attardent à des peintures, d'ailleurs vives et fraîches, faites d'enthousiasme. En revanche, elles ont naturellement le sens et le goût de ces élégances. Quelles que soient leur origine et leur vie, elles se haussent fort aisément jusqu'à ce monde qui n'est pas très haut : et c'est ce qui les distingue de tels romanciers lourdauds dont la vulgarité est d'autant plus visible qu'ils s'appliquent mieux à peindre les élégances. Quant à Rachilde, elle est toute ébaubie de l' « aristocratisme » de Mlle de Vénérande et de sa douairière de tante, et je l'aurais crue moins prompte à s'étonner... Mais Brada, qui est aristocrate elle-même, prend pour parler des gens du commun un petit air de supériorité assez réjouissant. Il reste donc que les femmes romanciers qui nous communiquent le mieux les impressions de la vie mondaine et des élégances parisiennes sont celles qui en sont pratiquement le plus éloignées... Ayant donc toutes ce don de les décrire, elles les décrivent, et il leur importe peu que ce cadre mondain soit indispensable ou inutile, ou même nuisible à la beauté du drame romanesque qui est au fond de leur ouvrage. Dans *l'Aimant*, deux êtres raffinés d'intelligence et de cœur s'attirent invinciblement : il était superflu de les mêler aux futilités de la mode. Dans

la Statue ensevelie, une femme artiste s'écarte d'un mari sans idéal et se dirige vers un cousin tout dévoué aux idées nobles : à quoi sert leur bourgeoisie cossue et mondaine? Mais le véritable aimant, pour les femmes romanciers, c'est le monde et ses séductions. Le roman de femme sera mondain ou il ne sera pas.

Et nous y verrons tous les épisodes qui ont coutume de traverser la vie mondaine. Fêtes de charité, expositions, bals et soirées, voyages en Italie, la côte d'Azur, le lac de Genève — que dis-je? — le lac Léman, et même le mont Saint-Michel, car les femmes romanciers dirigent naturellement leurs héros où la mode éphémère veut qu'ils aillent. Cependant, si éphémères que soient les modes, elles durent toujours trop dans les romans. En vérité, nous commençons à avoir trop vu la beauté suprême des musées italiens, et Nice et les environs ne sont plus pour nous des paysages suffisamment inédits. Mais s'il est donné aux femmes d'exceller dans ces peintures convenues, il leur faut, à coup sûr, un rare talent pour les renouveler encore avec agrément : il leur faudrait, au contraire, seulement un peu, un tout petit peu d'originalité pour conduire leurs héros et nous aussi dans d'autres parages moins fréquentés! Mais un pareil effort, si modique soit-il, jamais aucune femme ne l'accomplira. Et vous n'empêcherez pas non plus les « romancières » de convier infailliblement leurs personnages à une « grande soirée ». La grande soirée est aux romans de femmes ce que le quiproquo est aux vaudevilles. Voilà cinq romans de femme : voilà cinq soirées qui sont chacune un événement de la saison mondaine ; et, assurément, aucune de ces soirées n'est indispensable au drame. Elles sont toutes aussi inattendues qu'étincelantes. Elles ne sont que des ornements et des développements. Certes, il n'est point surprenant que les femmes multiplient dans leurs livres ces fêtes où triomphent les femmes ; il n'est point surprenant qu'elles s'attardent à décrire ces réunions où se groupent juste-

ment toutes ces élégances qu'elles aiment. Mais est-ce que ces fêtes superflues, quoique toujours agréables, ne révèlent pas la méthode de composition des « romancières » ? Elles conçoivent sommairement leurs sujets, et rapidement, car elles ont avant tout une grande facilité à laquelle elle se gardent bien de résister. Cela ferait le plus souvent une excellente petite nouvelle ramassée et forte. Le malheur des temps veut qu'un roman sorte de chaque sujet de nouvelle. Les héros à qui on demande soudain tant d'efforts sont un peu essoufflés ; on leur permet de se reposer pendant les « grandes soirées ». En avons-nous assez vu, de ces grandes soirées dans les romans, depuis que nous lisons ! Et ce que j'admire, ce n'est pas que les romancières puissent en décrire d'autres et d'autres infatigablement. C'est leur penchant. Qu'y faire ? rien. Mais j'admire qu'elles puissent rajeunir à ce point ces vieux tableaux. On dirait vraiment qu'elles inventent, qu'elles découvrent Paris et les réceptions mondaines ! En effet, elles les découvrent en quelque manière, car il est des spectacles qui seront toujours nouveaux pour elles. Et elles ont, dans ces peintures, une fantaisie, une virtuosité, un art, un naturel admirables qui effacent la banalité autant que se peut effacer un vice constitutionnel. Mais vraiment les femmes de talent qui écrivent tirent de la banalité tout ce qu'elle peut donner d'original.

Et les idées qui circulent dans les conversations courent également à travers leurs livres. A l'heure actuelle, il n'est personne qui ne sache de quelle façon il convient d'améliorer le mariage ou plutôt le divorce, et il est bien porté de discuter savamment de cette question qui n'est pas complètement dépourvue d'importance. Tous ces romans féminins posent aussi, comme vous pouvez croire, le problème du divorce, mais, Dieu merci, le posent sans fracas. Les femmes romancières veulent élargir le divorce pour donner plus de jeu à l'amour dans la vie, car elles pensent que l'amour occupe toute

la vie comme il accapare leurs romans tout entiers. Ah! les beaux romans de passion que voici. Des amours soudaines, violentes, y naissent et refusent d'y mourir! Puis-je dire qu'elles naissent un peu trop facilement? Tout est facile, on le sait, dans les romans de femmes. C'est le coup de foudre partout et pour tous. Hélène de Kerlay rencontre à Florence le gracieux chartiste Paul Vandas : le soir même elle est profondément amoureuse de lui, et Vandas est pour elle pénétré d'un amour qui ne périra pas (*l'Aimant*). Mme Dervilly rencontre sur la côte d'Azur le brun Olivieri : instantanément elle l'aime d'une passion qui la tuera plutôt que de fléchir ; Olivieri a au même moment ressenti un amour aussi vif (*Confessions d'honnêtes femmes*). Mme de Ruvigny délaissée par son mari aime à première vue le doux Raymond de la Seyne, mais ne veut pas se l'avouer tout de suite; de même pour Raymond, si l'aveu tarde, l'amour est immédiat (*Comme les autres*). Il n'est pas jusqu'à cette excentrique Raoule de Vénérande qui ne soit saisie brutalement, pour le beau Jacques Silvert, d'un amour extravagant qui la conduira à bien des excès (*Monsieur Vénus*).

Remarquez que ces femmes toutes charmantes aiment des héros identiques. Elles aiment des hommes qui sont beaux, très beaux, particulièrement beaux. Raoule de Vénérande ne recherche que la beauté et l'avoue ; mais n'insistons pas sur cette jeune personne trop anormale. Dans le roman moyen des romancières, le héros aimé est essentiellement beau. C'est sa vertu, c'est son originalité, ou, si vous voulez, sa banalité. Mais les femmes ne veulent pas avouer qu'elles cèdent à l'attrait seul de la beauté : « Je m'étais calomniée en m'accusant, écrit Mme Dervilly (*Confessions d'honnêtes femmes*), pour me détacher de lui, de n'avoir été sensible qu'à cette beauté. Sans doute il n'avait pas de génie, comme tels ou tels que je lui avais opposés, il n'avait peut-être pas autant de capacités intellectuelles que M. Dervilly (parbleu! un conseiller d'Etat) ; mais, en somme, il menait la vraie vie, la vie

dans laquelle l'homme s'affirme tout entier... » Enfin ces héros aimés sont très recommandables par leurs qualités morales. Paul Vandas garde pieusement le culte de sa mère morte. Raymond de la Seyne aime ardemment sa mère, qui heureusement est toujours vivante, et c'est à elle (vieille noblesse, préjugés, religion) qu'il confie son amour pour « une femme mariée », — oh ! — qu'il voudrait bien épouser. Paul Olivieri a pour ses enfants une affection sans bornes... Ils ont aussi de véritables mérites intellectuels. Raymond de la Seyne est un orientaliste distingué. Olivieri n'est pas sans s'occuper d'anthropologie. Paul Vandas est un conférencier solide et pour dames. Il est archiviste et même paléographe. Mais, écrivain délicat, on a beaucoup lu dans les salons son dernier livre, quoique appuyé d'une forte érudition. Ajoutons que si tous sont beaux et laborieux et n'ont plus rien de commun avec les valseurs futiles des romans d'il y a dix ans, s'ils dédaignent même le monde léger où le sort les fait vivre, ils sont du moins, étant travailleurs, très élégants de manières et d'allures, et c'est sans le moindre effort qu'ils brillent dans les salons comme dans leur cabinet de travail. Tel est donc le type « classique » pour quelques années de l'homme aimé des femmes. A ce héros s'oppose discrètement Fédia (*Statue ensevelie*). Des affinités d'intelligence créent l'amour de sa cousine Thécla pour lui, et c'est parce qu'il pense et qu'il sent comme elle qu'il l'aime lui aussi. Mais elle est d'ailleurs bien jolie ; j'aurais préféré qu'elle le fût moins pour savoir si l'esprit de Fédia eût de même éveillé et dirigé son cœur ! Et je ne suis pas encore très sûr que l'intelligence suffise à susciter et à entretenir l'amour.

Tant de caractères rapprochent, au point de les confondre, les romans de femmes. Et je n'ai pas dit que toutes ces femmes ont la même noblesse souveraine de pensées et de sentiments. Comment les distinguer maintenant, elles qui se ressemblent tant ! Mme Stanislas

Meunier conduit jusqu'à la mort deux héros romantiquement amoureux. L'amante, vertueuse épouse, mère, ne veut point céder à celui qu'elle aime ; mais, si son amour agit peu, il répand sa sincérité en d'ardentes tirades harmonieuses. Et cet amour se cultive en de beaux paysages colorés et chauds. Mme Stanislas Meunier est un analyste abondant, et sûr, et vibrant ! — Brada nous entraîne dans les complications d'un roman rapide dont aucune des péripéties ne semble s'imposer. Mais elle les développe avec tant d'assurance que nous nous sentons coupables de ne pas les avoir prévues et d'avance reconnues nécessaires. Les incertitudes de l'héroïne Mme de Ruvigny nous laissent nous-mêmes fort incertains, et cette héroïne, après avoir été sur le point d'épouser son amant, montre pour son mari un dévouement magnifique à l'instant précis où elle boucle ses malles afin de s'éloigner de lui pour toujours, mais elle est si séduisante en sa sentimentalité prompte au sacrifice, que nous acceptons d'elle tout ce qu'il lui plaît. Et Brada, qui traite le style en grande dame avec une négligence assez dédaigneuse, est un romancier d'une incomparable dextérité. — Jacques Morian est un jeune écrivain qui déjà est habile comme un praticien sur le retour. Elle n'ignore rien de ce qui est agréable et même émouvant. Peut-être a-t-elle un don qui manque souvent aux femmes, celui de la raillerie sobre, nette, précise, vive, amusante. De jolis croquis, de prestes silhouettes agrémentent cette aventure d'amour dramatique et insignifiante comme toutes les aventures d'amour, et, en somme, voici un livre qui n'est ni sans gaieté ni sans esprit. Des livres spirituels et gais ! ah ! qu'ils sont rares à cette heure. Naturellement, le héros trop aimé, Paul Vandas, est veule autant que possible, et on ne sait pas trop pourquoi cette adorable et sommaire petite Hélène s'est prise pour lui d'un si grand et si prompt amour ! Mais on ne peut pas tout savoir. Et il faut bien que les femmes amoureuses aient tous les

mérites et toutes les supériorités : c'est encore un trait commun aux romans de femmes. — Quelle mélancolie, au contraire, dans Ivan Strannik! Mais elle s'applique à un roman renouvelé, où la femme moderne vivra sa vie véritable, sa vie d'intelligence et d'art et d'initiative. La femme néglige les succès de beauté par lesquels elle a été mieux asservie jusqu'ici, elle va où la conduisent ses libres aspirations intellectuelles et morales. Elle associe sa vie à la vie de celui dont l'intelligence répond à la sienne, et le mari, si subalterne et sot qu'il puisse être, a au moins l'esprit de se retirer d'un banquet idéal où sa vulgarité mentale lui interdit de communier. Heureux effort d'originalité chez ce jeune écrivain ! On devine les lectures, les habitudes d'esprit, les origines d'Ivan Strannik et quelles influences elles exercent sur elle. Mais l'originalité reste, dans une invention élémentaire, et dans le style net, contracté, un peu rêche, sec, d'une brièveté forte et presque trop concise... Oh! ce n'est pas là le style ordinaire des femmes, ni leur âme. Seule, loin des groupes, cédant le moins possible aux conventions littéraires, Rachilde cède à sa fantaisie désordonnée. Elle réédite *Monsieur Vénus*. Pourquoi donc? N'a-t-elle point fait constamment — avec quelle verve infatigable et un peu incohérente, et dans un monde où la perversité ingénue remplace la vertu naïve ! — la parodie du roman romanesque?

13 décembre 1902.

NIETZSCHE

Frédéric Nietzsche traduit par Henri Albert. — Pierre Lasserre, *La morale de Nietzsche*

Il n'y a pas lieu de plaisanter. Et il ne saurait être superflu de se demander encore si ce n'est pas précisément parce qu'il mourut fou qu'il est bien prouvé que Nietzsche fut véritablement un homme de génie. Tout de même, on peut considérer comme regrettable que Nietzsche ait été réduit à vivre dans une maison de santé les dernières années de sa vie. Cela lui causera toujours quelque préjudice auprès du vulgaire qui décide tout-puissamment qui est homme de génie et qui ne l'est pas, justement parce qu'il ignore en quoi consiste le génie et que le génie est la chose essentielle sur quoi il ne devrait jamais prononcer de jugement. Le génie et son œuvre échappent nécessairement à la foule qui commence par les mesurer l'un et l'autre et les dénaturer. Schopenhauer avait déclaré avec une forte simplicité : « L'homme de génie contemple en quelque sorte un tout autre univers que le reste des hommes ; ou, pour dire la même chose en d'autres mots, il pénètre plus puissamment et plus profondément dans cette même création offerte à la vie de tous. Son cerveau en contient une représentation plus détachée, plus objective, partant plus claire et plus distincte. » Qui donc, analysant aujourd'hui l'œuvre de Nietzsche et oubliant systématiquement les péripéties de son existence, refuserait de

prendre pour épigraphe cette phrase de Schopenhauer! Au reste, Voltaire avait dit avant Schopenhauer (que de vérités, de belles vérités Voltaire a dites avant Schopenhauer et sans qu'il s'en fît accroire le moins du monde — mais on ne s'avise pas toujours d'aller quérir à travers l'immensité de Voltaire ce qu'on est trop heureux de trouver en Schopenhauer!) Voltaire donc avait dit : «Tel est le privilège du génie : il se fait une route où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide, sans règle, il s'égare dans sa carrière, mais il laisse derrière lui tout ce qui n'est que raison et exactitude. » Malheureusement ceux qui décident, et qui n'ont que la raison pour décider, n'admettent pas que la route que prend le génie le puisse conduire un jour dans ces demeures où l'on se targue de soigner la paralysie générale.

Notre répugnance est absolue à admettre en quoi que ce soit la vérité tout entière ; nous avons peur de la vérité ; et plus nous nous approchons d'elle, plus nous nous hâtons de la fuir au moment décisif. Ainsi, mi-sérieux, mi-railleurs, nous acceptons depuis longtemps la pénétrante plaisanterie de Montaigne : « Qui ne sait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes élévations d'un esprit libre, et les effets d'une vertu suprême et extraordinaire? » Il y a mieux, et dans ce siècle où notre ignorance s'est ornée plus assidûment que jamais d'apparences scientifiques, nous acceptons comme une loi fondamentale l'affirmation, inquiétante autant que précise, de Moreau de Tours, — affirmation bien développée depuis lors, mais qu'on ne reproduisit jamais avec plus de force persuasive : « Les dispositions d'esprit qui font qu'un homme se distingue des autres hommes par l'originalité de ses pensées et de ses conceptions, par son excentricité et l'énergie de ses facultés affectives, par la transcendance de ses facultés intellectuelles, prennent leur source dans les mêmes conditions organiques que les divers troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont l'expression la plus com-

plète. » Nous savons tout cela, même nous ne doutons pas que les progrès inévitables de la science n'affermissent notre conjecture que nous tenons déjà pour une certitude. Mais s'agit-il de prendre un exemple? nous hésitons. Et la vie de Nietzsche étant la démonstration péremptoire du principe de Moreau de Tours, nous déclarons aussitôt qu'un homme qui fut aussi loyalement fou, et avec si peu d'hypocrisie, ne pouvait pas être un homme de génie! Ah! si Nietzsche avait eu l'esprit et la modération de ne pas arriver comme un sot à la crise de démence, s'il avait consenti à étonner seulement les investigateurs de sa vie intime par d'aimables bizarreries, on eût admis incontinent et fièrement proclamé que ce dérèglement fort sociable témoignait bien de son génie ; mais il eut la maladresse de prendre entièrement au sérieux ce principe de psycho-physiologie qui désormais dominera, vraisemblablement, toutes les biographies des grands hommes : il fut fou sans rémission, alors que son œuvre avait toutes les apparences d'une œuvre géniale. On lui tiendra constamment rigueur d'avoir poussé la logique et le respect des nouvelles conceptions de la science jusqu'à la paralysie générale.

*
* *

Cependant, considérée son œuvre, il est noble et rare d'admirer Nietzsche. Il n'est même personne qui ne doive se savoir grand gré d'éprouver pour lui cette admiration. L'élite universelle travaille un peu partout à élucider son œuvre faite pour l'élite. Nietzsche commence d'avoir des admirateurs très sages. Et, exceptionnelle aventure, tous ceux qui le vantent s'accordent à l'exalter pour les mêmes motifs.

Mais est-il permis de discourir avec simplicité sur son œuvre et sur les admirations qu'elle engendre? On se demande, Henri Albert le premier, Pierre Lasserre

ensuite, si la philosophie de Nietzsche a jeté les bases d'une culture nouvelle, s'il est vraiment le fauteur d'un mouvement général de pensée, s'il est ou s'il n'est pas un éducateur! Beaucoup discernent en sa morale des principes absolument contradictoires aux lois évidentes du développement général de l'humanité et, par conséquent, aperçoivent dans son œuvre comme la fantaisie sublime d'une imagination vraiment surprenante, mais sans nul rapport direct avec la réalité... Erreur peut-être... La doctrine de Nietzsche serait de peu de prix si elle ne pouvait point nous devenir utile. Et je crois au contraire qu'elle fournit une règle très efficace de conduite de la vie dans le monde contemporain.

On dit, et j'emprunte les termes mêmes à tous les interprètes de sa pensée : Henri Lichtenberger, de Wyzewa, Henri Albert, Édouard Schuré, Jules de Gaultier, Pierre Lasserre et René Berthelot qui les résume tous nettement, on dit : la morale de Nietzsche est aristocratique et s'oppose violemment au mouvement naturel de la civilisation. Mais il faut distinguer, et là nous sommes presque sûrs que cela nous empêchera de confondre.

Les uns attestent que, pour Nietzsche, non seulement le bonheur ne doit pas être désiré comme si c'était le but de la vie, mais le développement le plus complet de quelques-uns implique l'asservissement de la masse et exige chez le surhomme même une éducation de la volonté, une discipline très forte et très dure, une domination absolue sur lui-même avant qu'il puisse s'abandonner à sa spontanéité...

D'autres observent que la morale de Nietzsche ne se ramène pas à une apologie de la force brutale. Ce n'est chez lui qu'une idée accessoire et subordonnée. S'il condamne l'idée d'une justice égale pour tous et la pitié pour tout ce qui est malade et affaibli, il glorifie l'amour pour tout ce qui est capable de développement, de grandeur, de noblesse. En outre, l'usage de la force ne se

justifie que comme un moyen en vue d'une fin supérieure, comme une des conséquences de la dureté nécessaire pour arriver à développer la *vie* d'une manière aussi *intense*, aussi riche, aussi belle que possible...

Et voici que Henri Albert résume ainsi la pensée de Nietzsche : « Notre morale d'esclaves repose sur l'altruisme et l'égalité entre les hommes, qui tous deux entravent le libre développement de la vie. » D'où il suit que la lutte contre la démocratie est nécessaire pour permettre cette *vie intense* qu'envisage Nietzsche comme le seul effort de l'homme... Mais, alors, on reproche à Nietzsche de ne pas être parvenu à concevoir que son idée de la vie pouvait être elle-même trop simple et trop pauvre, que la contemplation et la recherche désintéressée de la vérité, que l'effort vers la justice et que la pitié, au lieu d'être toujours les symptômes d'une vie qui s'affaiblit, peuvent être chez beaucoup les effets du progrès même de la vie et accroître, dans l'univers et dans l'humanité, la quantité de grandeur et de beauté...

Il me semble qu'il faut séparer Nietzsche critique de la vie contemporaine, et Nietzsche théoricien et prophète de la vie future. Ardent à précipiter l'avènement de cette vie future, il exagère tous les obstacles que dresse contre elle la vie contemporaine. Sa ferveur d'imagination l'emporte et il voit bientôt opposition absolue entre ces deux vies, au lieu de voir l'une préparée par l'autre, et il accentue les oppositions au lieu de montrer la vie future se formant harmonieusement dans la vie contemporaine. Et, en vérité, est-ce que la morale démocratique ne favorise pas précisément cette intensité de vie individuelle que Nietzsche fixe comme le but de l'avenir? Est-ce que la démocratie, avec les perfectionnements relatifs qu'elle apporte à la vie de chacun, ne facilite pas l'accès de chacun à l'aristocratisme intellectuel et moral défini par Nietzsche? Elle élève, elle épure l'humanité tout entière, de laquelle quelques indi-

vidus supérieurs de plus en plus nombreux pourront se distinguer dans la suite des siècles. La démocratie est une étape nécessaire pour aboutir à la réalisation totale du nietzschisme. Et, à l'heure actuelle, même étant admis l'altruisme démocratique et la tendance égalitaire, la morale de Nietzsche est assurément celle de tous les vrais ambitieux, de tous ceux qui s'appliquent systématiquement (et tout en sachant bien qu'ils écraseront — le moins possible — quelques individus plus faibles — le moins nombreux possible) à développer leur personnalité et leur action pour accroître dans l'univers la somme de grandeur et de beauté. Donc, n'aggravons pas les antagonismes définis par Nietzsche, et qu'un esprit plus froidement critique et novateur moins effréné eût résolus en un harmonieux accord. Comme le dit si judicieusement M. Pierre Lasserre en son étude : « Nietzsche parvenu à la sagesse en a moins joui qu'il n'a été irrité par l'erreur. » Et son irritation même l'excitait à voir partout l'erreur. Concluons donc : la démocratie facilite l'application de la doctrine de Nietzsche, en multipliant les ambitieux, et, dans la démocratie, tout ambitieux digne de ce nom est proprement un nietzschéen.

*
* *

Il faut savoir se contenter de peu ; et cette conclusion attribue à Nietzsche une puissance enviable. Que ses disciples ne lui refusent pas ce pouvoir présent dans leur zèle à lui réserver pour l'avenir la souveraineté totale! Et demeurons aux temps actuels pour observer un moment le rôle notable et discret des traducteurs, c'est-à-dire des véritables introducteurs de Nietzsche en France.

La puissance des traducteurs dans la vie intellectuelle d'une nation m'épouvante. Aujourd'hui tout s'universa-

ise : il n'y a plus de pensée purement nationale. Une ıation n'est forte que par les échanges intellectuels et noraux qu'elle fait avec les autres nations. La seule 'açon qu'elle ait d'exercer une suprématie, c'est assuré-nent de répandre ses idées sur le monde, mais il faut l'abord qu'elle introduise en elle les idées du monde. Or, e traducteur est l'arbitre omnipotent de ces échanges réguliers. Il dépend de lui que la France soit plus ou noins isolée de la vie philosophique de l'univers ou ntimement mêlée à cette vie. Son pouvoir durera toujours. Ne nous hâtons pas, en effet, de railler notre ignorance des langues étrangères. Excusons-nous plutôt de ne point fréquenter dans leur texte allemand les Schopenhauer et les Nietzsche, en pensant que du moins les étrangers sont assez rares qui lisent en français les Boutroux, les Bergson ou les Tarde, et qu'en somme la langue philosophique d'un peuple restera toujours difficilement pénétrable aux étrangers, même les plus cultivés. Le traducteur est donc assuré d'un empire durable. Honorons-le, glorifions-le pour qu'il nous serve bien.

Et voyez ce qu'il peut pour nous, ce qu'il peut contre nous. Il plut naguère à M. Teodor de Wyzewa de sourire de notre ignorance des langues européennes et de nous présenter une caricature de Nietzsche en offrant à nos admirations empressées et inconsidérées sa doctrine dénaturée. Nietzsche est un anarchiste véhément, disait-il, un nihiliste tumultueux. Et des Français admirèrent, car cela leur était plus facile que de vérifier. M. Pierre Lasserre est aujourd'hui tout ému du préjudice que l'aimable ironie de M. de Wyzewa causait à Nietzsche : « Réputation fâcheuse bien propre à faire exclure Nietzsche sans plus d'examen du nombre des esprits supérieurs. Car qu'y a-t-il de plus rebattu que l'anarchisme, de plus simplet, de plus à la portée de tout le monde que le nihilisme ? » M. Lasserre ne voit pas que le préjudice était surtout grave pour nous : car que ne

perdions-nous pas à être privés de connaître au plus tôt les véritables doctrines régénératrices de Nietzsche!

Cette œuvre colossale de traduction d'un philosophe fait pour entrer dans la familiarité de l'élite universelle, Henri Albert a voulu l'entreprendre. Il fait plus, car il l'exécute patiemment, parfaitement. Et c'est un noble et magnifique effort. Quel admirable travail, décidément! On louera la précision agréable, la netteté, la limpidité, et, en somme, l'élégance de la traduction. Mais c'est dire bien peu. Considérons ce jeune écrivain! Il pouvait, tout comme un autre, et mieux que beaucoup d'autres, fonder des écoles, ou bien, littérateur consultant, s'appliquer à définir, d'un air satisfait et non sans quelque fracas, des mots dont il n'est personne depuis le déluge qui n'ait connu le sens exact, — ou bien tout simplement écrire de belles œuvres originales, quêter la gloire éphémère et charmante : non, il préfère exercer doucement une profonde influence. Il s'efface dans une grande personnalité et ne veut se grandir que par elle. Nietzsche est son univers. Son enthousiasme, à coup sûr, lui fait aimer son labeur ardu. C'est d'un cœur content qu'il offre à la France les trésors d'une haute pensée. Ah! voilà le véritable nietzschéen! Il vit, à sa façon, la vie la plus intense. Il réalise par son effort cette grandeur, cette beauté dont l'imagination de Nietzsche décore la vie future. Mais il ne sacrifie personne et son « aristocratisme » est fort généreux pour tous, puisqu'il apporte à chacun les moyens de développer sa vie selon la loi absolue, définitive... Plus simplement, il comprend et remplit dans toute son ampleur son rôle de traducteur... Par son exemple (si rare!) de dévouement à une idée, il nous permet de dédaigner, avec plus de confiance en nous-mêmes, les vaines agitations de poètes inféconds et industrieux, de critiques vides et bavards et serviles, de commerçants syndiqués de la littérature, de charlatans de toutes sortes furieusement avides de grandes réclames et de petits honneurs, et il nous permet, en

nettant à notre portée un philosophe aussi imprégné que Nietzsche de l'esprit français, de mesurer mieux la orce intellectuelle française et son rayonnement et de ravailler plus efficacement, en dehors de tous ces littérateurs bassement utilitaires, à maintenir l'originalité le l'esprit français, c'est-à-dire sa prépondérance dans 'esprit européen.

20 décembre 1902.

ALFRED FOUILLÉE

On éprouve un sentiment de joie orgueilleuse en considérant l'œuvre totale d'Alfred Fouillée, car on se rend compte aussitôt qu'il y a encore en France de vrais écrivains très puissants, qui peinent loin du bruit et, confiants en la force même de leur œuvre, peuvent être négligents d'attirer à eux une part de ces faveurs éphémères et futiles que d'autres, moins dignes de respect et de gloire, accaparent avec tant de véhémence — des hommes qui travaillent utilement et sans faste à affermir et perpétuer le règne intellectuel et moral de la France... Alfred Fouillée est incontestablement un de ces hommes. Il n'est personne qui n'admire profondément sa vie harmonieuse et une, son dévouement héroïque aux idées, la richesse et la diversité de ses ouvrages, l'abondance même de son œuvre disciplinée et pourtant torrentueuse, drainant en elle toutes les sciences, toutes les doctrines, toutes les expériences, mais se développant néanmoins limpide et claire, et, pour tout dire, hardiment et solidement coordonnée.

Qui donc, discourant sur cette grande tâche qui se poursuit encore régulièrement, et posément se complète et se précise, qui donc refuserait de mettre un peu d'emphase discrète en son éloge ! Mais les faits sont plus louangeurs que les épithètes. Ils prononcent d'eux-mêmes que la carrière si intensément laborieuse d'Alfred Fouillée est belle entre toutes, et peut-être paraît-elle

plus grande parce qu'elle est plus une; mais c'est justement un mérite sans second à l'heure où tous les esprits sont comme naturellement dispersés d'eux-mêmes par la vie complexe et variée, que d'avoir pu rassembler ses efforts continûment et, avec une infatigable persévérance, travailler méthodiquement pour l'élaboration d'un vaste système du monde. Quel que soit le système, l'exemple est noble et rare. La tension sans défaillance d'une énergie prévoyante sera toujours pour nous le plus instructif et le plus exaltant des spectacles. Glorifions donc Alfred Fouillée pour ce qu'il adonna sa vie tout entière à la philosophie et pour ce que, toutefois, il ne s'est jamais contredit. Glorifions cet homme qui fut, qui est exclusivement philosophe et qui, au reste, engloba tout — et très délibérément — dans sa philosophie.

* * *

Et maintenant, nous laisserons-nous séduire à l'ampleur de sa conception de la vie universelle? Les grands systèmes sont-ils encore nécessaires? Et faut-il dire que c'est son système général du monde qui grandit Alfred Fouillée, ou n'est-ce pas ce système qui le diminue et affaiblit son pouvoir de direction sur les esprits?

On sait en quoi consiste la doctrine philosophique d'Alfred Fouillée. C'est par elle qu'il prolonge les coutumes surannées des penseurs des anciens temps. Jadis, il n'était point de penseur qui ne se crût engagé d'honneur à combiner son système particulier de l'univers. Il faut, pour accomplir de tels travaux sans se laisser distraire d'eux, si vains! avoir l'esprit bien profond et bien étroit. Il n'y a pas bien longtemps que Jules Simon disait, en songeant à Gambetta : « Pour réussir en politique, il est bon d'avoir un certain aveuglement. » Cet

aveuglement n'est pas superflu à qui veut ajouter à la liste interminable des systèmes philosophiques.

Au reste, l'ample effort de systématisation d'Alfred Fouillée prouve à merveille qu'il était conscient de la vanité de tous les systèmes philosophiques. Il entreprit de tous les unir et de les concilier les uns les autres, en construisant, avec les matériaux fournis par eux, un système nouveau et assurément définitif... Il n'affirma point que tout est dit et que l'on vient trop tard depuis quelque six mille ans qu'il y a des philosophes et qui ont l'illusion de penser, non pas ; mais il chercha des idées nouvelles fournissant la synthèse de tous ces systèmes aventureux ou permettant au moins le rapprochement de ces systèmes adverses préalablement rectifiés, ramenés à leur forme typique. Ces idées nouvelles il les trouva, car comment Alfred Fouillée s'y prendrait-il pour ne pas découvrir incessamment des idées...

Quelle puissance d'imagination a ce philosophe ! quelle poésie dans l'inspiration ! Dominer son siècle et tous les siècles, harmoniser le passé et le présent en fondant ensemble et renouvelant par cette fusion tous les penseurs contradictoires qui, pour la plupart, d'ailleurs, n'ont été amenés à construire des systèmes que par la violence de leur haine contre les systèmes précédents... Mais on ne sait point gré à Alfred Fouillée d'introduire tant de poésie en sa philosophie, et tant d'ordre harmonieux dans le concert cacophonique des doctrines philosophiques. Ayant voulu concilier tout le monde, il trouve naturellement tout le monde contre lui. C'est une grande preuve de l'inutilité des systèmes philosophiques : dès qu'un penseur en élabore un, et surtout si son système a des apparences raisonnables, tous ceux qui, de par l'univers, font profession de penser se ruent incontinent contre lui, comme contre l'ennemi essentiel qu'il faut d'abord déchirer. Ils n'ont point de répit qu'ils n'aient démontré rudement qu'il y a seulement dans le monde des idées une erreur de plus et la plus

condamnable de toutes... Un système littéraire conserve quelque valeur pendant vingt ans. Une doctrine philosophique vaut pendant dix années seulement; après quoi, si elle dure encore, elle est toute déformée et dénaturée par des gens avides de l'embellir et de la perfectionner, et son créateur ne voudrait plus l'avouer pour sienne.

*
* *

Mais il importe assez peu que la métaphysique d'Alfred Fouillée soit ou ne soit pas valable. Ah ! quand donc nous résoudrons-nous, avec une sagesse supérieure, à ignorer loyalement certaines choses ? Malebranche avait raison : « Il faut comprendre clairement qu'il existe des choses absolument incompréhensibles. » Ne faisons cas des philosophes et de leurs idées qu'autant qu'ils peuvent nous être des guides prudents et sûrs pour la vie pratique Alfred Fouillée est justement le meilleur de ces guides. Je ne sais pas de philosophe plus « actuel » que lui.

Il est entré dans la vie contemporaine pour l'analyser et la diriger. Et son œuvre capitale est, je l'estime, d'avoir constitué une sociologie sans pédantisme et sans bavardage. Quel observateur que ce métaphysicien ! Non, ce n'est pas parce qu'il fit de la métaphysique avec une verve aisée et presque trop facile, qu'il faut oublier que l'observation et l'expérience, si intelligentes et d'une pénétration si directe et si sûre, sont à la base de sa sociologie. La sociologie, suivant la conception gigantesque et forte qu'il se fait d'elle, n'est pas seulement le point de convergence de toutes les sciences qui ont l'homme pour objet; elle l'est de toutes les sciences de la vie, car toute vie est sociale. Mais comment définir cette sociologie vaste et comme démesurée et que seul un Fouillée, si abondant d'idées et d'érudition, pouvait

concevoir et développer avec ordre ! J'emprunte la définition à l'un des critiques qui examinèrent son œuvre avec le plus de préventions (il appartenait à Fouillée, conciliateur paradoxal, de ne trouver guère que des critiques prévenus) : théoriquement, elle est la science des fondements, des éléments, des conditions, des lois naturelles de la vie sociale des hommes ; — pratiquement, la conception de l'idéal qui convient aux sociétés humaines suivant le degré de leur développement et l'art de rapprocher le plus possible leur état réel de cet état idéal. Chacune des œuvres d'Alfred Fouillée vérifie cette imposante définition. Et si, vraiment, le mérite propre de notre temps est d'abord d'avoir apporté pour l'étude des questions sociologiques une méthode plus exacte avec un intérêt plus passionné ; si vraiment le mérite propre de notre temps est ensuite d'avoir mieux compris peut-être qu'on ne l'avait fait encore, que les questions sociologiques s'enchaînent, qu'elles sont solidaires les unes des autres, qu'elles forment un ensemble, un tout, qu'elles ont l'unité organique d'une science et d'un art, refusera-t-on de reconnaître que Fouillée a plus énergiquement, plus nettement que personne, exprimé et par conséquent déployé ces tendances, et qu'il a très avantageusement travaillé à les rendre méthodiques, persistantes et, partant, efficaces ?

Certes, nous acceptons ses prophéties, disons plus simplement ses prévisions ou, si vous y consentez, ses pronotics gravement enthousiastes :

« Le xxe siècle reprendra en lui donnant une forme moins naïve, plus approfondie et plus scientifique, le rationalisme français : la raison doit finir par avoir raison. En outre, il imprimera une direction franchement sociale à la morale et à la politique, il fera passer la question sociale au premier rang. Cette grande œuvre vraiment humanitaire sera notre revanche intellectuelle contre la philosophie allemande et anglaise, contre la glorification germanique du succès et de la conquête,

contre le darwinisme anglo-saxon en morale, en politique et en économie politique. » Retenons seulement ceci, qui est très important, à savoir qu'Alfred Fouillée a travaillé de tout son pouvoir considérable à imprimer une direction franchement sociale à la politique, à la morale, à la philosophie.

Cela demeurera la marque caractéristique de son œuvre. Les œuvres, toutes les œuvres se pressent et se confondent de plus en plus. Il faut, de toute nécessité, que les admirations aussi bien que les dénigrements simplifient et résument. D'une œuvre gigantesque, prodigue de leçons, on tend à ne retenir que l'inspiration essentielle qui anime et vivifie tous les développements. De l'œuvre multiple d'Alfred Fouillée, l'avenir prouvera que l'inspiration essentielle était saine et bienfaisante.

Et de ce philosophe qui va chercher si loin, si profond dans les régions obscures où les penseurs ont coutume de s'égarer et de s'embourber, comment ne pas observer que les conclusions générales sociologiques sont également sages et fécondes ?.. . « L'idéal social le plus compréhensif », proclame Alfred Fouillée, « est celui qui concilierait à la fois la plus grande individualité de chaque membre et la plus grande solidarité de tous les membres. » N'est-ce point la formule exacte de la sociologie future ? Comment ne point observer, par surcroît, que l'enchaînement de toutes les idées qui conduisent sûrement M. Alfred Fouillée à cette conclusion est étroit et solide, et que ce sentiment de sécurité absolue que certains ne peuvent éprouver à l'endroit de ses principes métaphysiques, tous l'éprouvent et de plus en plus, à mesure qu'ils se rapprochent avec lui des réalités contemporaines et que M. Alfred Fouillée s'applique davantage et plus méticuleusement à proposer des solutions aux problèmes fondamentaux dont l'énigme amuse ou irrite, mais passionne et absorbe notre temps ? C'est ainsi que M. Alfred Fouillée est un éducateur pratique et qui tâche justement à préparer de son mieux

« l'homme social » qu'il rêve et qu'il annonce pour les temps prochains. Voici qu'il définit encore, avec quelle fermeté ! sa conception morale et civique — termes dorénavant liés et qui ne seront jamais plus séparables, mais ne prendront toute leur valeur que joints l'un à l'autre — sa conception morale et civique de l'enseignement ! Et nous voyons l'éducation intellectuelle et l'éducation esthétique non pas assurément sacrifiées à l'éducation morale, ni absorbées en elle, car la vérité et la beauté sont des fins et ont leur valeur propre, mais subordonnées à l'éducation morale, et tendant à donner à l'individu l'activité la plus profitable dans la société et pour la société.

Educateur ferme et méthodique, excellent sociologue ! On peut négliger certaines conclusions sociales d'Alfred Fouillée, élaguer dans cette immensité, touffue et grandiose... Mais l'inspiration demeure qui fait cette sociologie durable. Elle est tout imprégnée d'un aimable optimisme, réfléchi et encourageant, cette sociologie bienveillante et douce qu'éclaire le sourire de la raison. Une foi généreuse au progrès la pénètre. Qui donc disait : « Ceux qui s'opposent obstinément à tous les progrès, sous prétexte qu'il ne faut pas d'innovations, risquent fort, par leur entêtement, de se voir infliger des innovations qui ne seront pas toujours des progrès. » Alfred Fouillée écarte ces timidités et ces défiances, et il dispose tout le monde à consentir les progrès sans efforts sur eux-mêmes et, qui plus est, à accueillir tous les progrès réalisés avec un bonheur sans trouble.

* * *

La tentative serait téméraire de vouloir mesurer l'influence d'Alfred Fouillée. On risquerait même de diminuer à l'excès cette influence en la voulant déterminer avec trop de précision, car il faut convenir que ceux

mêmes qui ont le plus systématiquement combattu les idées d'Alfred Fouillée n'ont pas été sans subir, d'une certaine façon, l'influence de sa pensée sinon de ses doctrines...

N'en doutez pas, l'influence d'Alfred Fouillée est merveilleusement insinuante. Elle s'exerce à l'insu des plus rebelles à l'accueillir. Elle s'infiltre en se dissimulant. Elle n'est point impérieuse et violente ; elle se divise et se réduit pour mieux agir. Ah ! combien de services a rendus ce philosophe, dont on ne songea point à le remercier ! Il est le compagnon assidu de tous les vulgarisateurs sociaux, et de tous les politiciens qui se flattent de n'être pas complètement dépourvus d'idées générales ; et les uns et les autres pullulent. Et son œuvre est peut-être moins intéressante et moins influente par toutes les conclusions générales qu'elle promulgue que par toutes les idées accessoires qu'elle renouvelle et qu'elle propage, tout simplement parce qu'elle les fait mieux comprendre... En vérité, l'action souterraine d'Alfred Fouillée sur tous les écrivains sociaux de notre temps est incommensurable...

Mais retenons surtout l'actualité profonde de son œuvre, de ses doctrines. Alfred Fouillée est vraiment de notre temps. Toute son œuvre est dans le sens du développement normal de l'esprit français. Alfred Fouillée admet, avec Nietzsche, que « la noblesse européenne, celle du sentiment, du goût, des mœurs, la noblesse enfin dans l'acceptation la plus élevée du mot est l'œuvre et l'invention de la France ». Il admet, avec Nietzsche, que maintenant encore, la France est « le siège de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée de l'Europe et la plus haute école de goût ». Il admet, avec Nietzsche, que les Français peuvent décidément fonder leur supériorité en Europe « sur leur ancienne et multiple culture morale ». Et il sait que la tâche française est de travailler de plus en plus au perfectionnement intellectuel et moral et par conséquent

social de l'humanité par le rayonnement de la pensée, de l'esprit, de la littérature plus nobles de la France. Et, d'abord, l'œuvre tout entière de Fouillée rend plus perceptible à l'élite française la nécessité et l'urgence de ce travail d'ennoblissement universel, et fait mieux comprendre que cette tâche privilégiée est justement une tâche française et que tout le passé nous prépara cette chance suprême et cette suprématie désintéressée, et qu'enfin tout le passé nous rendit plus complètement dignes de cette chance et de cette suprématie... Ensuite, par son œuvre tout entière, Alfred Fouillée exerce doucement une part de cette souveraineté qui ne se mesure qu'aux devoirs qu'elle s'impose et aux services qu'elle rend.

Mais justement, il est dans la nature de cette œuvre souple et forte de ne point revendiquer la reconnaissance de l'empire qu'elle exerce. Ce qui rend son empire plus étendu fait aussi qu'on le proclame moins. Alfred Fouillée est un philosophe très compréhensible : supériorité qui ne lui est point avantageuse. « La clarté, disait Vauvenargues, est la bonne foi des philosophes. » Alfred Fouillée a cette bonne foi au plus haut point. Il est même victime de cette bonne foi. Combien lui empruntent ses idées, si claires et si simples qu'ils s'imaginent les avoir inventées eux-mêmes !... Mais il n'est pas permis à Alfred Fouillée de manquer de clarté. Non, cela ne lui est point permis, car elle est constitutionnelle en lui, « la clarté française qui peut sans doute engendrer en certains écrivains une facilité trop superficielle, mais, chez les penseurs de race, provient de la profondeur même où pénètre le rayon venu des yeux : elle est une ouverture lumineuse sur le fond des choses ». Du moins, revanche nécessaire d'un haut esprit ! par cette clarté toute-puissante, Alfred Fouillée rattache la philosophie à la littérature à l'heure où il convient que toute littérature soit imbibée de philosophie.

Et maintenant, considérez ce libre philosophe, qui est vraiment tout entier dans son œuvre, n'existe que par elle et pour elle, à ce point qu'en dehors d'elle on ne sait rien de lui. Épris de l'idéal merveilleux de l'utilité universelle, qui devrait être celui de tous les écrivains, il travaille consciemment pour l'avenir, en tout cas pour l'humanité avide de communiquer à « la littérature » française sa pleine vertu, qui fait d'elle une sorte d'éloquence comprise de tout l'univers et s'adressant « non pas aux hommes rassemblés sur la place publique, mais aux hommes dispersés ». Négligent des médiocrités contemporaines, insoucieux du vice de notre époque où l'élite redoute d'être débordée par la foule cupide des écrivains que de basses ambitions démoralisent (*tam sæva et infesta virtutibus tempora*), il travaille, et comptant que d'elle-même son œuvre fructifiera, il la développe harmonieusement, et sa vie s'apparie à son œuvre, et l'une et l'autre sont un grand exemple, — je l'ai dit.

3 janvier 1903.

UN HOMME DE LETTRES D'AUTREFOIS : MARMONTEL

Marmontel, par S. Lenel

Ah ! voici le véritable homme de lettres de tous les temps et de notre temps. Je ne lui connais guère qu'une supériorité sur nos contemporains les plus notoires et les moins estimés : c'est qu'il est mort. Cela le rend bien sympathique. Et cela nous fait mieux voir qu'en vérité Marmontel était, d'une autre façon encore, supérieur aux arrivistes forcenés qui se sont rués dans la littérature et que les temps qui sont durs nous contraignent de coudoyer : il avait de l'esprit, de l'esprit dans ses attitudes et dans toute sa conduite. Et il était méprisable avec quelque élégance.

Aussi bien, il ne réussit dans aucune de ses entreprises ; mais il donna et peut-être eut-il l'illusion du succès. Il fallut bien qu'il s'en contentât. Cet homme raisonnable et facile n'exigea pas de la vie ce que la vie lui refusait avec persévérance. Il ne fut point un homme heureux, car il n'eut jamais cette tranquillité honorée et glorieuse qu'il convoitait surtout. Il fut secoué par les pires et les plus banales vicissitudes. Il peina toute sa vie durant et ne fut guère estimé qu'à la fin de ses jours, à l'heure où il pouvait moins que jamais jouir de cette estime. Ses œuvres furent admirées à contre-sens et si sottement qu'une pareille admiration devait plutôt le

convaincre de leur médiocrité constitutionnelle ; et il n'obtint tous ses succès d'homme de lettres prudent et malin qu'au détriment de sa gloire littéraire. Il fut condamné par l'existence à être d'abord servile d'une façon badine et comme enjouée, mais ensuite il dut l'être systématiquement. Puis, étant tombé de chute en chute au secrétariat perpétuel de l'Académie, il fallut qu'il servît davantage, et sans doute il souriait encore ; mais la gaieté s'était en allée de ce sourire... Il ne put même pas conquérir cette fortune matérielle, cet argent qu'il désira d'amasser avec une ténacité prodigieuse. Il avait rempli, sou à sou, le bas de laine qu'il avait, jeune homme, apporté de la bonne Auvergne natale ; mais la Révolution le vida. Certes, Marmontel réussit à tout, sauf à être paisible et riche. Il fut, presque jusqu'à sa mort, inquiet du lendemain. Mais, courtisan complet, il courtisa la vie qui lui était faite, cette vie d'écrivain qui ne lui accorda tant de choses que pour les lui retirer immédiatement et même, ironie plus amère! ne lui accorda le style que pour ses œuvres posthumes. Marmontel reste pour nous l'auteur de ses *Mémoires :* ils excusent pour nous son existence. Sa démoralisation s'y étale avec une bonhomie quasiment ingénue. Marmontel a, du moins, ce mérite charmant de ne pas tirer vanité plus qu'il ne convient de ses fautes et de ses défauts : avec sa modération excellente, il lui suffit d'en tirer profit le plus possible.

* * *

Marmontel eut d'abord le goût du succès et ne manqua pas de le conserver jusqu'à la fin de ses jours. Pour « arriver », ce fils d'un tailleur de Bort pouvait être d'Église. Il faillit même être jésuite, mais considéra comme la chance suprême de sa vie de ne l'être point devenu tout à fait. Il fut donc homme de lettres comme il aurait pu être jésuite, et le fut avec les mêmes procé-

dés : l'art de la flatterie, l'obséquiosité opportune, la persistance aimable et que rien ne fatigue, enfin une certaine tenue dans le manque de dignité. Arriver, c'est son but, son seul but. Arriver à tout, ce qui le dispense de savoir exactement à quoi il veut arriver. Arriver, ou, si vous préférez, parvenir : cette ambition générale suffit à ce provincial laborieux et sensé.

Il entreprend donc d'écrire, comme il eût enseigné ou prêché. Il travaille d'abord pour les académies toulousaines : c'est bientôt pour l'Académie française qu'il travaille. Dépourvu de tout don littéraire, il n'est point embarrassé d'écrire dans tous les genres.

S'il lui arrive d'écrire des tragédies ou des contes, ce n'est pas pour être dramaturge ou conteur, mais parce qu'il lui semble que des tragédies ou des contes peuvent être, au moment où il les publie, le plus efficace instrument de gloire ou de prospérité. Voici qu'il écrit des vers, et c'est seulement parce que de tout temps il fut plus facile d'écrire en vers qu'en prose, et c'est aussi parce que le vers est propice à toutesles adulations. Il écrit donc des vers pour Voltaire, comme il en écrira pour Mme de Pompadour : et les vers sont toujours plats comme les éloges. Ne serait-il point bon d'écrire des tragédies ? Il s'improvise auteur dramatique, obtient alors quelques succès qu'il ne mérite pas; après quoi il s'élève plus sûrement encore par ses insuccès. Et c'est juste au moment où il comprend que décidément il est trop peu doué pour être dramaturge que l'Académie l'élit comme auteur dramatique. Mais comme il a tout fait pour être de l'Académie, il ne refuse même pas de faire un volume pour cela : il publie sa *Poétique*. Mairan disait que cet ouvrage était un pétard qu'il avait mis sous la porte de l'Académie pour la faire sauter, si on la lui fermait. Naturellement il louait à tour de bras les académiciens vivants. Il assurait même avec sérénité que la Watelet, le duc de Nivernais, Moncrif, le président Hénault étaient des autorités considérables en fait de

grammaire ou de littérature. Ceux qui, comme le duc de Nivernais, ignoraient parfaitement le français, ne doutaient pas que Marmontel n'eût raison. Mais les autres étaient furieux d'être des autorités à la façon du duc de Nivernais. « Personne, dit Grimm, ne se trouva assez loué, ni loué à son gré. » Il faut toujours louer modérément ; nous connaissons aujoud'hui des gens qui font métier d'écrire et qui se traînent à plat ventre vers l'Académie. Ils n'y parviendront pas, car ils ont trop vanté, et trop indistinctement, tous les académiciens. Et il n'est aucun de ceux-ci qui ne se tienne pour offensé d'être confondu avec ses confrères.

En dépit de cette maladresse, Marmontel eut cependant l'esprit d'être élu. — Il se promit d'être flatteur avec discernement : il tint sa promesse, car cela lui permit d'être flatteur plus longuement. Mais il ne lui fut pas donné de mériter un seul de ses succès ni d'obtenir ceux que peut-être il méritait. *Bélisaire* fut aussi célèbre qu'ennuyeux. Les *Incas* étant moins ennuyeux obtinrent moins de faveur : et il put se plaindre de la mauvaise fortune. Vieillissant il avait épuisé les échecs dans tous les genres, sauf un : il fit alors des livrets d'opéra. Il aurait pu mourir librettiste et pacifique. Hélas! la Révolution ne lui permit pas le repos glorieux. Il dut soudain devenir critique politique et même député. Enfin, il trouva la mort après avoir fui de son mieux la guillotine. Conteur, critique, journaliste, dramaturge, poète, il fut tout cela tour à tour et comme par surprise, quelquefois au moment exact où il fallait qu'il le fût, ce qui donnait à croire, qu'il l'était naturellement; d'autres fois un peu après, ce qui donnait le loisir de juger qu'il n'avait aucune aptitude à l'être. Il fit trop de choses pour avoir du talent en rien, et c'est précisément parce qu'il n'avait du talent en rien qu'il fit tant de choses.

*
* *

Je ne dis pas cela pour déprécier son mérite. Il eut peut-être plus de mérite à se pousser par ses échecs que d'autres par leurs succès.

Il est d'ailleurs piquant de constater que Marmontel, qui réussit en tout, fut en chaque chose un raté. Il pouvait lui-même constater son éclatante insuffisance avec plus de satisfaction que de mélancolie. Il voulait « arriver » parmi les écrivains plutôt qu'être un écrivain. Et sans doute déplora-t-il d'être obligé de tant écrire. Cette obligation prouve son infortune. N'était-il point malheureux d'écrire incessamment pour « appuyer » une situation, perpétuellement instable. Mais tant d'essais, et de si différents ! multipliaient ses relations avec ses infériorités. Marmontel fut assez adroit pour obtenir très vite l'amitié des personnes illustres et même de quelques honnêtes gens. A ceux-ci il ne tint pas rigueur pour leur honnêteté ; il fit semblant de l'ignorer. Et il ne se considéra pas comme engagé d'honneur à être digne avec beaucoup de scrupule. Chez La Popelinière il compromit « la dignité de l'homme de lettres » en se mettant aux pieds des hommes de finance et en leur prodiguant des adulations qu'on ne se serait pas permises dans leur antichambre. « Nous l'avons vu, dit Palissot, distribuer lui-même des rafraîchissements dans la salle de spectacle du fastueux La Popelinière. » Est-ce vrai ? Nous ne sommes point forcés de croire Palissot. Mais assurément le bon financier ne supportait pas une vertu trop roide, et Marmontel se laissait aller doucement à la vie molle et basse que La Popelinière lui imposait : alors, ne pouvant rien faire de sérieux dans la littérature, il écrivait des tragédies. Les financiers d'aujourd'hui n'entraînent plus à de tels excès les écrivains

qu'ils protègent. En revanche, ils les mettent dans des conseils d'administration.

Les actrices, du moins, sont-elles aussi puissantes pour les écrivains qu'elles aiment? Marmontel voulait bien être aimé et servi par les femmes, et pareillement se servir d'elles. Il fut donc l'amant heureux de plusieurs d'entre elles, heureux jusqu'à être par elles trompé pour son bien. On le vit d'abord amoureux sincèrement de Mlle Navarre, car il était jeune encore et encore provincial. Il ne l'épousa pas, car il était prudent jusque dans le plus fol amour ; mais il souffrit lorsqu'il vit le chevalier de Mirabeau épouser cette belle coquette : après quoi, il admira le chevalier d'avoir un si beau courage. Puis, il se laissa aimer par Mlle Clairon et ne lui refusa pas de l'aimer aussi, car il voulait qu'on reprît *Denis le Tyran* à la Comédie-Française. Déjà, que ne faisait-on pas pour avoir une pièce jouée ou reprise, — je veux dire exécutée, à la Comédie-Française? Et voici venir dans la vie de Marmontel l'indolente et jolie Marie de Verrières : il l'aime; oh! oui, il l'aime assez pour l'arracher au maréchal de Saxe. Mais celui-ci menace et Marmontel, déjà raisonnable comme un secrétaire perpétuel, se résout aussitôt au parti le plus sage qui est également le moins noble : il ne rend point sa maîtresse à son glorieux amant, mais la confie au duc de Bouillon qui la prend à forfait pour deux ans, et Marmontel n'est pas loin de penser que son amour-propre est sauf. Il est enfin bien Parisien. Il est reconnaissant aux femmes de l'avoir formé, aimablement avili et, par surcroît, d'avoir avancé sa fortune. Il leur gardera toujours un sentiment attendri : il passera très volontiers de la tutelle amicale et grondeuse de Mme Geoffrin à l'amitié austère de Mme Necker : et l'âge alors le rendra assez respectable pour que dans ce salon il puisse convenablement figurer la vertu.

Il aime mieux cependant les fréquentations plus gracieuses et n'est jamais en retard pour leur céder un peu

de la dignité qui lui reste. Lorsque, vieillissant, il n'a plus assez de séduction pour toucher le cœur des actrices, il retouche ses pièces pour elles. Il devient même un entremetteur fort galant, et ne néglige rien de ce que peut faire un académicien pour que la comtesse de Séran succède à Mme de Pompadour dans le cœur et particulièrement dans le lit du roi. Il échoue, car il échoue toujours, et il trouve que cette jeune sotte plusieurs fois «passe sans péril le pas glissant du tête-à-tête». Enfin, l'honnêteté est pour lui un refuge : Marmontel épouse la nièce de Morellet, jolie, fort bien faite, d'un bon caractère, d'un esprit piquant, d'une âme vive et sensible. Et cet académicien sur le retour aime en elle toutes les femmes dont naguère il fut aimé et il lui adresse des vers dont la Clairon surtout, ou Mlle de Verrières, eût fait ses délices.

Mais, crois-moi, ma Lucinde, en ces temps si vantés
Si l'on t'eût vu paraître auprès de ces beautés
Avec cette fraîcheur, cet éclat, ce sourire,
Cette bouche appelant le plaisir qu'elle inspire,
Ce corsage arrondi tel que l'avait Psyché,
Quand l'amour, comme un lierre, y semblait attaché,
Ce sein ferme et poli, qui, repoussant la toile,
De son bouton de rose enfle et rougit le voile...
Crois-moi, dis-je, Properce, Ovide, ni Tibulle
N'auraient brûlé jamais que des feux dont je brûle...

Mlle de Montigny ne demandait pas mieux de le croire et, grâce à elle, Marmontel rajeunit jusqu'à soixante-dix ans dans la félicité domestique. Il rajeunit tellement qu'il se rappela dans l'honnêteté présente tout le passé moins honnête et que, pour bien enseigner la morale à ses enfants, il crut bon de leur narrer par le menu les circonstances innombrables où il en manqua.

Les femmes firent donc beaucoup pour l'aisé Marmontel puisqu'elles lui donnèrent l'occasion d'écrire ses *Mémoires*. Elles ne lui procurèrent pas ce que la « littérature » lui avait constamment refusé : une situation

stable. Cette stabilité, il vint donc la chercher, sans l'obtenir hélas! dans les charges publiques. Il eut un appétit violent de sinécures : par quoi il est tout à fait de notre temps. Tout jeune il travaillait déjà à « s'assurer une existence indépendante des succès littéraires ». Il fut secrétaire des bâtiments auprès de M. de Marigny, frère de Mme de Pompadour; il voulut entrer dans les affaires ou dans la politique; c'était pour lui tout un. Il eut le privilège du *Mercure;* il se fit pensionner; il fut historiographe du roi; il fut historiographe des bâtiments; il fut logé au Louvre. Bref, il quêta toutes les fonctions qui pouvaient le dispenser d'écrire. Mais ce malheureux fut rivé à la littérature comme un forçat à sa chaîne. Les lettres le menaient à tout, mais il ne pouvait en sortir. Et constamment obligé d'écrire des ouvrages de tous les genres pour appuyer ses candidatures, soutenir ses ambitions et peloter en attendant partie, il demeura toute sa vie un écrivain malgré lui, ce qui l'occupa beaucoup et ne lui laissa pas le loisir d'avoir des idées personnelles.

Il ne put même pas conserver cet argent qu'il avait tant d'ardeur à capitaliser. Marmontel, enfant de la Corrèze, avait la passion de thésauriser : c'est une des marques les plus caractéristiques de son amusant génie. Mais sa mauvaise chance le poursuivit de succès en succès. Riche déjà, il ne dépensait pas plus de 3.000 livres par an; et il avait économisé avant son mariage 130.000 francs solidement placés. Son assiduité à l'Académie y doublait son droit de présence; les émoluments de secrétaire perpétuel augmentèrent encore sa fortune. Il avait en 1789 plus de 22.000 livres de rentes en grande partie viagères. La Révolution le ruina complètement. Et Morellet expose hargneusement, dans une lettre à lord Shelburne, « la situation de Marmontel et de sa femme qui ont perdu les trois quarts de leur fortune et qui ont trois enfants à élever et à établir ». Voilà!

Ce n'est pas tout à fait ma faute si l'histoire de la

fortune de Marmontel m'intéresse plus que l'histoire de sa pensée. Ce n'est pas non plus tout à fait la faute de Marmontel : son historien S. Lenel le comprend à merveille. M. Lenel est un exceptionnel historien littéraire. Il ne donne à son héros ni plus de talent ni plus de vertu qu'il n'en avait. Mais on voit qu'il passe de bons moments en sa compagnie, et son livre complet est fort attrayant. Il est écrit avec une simplicité narquoise. M. Lenel se rend exactement compte qu'il écrit les petites aventures d'un homme d'aujourd'hui. Il admire la ténacité de Marmontel, plus forte que toutes les vicissitudes, cette ténacité qui lui permit de vaincre à plusieurs reprises la mauvaise fortune et de paraître « l'homme heureux » qu'il n'était pas. M. Lenel, biographe indulgent, n'en veut point à Marmontel d'avoir écrit tant de livres ennuyeux, car il sent bien que sa vie n'était pas toujours gaie. Et il ne lui reproche pas d'avoir été l' « arriviste » qu'il fut puisque, enfin, ses *Mémoires* font tout pardonner.

Marmontel est un précurseur. Il comprit ce que peut donner « le métier littéraire ». Il est le premier de nos contemporains. Que ne vit-il aujourd'hui ! Il serait secrétaire perpétuel d'une académie. Il n'aurait pas de talent, mais ne nous imposerait pas de professer qu'il en a. Nous admirerions sa mesure, sa patience, sa servilité souriante et sa diplomatie toujours prète. Son industrie sans mise de fonds nous paraîtrait élégante, comparée à celle, grossière et affolée, que nous devons maintenant dénoncer sans relâche. Nous lui saurions gré d'avoir de l'esprit avec discrétion ; nous le mépriserions un peu, mais il aurait le bon goût de ne point s'offusquer de notre mépris qui ne laisserait pas que de lui être clément. En somme, il nous consolerait, à sa manière, de tous les Lintilhacs lourdauds qui nous viennent de Bord ou des environs, et qui, franchement, nous obsèdent...

10 janvier 1903.

UN HOMME DE LETTRES D'AUJOURD'HUI : OCTAVE UZANNE

Marmontel, cet homme de lettres d'autrefois, nous apparaissait un peu comme notre contemporain. Je ne sais pas trop de quelle époque peut être Octave Uzanne, cet homme de lettres d'aujourd'hui. Il est certain qu'il est fort singulier dans notre temps. C'est son mérite ; et le mérite est grand à ne point ressembler (ah ! je le dis avec désespoir et je ne suis soutenu dans la peine que cet aveu me cause que par l'amour plus fort de la vérité !), le mérite est grand à ne point ressembler intellectuellement et surtout moralement à tous ceux qu'ont déversés sur nos boulevards la province, les provinces, l'Australie, le Brésil et non moins la Bulgarie, ou quelque contrée avoisinante pour qu'ils représentassent dans sa fleur, dans sa grâce et dans sa pureté la littérature parisienne et, si j'ose employer ce terme, la française... Oui, en dépit que les hommes de lettres se multiplient de nos jours avec une régularité farouche, et si inquiétante, — mais les autres carrières sont si encombrées ! — en dépit que les hommes — je n'oublie pas les femmes de lettres d'aujourd'hui — qui appartiennent à tout et à tous, sauf à eux-mêmes — appartiennent aussi à différentes catégories sociales et proviennent les uns de la Bourse, les autres de l'épicerie, ceux-ci de la grande noblesse, et ceux-là, misère de moi ! du petit peuple, du bas peuple, du peuple enfin, encore que l'on voie commu-

nément des aristocrates faire de la littérature de petits bourgeois, des palefreniers faire de la littérature mondaine, des pédants badiner sur l'amour, et des plaisantins écrire des livres de cuistres..., tous les écrivains aujourd'hui se ressemblent. Ils ont la même mentalité, la même moralité. Plus industrieux ou moins avides, plus habiles à servir ou plus sommaires en leur bassesse, ils ont tous le même talent ou les mêmes façons de manquer de talent, et tous, hélas! le même caractère. L'uniformité pesante et grise s'étend sur l'univers des lettres.

Octave Uzanne est un de ceux, bien rares, qui échappent à cette uniformité. Il ne fut jamais sur le point de se soumettre à elle. Il s'est développé tout entier en dehors des idées, des sentiments qui ont accaparé les littérateurs et la littérature de notre temps. Il goûte on ne peut mieux, il aime passionnément telles manifestations de la vie moderne : et il les note avec un art précieux. Pourtant, il est un isolé. Il est en contraste avec son époque, et un peu contre elle. C'est décidément un type très particulier d'homme de lettres de notre temps que cet écrivain qui, adorant les arts, les femmes, la vie, Paris, et plusieurs autres continents, s'est désintéressé des hommes parmi lesquels il était contraint d'écrire et s'est vengé de la vulgarité de tant d'esprits et de tant d'âmes contemporaines en appliquant pour son bonheur la noble maxime de Platon : « Ce qui peut donner du prix à cette vie, c'est le spectacle de la beauté éternelle. »

* * *

Les sujets sur lesquels son observation se repose mollement et comme à plaisir, ne sont pas ceux qui retiennent l'attention systématique des autres, plus enclins à des exercices plus pratiques et moins élégants! Ah! dites-vous, jamais la femme n'encombra plus qu'au-

jourd'hui la littérature et cependant l'œuvre presque entière d'Octave Uzanne est consacrée à la femme. Sans doute ; mais il pourrait répondre :

> J'ai mon Dieu que je sers et vous avez le vôtre ;
> Ce sont deux puissants dieux...

Et, pour avoir même nom, ils n'en sont pas moins très différents. Quelle horde d'analystes de l'âme féminine ne connaissons-nous pas! Mais ce sont des analystes pédantesques et prodigieusement livresques. Ils appliquent à la femme, avec une gravité implacable, les théories que les ouvrages philosophiques leur ont prêtées pour pénétrer commodément le cœur humain... D'autres sont des analystes grossiers et plus rudimentaires encore ; ils ne prennent les apparences de psychologues de l'âme féminine que pour avoir quelque prétexte de passer de l'âme au corps et décrire celui-ci avec une insistance fatigante et qui nous lasserait de ses plus affriolants contours. Les procédés d'Octave Uzanne ne sont pas tels. Et, en vérité, ses fantaisies abondantes sur la psychologie féminine peuvent, en notre temps, paraître fort originales. S'il a pris dans les livres une part de la compétence qu'il compléta sans doute par des expériences admirables dont on lui peut envier le privilège, ce n'est point dans les livres austères et savants que prodigua notre époque, non pas, mais dans ces petits livres charmants d'autrefois qui ne voulaient pas être des études savantes autant que scientifiques sur la femme bien faite pour déconcerter la science et aussi les savants, mais, en quelque sorte, des poèmes lyriques et documentés, poèmes dont la prose odorante et amusée caressait avec amour un beau sujet toujours jeune. Et voilà donc que l'érudit ou le poète à qui nous devons le *Paroissien d'un célibataire*, *Son Altesse la Femme*, et ceci, et cela, s'abandonne infatigablement à de délicates hypothèses sur l'âme féminine.

Il développe une théorie de la vie dont il faut que je lui laisse toute l'agréable responsabilité. — Hélas! notre temps est plus sévère et c'est à d'autres responsabilités moins souriantes qu'il nous convie, nous qui ne savons pas ou qui ne voulons pas totalement nous distraire de lui! — « La théorie de la vie serait bien simple à définir », affirme donc Octave Uzanne. « Chez tout peuple décadent ou prospère, cherchez l'homme; chez tout homme heureux ou malheureux, trouvez la femme; chez toute femme enfin enjouée ou mélancolique, nerveuse ou rayonnante de beauté, dénichez l'amour, ce maître de l'univers. » Ah! je tiens pour certain que l'amour n'est plus le maître omnipotent de l'univers. Son empire se restreint chaque jour. Dans les cœurs mêmes où il règne, il ne règne plus seul, et il règne sur moins de cœurs qu'il ne faisait jadis. La vie contemporaine est rude à l'amour comme à tous les antiques fondements de la société... Mais Octave Uzanne n'en veut rien croire. Et il consacre un in-octavo à célébrer avec dévotion le maître un peu affaibli du monde.

Et de l'amour et des petits drames et des grandes comédies qu'il suscite, il ne veut voir et peindre que les apparences d'élégance souveraine. Il ne peut croire qu'au fond, tout au fond, dans les mœurs amoureuses, il y ait quelque brutalité, ou tout au moins quelque polissonnerie sans feinte... La sensualité elle-même lui paraît élégante, d'une élégance continûment séduisante. C'est pourquoi, sans doute, elle se mêle à toutes ses amoureuses dissertations.

Elle ne peut même pas se séparer de la sentimentalité pénétrante, jamais fade ni fausse, dont sont chargés et surchargés tous ses ouvrages.

Il cherche bien, ce moraliste très ami des femmes, à représenter l'amour comme une religion ingénue, d'une éblouissante pureté! Il professe bien que le culte de la femme est fort capable de faire fleurir l'idéalisme, à notre âge où plus rien ne peut longuement fleurir! Il prétend

bien que l'amour est le seul, le premier et le dernier éducateur du monde!... Mais allez donc le croire, quand on voit son idéalisme se matérialiser si vite et ce dévot affiné de la femme oublier soudain et le plus naturellement du monde les vaines complications de l'âme féminine, pour chanter à loisir les charmes féminins les plus saisissables, ceux qui sont de tous les siècles et à qui personne ne peut rester insensible, personne, pas même un psychologue doctrinaire comme M. Paul Bourget...

L'esprit et le cœur de la femme : Octave Uzanne ne méconnaît aucun moment leurs grâces captivantes et il en arrive sur ce point à la théorie de Voltaire : « Tous les raisonnements de l'homme ne valent pas un sentiment de la femme », théorie qui accorde, somme toute, à la femme, une belle suprématie. Mais, s'étant mis en paix avec sa conscience exigeante, il s'attarde plus volontiers à dépeindre les grâces extérieures de la femme, celles qui dissimulent souvent ses charmes moraux et découvrent plus souvent ses charmes physiques... Et c'est une série de livres, ornés, pomponnés de toutes façons où passent toutes les modes de la toilette, ces modes qui ont tant de rapports avec les modes sentimentales. L'ombrelle, le gant, le manchon, tout ce qui distingue la *Française du siècle* et les Françaises des autres siècles... Quelles recherches pieuses d'érudition attendrie ! De telles compilations ne sont pas subalternes qu'anime une conviction si forte et si douce, la ferveur apostolique d'un écrivain sensible et savant, qui pense toujours que les élégances de la parure sont les compagnes naturelles de l'élégance des âmes.

*
* *

Voué à ce culte exclusif, quelle opinion cet écrivain peut-il avoir de nous et de nos pensées vulgaires?

Mais c'est pour nous qu'il travaille, et afin de nous ramener au véritable amour de la véritable femme, au féminisme pratique et agissant — la foi qui n'agit pas est-ce une foi sincère? — à ce féminisme sans doctrines qui n'est pas, qui n'est pas du tout celui de notre temps...

Il s'imprègne donc de tous les écrivains du XVIIe siècle, du XVIIIe siècle, siècle poli, siècle gentil ! qui comprirent et aimèrent l'amour et la femme comme Octave Uzanne les comprend et les aime et veut nous les faire comprendre afin de nous les faire aimer... Il réédite donc Benserade, les poètes de ruelles, les petits poètes du siècle passé qui tous chantèrent la romance sensuelle et sentimentale de leur temps... Ainsi se déploie régulièrement son œuvre dont la femme est le centre et l'inspiratrice. Et vous n'êtes point surpris si ce féministe fortifié d'érudition se prend aussi d'un amour sans second pour ces livres qui contiennent à notre usage de si plaisants préceptes. Il raconte donc la vie de *Nos amis les livres*, il interroge ceux qui les vendent, et, parmi les bouquinistes des quais, gardiens fidèles de la nécropole où s'entassent les livres d'autrefois et plus encore peut-être les livres d'aujourd'hui, il s'émeut sur le destin douloureux et grandiose des livres qui meurent sans avoir tout donné de ce qu'ils recélaient en eux : « L'histoire de toutes les littératures est faite de révolutions imprévues, et le spectacle de tant de kilomètres de livres, composés en partie de célébrités défuntes, est non moins éloquent à nos yeux et parle peut-être plus à notre entendement que celui de l'herbe qui croît et fleurit sur les murailles à moitié détruites de l'antique et altière Byzance. »

Au moins, ils peuvent renaître, ces livres morts! Ressuscitons-les, rajeunissons-les par l'attrait esthétique de reliures en harmonie avec les idées et les sentiments séduisants qu'ils contiennent... On peut être féministe et bibliophile, goûter en chaque chose la

grâce qui emporte tout. Civilisation féminine et civilisation bouquinière : Octave Uzanne est l'historien passionné de ces deux civilisations.

On ne peut disserter constamment de la femme sans descendre bien vite la pente qui mène des siècles passés au moment présent, car il n'est si belle femme du passé qui ne soit vaincue par la femme d'aujourd'hui, qui a ce charme à nul autre pareil d'être vivante. Et enfin les livres eux-mêmes conduisent au présent, où tout se traduit en livres et périt par eux... Des quais de la Seine n'est-on pas bien placé pour découvrir Paris et le monde contemporain?

Mais, dans la vie actuelle, Octave Uzanne néglige tout naturellement la vulgarité régnante. Il ne voit partout que l'art et la femme. A l'étranger même, il note seulement ce qui peut inspirer l'artiste. Comme il sait observer alors la réalité dans ce qu'elle a de pittoresque! *Les Visions de notre heure : Choses et gens qui passent* sont étonnantes de précision et de couleur ; et si de toute l'œuvre d'Octave Uzanne, trop abondante pour qu'on puisse la saisir tout entière, il fallait extraire un volume, n'est-ce pas celui-ci que l'on choisirait?

*
* *

On le choisirait, encore qu'il ne représente qu'à demi son œuvre tout entière, et qu'il ne nous en donne, avec quel charme! qu'une idée fausse parce qu'insuffisante. En arrivant au présent, il semble qu'Octave Uzanne subisse la contagion de la fièvre contemporaine et qu'il ne s'attarde pas parmi ces choses et gens qui passent, qui passent en effet et ne peuvent s'attarder. Et ce sont des notations brèves et fortes, concises, au lieu des études les plus nombreuses de son œuvre compacte, études bavardes et volontiers flâneuses.

Par la forme même de son œuvre, Octave Uzanne se

distingue aussi de son temps. Il muse, il s'amuse en ces chroniques, en ces critiques sautillantes, et, si vous voulez, capricantes, dont on sait bien qu'elles commencent, mais dont on ne sait jamais quand elles finissent. Chroniques attrayantes, entremêlées d'idées et d'anecdotes ! Chroniques capricieuses, qui philosophent et qui content tour à tour, d'une gravité qui badine, d'un badinage qui pousse aux sévères réflexions, prime-sautières, piquantes et néanmoins d'une imperturbable logique, et qui, sérieuses et toutes pleines de faits de toutes sortes, ont néanmoins la vivacité la plus aimable, une originalité de bon goût et qui ne s'en fait pas accroire.

C'était la chronique, c'était la littérature d'autrefois, d'hier, où on avait le loisir de vivre et de se regarder vivre, où on lisait les livres jusqu'à la fin et les articles jusqu'au bout. Et l'on aimait aussi naguère ces traités de morale aguichante semblables à ceux qu'Octave Uzanne se plut à écrire, ces traités où les dissertations et les enthousiasmes se succèdent, où l'érudition et la fantaisie se succèdent aussi et d'aventure se confondent, à tel point que, ravi de la fantaisie érudite, on s'inquiète toutefois de savoir si l'érudition n'est pas un peu fantaisiste, érudition et fantaisie qui tantôt se servent et tantôt se nuisent, car on se demande où finit l'une et où commence l'autre, et on ne parvient jamais à le bien savoir... C'était à coup sûr une littérature un peu lente, mais on était fort aise de la suivre en ses charmants détours.

Elle n'est point surannée, l'œuvre d'Octave Uzanne qui sait approprier la forme de ses ouvrages aux sujets qui lui plaisent et qui lui conviennent. Et quand il arrive au présent, et que ces *Visions de notre heure* se déroulent à nos regards, alors sa marche se précipite, tout se résume, s'abrège, cesse de languir et s'accuse en un relief plus vigoureux.

Le style aussi cesse de flâner pour aller du même

mouvement que la pensée. Style composite, élégant, raffiné, subtil, maniéré, — que dis-je ? — mignard et en même temps copieux, d'un vocabulaire étonnamment varié, plantureux, puissant, coloré, mais parfois d'une lenteur pesante, style d'un Marivaux qui aurait trop lu Huysmans, robuste et mièvre...

Ainsi s'associent et se combattent un peu deux tendances en Octave Uzanne : l'amoureux des siècles féminins et le curieux du pittoresque présent. Passant des femmes aux livres et des livres aux femmes, il édifie une œuvre considérable qui n'est pas sans se répéter un peu, où paraissent le même goût de flânerie active et la joie de revenir sans cesse à des sujets infatigablement aimés, et de tourner dans le même cercle fort agréablement vicieux. Observant le monde de Paris, du Paris des quais qui bordent la Seine, il aperçoit surtout les magasins du Louvre où vivent les femmes d'aujourd'hui, le musée du Louvre où revivent les femmes d'autrefois avec tous les arts dont elles embellirent leur durable jeunesse ; il reste l'ami exclusif de ce monde charmant, évite les combats grossiers des écrivains de notre époque, et, sans cesse, il cultive avec un soin délicat un bien joli jardin.

17 janvier 1903.

QUELQUES JEUNES : MARCEL BATILLIAT CHARLES-LOUIS PHILIPPE PAUL REBOUX, ALBERT KEIM

La Rédemption de Nini, par Albert Keim. — *Josette*, par Paul Reboux. — *Le père Perdrix*, par Charles-Louis Philippe. — *Versailles aux Fantômes*, par Marcel Batilliat.

Les jeunes s'agitent. Allons, tant mieux! Mais qui donc les mène? Des écoles vont surgir, innombrables. C'est comme une fanfare guerrière où l'on distingue surtout le bruit de la grosse caisse. Que va-t-on annoncer au monde? Quelque chose ou quelqu'un? Une œuvre ou un poète de génie? Un écrivain rénovateur des lettres françaises, ou simplement un candidat sans fécondité à cette croix de la Légion d'honneur qu'on ne pourra donner toujours à des vaudevillistes? Petite coalition de faiblesses qui ont enfin conscience d'elles-mêmes et d'impuissances qui, réunies, ne font pas une force, ou bien grand effort hardi pour restaurer la dignité des écrivains et l'efficacité des écrits littéraires? Faut-il sourire? Aurons-nous la douce obligation d'admirer? En attendant, il pleut des manifestes et c'est justement de ceux qui sont les plus intéressants que l'on parle le moins.

Si les manifestes révèlent de grandes idées ou promettent des grands hommes, les œuvres sont plus discrètes. Elles ne trahissent pas encore d'originalités

igoureuses. Marcel Batilliat, Paul Reboux, Charles-ouis Philippe, Albert Keim, qui ne sont pas indignes 'attention, cèdent avec plus ou moins de nonchalance u d'application à leur tempérament ordinaire, subissent influence souveraine de leurs lectures, sont dociles à outes les tendances de leur époque. Sur leur époque, s agiront peut-être demain; — aujourd'hui, c'est elle ui les domine totalement...

* * *

Mais, d'abord, pourquoi ne sont-ils pas unis pour l'action littéraire ? Ils s'affaiblissent, étant disséminés et omme opposés les uns aux autres. Ils forment de petites oteries de camarades, ne constituent même pas des énacles adonnés à la culture d'une doctrine. Ceux qui exaltent C.-L. Philippe omettent Batilliat, négligent Albert Keim, ne veulent rien savoir de Paul Reboux. Ceux-là ont découvert un chef-d'œuvre dans *Josette*, mais ignorent s'il a paru un livre qui a pour titre *la Rédemption de Nini*, n'ont pas souci de *Versailles aux Fantômes* et ne sauraient accorder la plus rapide attention au *Père Perdrix*. Ces petites associations confraternelles se détruisent en s'excluant les unes des autres. Puissent les jeunes considérer le mouvement général de la littérature de leur temps, et ne point borner leur admiration aux œuvres sommaires des petits adhérents de leurs groupes minuscules ! Puissent-ils répandre leur enthousiasme au lieu de le concentrer ! La coalition vaste et généreuse, sans jalousies, de tous les libres esprits de la génération nouvelle peut seule les rendre omnipotents contre la génération précédente qui a tant fait pour l'abaissement des mœurs littéraires et le discrédit social des écrivains !

Cette coalition seule les protégera contre l'industrialisme littéraire qui est le vice le plus pernicieux de notre

temps. Que vois-je? Mal assuré d'entendre aussitô proclamer par des juges indépendants tout le mérit qu'il a ou qu'il s'attribue, Paul Reboux s'abandonne un essai systématique de publicité commerciale. Nul n peut tolérer ce mercantilisme. Laissons-le à la généra tion d'hier qui s'est si délibérément avilie par des pra tiques aujourd'hui démasquées, et dont chacun souri avec dédain. Que les jeunes aient le courage, l'esprit je dis, plus vulgairement, l'habileté du désintéresse ment! Ils accompliront plus vite et plus complètemen leur grande tâche régénératrice. Eh quoi! M. Paul Rebou aurait-il l'ingénuité de prétendre qu'il a fait illusion à quelqu'un par sa publicité soigneuse? Il faut qu'on le sach une fois pour toutes : le public n'est jamais dupe de articles louangeurs publiés ici ou là d'accord ave l'administration ; les écrivains eux-mêmes, qui pouvaien s'en offusquer hier, ne peuvent plus qu'en rire maintenant. Et je ne veux pas juger ici les écrivains qui consentent à être les complices de ces marchés bizarres, en écrivant ou, tout au moins, en signant les articles sur lesquels est apposé le visa des comptables; ils sont jugés, déjà. Considérons néanmoins ce petit roman de *Josette*. Son auteur novice et adroit, sincère et malin, paraît avoir autant de chances d'entrer décidément dans la littérature que de verser dans le feuilleton. Il est sympathique parce qu'on le sent très jeune. Qu'il supporte donc d'être nommé moins souvent, et on parlera de lui de façon plus utile. Voudra-t-il se fier à moi? L'argent d'ici quelques années ne sera plus d'aucune valeur pour la vraie gloire littéraire... Et, par suite, que les jeunes générations soient donc disposées à consolider la critique indépendante plutôt qu'à l'énerver : seule, la critique fera naître et durer leurs gloires; car il lui est donné à elle seule d'établir, avec toutes preuves littéraires et morales à l'appui, que les réputations littéraires sont probes.

*
* *

Ce n'est pas Marcel Batilliat qui suscitera de telles ıquiétudes et de telles objurgations, car il est, avec une ıodestie charmante, un pur artiste, délicat et doux. Que disais-je que tous les jeunes écrivains cèdent leur temps? Marcel Batilliat semble se développer n dehors de lui, contre lui. Il fuit les réalités contemoraines. Il s'isole dans l'idéal de toutes les époques ; lui plaît surtout de penser, de rêver, dans le passé ɔintain. Ah! que la vie le tente peu! Et le parc de 'ersailles l'attire parce qu'il est solennel et mort. Voici 'amples, lentes et graves descriptions que traverse t qu'encombre un roman sommaire, et, en dépit de on large et noble symbolisme, trop menu pour le cadre ;igantesque et somptueux. Est-ce bien un romancier ıue ce poète ami des grands paysages profonds et tristes? Mais comme il sait parler à l'âme et comme ses descriptions émeuvent, — alors que ne peuvent toucher personne es aventures assez vaines dont il déroule assez péniɔlement les médiocres complications! Oui, ce poète est émouvant pour ceux qui, à notre âge contemporain, ont vraiment le loisir de se laisser émouvoir, de subir la lente et patiente suggestion de cette mélancolie qui se dégage des grandes avenues désertes, des arbres silencieux et tout pleins de la majesté des siècles abolis, de cette mélancolie qui vous entoure peu à peu, vous gagne, vous envahit, et dont vous êtes imprégné comme d'une petite pluie fine, fine, douce, insinuante, persévérante, tenace.

Et le lyrisme du style s'harmonise au lyrisme des sentiments. Quel style mélodieux, longuement retentissant! Mais n'est-il pas formé de trop d'éléments? Chateaubriand sera toujours le grand inspirateur de ces proses poétiques; mais certains *goncourtismes*

s'y mêlent et aussi des transpositions toutes verlainiennes. Elle garde tout son éclat pénétrant, la prose poétique des temps passés ; mais elle est moins pure aujourd'hui... Le style de Marcel Batilliat, toutefois, est patient et sage... Il est celui qui convient le mieux à ses impressions coutumières. Mais il a plus d'art que de naturel. En lui paraît plus l'assiduité exercée d'un disciple que l'ardeur d'une originalité frémissante et indisciplinée.

Tout de même, il se forme là, tout à l'écart des compétitions grossières pour la profitable gloire, une personnalité d'artiste littéraire, dont ni l'inspiration ni la manière ne sont encore complètement déterminées... Marcel Batilliat est un artiste discret : mais les vibrations de son âme doivent se répercuter profondément en des âmes tendres et « poétiques » et que n'obsède point la vie, si quotidienne ! Je ne serais pas surpris que sa sincérité séduisante ne reçût d'intimes et précieuses récompenses...

*
* *

Descendons maintenant à la vie réelle... Les jeunes romanciers de cette saison ouvrent leur cœur à la pitié. Ils voient l'injustice autour d'eux, et ils sont tout près de s'accuser de cette injustice : « La générosité, disait Vauvenargues, souffre des maux d'autrui comme si elle en était responsable. »

Générosité sociale, pitié sociale : ces deux sentiments ne se dissimulent point dans l'œuvre de Charles-Louis Philippe. Charles-Louis Philippe est un jeune romancier qui procède à la fois de Daudet, de Goncourt et de Zola. Il a résisté, assez bien jusqu'ici, à la brutale consécration littéraire qu'a prétendu lui infliger prématurément M. Mirbeau. Il est temps de préciser : des hasards comiques ont réuni dans la plus disparate

et la plus folle des académies quelques écrivains de mérites très différents et quelques écrivailleurs sans idées et sans style, qui ont été jusqu'ici les contempteurs de toutes académies. Cette assemblée hétérogène peut-elle s'arroger le droit de diriger en quoi que ce soit le mouvement littéraire ? On admire les Rosny, le bizarre Huysmans, le torrentueux Léon Daudet, le calme Geffroy, on peut aimer la littérature opportune des frères Margueritte ; les autres ne comptent guère ou ne comptent pas. Que les meilleurs prennent garde de ne point se diminuer dans cette association dont les accouplements stupéfiants empêcheront que de longtemps on ne la prenne au sérieux. Qu'ils touchent donc en silence le petit traitement qu'une vanité prodigue leur alloua ; mais qu'ils ne se mêlent point de décider en groupe des choses littéraires ! Ils ont cependant marqué, pour un de leurs prix, Charles-Louis Philippe, — Ce jeune écrivain méritait mieux, c'est sûr.

Sans doute, *le Père Perdrix* qu'il nous donne, après *Bubu de Montparnasse*, est un livre lent et rudimentaire, tout chargé d'analyses que contredisent les rares événements qui s'y passent. L'aventure ne peut toucher, car elle est incohérente ou inattendue. Mais une force éminente d'observation se révèle en ces peintures brèves de familles ouvrières qui peinent sans relâche pour amasser des sous et des sous et se hisser ainsi, avec quelle opiniâtreté ! jusqu'à la bourgeoisie — dont l'argent, ferme tous les horizons, — mais que la fatalité rejette dans la médiocrité originelle ! Et des silhouettes passent rapides qui sont vives et vraies ! Et quelle pitié sur ce père Perdrix, vieux forgeron, qui lentement devient aveugle, s'écarte de tout travail, se laisse choir dans la misère qui l'accable après toute une vie honnête et rude ! Seulement, tantôt la psychologie se fait méticuleusement exacte, et les faits sont criants, douloureusement criants de vérité ; tantôt la caricature envahit. Et ce sont les mêmes types qui sont tantôt

vraies et tantôt caricaturaux. Et l'on discerne mal l'accord des volontés et des haines d'une victime et d'un révolté qui amène un dénouement d'une ahurissante brusquerie. Mais l'allusion, incertaine, obscure, est partout à l'égoïsme effrené qui est la seule loi de la vie sociale, égoïsme furieux, égoïsme narquois, égoïsme nonchalant, égoïsme omnipotent. Et cette allusion, toujours vague, mais perpétuelle, implacable, émeut intensément dans ce livre incomplet, manqué, mais où s'essaie un talent déjà sobre et fort.

* * *

Pitié ou colère ! On verra bien... Mais déjà la pitié littéraire limite son objet : elle ôte les filles du trottoir, écarte des prostituées le mépris. Elle les réhabilite à demi et les régénère à moitié.

Proclamons-le bien vite ! la sincérité de ces jeunes romanciers pitoyables est éclatante. Comme ils ont à cœur de se distinguer, tout de suite, de ces articliers à la grosse qui se sont fait de la sensibilité une marque de fabrique, porte de maison en maison leurs larmoiements industrieux et ponctuels, et finissent par livrer au plus offrant ces produits réguliers (treize à la douzaine) de leur fabrication littéraire ! Non, ils opèrent honnêtement et noblement une réaction indispensable contre la stupidité criminelle des romanciers mondains, qui, pendant vingt ans, ont accumulé les flagorneries les plus basses, les adulations agenouillées les plus écœurantes en l'honneur de la société riche parce qu'elle était riche, ont trouvé tout admirable en elle et tout grossier ailleurs, et ont poussé l'audace de leur mauvaise foi ou de leur sottise jusqu'à légitimer, vanter, exalter la prostitution élégante de la femme riche parce qu'elle était riche et à rendre plus dégradante, par comparaison, la

prostitution de la fille pauvre, que la pauvreté seule détermine au vice nourricier. L'horreur de cette servilité littéraire les entraîne normalement aux populaires sympathies. Mais le mouvement des idées modernes précipite leur évolution. Ils subissent la saine contagion des idées, des sentiments, des efforts, des actes démocratiques par lesquels s'affirme, avec une énergie croissante, la solidarité universelle. Leur pitié a une inspiration sociale, autant qu'une inspiration intellectuelle et morale. Elle sera ainsi plus précise, plus circonstanciée, et d'une efficacité plus rapide en ses conclusions.

Mais la littérature agit sur ces littérateurs. Ils sont tous emplis du grand livre dont l'heureux mélodrame d'Henry Bataille a chez nous rajeuni la gloire. Plus tard, on recherchera si toutes ou à peu près toutes les origines de *Résurrection* ne sont pas françaises. Aujourd'hui, il apparaît que le roman de Tolstoï marque une date dans l'histoire de notre sensibilité ou, si vous voulez, de notre sentimentalité littéraire.

Avec un à-propos presque exagéré, M. Paul Reboux met *Résurrection* à la portée des cerveaux ordinaires et des âmes moyennes. *Josette*, c'est encore du tolstoïsme, du tolstoïsme de boulevards extérieurs. Un artiste rencontre une frêle et pâle raccrocheuse, très douce. Il se prend à l'aimer ; elle se prend à l'aimer aussi. Toutes sortes de mauvais hasards l'avaient conduite par contrainte à la prostitution ; la bonté de sa nature, aidée de l'amour, la ramènerait à la vertu. Le jeune amant, dont l'amour dirige les raisonnements, se tient pour engagé à une œuvre de relèvement. Son amour lui rend son œuvre facile. Et, enfin, Josette a d'assez exceptionnelles dispositions pour la vertu. Les parents bourgeois ne comprennent pas la beauté de cet aimable geste. Ils coupent les vivres au jeune homme. Il est dans la misère avec son amie, tombe malade de chagrin, et Josette se livre pour trouver l'argent qui le sauvera. Elle pleure au dedans d'elle-même ce terrible sacrifice ; et la phtisie l'arrache

bientôt à notre tendresse apitoyée. La mère du jeune homme consent à un mariage de la dernière heure. Vous séparerez le sentiment de la sentimentalité, et la sentimentalité de la sensiblerie. Vous discernerez la psychologie, la vérité, le mélo. Mais il y a presque partout une fraîcheur d'impressions qui semble témoigner de leur absolue franchise. Certes, les théories empruntées de Tolstoï alentissent un peu le récit, parfois douceâtre, trop aisément attendrissant, et d'un romanesque facile, mais bien délicat tout de même... Mais à travers ce tolstoïsme, mitigé par l'amour, le principe est posé : la prostituée populaire est seule digne d'intérêt, de pitié ; elle est toujours une victime, et il faut, en la relevant, réparer le tort que la société lui cause.

Mais est-il possible de la relever? se demande judicieusement Albert Keim. Peut-on vraiment opérer la rédemption de toutes les Ninis noctambules ? Est-ce que l'habitude à laquelle la société les contraignit n'est pas devenue pour elles une seconde nature ? Un vieux monsieur, riche et célibataire, rencontre un soir dans l'obscurité déserte des quais noirs la pauvre petite Nini. Il la ramène chez lui, et pense, par le confortable, quelques toilettes et de bons conseils, l'accoutumer de nouveau à la vertu. — Qui qu'est ahuri? — C'est Nini. Assez bonne fille, Nini d'abord se laisse faire, puis aspire au trottoir. Les toilettes et la poudre de riz et les promenades en voiture ne suffisent pas. Le rédempteur systématique essaie des principes religieux, qui ne donnent pas plus de résultats. Nini se lasse, se rase, s'en va, puis revient, repart encore. C'est la nostalgie. Elle revient enfin et essaie — cette Nini est tout à fait juste milieu — de la solution la plus raisonnable. Elle tente de séduire son rédempteur. Celui-ci, qui prend son rôle tout à fait au sérieux, ne « marche » pas, mais ne laisse pas que d'être surpris du peu d'effet de ses enseignements bien dosés. Et Nini rentre d'elle-même dans la vie à laquelle la société d'abord la condamna. « Le

Vieux marcheur malgré lui » : tel pourrait être le sous-titre de ce livre curieux, bien conduit, assez profond, je crois, et non sans originalité, mais gâté par un dilettantisme suranné qui ne nous permet pas tout à fait de savoir si le vieux monsieur est sincère ou s'il se moque de nous et de Nini. Et, en vérité, on ne nous ôtera pas de la pensée que ce rédempteur bénévole emploie de mauvais moyens. C'est être cruel que de mettre ainsi en observation, fût-ce pour son bien, une créature vivante et bien vivante. Puis la vie morose et trop calme, la séduction de quelques fourrures ne peuvent comprimer les instincts aventureux d'une fillette éprise de liberté et avide de respirer le vent du large des grands boulevards. Et enfin, peut-être que l'amour est le seul rédempteur — Paul Reboux, à son insu, l'a prouvé — l'amour ou quelque chose de ressemblant ? Le vieux monsieur aurait dû épouser Nini ou enfin... et sans doute à cause de la différence des âges, elle l'eût trompé quelquefois, car c'est la loi,

Et le réel montre sa corne
Sur le front bleu de l'idéal.

Mais il n'en eût rien soupçonné, et Nini se serait, l'âge aidant, réhabilitée par étapes... Elle a bien fait de résister à une expérience *in anima vili*, — et de garder son vice avec sa dignité. M. Albert Keim, analyste tantôt simplet, tantôt compliqué, mais presque toujours intéressant en son paradoxe, a raison de conclure que son échec ne prouve rien.

Tous ces livres prouvent, du moins, que s'accentue la réaction contre la domesticité et l'étroitesse des psychologues mondains : les jeunes écrivains aspirent à plus de vérité. Ils ne sont pas soucieux de renouveler la forme littéraire et de trouver l'originalité dans l'étrangeté. Non, le style se simplifie de lui-même. Et voici ou'ils tra-

vaillent tous à renouveler le fonds même de l'inspiration romanesque. Leur temps les pousse, et prépare une littérature sociale dont la beauté dépendra pour une grande part de son utilité. Ne dirait-on pas l'aurore indécise d'une littérature nouvelle ?

24 janvier 1903.

LITTÉRATURE ECCLÉSIASTIQUE

Les Vertus morales, Instructions pastorales pour le carême, par S. Exc. le cardinal Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. — *La Religion des Contemporains, Essais de critique catholique*, par l'abbé L.-Cl. Delfour.

Tous les illettrés savent et au besoin prouveraient que le cardinal Perraud représente la littérature française à Autun. A l'Académie il représente l'Église. A l'Église je ne sais pas trop ce qu'il représente, mais je sais bien que dans la littérature il ne représente rien du tout.

Ou bien il représente la littérature ecclésiastique, laquelle, si je prends la liberté d'en juger d'après les exemples que viennent de nous fournir l'éminent cardinal Perraud et l'abbé Delfour qui sera peut-être un jour aussi éminent que ledit cardinal, a peu de rapports avec la littérature véritable. M. Perraud et l'abbé Delfour ont la même méthode de discussion, quels que soient les sujets dont ils daignent discuter. Qu'ils parlent des vertus qui ne sont pas théologales mais le pourraient être, ou qu'ils dissertent des écrivains d'aujourd'hui, ils ont conscience de dire la vérité, et comme cette vérité est évidente venant d'eux, ils ne se donnent pas la peine de la démontrer. Et ils se hâtent d'attaquer avec un mépris peu chrétien les pauvres diables de contemporains assez sourds pour ne pas entendre et assez aveugles pour ne pas se laisser éblouir.

L'abbé Perraud a plus de dignité froide, le cardinal Delfour plus de pétulance tumultueuse.

On sent bien que l'académicien d'Autun, entretenant des relations étroites avec Dieu, les Saintes Écritures, le faubourg Saint-Germain et l'aristocratie beaujolaise, ne se commettrait pas à débattre véhémentement de la destinée humaine ou de quelques autres problèmes insignifiants avec de vagues individus perdus dans le vulgaire comme vous et moi.

Il voit les choses et les gens de haut ; je n'ose affirmer qu'il les distingue très bien. Quant à l'abbé Delfour, il est tout de même un peu plus près du commun des mortels ; il les domine assurément parce qu'il se sait en possession de la vérité littéraire comme de toutes les autres vérités, mais l'ardeur de son tempérament l'entraîne à des batailles qui seraient peut-être inconsidérées s'il n'en sortait forcément vainqueur, puisque c'est lui qui engage le combat, lui seul qui marque les coups et qui décide des résultats. Et tout cela pour la plus grande gloire de Dieu.

*
* *

C'est une idée qui ne pouvait peut-être pas venir à tout le monde de réunir présentement en un volume quatre instructions aussi pastorales que possible écrites en l'année 1875. — 1875-1903 : vingt-huit ans ! Quel écrivain de notre époque oserait réunir aujourd'hui en un volume des articles qu'il aurait écrits, il y a vingt-huit ans ? Le cardinal Perraud a eu cette pensée ingénieuse : c'est d'ailleurs la seule que révèle son livre ; car, au cours de son livre, il ne fait réellement pas grand usage de la faculté départie à tout homme d'avoir des idées ou des apparences d'idées et de les exprimer en style original.

Les sujets de ces instructions sont pourtant de ceux

qui portent, comme on dit, leur homme et même leur cardinal : *le Courage*, *la Sagesse*, *la Justice*, *la Tempérance*. Évidemment, le cardinal Perraud les traite avec gravité et même avec componction, mais sans éloquence, sans vigueur, sans précision, j'allais dire sans clarté, et en tout cas sans nouveauté.

C'est des mots que le cardinal Perraud descend jusqu'aux idées. Mais il y arrive bien rarement, et nous ne voyons dans ces dissertations épiscopales que des amplifications de rhétoricien impénitent. Vulgarisations austères et vagues de rhétorique religieuse ; vulgarisations, banalités, lieux communs du commencement à la fin. En fait de vérités révélées, je ne vois guère, à travers ces pages, que des vérités de La Palice. Ce ne peut étonner personne puisque Lapalisse est tout près d'Autun.

D'abord on est impressionné par la noblesse triste de ces développements glacés ; ensuite, et très vite, on reconnaît que ces développements ne paraissent tristement nobles que parce qu'ils manquent de couleur, d'ampleur, de force, de nerf, de facilité et qu'ils sont languissants autant que surabondants. Surtout, ah ! surtout ils manquent de vie. La première amplification a pour titre *le Courage*. Elle est écrite à Rome. L'année suivante, le cardinal Perraud adresse à ses diocésains une instruction nouvelle, et il rappelle, avec une complaisance sans dissimulation d'académicien et d'évêque, son inoubliable instruction de l'année précédente, et se jugeant indulgemment, il déclare :

Ce sujet *rendu vivant* pour nous par les saisissantes leçons que nous avait offertes la Ville éternelle, nous avait paru convenir tout à la fois aux devoirs universels de la vie chrétienne et aux nécessités particulières d'un temps où la faiblesse fait tant de mal.

En vérité, on ne s'était pas aperçu que le sujet avait été *rendu vivant* par le cardinal, car rien n'était moins vivant que ses périodes difficultueuses et verbeuses sur

l'antique vie romaine où se dépensa tant de courage (ah! la pauvreté mélancolique de ses allusions historiques) : Annibal, le Colisée ! — et la vie moderne et la vie chrétienne qui ne réclament ni plus ni moins de courage que la vie antique.

Amplification rhétoricienne des idées mornes, amplification rhétoricienne des phrases lugubres éclairées heureusement d'innombrables citations d'Évangile.

La raison a pour *adversaires aveugles* et pour *irréconciliables ennemis*, les passions, les instincts, les concupiscences de la nature dépravée. — Il a fallu toutes *les illusions de l'infatuation* et tous *les sophismes de l'orgueil* pour nous persuader le contraire. — Aimons-nous ces grandes choses(!) qui s'appellent Dieu, l'Église, la patrie, la famille, la conscience, le devoir, la justice, la vérité, l'honneur? Les aimons-nous d'un amour *sincère*, *complet*, *sans réserve et sans restriction?* — Quels enseignements dans la fière et calme attitude de ce vieillard que *n'écrasent ni les tribulations*, *que ne déconcertent ni les trahisons*, *ni les menaces*, *que n'entament ni les tempêtes*, *ni les révolutions?* etc.

Remarquez d'ailleurs que tous ces mots, qui ne sont que des mots, je dis du verbiage, sont mal choisis et mal distribués. Ici ils sont métaphoriques, et là ils cessent de l'être. Tantôt ils sont symboliques et tantôt ils ne le sont pas. Pourquoi sont-ce les tribulations qui écrasent, et les tempêtes qui entament, et les menaces qui déconcertent? Et si les trahisons ne déconcertent pas ce vieillard, il me semble que les simples menaces le déconcerteront encore moins. Alors pourquoi les menaces après les trahisons, et non pas avant, ainsi qu'il conviendrait?... Bref, des mots, des mots, rien que des mots... Vocabulaire sans nerf, paraphrases piètres et pauvres. Total, zéro.

J'avais lu avec respect d'autres ouvrages du cardinal Perraud; j'avoue que la médiocrité du fond et de la forme m'avait seule paru éclatante. Mais je pensai alors

que les vertus littéraires de ce normalien entré dans l'Église avaient dû se répandre surtout, c'est-à-dire exclusivement, dans ses ouvrages religieux. Après avoir lu la *lecture de carême* que Mgr Perraud vient de nous offrir, on conclura de toute nécessité, si je ne me trompe, en rendant l'hommage qu'elles méritent à la sincérité de ses convictions religieuses et à la noblesse de ses pensées épiscopales, que le cardinal Perraud est décidément le plus faible des académiciens de province.

* * *

Quelqu'un cependant n'acceptera pas cette conclusion : c'est l'abbé Delfour. Il professe pour le cardinal Perraud, pour l'académicien Perraud, pour l'écrivain Perraud, une admiration enthousiaste. A la vérité, les écrivains contemporains ont des qualités, mais aucun ne possède ce par quoi le cardinal Perraud s'élève au-dessus de tous les autres.

Les écrivains de notre génération, qui jouissent de l'admiration attentive du grand public, ne sont certes pas dépourvus de grandes qualités. Ils ont de l'esprit, de l'érudition, de la profondeur, du naturel, de la verve, de l'éloquence et d'autres mérites que j'oublie. A tous, ou peu s'en faut, il manque au moins, dans une certaine mesure, la grande, la haute, la vraie distinction française. Les plus délicats versent volontiers dans le maniérisme et, bien que d'une remarquable compétence en matière d'art décoratif, ils ont perdu le sens de la distinction morale. Aussi n'est-ce pas pour le critique une médiocre surprise de se sentir élevé rapidement, mais sans secousse, jusqu'à une sereine atmosphère dans laquelle tout respire la religion, la haute philosophie, l'esthétique et la morale chrétienne. Mieux qu'aucun de ses contemporains, le cardinal Perraud semble avoir conservé le secret de cette gravité légèrement souriante qui fut la gloire d'une certaine littérature classique.

Ah! le sourire du cardinal Perraud!

Et l'abbé Delfour ne se tient pas d'aise. Il ne rencontre dans le volume du cardinal Perraud que « beau langage », « belles idées », « belles discussions ». Il y voit même des « chapitres gracieux », des « pensées délicieuses ». Naturellement toutes ces pensées délicieuses, gracieuses, belles, ne sont pas moins hautes.

Cette citation me permet de mesurer la hauteur à laquelle nous a constamment maintenus le cardinal Perraud... Il est très doux à notre foi de constater que, du point de départ jusqu'au point d'arrivée, nous nous sommes élevés sans cesse.

De si haut, on ne peut que tomber un moment ou l'autre, et c'est ce qui arrive à l'abbé Delfour, qui, profitant bien mal des exemples de haute distinction souriante prodigués par le cardinal Perraud, écrit d'un pied léger, si j'ose m'exprimer ainsi, des phrases comme celle-ci.

Ici l'eurythmie ne marche pas seule, elle a pour compagne l'harmonie : ces deux sœurs se donnent la main.

Laissons-les marcher bras dessus bras dessous. Mais quel panégyrique! Et comme les abbés critiques ont de la chance de jouir si parfaitement des « hauts » mérites littéraires de l'évêque vénéré de l'Académie d'Autun...

On sent bien que le reste, tout le reste de la littérature a moins d'importance pour l'abbé Delfour. Il recherche qu'elle est la religion des contemporains qui écrivent, quels services la religion peut attendre d'eux. Et, certainement, c'est un point de vue très intéressant, puisque la religion n'a pas cesssé d'entrer dans beaucoup de débats essentiellement littéraires.

Malheureusement, l'abbé Delfour n'hésite pas à croire que les mérites littéraires des écrivains sont exactement proportionnels aux services que ces écrivains rendent

la religion. Et je vous laisse à penser quels peuvent re les mérites de ceux qui ne rendent à la religion ıcun service. Dieu, qui est plus fort qu'eux, leur a ut refusé; et l'abbé Delfour, qui est le représentant de ieu dans la critique littéraire, leur refuse le reste. Il s traite sans cette mansuétude qu'on appelle quelque-ıis chrétienne, et ses jugements ne manquent jamais 'être des anathèmes :

— L'odieux Jean-Jacques.

— Cet énorme Victor Hugo qui nous opprime, que de vul-arités il a jetées dans l'âme contemporaine !

— Je ne sache pas que Victor Hugo lui-même — et Dieu ait qu'il s'y entendait cependant — ait jamais écrit d'aussi olennelles et d'aussi stupéfiantes niaiseries (que celles de lenan).

— Balzac, le grand compilateur de documents humains, ßalzac a une imagination puissante et fumeuse à travers aquelle il voit, assez mal, en somme, les fines et impercep-ibles nuances de la vie morale.

— Flaubert est un merveilleux ouvrier de mots, mais il nanque de pénétration.

— Votre abominable Zola.

— Qu'ils s'attachent à découvrir tout ce qu'il y a de faible, l'incohérent et de vieillot dans l'œuvre d'un Taine et dans 'œuvre d'un Renan.

— Taine et Renan, qui encombrent les horizons pro-chains de la littérature, nous cachent les horizons lointains; leur anglo-germanisme étouffe l'esprit français ; le protestan-tisme à peine dissimulé paralyse le développement du mou-vement catholique. C'est faire œuvre patriotique que de com-battre Taine et Renan.

— Un jeune homme, si intelligent soit-il, ne s'assimile pas impunément la substance des Stendhal, des Baudelaire, des Renan et des Taine.

— Dans le sac allégorique, ne devraient-ils pas jeter toutes ou presque toutes les manières de penser et de sentir qu'ils ont héritées, je ne dis pas de Voltaire, mais de ce tant dan-gereux Rousseau, de Baudelaire, de Flaubert, de Renan et autres écrivains? Oh! la joyeuse flambée que ferait tout le contenu du maudit sac!

— Les penseurs les plus célèbres de ce siècle, les Tain les Littré, les Renan, théologiens nuls et métaphysicie médiocres ou purement négatifs, ont exercé sur la psychol gie une influence désastreuse.

— Les travaux personnels de M. Renan sur la Bible app raissent déjà, ce qu'ils sont en réalité, un monument dispa rate, baroque, condamné à une ruine prochaine.

— Les contradictions de M. Renan ne peuvent paraître n admirables, ni même agréables à ceux qui se contentent d suivre les données du bon sens.

— Le jour où M. Renan a fait de l'admiration, sentimen presque spontané, l'apanage de la haute critique, souven froide et dédaigneuse, il a dit une solennelle sottise, un renanerie.

— Renan laisse bien loin après lui Trissotin et Bellac.

— Renan, en dépit des apparences, est souvent fort vulgaire et quelquefois ridicule.

— Le jour où le charme de Renan sera dissipé, on découvrira, non sans quelque stupéfaction, que ce Breton entêt et lourd fut le plus effréné des dogmatistes.

— Nous avons, pour réfuter le très sympatique écrivain qu'est M. Jules Lemaître, un peu intéressant personnage. M. Clemenceau, gardien du bloc.

— M. Barrès aima et pasticha Taine, le protestant d'Angleterre, il pasticha Renan, le protestant d'Allemagne, d'autant plus perfide qu'il avait à se faire pardonner son titre de renégat, il reçut l'empreinte de l'abominable Bouteillier.

— M. Berthelot se permet d'exprimer, sous forme d'apophtegme ou d'oracle, des idées d'une pauvreté lamentable.

— Hélas! M. Renan séduisit, pendant un certain nombre d'années, quelques jeunes gens très intelligents et peu instruits, pour la plupart fort sympathiques : MM. Faguet, Anatole France, Paul Bourget, Jules Lemaître.

Je croyais qu'on s'accordait généralement à reconnaître que Lemaître, Faguet, France, sans parler des autres, n'étaient pas dépourvus de toute instruction... Bref, les jugements de l'abbé Delfour sur la littérature sont essentiellement sommaires et virulents. Il traite les grands écrivains comme un desservant de village fait un candidat à la députation qui n'a point l'agrément

l'évêque. Il y a, dans la littérature, deux sortes d'écri-ains, ceux qui sont sympathiques, très sympathiques, minemment sympathiques, et ceux qui ne sont pas ympathiques du tout. Toutes les autres idées ne sont ue secondaires et subalternes. Et ces appréciations ommaires, très sommaires, sont exprimées avec des onies écrasantes, et une violence dévergondée qui tonne de la part d'un critique en possession de la vérité ttéraire révélée. Elles sont d'ailleurs entourées de doc-rines générales également sommaires, très sommaires. 'ous déciderez si elles fortifient les jugements ou si lles les affaiblissent.

Comment ne voit-on pas que depuis Jean-Jacques, la vraie radition française est rompue?... Qu'un Français comprenne nal Gœthe, c'est un malheur presque inévitable dont il est acile d'ailleurs de se consoler... Par le romantisme et les uccédanés du romantisme, l'âme française était déjà satu-ée, inconsciemment, d'esthétique germanique et anglaise. Si elle se met à gœthiser, elle rompt l'équilibre en faveur des dées et des sentiments étrangers aux dépens des idées et les sentiments français.

Des considérations loyalement prudhommesques viennent raffermir ces fortes pensées :

Le journalisme constitue une des puissances les plus formidables que l'humanité ait encore connues.

L'esprit de M. Hallays porte l'empreinte allemande, et je n'ai pas besoin d'ajouter ici, sans doute, que de faire cette constatation, ne porte aucune atteinte à l'intégrité de son patriotisme, etc.

Une aimable infatuation anime, éclaire, illumine ces solides développements.

Il y a huit ans environ, j'ai prédit — on s'en souvient peut-être — les changements qui se sont produits dans la vie morale et intellectuelle de Jules Lemaître.

Les lecteurs de *la Religion des contemporains* se souviennent peut-être que j'ai exprimé, ici même, il y a quelques années, une opinion analogue (à celle de M. Faguet sur la Révolution).

Croyez-vous, monsieur l'abbé, qu'on se souvienne de tout cela ?

On ne se lasserait pas de citer les pages de l'abbé Delfour, car elles sont toutes révélatrices d'une critique systématique qui dit assez mal ce qu'elle veut dire, mais qui le dit énergiquement. Ah! sa critique est incontestablement ferme et franche, on ne le niera pas.

... Dans le livre de Mgr Perrault, la littérature ecclésiastique nous apparaissait faite surtout de rhétorique endeuillée. Dans les ouvrages de l'abbé Delfour, la littérature ecclésiastique se manifeste tout autant rhétoricienne, mais moins morose, presque joviale. Elle est un singulier mélange d'assurance, d'onction, d'idées superficielles, de généralisations hâtives, de développements verbeux, de rouerie, de candeur et de fautes de français.

31 janvier 1903.

A DISGRACE DU DUC ET DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL, PAR GASTON MAUGRAS

aston Maugras : *La Disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul, la Vie à Chanteloup; le Retour à Paris; la Mort*[1]

Eh oui! il y a encore des anecdotes connues et des ettres inédites.

Le trop heureux Choiseul commence à perdre sa hance, mais ne cesse pas, en galant homme, d'être sa-isfait de lui. Le 24 décembre 1770, à Versailles, Louis, uinzième du nom, par la grâce de Dieu et de je ne sais lus qui, roi de France, lui envoie le poulet suivant :

« J'ordonne à mon cousin le duc de Choiseul de remettre a démission de sa charge de secrétaire d'État et de surin-endant des postes entre les mains du duc de La Vrillière, t de se retirer à Chanteloup jusqu'à nouvel ordre de ma part. »

« LOUIS. »

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites!

On est plus poli de notre temps et les disgrâces par-ementaires ont moins de rudesse. Au reste, le duc le Choiseul-Praslin, secrétaire d'État à la Marine, par-ageait la disgrâce de son cousin, l'unique, le grand, 'incomparable Choiseul. Et le roi, qui ne savait pas en écrire plus long qu'il n'en pensait, lui faisait tenir ce petit

1. Voir : *Les Samedis Littéraires*, tome Ier, pages 313-321.

billet sommaire et sans affectation superflue de factice bonne grâce :

« Je n'ai plus besoin de vos services et je vous exile à Praslin, où vous vous rendrez dans les vingt-quatre heures. »

« LOUIS. »

Mais le duc avait beaucoup de philosophie. Suivant son habitude, il dormait après son dîner quand on lui apporta l'ordre du roi. Il le lut, fit refermer ses rideaux, se rendormit tranquillement et ne se réveilla que pour monter en carrosse.

Quant au séduisant premier ministre, il était à Versailles quand le duc de La Vrillière lui communiqua l'ordre royal qui l'exilait à Chanteloup. Il partit sur-le-champ pour Paris et trouva la duchesse qui allait se mettre à table. Lorsqu'elle apprit les nouvelles : « Vous avez bien la mine d'un homme exilé », lui dit-elle en riant; « mais asseyez-vous, votre dîner n'en sera pas moins bon. » Ils dînèrent, en effet, fort placidement et d'assez grand appétit.

Ils dînèrent bien, et, cependant, la lettre de cachet était accompagnée d'un bref commandement, toujours de la molle et néanmoins rude main du roi, qui montrait bien à quel point était poussée l'irritation contre le ministre disgracié :

« Le duc de La Vrillière remettra les ordres ci-joints à MM. de Choiseul et me rapportera leur démission. Sans Mme de Choiseul, j'aurais envoyé son mari autre part, à cause que sa terre se trouve dans son gouvernement; mais il en sera comme s'il n'y était pas. Il n'y verra que sa famille, et ceux à qui je pourrai permettre d'y aller.

Choiseul avait, du moins, la réconfortante consolation de recevoir ces ordres d'exil de la main d'un sot et connu autant qu'estimé pour tel. De La Vrillière s'était

successivement appelé Phélipeaux, Saint-Florentin, La Vrillière. Et, d'un commun accord, on lui avait fait, car, en ce temps-là, tout se traduisait en petits vers, cette gracieuse et loyale épitaphe.

Ci-gît, malgré son rang, un homme fort commun
Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

Peu de jours auparavant, comme le dévouement à la royauté leur semblait très compatible avec l'irrespect envers le roi, Choiseul et Praslin avaient une querelle pour savoir quel était le plus bête du Roi ou de M. de La Vrillière? Praslin soutenait que c'était La Vrillière; Choiseul, en excellent ministre, ne dissimulait pas que ce devait être le roi. Et, comme, au conseil, Louis XV venait de dire avec simplicité une sottise royale : « Eh bien! monsieur de Praslin, dit Choiseul, qu'en pensez-vous? » M. de Praslin ne savait pas ce qu'il convenait d'en penser. Ou plutôt, il le savait bien, mais il s'abstenait de le dire.

On parlait cependant beaucoup dans ces années déjà troublées, et on fournissait la postérité d'une grande abondance d'anecdotes utiles et agréables. Choiseul vivra longtemps dans l'histoire parce qu'on oubliera son œuvre politique, et parce que sur lui les anecdotes pullulent que rien ne peut faire oublier, ou parce que ses « mots » sont innombrables et jolis...

C'est, alors en effet, que les actrices elles-mêmes avaient de l'esprit. Comme il était de bon ton d'exalter le ministre déchu, on avait fabriqué des tabatières où se trouvait d'un côté le buste de Sully et l'autre celui de Choiseul. Et on admirait. Mais Sophie Arnould, raisonnable comme un financier des temps héroïques, disait simplement : « Tiens, on a mis ensemble la recette et la dépense. »

Charmante impertinence! Et on ne saurait trop sourire des malheurs de l'État. Mais comme Mme du Barry

était la cause efficiente de la disgrâce de Choiseul, on tenait rigueur à la favorite. La maréchale de Mirepoix, qui avait de trop grands besoins d'argent pour être honnête, mais qui n'en portait pas moins haut pour cela, fut la première qui consentît à regarder Mme du Barry avec quelques sentiments de considération. Le roi, pour la remercier de cette complaisance, lui fit un don de 100.000 livres. Un jour que la maréchale essayait d'expliquer à sa nièce, Mme de Bussy, et même d'excuser cette générosité insolite : « On me l'avait promise, il y a un an, disait-elle, et le désordre des finances n'avait pas permis de me la donner plus tôt ; mais ce n'est pas à cause de mes soins pour Mme du Barry. — Je le crois bien, répondit Mme de Bussy, ce ne serait pas assez payé... » Tous ces mots sont jolis et forts. Louons-nous donc de la déconfiture du parti Choiseul qui nous vaut tant d'anecdotes caractéristiques. Et ranimons chez nous le goût des anecdotes ; c'est presque sûrement ranimer le goût des élégances.

... Mais Choiseul, qui n'eût pas manqué d'être bientôt impopulaire s'il était demeuré ministre, fut adoré de tous parce qu'il perdait la faveur royale. Dès qu'on sut son exil, les rues de la capitale se remplirent de monde. La consternation parut sur tous les visages. On eût dit qu'un désastre venait de frapper la France. Son départ fut un triomphe. Tous ses amis allèrent le visiter à Chanteloup, car cela était de très bon ton. Ses parents eux-mêmes ne manquèrent pas de rester fidèles dans la mauvaise fortune à celui de qui ils avaient tout reçu. C'est à Chanteloup, disait-on, que se tient la véritable cour ; Compiègne n'est plus qu'un désert. Temps admirable, où l'amitié elle-même est à la mode.

* * *

L'abbé Barthélemy ne se soucie point de la mode. Il suit ses amis où ils vont : il fait partie de leur mo-

ilier. Le voici donc à Chanteloup, toujours fidèle, toujours amoureux, toujours respectueux et toujours adorant. Il supporte tout. On arrive au château durant la saison la plus mauvaise. On ne sait comment se préserver, et la majeure partie du temps se passe à se défendre contre le froid ; on colle du papier pour calfeutrer toutes les fenêtres ; toutes les portes sont entourées de peaux de moutons. On veut faire du feu dans les cheminées, mais elles fument. On redoute l'asphyxie. Le duc, la duchesse, Mme de Grammont habitent le rez-de-chaussée et leurs chambres s'échauffent peu à peu. Mais l'abbé qui est logé au second, dans un angle, en plein nord, grelotte même auprès du feu. Il a beau mettre sur son lit couvertures, redingotes, habits, le matin il se réveille à demi gelé. Il geint un peu sur son triste sort, mais sa plainte est de courte durée, et il se dit sagement qu'il a tant d'autres bonheurs que ces petites misères-ci sont d'indispensables compensations.

Il se dit cela, mais il déplore d'être obligé de partager son bonheur avec trop de gens : « Je crois être à l'embouchure d'un port où je vois sans cesse aller ou venir une foule de bâtiments de toutes nations. Si j'en étais le maître, il ne serait pas si fréquenté, d'abord parce qu'on ne serait pas si envieux d'y venir, ensuite parce que le nombre des élus doit toujours être petit. » Et il est presque heureux de perdre ses places ou ses rentes par amitié pour les Choiseul. Mais aussi quelle joie d'éprouver l'amité dévouée de la bonne duchesse, de la duchesse si flegmatiquement adorable ! Il se casse pour cela la clavicule, et ne laisse pas que de regretter un peu de ne s'être point cassé en même temps les deux jambes : « Hier, écrit la duchesse, l'abbé était à la chasse, arrêté sur son cheval ; il s'est avisé de vouloir faire le joli cœur et de passer sa jambe sur l'arçon de sa selle à la manière des femmes ; il a glissé dans cette position et est malheureusement tombé à faux sur l'épaule et s'est cassé la clavicule. » La duchesse le soigne, le soigne, et le brave

abbé écrit à Mme du Deffand : « Cette grand'maman qui vous aime tant me paraît la meilleure dame de charité, la meilleure sœur grise et la plus adorable femme qui ait jamais été. Je vous raconterai quelque jour tout ce que sa bonté pour moi lui a inspiré de soins, d'inquiétude et de vigilance. M. de Creutz a raison : c'est un *anche.* » Près d'elle le bon abbé se laissa vieillir, et il eut jusqu'à la fin autant de jeunesse et autant d'amour.

Il est passé le temps de ces amitiés amoureuses, et les abbés eux-mêmes ne peuvent plus vivre éternellement dans l'ombre des duchesses.

* * *

Au reste, il n'est plus de Chanteloup. Chanteloup habité par les Choiseul semble être la dernière maison féodale, le véritable château de l'ancien régime, mais d'un ancien régime très souriant. L'âme du château vit, si l'on peut dire, dans le livre de Gaston Maugras, mieux même que l'âme de la duchesse.

Et c'est bien ce château gigantesque et lourd qui conduisit les Choiseul à la décadence. Par lui ils firent, jusque durant leur disgrâce, figure de grands seigneurs tout-puissants. C'est par lui qu'ils périrent! Ah! les besoins d'argent d'un premier ministre expulsé du pouvoir!

D'abord, le duc est dépouillé de toutes ses charges. Une seule lui reste, celle de colonel général des Suisses et Grisons, qui rapporte plus de 100.000 livres par an. Cette somme contribue à faire vivre les exilés. Le roi enlève avec brutalité charge et revenus. Certes, Choiseul obtiendra peu après des compensations. Mais qu'est-ce donc ? Choiseul a quitté le ministère avec 2 millions de dettes et après avoir dissipé une grande partie de la fortune de sa femme. Il faudrait réduire les dépenses. Loin de là, Choiseul, après sa disgrâce, emmène avec

ıi tous ses serviteurs, eux et leurs familles. Un désastre nancier est imminent. Comment faire ?

Pour se procurer de l'argent liquide, il vend la belle ollection de tableaux qu'il avait réunie depuis une ingtaine d'années dans son hôtel de Paris. Le public rit plaisir à renchérir afin de témoigner l'amour qu'il onservait pour le duc exilé. Et quand les enchères 'élevaient à des prix excessifs, les assistants marquaient eur joie par des applaudissements sans fin. Puissance le la mode ! « Cette vente, dit Grimm, est un des phéıomènes les plus singuliers dans l'histoire des arts et le la brocanterie. On espérait en tirer au plus 00.000 écus. Elle a produit 443.174 livres. Si elle avait ıppartenu à un homme obscur, il n'en aurait pas obtenu 25.000 livres. »

Hélas! il fallut faire plus! La duchesse dut vendre presque tous ses diamants et une partie de sa vaisselle. Quoi encore ? Quel expédient possible ! Elle s'avise un our qu'elle possède un magnifique bureau dont, après tout, elle peut fort bien se passer. Vite, elle supplie Mme du Deffand de la débarrasser de ce meuble inutile en le vendant à ses amis d'Angleterre. La marquise répond aussitôt : « Je doute que le marché puisse se conclure. Les Anglais sont en général comme la belle-mère de Mme d'Amblimont, *ils ne jettent pas les gigots par la fenêtre*. Ils perdent tous leurs biens au jeu et se détournent de quelques lieues pour éviter de payer cinq sols. » Effet, le joli meuble resta pour compte à la duchesse. Emprunts, débâcle, — il faut vendre Chanteloup. Mais Choiseul meurt assez spirituellement d'une fluxion de poitrine en 1785.

La femme reste seule, seule avec toutes les difficultés d'argent. Mais elle a l'héroïsme tragique et placide d'une épouse incomparable. Bourgeoise essentiellement, affinée par la littérature, elle aimait son mari, et en somme, la disgrâce et les malheurs l'avaient rapprochée de lui. Elle aima donc la disgrâce et les malheurs. Et,

sans doute, se souvint-elle jusqu'à sa mort, — après quelles vicissitudes parmi les dettes, les gens d'affaires, la révolution, les prisons! — des efforts charmants qu'avait accomplis son mari pour être enfin un fidèle époux. C'était à Chanteloup, aux débuts de l'exil. Le duc ne pouvait rester oisif. Il s'était fait dresser dans le salon un métier de tapisserie, et il travaillait tout en causant avec les dames; il ne faisait peut-être pas preuve d'une très grande adresse, mais son ardeur était extrême. Il avait encore d'autres distractions, il jouait de la flûte, et chaque jour, vers les quatre heures, il venait trouver la duchesse à sa toilette; elle se mettait au clavecin et jouait à livre ouvert tout ce qui se présentait; lui, l'accampagnait sur la flûte. L'abbé qui avait découvert ces petits rendez-vous s'y trouvait toujours; c'était lui qui faisait le public.

Sans doute, ces souvenirs exquis et doux suffisaient-ils pour soutenir et exalter dans les traverses l'âme de bourgeoise conjugale de celle qui fut toujours l'adorable petite Crozat. Est-ce pour ne point avoir à retrouver la bourgeoise dans la duchesse que M. Maugras est si parcimonieux de psychologie? Quelle discrétion! Il conte, il narre, facilement, abondamment, gracieusement; mais il ne se résout pas à nous rien expliquer. Il déroule à nos yeux d'aimables, de riants ou de sombres tableaux, même les plus inutiles et ceux que déjà nous avons regardés le plus souvent. Il ne s'abstient même pas de nous rapporter une fois de plus la prophétie de Cazotte. Il multiplie les détails; mais, à vrai dire, il n'analyse point l'âme élégante de ses héros...

Au reste ce livre attrayant ou attendri, sans personnalité de pensée ou de style, est essentiellement une histoire à l'usage de la bonne société contemporaine. L'Académie le couronnera des pieds et des mains.

7 février 1903.

LA RELIGION, LA LITTÉRATURE ET LA VIE AMÉRICAINES

Henry Bargy : *la Religion dans la Société aux États-Unis.* — Th. Roosevelt : *la Vie intense*, traduit par la princesse de Faucigny-Lucinge et Jean Izoulet. — Th. Roosevelt : *la Vie au Rancho*, traduction d'Albert Savine.

Nous avons la maladie de l'admiration et de l'incohérence : et pourvu qu'on nous autorise à nous méconnaître nous-mêmes et à exalter seulement les manifestations les plus pauvres et les plus sommaires et les moins caractéristiques de notre activité nationale, morale ou intellectuelle, nous sommes prompts à nous enthousiasmer au hasard pour tout ce qui nous vient du dehors. Il est bien entendu que les États-Unis ne pouvaient échapper à notre fureur d'admirer les autres dans la mesure où cette admiration nous peut humilier davantage. Il est incontestable que la vie américaine a suscité chez nous de frénétiques adorations. Le président Roosevelt, type assez caractéristique de cette vie merveilleusement forte et belle, devait être le héros ou bien la victime de notre manie. Il est aujourd'hui l'idole ; nous verrons ce qu'il deviendra demain.

Mais il n'est peut-être pas superflu, ayant été ébahi d'abord par le spectacle à nul autre pareil de la vie et des hommes prodigieux d'outre-mer, d'analyser les caractères essentiels de cette vie et de ces hommes, de

rechercher s'ils possèdent la vraie théorie des progrès indéfinis. Chacun pourra ensuite conclure comme il voudra.

Les observateurs rudimentaires de l'Amérique ne nous ont pas manqué jusqu'ici. Ils font un petit tour vers New-York, s'aventurent jusqu'aux commencements des grandes plaines et rapportent, par le paquebot suivant, leur valise chargée de documents, de psychologie, de prétentions et de révélations. Ce sont eux qui ont déterminé notre passion peu analytique pour cette Amérique du Nord si disparate et si contradictoire. Peut-être vaut-il mieux consulter les guides plus discrets qui ont pénétré plus patiemment dans l'existence d'un pays qu'on ne peut deviner en un voyage circulaire. Ceux-ci seuls font véritablement vivre la vie américaine. M. Henry Bargy est l'un d'eux, qui publie maintenant : *la Religion dans la Société aux États-Unis*. Ah ! voici l'œuvre d'un historien des esprits et des idées contemporaines, d'un historien enfin digne de ce nom ! Son livre est impartial et semble sans vanité minutieusement exact. L'auteur se dissimule et les faits parlent d'eux-mêmes. Quelle souveraine clarté ! Précision paradoxale d'un livre concis, où rien n'est superficiel et dont rien n'est indifférent.

Il faut citer simplement, et la conclusion paraît dans toute sa force, — la conclusion qu'imposent vraisemblablement les faits tout seuls :

Il y a, entre les Églises d'Europe, émulation d'immobilité. Il y a, entre celles d'Amérique, émulation de changement.

Les Américains évolutionnistes préfèrent à la politique de destruction la politique de rénovation qui ne peut être menée à bien qu'à force d'intimité entre les corps conservateurs et les esprits avancés, parce qu'on ne transforme que ce qu'on pénètre.

Le développement des Églises se fait par l'atrophie de leur dogme et le progrès religieux aux États-Unis est le résultat de l'esprit positif : en réduisant le rôle du dogme qui divise les sectes, il les rapproche. L'évolution qui prépare en Amé-

ique l'unité du christianisme est un effet du positivisme. L'évolution qui tend à l'unité religieuse a été préparée par l'esprit positif, elle sera consommée par l'esprit social. C'est l'esprit social qui, en occupant les Églises à des œuvres les distrait des doctrines, et en les faisant coopérer pour le bien public développe ce qu'elles ont de commun.

La religion américaine est sociale, c'est-à-dire plus soucieuse de la société que des individus, positive, c'est-à-dire plus curieuse de ce qui est humain que de ce qui est surnaturel.

La religion se soucie de moins en moins de sauver les individus et de plus en plus de sauver la société. Au lieu du paradis, elle offre en récompense le perfectionnement social. Le christianisme devient une mutualité et se réduit à une fraternité. Les paroisses sont des institutions de solidarité, des coopératives et des clubs, les pasteurs sont des sociologues, gens d'affaires...

La religion n'enseigne plus à mourir, mais à vivre ; elle est une école d'énergie pratique. Le culte des Américains va à leur race plus qu'à leur Dieu qui est le serviteur de son peuple. Chez eux, ce n'est pas l'homme qui se sacrifie à Dieu, c'est Dieu qui se dévoue à l'homme.

A coup sûr cela prouve plus péremptoirement que tout le reste la différence entre l'ancien monde et cette avantageuse Amérique du Nord. Il est bien certain que les mots : antireligieux, anticlérical, ne sauraient avoir sur l'autre rive de l'Atlantique la signification nécessaire qu'ils ont chez nous. Ne recherchons pas non plus si chez nous la religion n'est pas sociale à sa manière et le clergé social à sa façon en appliquant tout leur effort à soumettre la société entière à un pouvoir bien déterminé, et s'ils ne sont pas ainsi pourvus d'une terrible énergie pratique qui, en vérité, n'obtient pas à l'heure actuelle tous les résultats qu'elle sollicite ardemment.

Il vaut mieux se demander si, en fait, la religion est d'accord avec la société qui l'entoure et si les doctrines de *réel* perfectionnement social dont cette religion supérieure serait imprégnée, sont vraiment appliquées dans la vie.

* * *

Certes, Th. Roosevelt doit être l'un des hommes d'Amérique à qui convient le mieux la religion positive et sociale nettement, fortement définie par l'érudit aisé le prudent généralisateur Henry Bargy. Cette religion convient à sa mentalité, à son âme, et non moins à son tempérament.

Nous découvrons chaque jour l'Amérique avec une joie loyale. Voici que dans l'Amérique nous découvrons particulièrement Roosevelt, et notre contentement ingénu de cette découverte est sympathique à tous. On traduit ses ouvrages un par un. Nous sommes déjà gratifiés de ses discours principaux, groupés sous ce titre aguichant et mystérieux : *la Vie intense*. On nous enrichit d'une traduction de *la Vie au Rancho*. Rien ne manquera bientôt à notre bonheur, et nous aurons aussi tout ce qu'il faut pour élaborer un jugement critique. A vrai dire, si *la Vie au Rancho* n'avait point pour auteur le président des États-Unis, elle nous semblerait seulement égale et identique à l'un ou à l'autre de ces récits de voyages qui pullulent depuis que les jeunes descendants de notre vieille aristocratie nationale explorent le département d'Alger ou les environs de Tunis. Mais écrite par Roosevelt, elle devient symbolique comme son auteur ; et naturellement elle devient une preuve de plus (hélas ! encore une !) de la supériorité de la grande vie américaine sur notre pauvre petite vie française...

Ah! il n'est rien d'ambigu et d'indécis en Roosevelt. Sa littérature est semblable à son éloquence que décrivait M. Guerlac avec une spirituelle exactitude. Littérature, éloquence toutes proches de la nature. Point de raffinement, mais la belle sincérité simple ! Quelquefois une sorte de poésie et Roosevelt soudain, on ne

sait pourquoi, se transforme en Chateaubriand du Far-West.

Bien peu de bruits troublent le silence.

Aux branches supérieures des peupliers qui se dressent au ciel, les feuilles luisantes et mobiles n'ont presque pas une seconde de repos. Pour peu que souffle un brin de vent, elles se froissent, tremblent et soupirent durant tout le jour, pendant qu'à intervalles presque égaux se fait entendre le doux et mélancolique cri de la tourterelle en deuil dont la voix paraît toujours lointaine, et rend mieux qu'aucun autre bruit de la nature la tristesse de la douleur noble, désespérée, éternelle.

Mais ce n'est que par hasard que Roosevelt semble écrire l'épopée du rancho. La plupart du temps, son style, ses idées, ses observations restent terre à terre ; ou bien, si dans ses ouvrages et dans ses discours, ses pensées s'élèvent, que voyons-nous ? Nous voyons l'Américain infatigablement disposé à prêcher à ses compatriotes la doctrine sociale et morale que lui inspirent assurément son expérience de la vie, mais aussi la religion américaine elle-même, cette religion, école d'énergie pratique, dont il est l'un des maîtres ou l'un des apôtres.

Et qu'elle est donc simpliste et pauvre et primitive, cette doctrine du président Roosevelt, cette doctrine de la religion et de la vie américaines !... Au reste la voici telle quelle :

En m'adressant à vous, hommes de la plus grande cité de l'Ouest..., je voudrais vous prêcher, non la doctrine de l'ignoble aise, mais la doctrine de la vie intense, de la vie de peine et d'effort, de labeur et de lutte ; prêcher la plus haute forme de succès qui vient non à l'homme qui désire seulement la paix aisée, mais à l'homme qui ne se dérobe pas au danger, aux difficultés, à la peine amère, et qui en tire le splendide et ultime triomphe.

Si vous êtes riches et valez votre sel, vous apprendrez à vos fils que, bien qu'ils puissent avoir des loisirs, ils ne

doivent pas les dépenser en oisiveté, car les loisirs sagement employés signifient seulement que ceux qui les possèdent, affranchis de la nécessité de travailler pour gagner leur vie, sont d'autant plus tenus de poursuivre quelque travail non rémunératif en science, en lettres, en arts, en exploration, en recherches historiques, — genre de travail dont nous avons le plus besoin dans ce pays et dont l'heureux avancement réfléchit le plus d'honneur sur la nation.

Il est dur d'échouer, mais il est pire de n'avoir jamais essayé de réussir.

Un État sain ne peut exister que si « les enfants sont élevés de telle façon qu'ils s'efforcent, non pas d'éluder les difficultés, mais de les surmonter, non pas de chercher l'aise, mais de savoir comment arracher le triomphe à la peine et au risque. »

Notre dette est encore plus grande envers ces hommes dont le plus haut type peut être trouvé dans un homme d'État comme Lincoln, dans un soldat comme Grant. Ils montrèrent par leurs vies qu'ils reconnaissaient la loi du travail, la loi de la lutte; ils peinèrent pour gagner une aisance pour eux et ceux qui dépendaient d'eux: mais ils reconnurent qu'il y avait pourtant d'autres et même plus hauts devoirs, — devoirs envers la nation et devoirs envers la race.

Le xxe siècle se lève obscurément devant nous, gros du destin de bien des nations. Si nous nous tenons là indolemment, si nous recherchons seulement l'aise enflée et fainéante, et l'ignoble paix, si nous nous dérobons aux âpres rivalités où il faut que les hommes triomphent au péril de leurs vies et au risque de tout ce qui leur est cher, alors les peuples plus audacieux et plus forts nous dépasseront et gagneront pour eux-mêmes la domination du monde. Faisons donc hardiment face à la vie de lutte, résolus à faire bien et visiblement notre devoir; résolus à soutenir le droit par acte et par parole; résolus à être à la fois honnêtes et braves, à servir un haut idéal, et pourtant à user de méthodes pratiques. Par-dessus tout, ne reculons devant aucune lutte, morale ou physique, au dedans ou en dehors de la nation, pourvu que nous soyons certains que la lutte est justifiée, car c'est seulement par la lutte, par l'effort âpre et dangereux, que nous atteindrons finalement le terme de la vraie grandeur nationale.

En somme, toute cette prédication constitue la philosophie, la morale à peine épurée de la lutte pour la vie, et du triomphe nécessaire des plus forts. Le président Roosevelt prêche l'orgueil le plus exclusif et le plus militant. Il encourage l'appétit de domination des individus sur les individus, de domination d'un pays sur le reste de l'univers. Partout la guerre pour toutes les conquêtes. Nul sentiment désintéressé qui doive unir les hommes entre eux. Nul sentiment de solidarité sociale!...

La personnalité de Roosevelt, en sa simplicité puissante, est bien caractéristique des Américains de nos jours. Il n'y a pas plus de solidarité dans sa doctrine, dans sa morale que dans son âme elle-même. Relisez avec soin *la Vie au Rancho*. Jamais, le jeune Roosevelt, *ranchmann* momentané, ne témoigne, je ne dis pas la moindre pitié, mais la moindre sympathie discrète pour les émouvants et rudes cowboys qui l'entourent... Il ne reconnaît pas en eux des semblables. Ils sont forts cependant et vivent la vie d'âpre lutte, mais Roosevelt a pour eux — qui ne peuvent être des maîtres — l'invincible dédain d'un aristocrate fruste et content de lui.

Les Américains sont des hommes des temps passés. Si les chefs de bandes les plus distingués, les aventuriers les plus notoires et les plus estimés du moyen âge revivaient de nos jours et bénéficiaient soudain de toutes les conquêtes de la civilisation, ils seraient fondateurs et directeurs de « trusts » et ils entraîneraient à la mort dans la grande guerre industrielle les mercenaires ouvriers... Sans doute, un Roosevelt peut faire effort vers la noblesse désintéressée. Il peut dire : « On ne saurait être trop sévère pour les gens qui sacrifient tout au désir de devenir riches. Il n'existe pas dans l'univers d'être aussi méprisable que l'Américain qui ne vit que pour gagner de l'argent sans se soucier d'aucun devoir et d'aucun principe, uniquement préoccupé d'amasser une fortune qu'il emploie ensuite aux usages les plus

vils, comme de spéculer sur les fonds publics, et de *tuer* des chemins de fers ou de fournir à son fils de quoi s'abrutir dans l'oisiveté. » Mais combien subalterne le sentiment social en ces vitupérations morales ! Roosevelt s'effraie surtout ici d'une cause d'affaiblissement pour la nation. Et notez encore qu'il représente l'américanisme le plus épuré.

En vérité, lorsque le président Roosevelt déclare que « la justice devrait régner non seulement d'homme à homme mais aussi de nation à nation », il contredit inconsciemment toutes ses doctrines et tous ses sentiments. Leur ardeur de lutte rend secondaire pour les Américains la justice de nation à nation ; leur culte évident de la force et des succès rend secondaire pour eux, et irréalisable chez eux, la justice d'homme à homme. Et leur religion, soucieuse avant tout de la société, est comme leur caractère : elle néglige cette justice essentielle d'homme à homme. On pourrait presque dire qu'elle l'exclut. Ne nous forçons pas à être dupes : l'homme social de là-bas n'est pas encore l'homme bon, ou plus simplement l'homme juste, « l'homme social » que nous rêvons ici. Mais est-ce que nous ne cherchons pas à être dupes ! Les hommes qui déterminent notre admiration sans bornes pour la vie exceptionnelle, pour la force extraordinaire de l'Amérique, sont justement ces aventuriers gigantesques des conquêtes ou plutôt des affaires internationales, ceux qui s'élèvent sur la masse écrasée, ceux qui anéantissent presque nécessairement toute justice de nation à nation, et infailliblement toute justice d'homme à homme. Plus spécialement je ne parviens pas à comprendre et j'aimerais savoir comment M. Izoulet, qui voulut fixer les éléments constitutifs de la Cité nouvelle, nous peut entraîner aujourd'hui à recevoir comme bienfaisantes les doctrines de la vie intense, importée d'Amérique ! N'y a t-il pas contradiction flagrante entre celles-ci et ceux-là ! La vie intense de l'Amérique nous ramène normalement à la

cité ancienne (modifiée par quatre siècles de progrès scientifiques) et à une sorte de sauvagerie entreprenante, impérieuse et tenace. Notre enthousiasme sans critique pour la vie américaine peut nous faire perdre le bénéfice des efforts que nous avons accomplis jusqu'alors — les premiers — pour réaliser la cité nouvelle.

14 février 1903.

JEUNES HISTORIENS : MARCEL THIBAULT, PIERRE DE VAISSIÈRE, BERNARD DE LACOMBE

Isabeau de Bavière, reine de France. La Jeunesse. 1370-1405, par Marcel Thibault. — *Gentilshommes campagnards de l'ancienne France*, par Pierre de Vaissière. — *Talleyrand, évêque d'Autun*, par Bernard de Lacombe.

Franchement, croyez-vous qu'il faille plus de génie pour mettre sur pied — et quel pied ! — un quelconque petit roman que pour élaborer un ouvrage d'érudition historique ? C'est une des erreurs les plus répandues dans notre société ignare ou superficielle, qui se targue de juger des œuvres de littérature et qui commet, avec une impertinence décidément choquante, autant d'erreurs que de jugements. On dit : il y a dans le roman, dans tout roman, un effort de création qui classe immédiatement le romancier parmi les artistes. L'historien, au contraire, ne sera jamais qu'un manœuvre plus ou moins expert, mais un plumitif irrémédiablement subalterne que conduisent comme un aveugle les documents. La tâche du romancier est originale et noble ; celle de l'historien est triviale et impersonnelle... En vérité, il ne faudrait tout de même pas prendre — je le dis avec une forte simplicité — l'universalité des lecteurs et même des critiques pour plus bêtes qu'ils ne sont. Nous commençons à savoir comment se fait un roman ou un drame sans parler, bien entendu, des drames de Pierre Décour-

celle. Un roman — cette création du génie — est, à l'heure actuelle, ou un résidu d'innombrables lectures, ou un ramassis d'observations prises une à une dans la vie avec une patience de bibliothécaire et jointes bout à bout comme des références de documents inédits par un chartiste exalté — et surtout, c'est une adaptation, une mise en œuvre, une mise au point de tous les romans parus jusqu'à nos jours et qu'on utilise, qu'on utilise encore, alors même que, de toute évidence, ils ne sont bons absolument à rien ; ou bien c'est une transposition sournoise — exiger le véritable nom ; se méfier des contrefaçons — des mémoires des temps passés qui ont cet avantage si précieux pour nos créateurs de romans de n'être connus que d'un très petit nombre de gens qui ne se vantent même pas de leurs connaissances... On peut tenir pour certain que l'immense majorité des romans contemporains est un plagiat systématique ; restent les autres qui, sauf quelques exceptions, sont des démarquages inconscients de psychologies ayant déjà beaucoup servi ou d'œuvres géniales et médiocres éculées par le long usage que l'on a fait d'elles. Les romanciers sont légion ; les créateurs sont rares. Est-ce que les véritables créateurs ne seraient pas les historiens ? Cela est sûr si l'on admet que dans la littérature comme dans la nature rien ne se crée, tout se transforme. Les historiens créent sans inventer. Mais leur imagination, conduite par la réalité des faits prudemment restitués, rétablit la vérité historique dans sa splendeur, ou dans sa force, ou dans son pittoresque, dans son sourire, ou dans sa réaliste médiocrité. — Nous discuterons une autre fois. — Dès aujourd'hui, hâtons-nous de constater et de proclamer que les jeunes historiens sont aussi originaux, aussi appliqués à faire des œuvres d'art que nos jeunes romanciers. Par conséquent, cessons d'affirmer que ceux-ci sont l'élite littéraire et ceux-là le vulgaire illettré. Il y a autant de « littérature » dans les œuvres d'historiens de la génération nouvelle comme Vaissière, Lacombe, Thibault, que dans les romans parus

dans l'année — et, en plus, il y a de l'histoire, ce qui est encore à considérer.

*
* *

M. Pierre de Vaissière a travaillé avec ordre à faire revivre la noblesse rurale de l'ancien régime. Il reconstitue sa vie en décor, en beauté. Il se persuade lui-même, sans rien perdre de sa sincérité historique ; et, trop prompt à réhabiliter ces hobereaux du temps jadis, il nous laisse inquiets de la sûreté décisive de ses argumentations.

Mais, en vérité, ses tableaux de la vie campagnarde des vieux gentilshommes sont tout pleins de mouvement, de couleur, de vie. Ce sont des fresques amples et minutieuses.

Nous les voyons bien, ces gentilshommes rudimentaires... Installés dans la cuisine du manoir, sous le grand manteau de la cheminée, ils passent au milieu de leurs domestiques les longues soirées d'hiver. On se chauffe ensemble, et le temps s'écoule gaiement soit en causeries, soit en jeux, soit à écouter les récits de quelque vieux conteur, soit même à la lecture de quelque bon livre. « Ce jour-là, note Gouberville à la date du 6 janvier 1555, il ne cessa de plouvoyer. Mes gens furent aux champs, mais la pluie les rechassa. Au soir, toute la vesprée, nous leusmes en Amadis des Gaules comme il vainquit Dardan ! »

O puissance d'un choix heureux parmi les documents ! Un simple détail noté avec art par un érudit de bon goût est toute une résurrection. Nous les devinons, nos bons ancêtres, s'égayant héroïquement des exploits contés en l'Amadis ; nous pénétrons, armés de toute notre psychologie, mais guidés surtout par l'historien habile à reconstituer la vérité des époques, nous pénétrons en l'*intimité* simple et forte de nos aïeux. Mais admirez l'inutilité des

révolutions ! Il pleuvait le 6 février 1555. En 1903, il pleut encore en France vers la même époque... O vanité des révolutions !

C'est bien ce que pense M. de Vaissière. Et il est tout ému d'admiration pour les gentilshommes campagnards trop méconnus. En dépit des documents consciencieusement cités, il admire. Et si les lettres de rémission, qui pullulent dans son savant ouvrage, démontrent que les querelles quotidiennes se terminaient à l'accoutumée par morts d'hommes, M. de Vaissière conclut joyeusement que les gentilshommes campagnards étaient d'une aimable vivacité et avaient un grand sentiment de l'honneur.

Il n'est pas loin de tenir pour une preuve irréfutable de leur bon sens l'opinion qu'au moyen âge ils se faisaient allégrement des femmes, et je ne dis point qu'il ait tort, car M. de Vaissière est aussi bon observatenr que bon moraliste et bon historien. Les hobereaux du XVI[e] siècle pensent gracieusement avec Érasme que la femme est un animal inepte et ridicule, divertissant d'ailleurs et agréable, que Platon a eu raison de se demander s'il fallait la mettre au rang des êtres raisonnables ou la laisser dans l'espèce des brutes... En somme, la femme est bonne pour « avoir lignée ». Et puis... et puis... les femmes ont été données à l'homme pour « sa nécessité et délectation », sa délectation physique, entendez bien, car en dehors de là « il n'est guère d'hommes qui, pour avoir patience, endurent leurs femmes ». Bavardes et « caquetardes » à tel point que « le proverbe commun porte que trois femmes font un marché, même une foire » ; indiscrètes, curieuses, et « ne bandant jamais la contention et subtilité de leur esprit sinon envers ce qu'elles cognoissent leur être prohibé et défendu » ; et « si taquines et opinâtres au mal que lorsqu'elles ont chaussé quelque folle impression en leur cervelle, pour rien au monde vous ne les feriez changer de propos, etc. » Voilàt-il pas les conceptions d'une agréable société galante !

Mais détails que tout cela, et M. de Vaissière s'enthousiasme pour cette noblesse rurale fruste et franche. Il la montre, au moyen âge, exerçant une influence morale égale à son autorité dans le gouvernement local, il la montre de mœurs simples et loyales; puis il voit — et il s'afflige! — cette noblesse déracinée, courant à l'armée, à la cour, la noblesse campagnarde raillée par la noblesse courtisane, la noblesse enfin périssant par l'absentéisme. Il entreprend alors un grand plaidoyer. Mais alors, sa méthode est autant de rhétoricien que d'historien. Parce que La Bruyère a écrit : « Le noble de province, inutile à sa patrie, à sa famille et à lui-même, souvent sans toit, sans habit et sans aucun mérite, répète dix fois le jour qu'il est gentilhomme, traite les fourrures et les mortiers de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres qu'il ne changerait pas contre les masses d'un chancelier », et, en outre « les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se moque d'eux ou qu'on les méprise ». M. de Vaissière délibère de prouver en cent pages que les gentilshommes campagnards ne sont pas des inutiles — et d'un! — que leur pauvreté ne peut les faire tomber dans le mépris — et de deux! — qu'ils ne sont pas tous des tyrans — et de trois! — qu'ils ne sont pas tous des ivrognes et des débauchés — et de quatre! Son histoire, si sincère, devient une réhabilitation ou un panégyrique. Et nous sommes emportés par le récit agréable et vibrant; le style nous entraîne, style abondant et persuasif d'avocat. Mais nous doutons, parce que les documents multipliés par M. de Vaissière, nous forcent d'atténuer souvent ses généreuses conclusions : la vérité est éclatante en cet ouvrage vigoureux et vivant, parce que les documents, qui y sont prodigués, la manifestent de toutes parts. Nous ne demandons pas mieux, étant patriotes, que de conclure, avec M. de Vaissière, que, entre le xve et le xviie siècle, « la noblesse de notre pays peut, à un moment au moins, victorieusement soutenir la

comparaison avec cette *gentry* d'Angleterre que si souvent on lui oppose », mais nous hésitons parce que M. de Vaissière nous y pousse trop indiscrètement, et que l'historien, même chaleureux, doit être discret.

*
* *

Talleyrand, dont s'occupe sans amitié M. Bernard de Lacombe, sourirait un peu des efforts vigoureux de M. de Vaissière pour réhabiliter la noblesse campagnarde. Il admirerait son bel ouvrage, ample et harmonieux, plus intéressant qu'un roman, oh ! oui, et il admirerait aussi son jeune et prévenu biographe M. de Lacombe. Il y a, en effet, ici et là, le même genre de talent. Et cette monographie d'un homme pendant quelques années peut se comparer à ce tableau général, vaste et grandiose, d'une classe sociale pendant plusieurs siècles. Même unité historique, même méthode, même effort de création, même clarté, même rapidité énergique du récit; mais aussi, hélas ! même esprit. Constatez ces noms : de Vaissière, de Lacombe. Les héritiers de notre vieille noblesse rurale se répandent dans les travaux historiques. Ils y apportent toutes leurs qualités très distinguées, mais veillons à cette histoire nationale constituée par les fils de nos meilleurs hobereaux. Ils sont trop loyaux pour nous tromper sur sa réalité, sa vérité. Mais ils sont enclins à se tromper eux-mêmes, car ils ont un attachement singulier au passé, aux idées, aux principes, aux sentiments du passé, de ce passé qu'ils aiment et qu'ils regrettent... et enfin, c'est une tendance historique dont je ne m'inquiète pas, mais qu'il importe de marquer nettement.

M. de Lacombe rend ce soin presque superflu, car il étale ses sentiments avec une candeur naïve, et extrêmement sympathique, j'ai hâte de l'ajouter. Fénelon a dit avant moi que l'historien avait à la rigueur le droit

de s'indigner ; mais l'indignation de M. de Lacombe n'est pas d'un historien, elle est d'un monarchiste et d'un croyant catholique. O charme des temps abolis ! M. de Lacombe emploie même, le plus naturellement du monde, un style ecclésiastique très réjouissant, mais un style ecclésiastique qui serait correct. Parlant de Saint-Sulpice, cette école normale des évêques, il dit sans se forcer : « la vénérable maison ». Renan est « un séminariste qui a mal tourné ». Lorsque Talleyrand sacre Gobel, « l'évêque intrus », M. de Lacombe appelle cela : « la sacrilège parodie ». Et quand il parle du « redoutable honneur de l'épiscopat », on sent bien qu'il ne viendrait jamais à la pensée de M. de Lacombe que l'évêque est un fonctionnaire que l'on peut comparer à un préfet...

Talleyrand, néanmoins, ne passe pas les mauvais moments qu'on pourrait croire, car M. de Lacombe est soucieux avant tout de vérité historique. Tout de même, il se réjouira comme d'un mot très spirituel de cette piètre et vulgaire facétie débitée à Talleyrand par le prince de Condé retour de l'émigration : « Monsieur de Talleyrand, qu'est donc devenu un de vos parents, assez triste sire, qui était autrefois évêque d'Autun ?

*
* *

Et voici venir, parmi la jeune École des Chartes, le véritable historien : M. Marcel Thibault. L'histoire est pour lui un sacerdoce dont il sent mieux le « redoutable honneur » que Talleyrand celui de l'épiscopat... Il fait sa profession de foi en ces termes : « Si nous appprenons que le lecteur, en parcourant ce volume, a parfois éprouvé l'impression du *vrai* historique, nous nous considérerons comme largement récompensé de notre peine. » Et la précision scientifique de Marcel Thibault est parfaite. Son érudition méticuleuse est sans lourdeur. On suit vivement sa relation discrète écrite d'un style prudent.

M. Marcel Thibault est un artiste modéré, délicat et sûr. Et il est d'une formidable impartialité. Impartialité facile, peut-être. On ne peut pas dire qu'Isabeau de Bavière soit le sujet de toutes les conversations. Elle ne suscite pas, dans les salons et dans les milieux cultivés, des controverses passionnées. On sait bien qu'elle a quelque gloire regrettable pour avoir épousé un fou, mais on se demande s'il faut la plaindre — car cela est triste — ou en sourire, car c'est déjà très loin. Marcel Thibault vient de la réhabiliter de la façon la plus efficace, c'est-à-dire sans préméditation. Historien, il rapporte les événements, tous les événements avec un flegme imperturbable ; psychologue sans vanité, il nous force à l'excuser ou à l'aimer en nous montrant qu'Isabeau ne fut pas si criminelle, mais que tout simplement elle fut femme, et femme très moderne en ce lointain moyen âge.

Isabeau était une femme courte, au front élevé, de grands yeux dans un visage large, le nez fort, la bouche aux lèvres sinueuses, le menton rond et potelé, en somme, autant qu'on peut juger de si loin, une brune piquante qui, l'âge aidant, devint boulotte. Elle avait quinze ans quand l'épousa le jeune Charles VI. Il l'aima tout de go ; et comme il était déjà un peu fou, il refusa la dot, déclarant que les belles qualités de la princesse lui en tiendraient lieu. La journée du mariage se passa en plaisirs de toutes sortes. Le soir venu, les dames, dont c'étaient l'office, couchèrent la mariée, et puis « se coucha le roi, qui la désirait à trouver dans son lit ». — « S'ils furent cette nuit ensemble en grand déduit, ce pouvez-vous bien croire », dit le chroniqueur. Isabeau apprit alors le français, le cérémonial de la cour, les exercices d'équitation. Et elle eut beaucoup d'enfants : mais elle ne fut pas longtemps heureuse.

Charles VI, en effet, prit le parti de devenir complètement fou. Il était déjà belliqueux, vaillant, généreux, galant : « Il avait montré pour *ce vice* un penchant pré-

coce », affirme le rigoriste Thibault. La faute en était peut-être à ce chevalier qui, malgré les efforts de Charles V pour écarter « toute personne qui, au dauphin, osât ramentevoir matière luxurieuse », l'avait instruit « à amour et à vagueté », si nous en croyons Christine de Pisan. Bref, ni la santé, ni le cerveau de Charles VI ne résistèrent. Longtemps Isabeau pleura et pria. Elle se résignait à se voir repoussée par lui quand il était en démence, et à reprendre la vie conjugale dès qu'il avait recouvré la raison. Même le pauvre fol la battait : il la frappait parfois si durement que les princes appréhendaient quelque malheur. Alors le dégoût la prit, et, pour elle, « le roi » n'exista plus. Elle avait trente-cinq ans, et tint pour urgent de se consoler avec Louis d'Orléans, qui, Brantôme l'assure, « ne fit pas difficulté d'aimer sa belle-sœur ».

Pendant ce temps, Charles VI s'adonna à ses manies bizarres. Voyez-le, il refuse de changer de linge; il ne mange et ne se couche plus à des heures régulières. Son corps est rongé par la vermine, son visage est hâve... Pauvre, pauvre fol!

Mais, ô poésie! Isabeau trouve, pour la suppléer auprès de son mari, une touchante victime. La « petite reine » la remplace dans la couche royale, à la fin de 1405; c'est la charmante, l'énigmatique Odette de Champdivers qui fait au fou l'aumône de ses grâces et de sa douce pitié. Elle remplit sa tâche douloureuse avec la plus parfaite abnégation et, en 1406, elle donne au roi une fille, baptisée sous le nom de Marguerite... Et jamais cette fleur ne fut mélancolique à ce point.

M. Marcel Thibault peut se rassurer. S'il ne lui faut comme récompense que de faire éprouver à ses lecteurs l'impression du *vrai* historique, cette récompense, il l'a. Qu'il prenne donc maintenant le courage et la confiance de mettre en œuvre les matériaux réunis par lui pour une étude « sur le rôle politique et la vie privée d'Isabeau de Bavière régente, puis reine douairière ». Sa monogra-

phie est une belle œuvre, de teintes un peu effacées; autant que les livres de M. de Vaissière et de M. de Lacombe, elle nous montre que les jeunes historiens de France, excellent désormais à embellir d'art leur érudition, et, plus qu'eux, elle nous prouve que M. Marcel Thibault sait aimer la vérité historique, même si elle est laide et repoussante, et qu'il a pour elle le culte héroïque d'Odette de Champdivers pour Charles VI, le pauvre roi, le pauvre fou.

21 février 1903.

BONAPARTE ET LE DIRECTOIRE

Albert Sorel

Albert Sorel, de l'Académie française : *L'Europe et la Révolution française.* Cinquième partie, *Bonaparte et le Directoire*, 1795-1799

Nous avons d'excellents, ce n'est pas assez dire, nous avons de grands historiens. La jeune école historique, si originale et si forte — nous venons de citer quelques uns de ses représentants — reconnaît assurément des maîtres. Albert Sorel est parmi ceux-ci l'un des premiers. Ne cherchons point à nous tromper nous-mêmes. Nous avons de piètres romanciers, d'infimes dramaturges, mais nous possédons d'audacieux et peut-être admirables philosophes, métaphysiciens et sociologues. Nous avons, répétons-le, de grands historiens.

Nul n'est surpris si la plupart de ceux qui sont partis, en explorateurs ardents et méthodiques, à la découverte de nos origines nationales, se sont arrêtés à la grande époque d'où la vie contemporaine tout entière provient. C'est à la Révolution française que tous nos historiens, émerveillés ou simplement étonnés, stationnent. Et comment ne point marquer que, pendant le cours de deux années à peine, toutes les œuvres historiques capitales ont pour héros les révolutionnaires et celui qui pensa leur succéder et à sa façon les compléter : Napoléon. Tandis que Henry Houssaye déroulait, avec une verve précise, l'épopée du guerrier incomparable

qui fut peut-être guerrier malgré lui, A. Aulard reconstituait, avec une puissance unique de pénétration, une patience merveilleuse d'érudition, une clarté et une fermeté de généralisation exceptionnelles, les péripéties enchaînées de la Révolution intérieure ; Albert Vandal, artiste sûr de ses procédés, appliquait toute sa précieuse habileté littéraire à rétablir les circonstances de l'avènement de Bonaparte, et à les rétablir de telle manière, avec une si rare adresse de résurrection, qu'on se demandait si vraiment nous ne vivions pas au temps où Bonaparte se faisait consul pour mieux devenir empereur, ou si Bonaparte était revenu parmi nous pour recommencer son histoire et, plus modestement, renouveler sa politique ; Arthur-Lévy[1], hardiment, se laissait guider par je ne sais quel instinct, peut-être dans une certaine mesure divinateur, à travers les classiques labyrinthes des archives européennes jusqu'à nous désertées ou fermées, et il était conduit directement à cette conclusion imprévue, mais trop simple pour ne pas être naturelle, que Napoléon le belliqueux, comme l'affirmait durant tout un siècle la légende confondue par l'incertitude de nos connaissances avec l'histoire, était plus réellement Napoléon le pacifique ; que, loin de rechercher la guerre il avait constamment voulu l'éviter; qu'il avait été le forçat de la gloire militaire, et perpétuellement condamné à vaincre pour vivre et pour assurer la vie de la France. Et, cependant, Albert Sorel élaborait silencieusement son grand ouvrage, déterminait les répercussions de la Révolution française sur l'Europe et l'action de l'Europe sur la Révolution française ; et voici qu'en le cinquième volume de l'œuvre colossale qui ne sera complète qu'en huit volumes — nous sommes impatients de les avoir tous pour élever à sa hauteur exacte l'œuvre totale qui déjà nous paraît si grandiose — voici qu'il examine les relations de

1. Voir *les Samedis Littéraires*, tome I, pages 179-187.

Bonaparte et du Directoire et comment Bonaparte, vainqueur du Directoire, fut ensuite entraîné par l'Europe à vaincre l'Europe elle-même pour assurer, affermir, prolonger son triomphe sur le Directoire, et solidement établir son empire par la Révolution, et, en même temps, contre elle.

Depuis vingt années Albert Sorel développe son gigantesque travail. Vingt années! quelle persévérance d'application en notre fiévreuse époque ! Et comme cette patience effrénée retient notre admiration conquise, et comme elle nous aide à placer les mérites de notre littérature contemporaine où ils sont vraiment, et non pas où les cherche, où pense les trouver la multitude tumultueuse et vaine qui, vulgairement, bruyamment, hâtivement, se flatte de créer les gloires littéraires et de les classer ! Nos historiens, entre tous les écrivains d'aujourd'hui, représentent la littérature française. Ils la représenteront dans le temps c'est certain ; déjà ils la représentent dans l'espace. Les nations étrangères, qui ne peuvent jamais se désintéresser de la riche et diverse culture française, peuvent exprimer un juste dédain pour nos dramaturges et nos romanciers. Ce dédain, les esprits indépendants l'expriment aussi. Parmi les gloires factices et les suprématies trompeuses, en France même nous savons discerner. En vain le charlatanisme et le commercialisme conjurés prétendent nous imposer des grands hommes qui ne sont que de faibles écrivains utilitaires et roublards. Nous consentons volontiers à reconnaître que nous n'avons parmi nos gens de lettres, superficiellement glorieux, ni dramaturges, ni romanciers originaux. Certes, une jeune génération de dramaturges, de romanciers, et même de poètes s'élève où fleuriront peut-être des talents rares ; mais elle n'est point sortie encore de l'obscurité propice aux grands efforts efficaces. En revanche, nous comptons sur nos historiens aujourd'hui célèbres, discrètement mais sérieusement célèbres, pour garantir dans toute son étendue

l'influence littéraire de la France à l'étranger, pour démontrer par la force même de leurs œuvres que la France n'abdique pas son empire intellectuel, et qu'elle est plus que jamais apte à l'exercer sans tyrannie.

*
* *

C'est, en effet, l'élite de l'univers qui peut mesurer la portée véritable d'une œuvre ample et régulière comme celle d'Albert Sorel. Elle ne peut être que diminuée, dépréciée par le jugement précipité, tranchant et vague des arbitres mondains et des basses coteries littéraires ou des si étroits cercles académiques. Au reste, je n'ignore pas (Gaston Deschamps non plus) qu'Albert Sorel est académicien, mais je ne veux pas juger nos grands historiens par leurs petits côtés. Non, ce n'est pas l'article du jour qui met à leur place des œuvres aussi considérables; elles y sont rangées peu à peu par le consentement réfléchi de tous ceux qui, dans les centres cultivés du monde, coopérent à ordonner l'élément de l'histoire universelle...

L'œuvre d'Albert Sorel durera, agira, parce que conçue prudemment elle est prudemment exécutée. Lentement on pourrait dire avec une lenteur vigoureuse, elle se déploie en bon ordre. Elle est une ; elle est harmonieuse, essentiellement elle est sobre et forte. Et de l'ensemble de ces livres méthodiquement liés où il n'y a nulle thèse, une démonstration se dégage.

M. Albert Sorel s'est à coup sûr proposé de dénombrer, de narrer les guerres dont les interminables vicissitudes ont, de 1791 à 1815, perturbé l'Europe, mais il a principalement entrepris de déterminer les causes de ces guerres incessantes et d'en déterminer les conséquences.

Et tout de suite, nous avons vu les événements intérieurs de la vie française et les événements extérieurs

de la vie de chaque nation européenne s'enchaîner, sortir comme naturellement les uns des autres, sans qu'une volonté quelconque puisse détourner leur cours violent et à plus forte raison l'arrêter. D'abord la Révolution française, par la seule vertu de son principe, atteint, anéantit toutes les idées, toutes les conventions sur lesquelles repose depuis des siècles l'Europe monarchique. Mais l'Europe veut tout ignorer ou ne rien comprendre, et elle considère, sans la voir, cette irruption soudaine de la souveraineté populaire à travers les vieux dogmes, les théories antiques, cette irruption destructive du droit divin, base de toutes les monarchies, principe de tous les gouvernements. Pourquoi cet aveuglement, ou pourquoi cette indifférence? Dès cette époque — Albert Sorel le démontre péremptoirement par le seul exposé des faits logiquement classés — dès cette époque l'Europe, chaque pays de l'Europe aspire seulement à des modifications, à des agrandissements de territoire, à des bouleversements géographiques. Seul, l'appétit des conquêtes domine en eux, en chacun d'eux, et détermine tous leurs mouvements.

Alors, tous les gouvernements s'agitent âprement pour des gains territoriaux. Plusieurs puissances se précipitent à la curée et, par lambeaux, s'arrachent la Pologne, résistante avec fureur mais avec indiscipline. L'Autriche est soucieuse d'attirer à elle l'Alsace; la Russie de s'étendre jusqu'à Constantinople. L'Angleterre veut absorber nos dernières colonies. La Prusse est indiscrètement désireuse d'empiéter sur ses voisins médiocres, invalides.

Pourquoi toutes ces ambitions grossières ont-elles été jusqu'ici contenues? Parce que la France n'avait point cessé de maintenir dans une certaine mesure l'équilibre européen qui était aussi dans une certaine mesure sa création. Et maintenant tout s'enchevêtre. Il semble que la France, en travail d'une révolution, ne puisse plus rien pour l'équilibre; et toutes les monarchies frémissent

d'ardeur à profiter des circonstances. Mais toutes les énergies françaises sont tendues. Contre elles, les monarchies détournent leurs forces momentanément multipliées par des ligues illusoires. La France empêchera que les grands États n'abusent irrémédiablement de la faiblesse des petits, ou du moins entrera sans y être invitée dans le partage, et à la faveur de ces troubles introduira dans le vieux monde les idées nouvelles.

L'œuvre d'Albert Sorel en témoigne. L'Europe a créé partout la guerre indispensable. Et il se trouve que la France y est, enfin de compte, engagée malgré elle, et pour protéger les doctrines rénovatrices de la société, pour assurer ainsi la sécurité, la durée de la République et pour, contre les grands empires territorialement accrus, affermir sa puissance par son établissement incontestable dans ses *limites naturelles* conquises pour toujours.

Et maintenant, Bonaparte voulant personnifier en lui la Révolution, développer à son profit les doctrines révolutionnaires, doit mettre aussi, mettre nécessairement en pratique cette théorie défensive des *limites naturelles*. Il est entraîné à la guerre par l'Europe; il ne pourra permettre à l'Euroqe de fuir la guerre qu'elle a suscitée. Héritier du Directoire, il applique fatalement toute la doctrine, extérieure et intérieure, du Directoire, la doctrine à laquelle le Directoire avait été contraint par l'Europe.

Ainsi Napoléon ne fait, comme la Révolution, que des guerres forcées. Il n'est jamais maître de la paix définitive. Ah! comme les livres sévères des historiens s'éclairent les uns par les autres! Dans *Napoléon et la paix*, récemment, M. Arthur-Lévy le démontrait avec une vigueur inquiétante autant que persuasive. Napoléon avait été toujours la victime des complots permanents de l'Europe. Ardent à souhaiter une paix équitable, solide, accordant à la France son rang, il avait été empêché dans ses efforts pacifiques par l'immuable

rivalité anglaise, la frayeur des trônes séculaires à la vue d'une dynastie improvisée, l'espoir des monarques de borner l'expansion des idées de liberté, les convoitises de tous... Était-ce un paradoxe? se demandait-on. La précision évidente d'une documentation sans faiblesse, l'impassibilité même d'un récit manifestement impartial inclinaient, au contraire, à penser que cette idée imprévue était l'expression de la vérité historique définitive.

D'elle-même la preuve éclatante, irrécusable, s'établit aujourd'hui par la concordance entre *Napoléon et la Paix* et *Bonaparte et le Directoire*. M. Albert Sorel a recherché de loin les origines profondes de tous les événements historiques de ce temps. Il a restitué mieux que personne la vérité exacte et minutieuse des faits. Et l'idée directrice que M. Arthur-Lévy aperçoit dans l'activité de Napoléon empereur, M. Albert Sorel la montre clairement dès l'essor du général et du consul Bonaparte. Ainsi, l'histoire se renouvelle; ou, plutôt non, elle se dégage à l'heure convenable des nuages qui tout d'abord l'embrument inévitablement.

Nous sommes en 1795, et déjà « l'affaire des *limites* est le mobile de la guerre, va primer toutes les autres affaires, et former, jusqu'en 1815, le lien continu entre tous les gouvernements issus de la Révolution ».

Ou bien, en 1796, on discerne les intrigues belliqueuses de l'Angleterre, qui ont pour but de troubler l'Europe pour refouler et réduire la France. « On voit alors se dessiner une politique, se former dans l'ombre des relations, se grouper des intérêts, se nouer des intrigues qui seront par la suite d'étrange conséquence, et dont le fil ininterrompu jusqu'en 1814, est un fil conducteur à travers les passages les plus enchevêtrés et obscurs de cette histoire. »

Et voici comment, dès 1796, les constitutionnels professent toutes les idées et toutes les erreurs pacifiques du futur, du prochain Napoléon : « L'erreur où ils persistèrent était de croire que la République pouvait se

procurer ses limites naturelles et les conserver sans conquérir au delà, et l'illusion où ils vécurent jusqu'en 1814 était de s'imaginer qu'il suffirait à la France de renoncer à la propagande et d'appeler au pouvoir les constitutionnels pour obtenir aussitôt de l'Europe la paix dans ces limites. » Ils croyaient même à l'alliance possible de l'Angleterre libérale avec la France libérale. L'Angleterre ne balança point à les détromper.

En effet, depuis son entrée en campagne en mai 1796 jusqu'à son dernier combat en juin 1815, Bonaparte « n'eut jamais de sécurité durant les trêves ».

En 1797, « le premier point pour lui, c'est de donner la paix à la République : l'illusion de la paix est inséparable de celle de la liberté ».

Mais l'Angleterre, inaccessible dans son île et irréconciliable dans sa rivalité séculaire, déjouera tous les desseins pacifiques. Elle aura la même duplicité que fit paraître Thugut en 1797, et qui force Albert Sorel à constater : « Dans le même temps où le Directoire prescrit à Bonaparte la politique de 1799 et de 1805, l'Autriche se propose les desseins qui feront rompre successivement les traités de Campo-Formio, de Lunéville et de Presbourg », et à constater encore ceci : « Huit jours après la ratification du traité de Campo-Formio, la seconde coalition germait déjà. »

Ah! il était bien permis à Bonaparte de ne voir plus qu'un obstacle au bonheur du monde et au couronnement de la Révolution : « l'Angleterre, éternelle rivale, éternelle ennemie, ouvrière infatigable de ruines, de complots, de guerres civiles et de coalitions ».

Et pour ne point persister en ces citations fragmentaires, qui toutes se corroborent, acceptons le résumé que donne par avance Albert Sorel de toutes les conflagrations européennes durant l'Empire :

La coalition de 1792-1793 se donnait pour prétexte de rétablir la monarchie en France, et elle travaillait, en fait,

à démembrer, d'un côté, le royaume des Bourbons, de l'autre la République de Pologne. Celle de 1799, comme toutes celles qui suivirent en 1805, en 1809, en 1813, vise à refouler dans ses anciennes limites la France conquérante, à l'y entourer si elle le peut, et dans tous les cas, à s'en partager les dépouilles. Le terrain, l'enjeu de la lutte sont pour le Directoire ce qu'ils seront pour l'Empire : la Hollande, l'Allemagne, l'Italie. Il s'agit de savoir si la France gardera la suprématie, et si l'Europe respectera les limites de la Gaule que la République s'est données. Il semble, à considérer cette guerre de 1799, que l'on assiste à la première opération d'un siège, celui de la France, qui va durer seize ans : c'est d'abord un investissement décousu ; puis ce sont des assauts désordonnés contre les forts détachés, des sorties impétueuses de l'assiégé qui nettoie au loin les abords de la place, étend ses glacis, construit plus loin de nouveaux bastions ; puis les assiégeants reviennent à la charge en 1805 et 1806 et sont repoussés plus loin ; ils reviennent encore et la France les repousse plus loin encore, en 1809 ; mais pour se garder à de telles distances, elle s'éparpille, elle s'épuise. Elle veut en finir, elle tente une sortie à fond en 1812. Elle est vaincue ; et d'avant-poste en avant-poste, de bastion en bastion, de frontière en frontière, elle recule aux limites de 1809, à celles de 1805, à celles de 1802, à celles de 1799, à celles de 1792. Le cycle se ferme comme il avait commencé par l'invasion du territoire français, et, toutes les conquêtes étant reprises, par une menace, comme en 1792-1793, de démembrement de la vieille France.

En vérité, les conclusions de *Bonaparte et le Directoire* ne sont pas moins catégoriques que celles de *Napoléon et la paix*. Qu'elle est expressive cette comparaison de Napoléon, chef d'une armée d'assiégés, et révélatrice cette image de la France assiégée par l'Europe depuis 1792 jusqu'en 1815 ! Avec quelle curiosité passionnée nous suivrons Albert Sorel lorsque bientôt, investigateur sûr et froid, il projettera à son tour la lumière sur les événements mal connus, mal compris jusqu'à nous et que vient déjà d'éclairer la science entreprenante et méthodique d'Arthur-Lévy !

Mais ce n'est pas tout dire et sans attendre plus longuement, il faut vanter, avec fermeté et sobriété, comme il peut plaire seulement à Albert Sorel, la littérature sobre et ferme de ce grand ouvrage, l'art mesuré et gravement séduisant d'une œuvre dont l'ordonnance est incomparable, d'une œuvre dont chaque partie est merveilleusement calculée, d'une œuvre d'autant plus belle que rien n'y est inutile, tout indispensable. Il appartient à des historiens français comme Albert Sorel de prouver qu'en dépit des tendances à toutes les dispersions que subit notre époque, quelques esprits supérieurs, du moins, excellent aux longs efforts puissants et aux vastes, aux grandes, aux persévérantes pensées.

28 février 1903.

CHEZ LES POÈTES : LES THÉORIES CONTRE LES ŒUVRES

Henri Malteste : *l'Encens perdu.* — Marguerite Comert : *le Cœur nostalgique.* — Edward Montier : *l'Automne des Lys.* — Pol Levengard : *Georgina.* — Hector Fleischmann : *l'Eloge du Roi.* — Albert Lantoine : *le Livre des Heures.* — Gabriel Nigond : *Contes de la Limousine.* — Pierre de Bouchaud : *les Heures de la Muse.* — Henri Degron : *Poèmes de Chevreuse ou les Villanelles à la Vallée.* — Victor-Émile Michelet : *la Porte d'Or.* — Adolphe Lacuzon : *Eternité.* — Paul Harel : *les Heures lointaines.* — *La Foi nouvelle.*

La littérature batignollaise a été très troublée, il y a quelques semaines, par l'apparition impromptu, d'une doctrine prétendûment pratique, ambitieuse de la régénérer. Ou bien cette régénération s'est accomplie tout de suite, et la poésie des Batignolles resplendit maintenant d'un jeune éclat; ou bien cette théorie n'a produit aucun effet notable, et la poésie des Batignolles continue de vivre sa brave petite vie des temps anciens comme si nulle théorie ne s'était produite dans la capitale des lettres et dans sa banlieue. En tous cas, l'avènement de cette théorie, qui s'appelait alors et se nomme peut-être encore l'*humanisme*, est totalement oublié aujourd'hui ; et je demande pardon à mes lecteurs de commémorer à la fois la naissance et la mort d'une doctrine si rapidement défunte. Ils savent bien que même les infiniment petits de la littérature batignollaise ne sont pas négligeables. Et, enfin, les infortunés auteurs de cette

pauvre doctrine sont dignes en leur déconvenue de la sympathie apitoyée de tous les lettrés, avec qui Fernand Gregh n'est pas sans entretenir d'exellents quoique peu fréquents rapports. Ce n'est pas que je veuille entreprendre ici de leur tresser des couronnes — ils suffisent tous deux pour cette tâche — et puis ce seraient des couronnes mortuaires. Mais j'ai bien le droit de conter à mon tour la petite mésaventure de deux écrivains — au poète sans macule, un critique impollu ! — et comment ils affirmèrent une rudimentaire et vieille théorie nouvelle que contredisent nettement toutes les œuvres poétiques publiées depuis quelques mois...

Certes, il est permis à notre ami Fernand Gregh, qui est poète, — ou qui le fut avant d'être théoricien — de ne pas lire les ouvrages de ses confrères, qui sont ses rivaux, et de ne pas se soucier des tendances exprimées par leurs vers. Mais comment se fait-il que notre ami Gaston Deschamps, qui est, en quelque façon, critique littéraire, et qui a par conséquent mission de lire, si l'on peut s'exprimer ainsi, les œuvres contemporaines, n'ait pas eu la pensée de vérifier si les poètes de l'année justifiaient, appliquaient la grande théorie de l'humanisme ? Lui a-t-il paru qu'une théorie serait plus originale si elle était contradictoire aux œuvres ?

Sa théorie (!) est donc très originale, car, quoi que soit l'humanisme, s'il est ou s'il fut toutefois quelque chose, il n'est aucun poète pratiquant qui ne le contredise par ses poésies. En effet, toutes les poésies de ces derniers temps révèlent les tempéraments et les éducations, et les tendances et les aspirations les plus opposés.

Est-ce lui l'humaniste, Pierre de Bouchaud, dont voici *les Heures de la Muse ?* Sans doute, on reconnaît en ses poèmes une culture assidue des lettres antiques. Il est donc humaniste, comme on disait au temps où les poètes et même les critiques parlaient le français. Il chante avec complaisance l'Italie et même chaque province ou chaque ville de l'Italie, et puis les paysages et

les anedoctes d'autrefois, et les saisons diverses !... Et s'il parle de l'homme, c'est pour célébrer la placidité avantageuse de son existence parmi la nature reposante, la paix, la grande paix humaine, cette belle tranquillité intérieure qu'entretient la modération dans les désirs.

> Je n'aime que les fleurs et la douceur des fruits
> Et le chaume discret que fuit la renommée.
> . . . .
> L'espoir du vert laurier ne trouble point mon âme.
> . . . .
> Si mon sort est obscur, qu'importe ? Les rayons
> Du soleil doucement caressent ma demeure ;
> La nuit, à mon foyer, conversent les grillons...

Et beaucoup de ses poésies ont l'air d'être des transpositions de poésies antiques (le voilà bien sans doute l'*humaniste*, au sens qu'on donnait naguère à ce mot aujourd'hui dénaturé, dévoyé). Et il n'est point possible de ne pas marquer l'abondance souvent heureuse de son inspiration. Est-ce inspiration qu'il faut dire ? Ses poésies semblent fort souvent être des exercices de versificateur expérimenté. On n'est pas absolument certain qu'il ait ressenti toutes les impressions qu'il exprime. Du moins, sa rhétorique nombreuse s'étale en développements fréquemment harmonieux. Pourquoi faut-il que, cédant à sa facilité surprenante, il n'évite pas toujours la prolixité, que des épithètes et des périphrases faibles déparent ses descriptions essentiellement énumératrices !

Combien diffèrent de ce poète trop aisé, Paul Harel, dont la poésie encore facile a moins de luxuriance ! Paul Harel est un peu le Léonce Depont de la Bourgogne et des provinces avoisinantes, mais un Léonce Depont joyeux de vivre. La verve ni les procédés ne lui manquent. On voit, tout de suite, qu'il est un bon garçon. Incurieux de l'humanisme de jadis ou d'aujourd'hui, il se fond en

Dieu et ne veut, aucun moment, dissimuler qu'il est poète catholique. Son catholicisme, d'ailleurs jovial, le porte à vanter congrûment les vertus du petit curé, la majesté modeste des calvaires aux carrefours, et aussi l'incline à louer la société élégante des temps abolis :

Les Prélats onctueux, les Mignons un peu mièvres,
Les Hérauts dont on voit dans l'ombre les yeux vifs,
Les marquis dédaigneux et les pages naïfs
Ont tous le même pli moqueur au coin des lèvres.

Assurément, ces vers ne sont pas dépourvus d'épithètes banales... Mais Paul Harel aborde avec allégresse aux temps présents, et il considère en véritable poète les poteaux télégraphiques, non, les poteaux indicateurs :

Dans leurs petites plaques bleues
Les poteaux de fonte aux fûts gris
Indiquent le nombre des lieues
Sur les chemins de mon pays.

N'y aurait-il pas de l'humanisme là dedans, de l'humanisme de conducteur des ponts et chaussées ?

Et gardez près de vous, et relisez souvent ces douces, ces adorables *Villanelles à la vallée*, ces exquis poèmes si simples, si frais, si purs, si sincèrement, si profondément *inspirés* d'Henri Degron. Ah ! voici un poète qui ne fait pas de théories, oh non ! mais quels jolis vers tendres et délicatement pénétrants il fait ! Suivons Stuart Merrill, confident de ses inspirations, qui préface avec amour le recueil où s'épanche une sensibilité finement mélancolique. « Il s'arrête aux bords des sources miroitantes, à l'intérieur des bois criblés de soleil, à l'ombre des meules bruissantes d'insectes... Il apprit des sources hantées de naïades et des oiseaux en qui s'est incarnée l'âme de Philomèle l'art sacré de chanter sa peine ou sa joie, selon le rythme éternel de la nature. Il y connut le

secret des fleurs, l'intimité des nids et le mystère des eaux. Et tout cela qui coule, qui jase et qui parfume, corolles, ailes et écumes, se perpétua, symphonie de tous les sens, dans l'âme extasiée du jeune poète. »

Et c'est parfois une magnifique force, de l'ampleur, de la majesté :

Hier, c'était la bataille énorme et pacifique.
Par toute la plaine,
Des hommes contre les blés !

Mais c'est le plus souvent de la douceur émue, ou qui pleure même dans ses sourires craintifs et las. Laissez aller, laissez vivre le poète :

M'ami Berger, où donc vas-tu ?
Je vais au bois, par les talus
Quérir la menthe et la fougère,
Et lon lon la, et lon lon laire !...

Il n'a point le loisir de s'inquiéter d'une théorie : « Henri Degron n'a jamais cru qu'un goût, même sincère, pour la Nature pût servir d'esthétique. Il chante ce qu'il sait, ce qu'il sent et ce qu'il aime, sans se demander si ses chansons sont bien mesurées à l'aune d'un chef quelconque de cénacle. Bref, il croit, à tort ou à raison, que les théories ne sont que des liens aux ailes frémissantes de Pégase. »

Non, Henri Degron n'est pas humaniste ; mais il est, en revanche, un poète, un vrai poète, et qui parle admirablement à l'âme.

Les accents d'Albert Lantoine sont plus héroïquement retentissants :

O poète ! chasseur divin des divins rêves !
N'égare plus tes pas aux magiques forêts :
Les filles de Nérée ont déserté les grèves.
Et les Sylvains moqueurs ne tendent plus leurs rets.

Et voici qu'il recommande l'orgueil, l'âpre orgueil :

Sonne l'orgueil, poète, au fond des cœurs maudits :
Fais triompher la joie aux frissons de ton verbe ;
Que l'homme se redresse en un élan superbe,
Que refleurisse en lui l'espoir du paradis !

Et Albert Lantoine paraphrase incessamment la Bible, et ses paraphrases se déroulent en des vers majestueux et forts. Leur harmonie est ample, vaste, sévère, impressionnante. Oh ! les beaux vers somptueux, imperturbables, où Victor Hugo et Vigny trahissent leur influence !

Paulo minora canamus... On veut tout rapporter à une doctrine, et, comme a dit notre Gregh — qui n'écrit plus de vers : — « Nous sommes plongés dans la vie : il faut la comprendre et la vivre... Accomplissons notre tâche sur la terre, qui est d'inscrire en des paroles belles le rêve que fait l'homme en ce moment du temps infini, pour le transmettre à ceux qui nous succéderont. » (Pas très clair, ô mon ami Gregh, votre style d'humaniste, je préfère votre style de poète) ; on veut tout rapporter à une doctrine, à une seule doctrine et tous les poètes, néanmoins, diffèrent les uns des autres.

Aimerez-vous *l'Encens perdu* d'Henri Malteste ? Sentiment simple, un peu naïf, expression nette, un peu bourgeoise, si j'ose dire ; Henri Malteste chante la *Voilette :*

Tulle fragile, fine gaze
Qui voilas un visage exquis ;
Trophée emporté dans l'extase,
Bien que volé plus que conquis.

ou bien la *Valse :*

La valse tourne et flamboie.
Comme votre bras est blanc !
Votre taille fine ploie :
Ma main la serre en tremblant...
Enlaçons-nous dans la joie !

Préférez-vous la gravité et même la philosophie de Marguerite Comert, qui reprend, parfois, avec force, les sujets développés par tous les poètes, y compris Fernand Gregh et Gaston Deschamps, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours? *Renouveau*, *Réveil*, *Rêve*, — et, qui l'eût cru? — *l'Orgue de barbarie :*

J'aime l'orgue de Barbarie,
Un bien ridicule instrument!
Mais peu m'importe qu'on en rie;
Je le confesse simplement.

Non, vous cherchez ailleurs l'humanisme... Edward Montier développe abondamment l'épopée mignarde et tragique de Marie-Antoinette. Il a pour cette reine vraiment très connue une adoration élégante et non sans affectation. Mais il n'est point maladroit à dire la grâce.

Oh! la grâce légère
De ce siècle idéal
Où la reine est laitière
Et, sans penser à mal,
Voit Bernis bouquetière
Et Babet cardinal!

L'humanisme, le trouvez-vous mieux dans la poésie ambitieuse, sévère, obscure et d'une harmonie un peu sourde, de Victor-Emile Michelet? dans les contes pittoresques de Gabriel Nigond ou dans les vers simples et simplets d'André Spire? Il chante, celui-ci, de petites chansons d'amour, ou de petites chansonnettes d'amourettes.

Mais à quoi bon citer?

Et, si différent! Hector Fleischmann dit singulièrement les mérites singuliers d'Henri III :

Beau roi damné sans sceptre et sans couronne.
Mendiant magnifique aux routes du Destin,
Je suis pour toi celui qui, aux lointains,
Embouche les buccins de cuivre et claironne,

Parmi les races et par-dessus les cités,
Le laurier promis à ton front d'Augustule,
O mon beau prince maladif de crépuscule,
Roi de cauchemar, de luxure et de péché!

Pendant ce temps-là Pol Levengard aspire à l'amour :

Sans parler se comprendre. Sentir seulement
Nos âmes fluer l'une dans l'autre en s'aimant!
Oh! je suis las, parfois, de n'aimer que moi-même!
Un sentimental alors dans mon cœur se traîne,
Dans mon cœur triste, inassouvi d'amour charnel...

Et Pol Levengard a la chance de rencontrer et d'aimer Georgina. Et il analyse ardemment sa beauté :

Georgina, j'ai vu passer ta nudité blanche!
Elle illuminait l'ombre ainsi qu'une clarté.

Et ses vers fiévreux sont dignes de la beauté de Georgina.

Or ces deux poètes ont une théorie qui n'est point tout à fait l'hunanisme :

« D'avoir songé longuement à l'inertie littéraire des poètes jeunes, nous avons compris la violente nécessité d'un art fort et brutal, âpre comme la vie et souverain comme elle. Il porte presque inévitablement à la passion des larges paysages, des horizons flamboyants et des figures héroïques. Nous réclamons en l'art la splendeur du verbe sonore, la somptuosité naturelle des choses, la magnifiquence des aspects de nos visions. Par là, notre art sera *somptuaire :* nous entendons que nos sensations intimes s'harmoniseront avec les paysages, que nous serons enfin les poètes héroïques de sensations héroïques.

« Nous n'avons ni le stupide orgueil, ni la bassesse d'esprit de nous proclamer chefs d'école. Nous voulons uniquement l'accomplissement de la belle phrase si évocatoire de M. Peladan : *A la race latine qui va mourir*,

nous préparons une dernière splendeur afin d'éblouir e d'adoucir les barbares qui vont venir. »

Ainsi diffèrent entre eux les derniers poètes : de leur œuvres ont pu jaillir, sans doute, les théories nou velles, — pourquoi les négliger tous, eux et leurs œuvres les compter pour rien, rien ? Pourquoi ? Ne sont-ils pa assez biens nés ? Leurs relations dans les salons et dans la presse sont-elles insuffisamment étendues ou solides pour que leurs théories aient quelque appréciable valeur ? En tous cas, ils écrivent des vers — et c'est bien quelque chose de la part de poètes, mêmes de poètes théoriciens.

Au surplus, nous admettons toutes les théories ; et nous les jugeons d'après les œuvres qui naissent d'elles. C'est pourquoi nous espérons que Fernand Gregh, en sa durable jeunesse, ne se réduira point au rôle de poète consultant et d'aède prématurément retraité. Nous attendons avec confiance sa grande œuvre humaniste, encore qu'il y ait été beaucoup moins heureusement inspiré dans *la Beauté de vivre* que dans ses aimables chansons, gentiment pastichées, de *la Maison d'enfance.*

Et, puisque humanisme il y a (partout, nous l'admettons, sauf dans les poèmes récemment parus), si Fernand Gregh nous gratifie de cette grande œuvre humaniste que nous applaudirons avec joie, il ne sera point le promoteur d'une poésie nouvelle. Un poète de génération, en effet, Adolphe Lacuzon, l'auteur vigoureux d'*Éternité*, a déterminé moins bruyamment, cela est vrai, mais plus précisément que lui — et avant qu'il n'entreprit de le faire, les caractères de cet humanisme renouvelé :

« La vie et l'humanité exaltent la jeunesse. Les grandes causes sociales d'aujourd'hui et de tout à l'heure propagent par le monde une inquiétude où la vitalité et l'énergie intellectuelle sont éperdûment sollicitées. Elle en a conscience et, d'ores et déjà, semble vouloir répondre à cet appel qui lui vient de partout à la

fois. Qu'ils parlent donc bientôt, ceux dont la voix ne sera que de pure harmonie, et si le verbe humain doit reprendre parmi nous son hégémonie des siècles passés, que son évangile soit de simplicité et de sincérité ! »

Au reste, ce jeune poète, décidément bien raisonnable, écrivait aussi :

« Par l'excès même de son zèle et par ses innombrables ressources de divulgation, la réclame moderne est impuissante à maintenir longtemps l'illusion sur un talent suspect dont chacun s'est trouvé à même, comme malgré soi, de constater l'insuffisance ou la médiocrité. Démasqué par elle, l'homme du jour s'effondre, s'il n'est l'homme d'une œuvre... »

7 mars 1903.

L'OBLAT

J.-K. Huysmans

Ah ! le brave Huysmans, le sympathiqne oblat, l'ad mirable écrivain !

Il vient de nous démontrer que, pour être oblat, o n'en est pas moins homme ; et nous lui en avons un gratitude infinie. Certes, sa conversion nous suggèr de profonds sentiments de respect attendri, comme l'un des manifestations les plus sincères et, par surcroît s'il faut tout dire, les plus imprévues de la vie litté raire pendant la dernière partie du XIX[e] siècle. Mai nous ne sommes point du tout avides de voir Huysman se détacher de plus en plus des contingences et de vulgarités d'ici-bas. Nous supplions Dieu de nous fair une petite concession qu'en sa générosité, bienveillant même aux hommes de lettres, il ne nous refusera pas Nous le conjurons de ne pas attirer complètement irrémédiablement à lui notre cher Joris-Karl, l'inou bliable auteur des *Sœurs Vatard*, et celui même qui t' créé, ô Folantin ! Nous l'implorons de ne pas laisser s perdre totalement dans les régions, aussi éthérées qu brumeuses, de la mystique, ce peintre incomparable d la vie vulgaire, que dis-je, ce grand poète épique d la vulgarité de la vie... Ah ! puissent nos vœux êtr exaucés ! Puisse Joris-Karl Huysmans demeurer tou jours un peu terre à terre ! Nous aimons d'une sympathi

si profonde l'ancien Huysmans, le surprenant naturaliste narquois qui nous amusa tant des plates tristesses, hélas! inévitables, de notre nauséeuse existence, que nous souffririons trop d'être à jamais séparés de lui. Et le ciel et Joris-Karl lui-même me pardonnent si je suis moins soucieux de nombrer les progrès de Huysmans vers le paradis, que de rechercher, que d'apercevoir en quoi le jeune saint n'a pas dépouillé le vieil homme!

C'est après m'être bien assuré que Folantin persiste en Durtal et que Durtal même, petit à petit, se dispose à redevenir tout à fait Folantin, mais un Folantin rajeuni et revivifié par sa cure religieuse; c'est alors que j'admire avec sécurité et avec sérénité l'hagiographe issu des gargotes, le mystique surgi des naturalistes, et l'oblat né du bureaucrate. L'estomac s'améliore, les sujets d'observation changent; mais Huysmans reste, et cela nous suffit.

Un nouveau critique, Jean Lionnet, dont il importe de louer sans réserve l'esprit clair, l'aptitude éminente à généraliser prudemment, sûrement, l'indépendance calme et, sans doute, le style raisonnable, discret, que personnifient seulement, si j'ose dire, certaines expressions, certains tours vaguement ecclésiastiques dont il ne serait pas mauvais qu'il se libérât prochainement, M. Jean Lionnet atteste d'abord que l'évolution des idées chez Huysmans fut normale, logique et loyale (nul n'avait jamais douté de cette loyauté et de cette logique), mais ensuite que Huysmans s'étant acheminé à la bonne heure sur les routes de la pénitence, de la mortification et de la mysticité, s'étant converti au moment opportun avant la crise d'âge, ne sera point de ceux qui font dire, hélas! trop justement, que la conversion des écrivains ne manque jamais d'être une désastreuse aventure et que la littérature constamment y perd plus que Dieu n'y gagne. Jean Lionnet a raison: et Huysmans ne se montrera aucun moment aveuli et piteux comme tant d'autres littérateurs qui n'ont apporté à Dieu que des

restes trop de fois réchauffés et accommodés à trop de sauces littéraires. Mais est-il vrai que « Huysmans, audacieux et indisciplinable représentant d'un art tout moderne, non seulement ne semble pas gêné par le catholicisme, mais y puise une force neuve, et une plus heureuse hardiesse » ? Ah ! pardon !

Marquons nettement ce qu'il importe de ne pas dissimuler. Dans ses romans catholiques, s'il est une chose dont nous nous passerions, je ne dis pas volontiers, mais sans trop nous plaindre, c'est la peinture ou la description des cérémonies du culte ou des exercices de l'âme. Sachons reconnaître que ce n'est pas sans les surcharger qu'elles encombrent les nouveaux ouvrages de Huysmans. Et si l'écrivain ne nous paraît pas indigne de l'admiration que nous lui réservions naguère, c'est parce que souvent il veut bien discerner des hommes dans les moines parmi lesquels il se complaît maintenant, et, dans ces moines, rechercher surtout pour les analyser, avec quel relief ! les hommes qu'ils sont. Et si l'écrivain parfois nous paraît mériter mieux encore que l'estime littéraire que nul ne balançait à lui attribuer jadis, c'est lorsqu'il oublie comme par hasard moines et plain-chant, art gothique et travaux de bénédictins pour revenir, d'un pied léger, à la vie de notre temps. Alors, ses peintures sont d'une vigueur sans pareille, d'une jovialité malveillante à laquelle personne assurément ne peut rester insensible. L'art de Huysmans s'est perfectionné encore, nous le jurerions. Mais si sa force s'est renouvelée, s'il est hardi avec plus de bonheur, ce n'est pas à cause, c'est en dépit de sa conversion.

Donc Huysmans, de plus en plus dégoûté des mœurs contemporaines et des nourritures parisiennes, s'est évadé du monde moderne pour s'approcher aussi près que possible de Dieu, s'est évadé aussi de la rue de Sèvres pour aller vers quelques abbayes où l'on se purifie en vue de l'avenir, et où l'on peut manger en

somme avec une saine sobriété. Le voici au Val des Saints, suivant les offices, conversant avec les moines, s'intéressant à leurs intérêts, faisant de leurs affaires ses propres affaires et devenant oblat parce que sa conviction l'entraîne doucement à l'oblature, et aussi parce que l'influence du milieu s'exerce sur lui et qu'il est assez disposé à consentir pour son salut tous les sacrifices qui n'exigent point un exorbitant héroïsme et qui le laissent à peu près maître de lui. Il coulerait à l'ombre de l'abbaye bénédictine une vie douce entremêlée de cérémonies religieuses, de voyages à Dijon, de dissertations savantes ni plus ni moins que rétrospectives et d'occupations botaniques, et il préparerait d'autres livres avec quelque embarras, car ce sujet de religion et de mystique s'épuise ; mais le gouvernement ne permet pas que se prolongent ses loisirs studieux et pieux, car il expulse les congrégations, ou plutôt, les bénédictins préviennent l'exil possible par l'expatriation. Et Huysmans, privé de ses moines, prend le train pour Paris où il habitera désormais un appartement modeste, mais clair et sec...

Ce retour de J.-K. Huysmans à Paris n'est pas un mauvais effet de la loi sur les congrégations ; car, franchement, avec tout cet appareil d'érudition religieuse, il n'y avait plus de roman possible ! On sent bien que toutes les controverses sur la science des bénédictins dans les temps symboliquement obscurs du moyen âge, que les exposés congruents de vies de saints injustement oubliés, et de hauts faits de saintes qui n'ont pas toute la réputation qu'elles méritent, que les catalogues raisonnés de vieux livres de vieille mystique, que les dissertations de peinture, que la botanique elle-même (car Huysmans, dans le désœuvrement de sa conversion, devient botaniste) on sent bien que tout cela et le reste sont superfétatoires, adventices, merveilleusement attrayants d'ailleurs, et prodigieusement « suggestifs », pour employer un mot dont je regrette qu'il soit démodé, car il rend, croyez-

moi, de grands services. Ce bon Huysmans, romancier expert, déballe cette marchandise par petits paquets : « Eh bien ! ma bonne madame Bavoil, si nous parlions du plain-chant dans la belle époque ! — Mais certainement, notre ami, et pendant ce temps le fricot pourra cuire à son aise. » Et voilà avec quels procédés on maçonne tout de même un roman de quatre ou cinq cents pages ! En réalité, il y avait dans tous les développements de la conversion de Huysmans le sujet d'un roman, d'un extraordinaire roman. Il a dilué ce qu'il fallait resserrer, et mélangé le roman avec l'essai, avec l'exposé critique et d'ailleurs enthousiaste de toutes les grandes machines dont s'agrémentait la religion dans les temps où l'on savait vraiment être religieux...

Mais on est indulgent à ce défaut, car c'est un défaut de Huysmans ! et on voit bien qu'il est de Huysmans ! On pardonne même très volontiers une certaine monotonie qui provient de ce que c'est toujours le bon Joris-Karl qui s'exprime par la bouche de chacun de ses héros. Oui, c'est toujours Huysmans qui parle, soit que nous entendions le P. Felletin, soit que nous soyons admis à la joie d'écouter la sympathique Mme Bavoil, gouvernante et confidente de l'oblat Durtal.

C'est ainsi que le P. Felletin expose des opinions sans charité sur les paysans : « Écoutez ceci, madame Bavoil... Le paysan est privilégié dans ce village ; eh bien ! il est si bête... » Ou bien, le P. de Fonneuve fait en ces termes sa profession de foi musicale : « Je refuse de participer, moi et les miens, à ce concert. Il existe une liturgie bénédictine que je ne souffrirai pas de voir sophistiquer par je ne sais quelles turelures... » Et on ne sait plus si c'est lui, ou Durtal, ou Huysmans qui s'écrie : « Il nous faut des savants, des lettrés et des artistes, des personnes qui ne soient pas exclusivement des dévots. Pas de marguilliers édifiants et de sacristes pieux ! »

Et lorsque Durtal gémit avec sa verve accoutumée sur les conséquences qu'il subira de la loi sur les congréga-

tions : « Un vrai moine n'a qu'une patrie, son couvent. Qu'il soit en France ou à l'étranger, peu importe, puisqu'il ne devrait pas sortir de sa clôture ; l'exil ne le changera donc pas ; sauf qu'il boira de la bière au lieu de vin, à table, sa vie sera la même ; les novices, eux, se consolent à l'idée de voir du pays : ce sont des enfants que les voyages amusent ; mais nous, c'est notre existence par terre, avec le carambolage de cette sacrée loi, c'est le déménagement, le chambard... » on n'est pas peu surpris alors, d'entendre la bonne cuisinière Bavoil répliquer : « Oui, on peut s'apprêter à manger de la vache enragée d'âme ! ! ! » Et tout cela est peut-être bien du réalisme un peu faux !

Mais Huysmans a vu les moines tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être. Il les a décrits avec une stupéfiante vérité. Il a discerné en eux des hommes, de braves gens qu'une piété extrême n'a pas affranchi des petites faiblesses humaines. Sa fervente conviction religieuse ne l'a point détourné d'être un observateur sans égal. A-t-il trahi, de la sorte, ceux qu'il admire et qu'il aime ? Non pas. En les rapprochant de nous, en les assimilant davantage à notre pauvre humanité, il les a faits tout à la fois et plus sympathiques, et plus vrais, et plus vivants. Il a évité, en artiste maître de lui, les poncifs de la religiosité. Il a peint, non les moines idéaux et falots dont se peut à la rigueur contenter une littérature anémique, mais les moines véritables de notre temps, de notre pays, de notre monde. Et son livre restera comme un document au plus haut point précieux sur un milieu qu'on observe rarement de près et avec soin, sur un milieu que l'on connaît mal. Ah ! qu'ils vivent, ses moines de toutes catégories et de toutes physionomies, depuis l'Abbé diplomate jusqu'aux petits aspirants enthousiastes ; qu'ils vivent, aristocrates ou bien peuple selon leurs origines, atteints de la maladie du scrupule ou se laissant aller pacifiquement vers Dieu, confiants en eux-mêmes, en leur bonne volonté et en leur probe vul-

garité native! Il analyse à merveille leur noblesse morale ou leur grossièreté physique, et chaque trait s'accentue sans qu'ils fassent le moindre effort pour cela :

Dom Ramondoux, le maître de chant, entra. Il serra la main de Durtal, qui exécrait en lui le redoutable braillard qu'était le chantre...

Dom Ramondoux était un Auvergnat redondant et jovial. Il avait une encolure de taureau, un estomac cambré sur un ventre en bombe. Ses yeux proéminaient, glauques, sur un nez retroussé à la Roxelane; ses bajoues pendaient et d'énormes bouquets de poils roux jaillissaient des fosses des oreilles et des antres du nez.

Au moins, voilà un homme! Et Dom Ramondoux, si laid, est peut-être un brave homme. Ah! Huysmans aurait pu employer le style lessivé que certains cuistres exigent pour certains sujets, pommader sa phrase, introduire en ses pages ses bondieuseries fadasses qu'il exècre si justement! Qu'il faut lui savoir gré d'avoir évité cette mysticité de commande et de contrebande! Et comme grâce à lui, grâce à sa vision si aiguë, comme on dit, grâce aussi à ses procédés de peinture, à tout ce qui constitue sa manière, comme dans tous ces moines uniformisés par la règle stricte et l'identité des croyances, comme nous voyons persister les individus ! Pour cela, son livre est supérieur à tous les autres sur des sujets analogues... Jamais nous ne fûmes admis ainsi qu'aujourd'hui à l'intimité des cloîtres!

Et jamais mieux nous n'avons compris Huysmans lui-même. Il est, au fond, le héros de son ouvrage : et vraiment, il « ne fait pas de façon », avec nous. Convenons qu'il nous laisse incertains sur les raisons les plus profondes de ses élans mystiques et de sa passion effrénée pour les plus pures cérémonies du culte catholique! Mais il ne s'en fait pas accroire et il ne nous en fait pas accroire. Sa psychologie se définit, se précise, et c'est bien lui qui le veut. Lui est plus vivant encore que tout

les personnages qui lui font un pittoresque non moins qu'édifiant cortège. Voici, ah! le voici bien, notre cher Joris-Karl, notre familier Huysmans, avec toutes ses convictions étroites et furibondes, ses abandons, ses égoïsmes, ses railleries, ses mépris, ses souhaits, ses rêves, son penchant irrépressible à voir toutes choses ainsi qu'elles sont dans la vie contemporaine : la trivialité adultérant toujours l'idéal ! Nous le voyons aussi avec ses pauvres petites ambitions de tranquillité relative et de relatif confortable, et son sens suprême, admirable, de la caricature qui déforme la réalité, mais tout de même ne la dénature point ! Ah ! Huysmans, Joris-Karl Huysmans, si près, si près de nous !

On sait bien pourquoi il est aussi disposé à frayer avec les « durs à cuire du bon Dieu », « les vieux grognards de la religion » qu'avec les esthètes de la mysticité. C'est d'abord parce que Folantin persiste en Durtal. Le voici geignant sur sa femme de ménage, indolente et soiffarde qui aggrave la pitoyable qualité des comestibles par sa façon déréglée de les cuire. Aussi avec quelle joie cordiale il accueille Mme Bavoil, gouvernante en disponibilité de l'abbé Grévésin, Mme Bavoil dont les talents culinaires ne furent pas inutiles à ses progrès dans le catholicisme. Le tableau de l'arrivée de Mme Bavoil au Val-des-Saints est un chef-d'œuvre violemment coloré...

Et Durtal est exclusif en ses goûts, comme toujours nous avons connu Huysmans. Sa passion pour les moines détenteurs de la vraie tradition musicale ne lui permet pas de sottes indulgences pour le reste du clergé et du monde. Le curé séculier « écope » fortement : « Il m'a produit l'effet d'une jeune paysanne assez mal élevée, mais qui ferait ce qu'on appelle en argot parisien sa « tata ». Il a une façon de se tortiller sur sa chaise, de coqueter, de jouer de l'éventail, d'esquisser des gestes de fillette qui appréhende, tout en le désirant, un rapt, qui ne me dit rien qui vaille. » L'évêque Le Nordez est, lui aussi, jugé avec une vigoureuse simplicité : « Je le

connais, cet églisier; et je vous assure que nous allons avoir avec lui l'ardélion des cultes : ce que M. Triaurault, si à plat ventre, pourtant, devant le gouvernement, va apparaître tel qu'un évêque indépendant en comparaison de celui-là ! » Quant aux hobereaux, ils sont sommairement condamnés. Que les voici bien, « les gourdes armoriées », « les noblaillons du cru » ! « Le très noble baron des Atours, accompagné de sa famille, entrait. Il jetait un regard protecteur sur ces manants qui s'effaçaient devant lui ; sa face de vieux capitaine d'habillement s'abattit, une fois agenouillé, au premier rang des chaises, entre ses dix doigts qui bientôt se déjoignirent, les uns pour tirer la brosse à dents de sa moustache, les autres pour caresser la boule lisse de son crâne. Sa femme était d'une distinction problématique et sa fille d'une laideur sûre ; elle ressemblait à la maman, avec quelque chose de plus provincial encore et de plus gnolle. »

Naturellement, les parlementaires qui pourchassent les congréganistes et le plain-chant ne lui inspirent aucune indulgence. Il convient que les séniles mattassins du Luxembourg ne valent pas mieux que les pernicieuses malebêtes de la Chambre. Il est sans respect pour les galope-chopines de l'extrême gauche. On sent qu'il n'estimera jamais beaucoup les sénateurs : « La Chambre avait trouvé dans le Sénat son sosie d'opprobres. Un sous-Trouillot, du nom de Vallé, avait rempli, avec quelques terrines de son eau de vaisselle, l'auge de la rue de Tournon, et les vieux glandivores s'étaient ventrouillés dans le purin de cette éloquence et avaient voté haut la patte, la loi. » — Ah ! Huysmans, facétieux Huysmans !

Et oncques ne vit-on mystique plus pratique. S'il s'en va à Dijon quérir de la chartreuse verte, « le plus pressé, pensait-il en sortant de la gare, c'est d'aller entendre la messe à Notre-Dame ; ce après quoi je m'attarderai longuement auprès de la Vierge Noire, car *j'ai bien des heures à tuer.* » Par moments, « c'est égal, s'écrie-t-il en allumant une cigarette, il convient d'avouer

que, comme descendant des oblats, des premiers siècles, je suis plutôt débile ». En effet, il est enclin à ne pas trop se prendre au sérieux : « Oui, parlons-en, vous vous fichez de moi, mademoiselle l'oblate », dit-il à Mlle de Garambois. En rien, d'ailleurs, il ne tolère d'être gêné. Il raille les dangers de son genre de vie, agréable à Dieu : « Oui, l'on devient des ronds-de-cuir pieux et l'office lui-même sent la conserve, avec ses psaumes marinés dans la saumure de leur chant. Mais il ne souffre pas les « enfants de Marie » qui goualent les fariboles du curé et braillent dans l'église des rigaudons... Et pour tout dire, jamais ne le quitte la pensée de cette terrestre existence. Il est adroit à mener, d'ailleurs, la vie en partie double ; et le jour où il vient de se faire recevoir oblat, il ne songe qu'à une chose, c'est qu'il a oublié d'avertir la mère Bavoil qu'il déjeune à midi au monastère...

Et quand il sait que la congrégation quittera le Val-des-Saints, il s'attriste à l'idée qu'il devra, lui aussi, déguerpir. Il fait des projets, et la religion, alors, n'est que secondaire : « Je tâcherai de choisir un quartier tranquille, d'y dénicher un logis clair et sec, *à bon compte*, près d'une chapelle, s'il y a moyen. » Et il s'inquiète : « Arrêter un appartement, c'est facile à dire... Il sera nécessaire de découvrir sa niche dans un vieil immeuble, mais, alors, c'est l'humidité, le manque de jour, l'incommodité des pièces mal distribuées, difficiles à chauffer ; c'est la glacière et c'est le cabanon !... »

Tels sont les soucis profonds de cet oblat. Ils touchent et ils égaient. Et les romans de Huysmans nous passionnent encore dans la mesure où, en Durtal nous reconnaissons Folantin, — Folantin, assagi si possible, de santé moins délabrée, d'une philosophie un peu enrichie, mais grinchant et raillant sans cesse, prêt à sourire douloureusement de tout. Nous éprouverons le plus vif plaisir à retrouver encore Durtal quand, de nouveau, il aura vécu un an ou deux dans Paris.

14 mars 1903.

QUELQUES JEUNES : LÉON FRAPIÉ PIERRE DE QUERLON, PAUL LÉAUTAUD JEAN DE LA HIRE

Pierre de Querlon : *les Joues d'Hélène.* — Paul Léautaud : *le Petit Ami.* — Léon Frapié : *Marcelin Gayard.* — Jean de la Hire : *l'Enfer du Soldat.*

Au reste, je ne sais pas si M. Léon Frapié est tout à fait jeune. Mais on peut se tromper sur l'âge d'un écrivain et on mérite d'être encouragé dans son erreur lorsqu'on a seulement l'intention de lui attribuer le plus de temps possible pour développer un talent qu'un seul ouvrage suffit à dénoncer et pour s'acheminer à cette gloire qu'il importe que nous souhaitions à tous les romanciers estimables, — et qui ne peut cependant être attribuée qu'à un très petit nombre d'entre eux, d'abord parce qu'une foule de gens qui n'en sont pas dignes l'usurpent par des procédés abominables, et ensuite, cette contestation est plus grave et plus douloureuse, parce que les romanciers qui aspirent honnêtement à la gloire et que leur littérature, aussi bien, rend dignes de la conquérir et de la conserver, sont trop nombreux à se partager les faveurs distraites et dispersées de la masse mouvante des lecteurs... Voici pourquoi M. Léon Frapié... mais vous lirez son roman dont le titre falot : *Marcelin Gayard...*

Et donc, la France n'est point dépourvue de jeunes romanciers qui ne sont pas sans s'efforcer de cultiver

en eux un talent original : Pierre de Querlon, Jean de la Hire, Paul Léautaud, et, moins jeune peut-être, M. Léon Frapié qui les domine. Ces jeunes romanciers sont des écrivains, j'entends qu'ils ont vraiment le goût d'écrire, et l'aptitude à écrire et qu'ils ne se piquent point d'être des romanciers parce que cela, considéré d'un certain point de vue, est peut-être demeuré apparemment plus noble et à la rigueur plus séduisant que d'être épicier. Ils sont écrivains, mais voici qu'ils sont par surcroît hommes de lettres, et que l'homme de lettres en eux commence de gêner l'écrivain, de lui causer un préjudice qui pourrait s'accroître ; et de lui jouer enfin quelques mauvais tours dont ils sont déjà les victimes — à leur insu.

Ils s'introduisent eux-mêmes dans leurs ouvrages, et leur présence est tout à fait indiscrète. On sait l'humour délicat de Pierre de Querlon qui naguère s'exprimait avec bonheur dans *la Liaison fâcheuse*. Pierre de Querlon écrit avec brièveté des romans sans complication. Il étudie des hommes et des femmes que n'encombrent pas des passions trop violentes, qui dans leurs sentiments pas plus que dans leurs paroles ne mettent aucune emphase, qui aiment, vivent, sourient et souffrent sans songer que leurs vies, leurs amours, leurs sourires, leurs douleurs pourraient bien passer à la postérité, ou, ce qui ne revient pas tout à fait au même, devenir sujet de littérature.

Et telle est l'histoire ou, si vous voulez, l'historiette qui nous est contée dans *les Joues d'Hélène*. Mais d'abord pourquoi *les Joues d'Hélène?* Je suis maladroit à discerner les motifs secrets d'un titre pareil, je dis les motifs secrets, car un tel titre ne se justifie par aucun motif évident. Mais il faut renoncer à exiger des romans un titre que le sujet appelle. L'homme de lettres intervient toujours pour imposer à l'écrivain une inspiration mauvaise et l'écrivain cède immanquablement avec une nonchalance inconsciente d'elle-même. Donc, il faut que

le titre étonne, surprenne, ahurisse un peu. Et je consens volentiers à l'emploi de ce petit procédé, mais encore faudrait-il veiller à ce que le lecteur n'ait pas l'obsession perpétuelle de chercher pendant tout le temps qu'il lit le roman lui-même quel put bien être, si toute raison manque, le prétexte qui entraîna l'écrivain à choisir le titre singulier, et à nommer : *les Joues d'Hélène* un roman où il est bien question d'Hélène, mais fort peu question de ses joues.

Bref, Hélène est la jeune et sérieuse épouse d'un libraire avantageux de la rue Guénégaud, Marcel Ravelin. Elle aime son mari, qui ne l'aime pas moins, mais aime également Georgette Bornet, veuve chargée d'attraits. Hélène connaît depuis longtemps la trahison de son époux séduisant et volage ; et elle ne dit pas tout ce qu'elle en pense. Elle souffre en revanche, elle souffre doucement, tout en surveillant la boutique et la cuisine, les cravates de son mari et le reste. Elle est une ménagère modeste, et une femme charmante dans le genre grave et petit bourgeois. Le commis de la librairie Valère adresse à son patron des reproches familiers que celui-ci accepte et dont il ne tient pas compte. Et souvent sous le fallacieux prétexte d'aller faire des achats de livres ou des ventes en gros, Marcel Ravelin passe ses après-midi dans la petite chambre de la rue de la Tombe-Issoire où l'attend à l'accoutumée Georgette vraiment amoureuse, et toute souriante de son amour modéré, mais câlin. Et lorsque Marcel réintègre au crépuscule le domicile conjugal et boutiquier, il est tout guilleret, tandis qu'Hélène est plus mélancolique. Hélène cependant, dont l'amour est grand, se sent au fond du cœur une mansuétude infinie à l'égard de son mari trop séduisant. Marcel, qui est bon garçon, et qui ne laisse pas que d'aimer sa femme parce qu'elle l'aime sans acrimonie, et qui voudrait tout le monde heureux, parce qu'il est heureux lui-même, Marcel se sent pris d'un remords bénin qu'il chasse en songeant à son prochain rendez-

tous sans malice avec la bienfaisante et tendre Georgette.

Mais soudain Georgette meurt, d'une façon bourgeoise et banale. Une fièvre typhoïde la tue en quelques semaines. Et Marcel est privé de sa maîtresse, avant même qu'il ait pu s'habituer à l'idée que sa maîtresse lui manquerait un jour. Il sent dans son existence un grand vide, et le commerce des livres lui paraît d'abord dénué de tout charme excitant. Puis le printemps revient, ramène la quiétude en son âme. Hélène qui fut bonne parce qu'elle le sentait endolori, Hélène tout doucettement se rapproche et ce sera désormais un excellent ménage de petits libraires de la rue Guénégaud. Et nul drame désormais, nul drame ou nulle comédie ne traversera leur existence, qui ne pourra plus fournir un sujet de roman.

Qui sait cependant si Pierre de Querlon ne trouvera pas en elle un sujet et même un roman, car il excelle justement à traduire en récits gentiment romanesques la petite vie régulière de braves petites gens qui ne sont point des héros de romans. Avec quelle sûreté d'observateur adroit il pénètre dans leur intimité. Comme il comprend ces êtres simples, et comme il sait les animer et les peindre ! Il note leurs caractères avec une habileté profonde, et aucune de leurs attitudes négligeables n'échappe à son attentive perspicacité. Pierre de Querlon est un interprète sans pareil de leurs modestes âmes, et il marque avec une exactitude qui ne s'en fait pas accroire, mais qui est charmante, les menus incidents de leur vie quotidienne, et comment ces petits héros se dépensent tout entiers et vivent tout entiers en ces menus incidents. « Ayant piqué un chapeau sur ses cheveux, et ayant jeté sur ses épaules un collet de drap beige, Hélène sortit pour aller chercher le déjeuner.

« Et sur les trottoirs étroits de ces rues encombrées, elle va de son pas régulier, le filet de provision sous le bras et la jupe un peu troussée montrant son court soulier de toile grise.

« Elle est très fière d'être une petite maîtresse de ma son, de savoir diriger un ménage et tenir une boutiqu d'aller faire son marché.

« Sa vie est monotone et faite seulement des pein et des joies du travail quotidien. Et, le dimanche, elle s repose ; quelquefois son mari la mène par le bateau Saint-Cloud ou à Charenton. »

Et voilà toute une vie, toute une âme, tout un roma Et ce sont incessamment de petites notations simples précises, comme des effets de lumière nuancée sur u tableau délicat et minutieux. Et un style simple et préci et pur, un peu sec, presque classique, décore ce réci modéré comme la vie et les sentiments des personnage Mais tandis que Pierre de Querlon s'abandonnait na guère dans *la Liaison fâcheuse* à son humour indulgen qui ne forçait pas les effets et promettait une origina lité précieuse et raffinée qu'auraient goûtée à loisir le gens de loisir, il gâte un peu, dans *les Joues d'Hélène* cet humour et cette originalité. Il était l'écrivain qui n' envers ses héros réduits que l'ironie imposée par l souci de la vérité ; il est aujourd'hui trop souvent l'écri vain qui raille ses héros, qui les « blague » et prend pou disserter d'eux un petit air supérieur ; et il développ son humour d'après les procédés surannés d'Anatol France : sa personnalité se diminue par une imitatio inutile et une dangereuse affectation, et ses personnage eux-mêmes parlent en certains moments d'oubli un langage de littérateur qui a beaucoup lu et qui dans se phrases ne laisse rien au hasard de ce qu'il peut lui enlever par un travail ami de la méticuleuse perfection...

« As-tu les fiches de M. Turrel ? demanda Marcel e ouvrant la porte.

— C'est ta femme qui les a faites, dit Valère (le commis)... Tu sais bien qu'elle n'était pas avec toi, dimanche, à Charenton, mais qu'elle était restée ici pour faire la besogne. Tu sais bien qu'hier elle a veillé jusqu'à minuit pour l'achever. Et tu n'étais pas là non plus *pendant*

-'elle travaillait sous l'abat-jour, les yeux clignotants, ı tête lourde, triste, harassée comme une ouvrière à la ìche... »

Vraiment, ce petit commis s'exprime avec beaucoup 'élégance concise : et il a un peu trop de littérature.

*
* *

Les héros de Jean de La Hire n'en ont, en revanche, ›as assez — non plus que Jean de La Hire lui-même.

Si les livres de Pierre de Querlon sont délicats et un ›eu poussifs, les livres de Jean de La Hire sont violents, ,rès vulgaires et un peu grossiers. Évidemment, vous ne ferez jamais croire à Jean de La Hire que le goût est une qualité littéraire. En tous cas, il vous répondra qu'elle ne peut être que la qualité des médiocres. Et il ne consentira jamais à être, de la sorte, systématiquement médiocre... Au reste, ce lui serait assez difficile.

Jean de La Hire improvise des romans avec une verve abondante et, à cette heure, inquiétante. Il n'en publie pas moins de trois dans une seule année. C'est beaucoup de romans pour un bien petit nombre de mois. Au surplus, le temps ne fait rien à l'affaire. Ce qui, malheureusement, n'est pas négligeable, c'est le choix du sujet.

Jean de La Hire entreprend à son tour, et même un peu avant son tour, de réformer la société. Au fond, il a raison ; et il n'est pas de bonne volonté superflue. Il écrira donc un roman social. C'est déjà fait, car Jean de La Hire a fini d'accomplir un projet avant même qu'il se soit entièrement résolu à le réaliser.

Il vient d'être soldat, il fut infirmier militaire. Il décrira donc l'hôpital militaire, *l'Enfer du Soldat.* La description nous donne grande envie de ne point entrer dans cet hôpital. Elle est pessimiste, encore que que joviale. Et son pessimisme effréné, pour être relevé

de facéties, est sans doute épouvantable. Mais, comme Jean de La Hire est extrêmement sérieux et d'une sincérité impétueuse, digne de toutes les sympathies, nous ne songeons pas à nous « indigner inconsidérément contre les brutalités de description et de langage que l'on trouvera dans ce roman ». Nous ne nous indignons pas, nous sourions plutôt. Mais nous demandons si on peut véritablement écrire des romans sur les différentes façons de prendre la température, l'analyse des urines, le fleurissement des abcès, ou les périodes de telle autre maladie... Quant à moi, je ne le pense pas.

Je tiens pour vrais tous les faits allégués par M. de La Hire, et je conclus qu'on ne saurait trop réformer les hôpitaux militaires. Je serais beaucoup plus ému si ces faits étaient consignés sobrement dans un rapport, et j'aurais beaucoup plus de hâte à voir réformer les hôpitaux... Enfin, il y a longtemps qu'on l'a dit, pour faire œuvre d'art, il faut faire œuvre de choix, et M. Jean de La Hire n'a pas fait œuvre de choix.

Mais quelle vivacité extraordinaire de récit! quelle vie vulgaire et forte! Jean de La Hire a ce don : la vie qui promet un vigoureux romancier. Il a bien tort de croire que la vie est intensifiée par les déploiements échevelés d'un naturalisme exubérant de Méridional. Elle ne serait point diminuée si Jean de La Hire prenait le temps d'écrire avec correction. « Sainte-Claire glissa rapidement sur la pente de l'abdication de toute dignité. » Oh! oh!

En attendant le style, pourquoi l'écrivain exagère-t-il encore ses affectations déplaisantes d'homme de lettres? Son héros Sainte-Claire, qui occupe tous les romans de La Hire avec des airs de propriétaire, est, lui aussi, un jeune romancier qui obtient avec une facilité remarquable tous les succès. Il lui suffit de paraître pour vaincre. Décidément, il remporte de trop fréquentes victoires, et il est trop satisfait de vaincre et de vivre. Voilà-t-il pas que dans *l'Enfer du Soldat* une

douce religieuse, la Sœur Marie-des-Anges, « tombe amoureuse » de cet irrésistible « fiflot », à le regarder seulement de profil. Et l'homme de lettres (ah ! combien homme de lettres !) proclame avec une puérilité exaspérante et une pénible confiance en soi-même : « Marie-des-Anges lui plaisait... De plus, elle était pour lui le fruit éternellement défendu dont la saveur se parfumait violemment de sacrilège. Ah ! posséder une sœur de charité ! etc., etc. » Et cela continue... et il y a une suite encore, et il y a une fin, car Sainte-Claire franchit, comme il l'écrit en son style, la barrière sacrée du costume religieux ; et tout cela est parfaitement désobligeant.

Cependant Jean de La Hire pourrait être un romancier très vibrant et très fort. Puisse-t-il être un peu moins homme de lettres, un peu plus écrivain ! Mais je lui fais crédit de quelques mois : car il est tout entier aujourd'hui adonné à son devoir social. Il dédie *l'Enfer du Soldat* au général André : « Monsieur le ministre, *afin qu'avec toute la France vous lisiez ce livre*, je mets votre nom en tête de la première page... » Je ne sais pas si toute la France ou le ministre lira le livre. Moi, je l'ai lu. Je ne regrette qu'à demi ma lecture.

*
* *

On devrait lire *le Petit Ami* de Paul Léautaud, fâcheusement caractéristique, j'ai hâte de le dire, de la manie des jeunes écrivains d'avoir des prétentions, des affectations, et toutes sortes d'impertinences de l'homme de lettres. Il y a à travers tout cet ouvrage un dandinement continu qui agace, une satisfaction trop visible d'avoir et d'exprimer des impressions rares, qui ne sont vraiment pas celles de tout le monde... qui, en fin de compte, diminuent étrangement la valeur et l'originalité de ces impressions, car on voit trop que l'auteur se force

et ne cède pas exclusivement à sa nature... Il y a aussi une affectation un peu naïve, je le sens, mais non totalement pardonnable de se moquer des lecteurs, et même de soi, du livre aussi... qui détache les premiers des deux autres... Mais il faut bien que jeunesse se passe!

Et le livre de Paul Léautaud retient l'attention malgré tous ces enfantillages infiniment littéraires, justement parce qu'on devine en lui la vérité. Toutes les fois que Paul Léautaud consent à ne pas se montrer homme de lettres, l'homme de lettres le plus homme de lettres de Paris et du boulevard, il est en même temps un écrivain pittoresque, un psychologue curieux, et même un bon moraliste. Enfin son roman n'est pas la répétition de tant de romans banaux! Celui-ci, on peut en être sûr, est réellement inédit.

Paul Léautaud a une conception un peu particulière de la famille; mais les faits l'amènent nécessairement à cette conception inattendue et d'ailleurs amusante... Le Petit Ami est le fils d'un excellent homme de Montmartrois, voué à des occupations vaguement artistiques, et dont la vie est moins régulière que les habitudes. Tous les soirs, vers minuit, il passe à la Brasserie des Martyrs, et y loue d'occasion une femme de rencontre. Le Petit Ami est le fils sceptique d'une de ces femmes, non pas étonné d'être au monde, ni même de la façon un peu spéciale dont il y est venu. Son père l'élève tant bien que mal, s'en remet surtout aux soins d'une vieille bonne. Et l'enfant grandit dans des maisons où vivent des multitudes de filles, et toute son adolescence se passe aussi dans ces maisons, et du vaste monde il ne connaît vraiment que ce quartier. Il devient le petit ami de ses aimables habitantes. Mais il n'abuse pas de la situation, car — cette fois-ci, c'est heureux pour lui — il y a toujours beaucoup de littérature dans son cas. Les circonstances, qui pour lui sont prodigues de bizarreries agréables, lui permettent de connaître sa mère, qui a enfin bien tourné et bien réussi, s'est fondée vers quelque

Genève une belle famille, et il entretient avec elle un commerce assez nettement amoureux, orné d'un grand luxe d'analyses. Quant à son père, il ne s'occupe pas de ces détails.

Voilà, sans doute, un sujet inattendu; s'il n'était convenable de s'attendre à tout. Quand Paul Léautaud consent à le traiter sincèrement, son livre atteint à une surprenante originalité. Hélas! il ne consent pas toujours... Mais quels tableaux de la vie et du monde montmartrois! Ces tableaux paraissent dans tous les romans parisiens. Ici on croit les voir pour la première fois : Paul Léautaud les a presque renouvelés. L'âme du quartier des Martyrs est dans *le Petit Ami* et dans son auteur.

En dépit de toutes ses inexpériences entretenues par une application que rien ne lasse, c'est un livre. Il n'est point improvisé, jeté en toute hâte aux lecteurs. Celui de Léon Frapié est, plus encore, un ouvrage lentement élaboré. De Léon Frapié on ne connaît qu'un roman : *l'Institutrice de province*, d'une exactitude douloureuse. *Marcelin Gayard*, moins douloureux, n'est pas moins exact. Léon Frapié suit dans la vie un ouvrier, et comment cet ouvrier devient patron, puis employé, et comment les idées de cet ouvrier sont naturellement déterminées par les milieux qu'il traverse, les difficultés ou les facilités de sa vie... et c'est de l'analyse patiente et sage, un peu narquoise, pas plus qu'il ne faut, une description mesurée, légèrement souriante, un peu grise, le style d'un écrivain qui n'est pas, Dieu merci, l'homme de lettres... Et peut-être est-ce d'une prévoyance plus heureuse d'écrire comme Léon Frapié, de rares romans approfondis, dignes d'être lus et dont on se souvient sans bruit, que de façonner, à la manière de tant d'autres, des romans innombrables dont il faudra bien qu'un jour le lecteur se détourne avec fatigue et peut-être avec dégoût.

21 mars 1903.

ALFRED CAPUS ROMANCIER

Faux départ est un roman médiocre. *Années d'aventures* est un roman qui n'a pas plus de qualités que n'en possède *Faux départ*. Cependant, Alfred Capus est un excellent romancier parce qu'il a écrit *Qui perd gagne*. *Qui perd gagne* a été consacré par un éloge de Jules Lemaître. Jules Lemaître a nonchalamment déclaré que *Qui perd gagne* était, à peu de choses près, un chef-d'œuvre. — Aucun livre de nos jours n'est jamais un chef-d'œuvre qu'à peu de choses près. — Et cela a suffi. Cela ne prouve pas qu'on ait lu davantage *Qui perd gagne*. Mais cela prouve qu'Alfred Capus a eu tort de rééditer *Années d'aventures*. Il aurait dû rééditer *Qui perd gagne*. Mais chaque livre a son tour — et chaque réédition... Au fait il a dû rééditer, *Qui perd gagne*...

Il n'en est pas moins vrai qu'Alfred Capus a écrit un excellent roman, et que, d'ailleurs, il a obtenu de très grands succès comme auteur dramatique, et que cet excellent roman n'est pas celui qu'il propose aujourd'hui d'une façon cordiale et discrète à notre sympathique admiration. Mais *Années d'aventures* indique, sinon les meilleurs mérites littéraires d'un auteur que la chance n'a pas fui, au moins sa conception du monde, ses idées générales et même ses idées particulières, sa philosophie sans excès de complication, son style sans exagération de raffinement... La littérature d'Alfred Capus n'est jamais contradictoire avec elle-même. Cette

harmonie provient sans doute de sa simplicité : elle provient aussi de ce qu'Alfred Capus ne se force jamais pour exprimer de grands sentiments qu'il n'éprouve pas, ne se contraint jamais pour extraire de son aimable cerveau des pensées profondes qui n'y logent pas habituellement. Il cède à son tempérament, qui est celui d'un bon garçon, un peu vulgaire si vous y consentez, mais d'agréable compagnie, et qui prend, si l'on peut dire, la vie comme elle est, sans rechercher la signification qu'elle peut avoir.

Donc il fait évoluer modestement des héros modestes. Un jeune homme, qui s'appelle peut-être bien André Imbert, est fils d'un avocat parisien qui n'a point conquis la fortune en plaidant de rares causes, mauvaises plutôt que bonnes. Le père, égoïste sans affectation, inconsciemment et platement égoïste comme tous les héros de Capus, s'en va couler placidement ses dernières années dans une maison de campagne délabrée où, du moins, les vivres coûteront moins cher qu'à Paris, car il est essentiellement matérialiste, d'un matérialisme suffisamment grossier, comme encore tous les héros de Capus, et les fins de l'existence ne font point, à l'accoutumée, l'objet de ses méditations. Il abandonne donc à la vie parisienne, incertaine — mais, à moi mon salutaire optimisme ! — son jeune fils, étudiant en droit, pas plus niais qu'il ne convient, aussi paresseux que possible ; au demeurant, le meilleur fils du monde.

Le père Imbert a un frère, Émile Imbert, qui, jadis, a fait obscurément faillite, mais qui tire de cette faillite le plus grand orgueil parce qu'il conçut l'invention originale de désintéresser ses créanciers et parce qu'il réalisa cette mirifique invention. Le jeune Imbert est donc confié indolemment à la garde de son oncle. Et c'est ainsi que, non seulement, tout finit, mais qu'au surplus tout commence par s'arranger. O Capus ! voilà bien de tes coups !

En effet, vous vous y attendiez, moi aussi ! l'oncle

Imbert est un bourru bienfaisant, assez peu bourru, et moins bourru que bienfaisant. En lestant son neveu de quelques considérations trop répétées sur les faillis qui paient leurs dettes, il le place chez un vaudevillesque banquier qui ne manquera pas de lever le pied tôt ou tard, mais qui, en attendant, offre au jeune Imbert deux cents francs par mois et toute sa sympathie et, en supplément, toute sa protection, car, et c'est ici que cela devient véritablement épouvantable, il faut que tout continue à s'arranger.

Donc, André Imbert fait ses études de droit, et vaguement travaille chez son banquier, et le dimanche dîne en famille chez l'oncle Imbert. Il y rencontre Mme Borne et sa nièce, la gracieuse Henriette ; malgré son oncle, qui voudrait la marier à son viel ami Mignot, il l'épouse. Et les aventures commencent qui ne durent pas tant d'années qu'on pourrait le supposer, car, encore que les malheurs doivent toujours finir, Alfred Capus n'a pas le courage de rendre ses médiocres héros longuement malheureux. Il a si peu le courage de leur infliger ces fâcheuses et pourtant nécessaires expériences, que même aux instants les plus douloureux, il sourit, et nous sentons que de telles infortunes ne persévéreront pas et que, bientôt, prochainement, au chapitre suivant ou, qui sait ? de l'autre côté de la page, les héros souriront comme leur créateur.

En effet, tout s'obstine à s'arranger, je veux dire que tout se dérange ; mais il faut bien que les choses se dérangent pour qu'elles puissent, après cela, s'arranger. C'est uniquement pour cela que le banquier saute, sa caisse aussi, et que le brave et mol André se trouve sans le sou sur le pavé parisien. Péripéties et même vicissitudes. André, pendant plusieurs mois, se précipite d'un pas toujours mesuré à la recherche d'une place stable qu'il ne peut jamais découvrir : mais ne craignez, ah ! je vous en supplie, ne craignez rien. André Imbert est un bon garçon, Alfred Capus est également un bon

garçon et il ne ferait pas de mal même à un petit, à un tout petit héros de roman.

Donc, durant cette période difficultueuse, André Imbert devient père d'une fille, à moins que ce ne soit d'un garçon, car il faut bien qu'il ait des distractions en son infortune et que tout se dispose à s'arranger. Il devient père et sa paternité lui est une grande joie. A vrai dire, il éprouve ce qu'on nomme des besoins d'argent. Mais vous pensez bien que dans les romans de Capus, plaie d'argent est moins mortelle que partout ailleurs. Alors, il change d'appartement, il trouve dans un quartier populaire, mais attrayant, un appartement moins coûteux qui ne laisse pas que d'être agréable. En effet, ô optimisme! ô terrible optimisme! cet appartement situé sous les toits a la chance d'être bien exposé; il est aéré convenablement, cela est avantageux pour la saison d'été, et pendant l'hiver, comme toutes les gaines de cheminées montent le long du galandage, on est chauffé, et, ma foi! très bien chauffé à peu de frais. La concierge est la première à le faire observer. Mais, à défaut de la concierge, Alfred Capus le remarquerait tout de suite, car il veut du bien à tous les hommes et spécialement à ses héros.

Ne cessez donc pas d'être rassurés : les malheurs vont s'aggraver ; mais, non, ils se sont assez aggravés comme cela, il est temps que les choses montrent qu'elles doivent nécessairement s'arranger. André Imbert connaît donc les indifférences des camarades rentés; il trouve en revanche la bienveillance ronde ou carrée d'un ancien copain qui a mal tourné mais qui a d'autant mieux réussi — naturellement! c'est la vie, et la vie est bonne! — puisque ayant échoué à quelque baccalauréat, il est devenu marchand de vin, et il a une nombreuse clientèle qu'il mérite parce qu'il vend de bonne marchandise, ne la fait pas payer trop cher, et l'alcool est un aliment. André devient un peu voyageur en liquides, un peu employé de commerce, et aux pires moments de

son existence, il est sur le point de tomber dans la politique, mais les dieux et son oncle veillent sur lui. A peine va-t-il au Mont-de-Piété ; s'il a besoin de cent francs, il rencontre à cet instant un mortel dévoué qu les lui prête... Enfin, lorsqu'un ami a découvert pour lui à Bordeaux la « situation » sérieuse et plaisante, il s'arrête à mi-chemin, et il découvre comme par hasard une situation plus sérieuse encore et encore plus plaisante. Il est bien content, et sa femme aussi, et sa tante également, et nous sommes bien contents, nous-mêmes, car tout cela se prolongeait sans raison, et Alfred Capus est encore plus content que nous, car tout ce qui est utile à quelques-uns de ses semblables le réjouit, et vraiment il commençait à ne plus savoir que faire de ses héros !

Tout est donc arrangé. Il était temps! Il était pourtant temps! Effectivement, on ne s'intéresse qu'au loyal optimisme d'Alfred Capus. Tous les personnages de son livre sont falots et ont un peu l'air de le faire exprès. Ils paraissent, ils nous amusent par leurs petits ennuis, leurs soucis menus et leurs minuscules chagrins, puis ils disparaissent, on ne sait ni pourquoi, ni comment. Est-ce que, par hasard, Capus ne les aurait pas oubliés!

Cependant, parmi ces fantoches grossièrement gracieux, quelques-uns sont assez admirables de vérité ; mais je crois qu'ils le sont à l'insu de leur créateur. Alfred Capus n'a qu'une préoccupation, c'est que son roman finisse bien, très bien, comme dans la vie, eh oui! comme dans la vie! et que tous les événements et les héros s'acheminent à l'arrangement final et indispensable. Et ce qui est plus admirable que je ne puis le dire, c'est que, toujours à l'insu d'Alfred Capus, ses héros étalent un prodigieux égoïsme, et cet égoïsme étrange, colossal, presque épique, manifeste mieux encore que décidément si toutes choses s'arrangent ici-bas, c'est parce qu'elles veulent bien, et ainsi est mise plus complètement en lumière la simplicité de la conception

qu'Alfred Capus se fait de l'existence, sa simplicité et sa force.

André Imbert ne songe jamais qu'à lui, à lui seul ; il n'est soucieux ni de la misère imminente où vont choir sa femme, son enfant, la douce Mme Borne. Il attend les événements, il se tirera toujours d'affaire ! Son père est d'un égoïsme âpre, étroit, pacifique, mais pourtant farouche... Sa femme, l'exquise Henriette, est une jolie bête que conduit l'instinct. Elle aime son jeune et valide époux, et elle se moque du reste. Elle attend des jours meilleurs avec quiétude, et les nuits valeureuses dans le lit tiède la dissuadent de trop s'émouvoir des journées sans argent. Elle se remet à sa tante, Mme Borne, de trouver le pain quotidien, l'argent de la semaine, et chacun s'en remettant à l'autre des peines de la vie, c'est justement ainsi que tout finit par s'arranger. Bête bien portante, impassible, imperturbable et saine, Henriette se transforme en son sempiternel égoïsme : la jeune fille devient la jeune femme, la jeune femme devient la jeune mère. Et le sentiment de la solidarité familiale n'habite point son âme. Cette création d'Alfred Capus certainement est belle, mais n'est-ce pas qu'elle est involontaire !

Et, si des êtres sont particulièrement bons, Alfred Capus, sans le moindre effort, les fait absolument ridicules. La tante Borne, l'ange vulgaire du foyer dénué, est une caricature. Ses dévouements font rire et presque pleurer. L'employé Mignot, phtisique, étriqué, lamentable, adore Henriette. Il voudrait l'épouser. André lui enlève la femme et l'espérance. Et Mignot continue de vivre mélancoliquement. C'est lui qui trouvera une place pour son trop heureux rival ; c'est lui qui prêtera de l'argent avec une délicatesse émouvante et drôle. Et je vous assure qu'Alfred Capus, malgré lui, nous engage à rire de ce pauvre diable qui est un si bon diable... Toujours ainsi. Ce serait très immoral, si c'était systématique. Seulement, la conception que la vie est bonne domine, absorbe, efface tout le reste. Il y a

des gens heureux parce qu'ils ont de la chance. Et, à bien considérer les choses et les gens, presque tout le monde a de la chance ici-bas. Et s'il y a des malheureux, ces malheureux ont la chance de se résigner à leur malheur et ils sont heureux dans leur malheur et dans leur résignation. Et tout va bien, tout va très bien ! La chance moderne a remplacé la fatalité antique. C'est une fatalité qui sourit, et il n'est pire drame qui ne se transforme en un vaudeville assez doux.

Donc point d'immoralité, nulle immoralité d'aucune sorte. Ah ! le bon, le brave roman d'il y a dix ou quinze ans, qu'on peut lire en famille ! Pas d'adultère, même pas le plus petit, le plus passager adultère ! Aujourd'hui Henriette sauverait son mari de la misère, sa pendule du Mont-de-Piété, en sacrifiant sa vertu. Au reste, l'héroïne de *Qui perd gagne* consent ce genre de sacrifices, mais elle le consent sans malice et sans perversité. Henriette est une gentille petite brute virginale, qui ne saurait avoir l'idée de manquer de vertu et, tant la société est bien faite ! personne ne songe à lui inculquer cette idée pratique et fertile en résultats regrettables et bons. Nous avons changé tout cela ! Et, bien entendu, je ne parle même pas des commerçants abjects qui prospèrent ces temps-ci et dont les entreprises se fondent sur l'obscénité, je parle simplement de nos progrès normaux et inconscients dans l'immoralité... de ceux que nous accomplissons sans effort et parce que telle est la pente de notre décadence littéraire...

Naturellement, tout naturellement, le style d'Alfred Capus est comme son optimisme : il ne s'en fait pas accroire. Il ne travaille pas à être un style infiniment littéraire. Il ignore et dédaigne autant que possible l'écriture artiste. Il n'est pas plus raffiné qu'il ne faut. Il est simple et parfois de mauvais goût. S'il est vulgaire, convenons qu'il est discret. C'est un style distrait aussi et qui n'est point correct à chaque phrase. « Ces diverses suppositions se présentèrent alors avec net-

teté. » — « Le hasard l'avait jeté dans le monde de la finance avec lequel il n'était peut-être pas poussé (!) par une sympathie instinctive, mais en somme, cela constituait aujourd'hui un milieu recherché qui lui fournirait des clients lorsqu'il aurait été reçu avocat. » Et voilà! Mais qu'importe, puisque tout finit par s'arranger.

Et tant d'esprit anime ces phrases débraillées! Souvent esprit de vaudevilliste gai, ou si vous voulez jovial, quelquefois esprit très fin! « Le magistrat, pénétré de cette idée que le seul fait d'être innocent implique la possibilité d'être coupable... » Mais, comme Alfred Capus n'a jamais le loisir d'écrire bref, il ajoute et alourdit : « idée qui domine toutes les formalités de notre justice criminelle... » Ailleurs : « comprenant la défiance d'André, M. Georges lui donna les plus sûres garanties, avec les scrupules méticuleux et l'espèce de probité que parfois les gens qui vivent d'affaires louches apportent dans leurs canailleries... » Certes, l'expression n'est pas très « distinguée », mais la psychologie est très exacte, même très profonde, et l'esprit est très fin. Et c'est le genre d'esprit d'Anatole France. Alfred Capus est souvent une sorte d'Anatole France, sans art et même un peu sans littérature. En revanche, il a tant de facilité!

Tel le romancier obscur d'*Années d'aventures*. Tel le dramaturge glorieux. Celui-ci est né de celui-là. Toutes les pièces de Capus sont issues de ses deux premiers romans... Alfred Capus toujours identique à lui-même constitue une excellente utilité dans notre littérature contemporaine. Son œuvre n'est point très subtile ni très délicate; elle est coulante, abondante, limpide, aisée. Elle n'offusque ni les gens du commun ni même les purs lettrés. Sa morale ressemble à son œuvre : elle ne décourage ni les honnêtes gens, ni les autres. Tout est donc très bien. Puis, comme dirait l'abbé Delfour, chanoine et critique littéraire de Montpellier, ou d'un village voisin, Alfred Capus est un auteur extrêmement sympathique.

28 mars 1903.

IMMORALITÉ LITTÉRAIRE

Oh ! je sais, il sera toujours fort difficile de déterminer de quelle nature ils doivent être, les rapports, pourtant nécessaires, de l'art et de la morale ! Et c'est là un grand sujet de débats suscités perpétuellement par les moralistes, mais entretenus, s'il faut tout dire, par les artistes. Ces débats, je n'ai pas le prétentieux dessein de les clore. Et puis, il faut bien se réserver des sujets de discussion pour nos vieux jours ! Il faut même se réserver la joie d'affirmer alors des opinions énergiques et neuves sur des questions dont il devient, hélas ! davantage de saison de discuter !

Cependant, si je viens plaider ici, c'est plutôt les circonstances aggravantes contre ceux qui prétextent la liberté de l'art pour aller jusqu'aux confins de l'immoralité et même reculer les bornes de cette terre qui cesse justement d'être vierge depuis que le monde existe et depuis qu'il y a des écrivains, ce qui advint peu après, mais qui est aujourd'hui trop explorée, décidément ! Je sens bien qu'on me fera remarquer que les ouvrages contemporains où il n'y a pas du tout de morale (mais beaucoup d'immoralité et de la plus basse) sont aussi complètement sans art. Naturellement, et je le sais bien.

Mais, considérons les écrivains de plus haut, et voyons la littérature de moins bas. On pose un principe ferme, et on s'autorise de la fermeté du principe, afin d'être plus indulgent pour ses applications. Il vaut mieux

dire, en attendant une définitive solution doctrinale qui ne viendra peut-être jamais, que, suivant les époques, l'art peut redouter moins ou craindre davantage d'être un agent d'immoralité. Et nous sommes à l'heure précise où l'immoralité de l'artiste est plus pernicieuse...

Qu'il est donc aisé néanmoins de l'éviter, si on a seulement l'âme un peu bien située! On peut presque dire que nul sujet n'est complètement interdit à l'écrivain, pour peu qu'il possède la façon délicate qu'imposent plus que les autres les sujets qui ont moins de délicatesse.

C'est à quoi je songeais en lisant un volume récent de Paul Gaulot : *Amours d'autrefois*. Paul Gaulot est un écrivain discret et doux que n'atteignit point le charlatanisme de sa génération. Il se satisfait d'une réputation honnête et modérée. Et il continue sa tâche avec une allégresse pleine de mesure, dans un domaine qu'il cultive persévéramment avec sûreté, et non sans élégance, certes! Romancier, il est, en outre, historien. Mais de l'histoire il retient préférablement ce qui ressemble le plus au roman. Il a donc pénétré les intimités charmantes ou violentes de la vie royale aux derniers jours de la monarchie, aux premiers temps de la Révolution. Il reconstitua, pour l'écrire avec amour, l'histoire *d'Un ami de la Reine* (Marie-Antoinette, M. de Fersen). Il reconstitua pour l'écrire, avec quelque effroi où l'admiration se mêle, l'histoire d'*Un complot sous la Terreur* (Marie-Antoinette. Toulan, Jarjayes). Maintenant, il rétablit, dans leurs aimables détails, certaines amours d'autrefois.

Ses petites histoires graves ou badines montrent ce que furent l'amour et la passion dans ce XVIIIe siècle qui passe cependant pour avoir réduit l'un à n'être que le plaisir et pour n'avoir guère connu l'autre. Convenons que Paul Gaulot ne réduit pas tout à fait les aventures libertines à n'être plus que des berquinades. Tout de même, il orne de je ne sais quelle parure d'idylle les amours les plus vulgaires. S'il conte le dernier amour de Mme du

Barry avec le duc de Brissac, on se sent tout de sui attiré vers cette femme charmante, et presque vertueus qu'un amour exquis ennoblit encore. S'il nous fait pén trer dans les plus secrets sentiments de Mme Ducos pou son séduisant mari, le député girondin, la sensualité c ses lettres se décore d'une sensibilité si délicieuse qu'el nous semble presque virginale. Le joli langage d cette femme jeune amoureuse! Ducos, nommé député d la Gironde à l'Assemblée nationale, est parti pour Paris elle trompe par ses lettres les chagrins de l'éloigne ment. Quelles lettres! Elle écrit avec une simplicit adorable :

Je viens m'entretenir avec toi, mon cher ami, c'est un jouissance bien douce. J'attendais ce moment avec impa tience. Voilà le sixième jour que nous sommes séparés. me semble qu'il y a six mois. Quand reviendra le temps o nous nous reverrons plus tendres et plus amoureux qu jamais? Donne-moi des forces, mon tendre ami, pour soute nir l'intervalle qu'il y a encore à passer d'ici ce moment.

Je ne suis pas toujours raisonnable : ta cocote n'est pa sage, mais ne me gronde pas quand je suis triste. Je n'a pas les baisers bien tendres de Bobo pour me consoler. Ainsi tâche de compenser toutes ces douceurs par des lettre pleines de tendresse et d'amour, comme celle que tu m'a écrite...

Et elle insiste, la pauvre Cocote ; et elle songe encor à toutes ces douceurs, dont sa vie était enchantée.

Adieu, je compte sur ta parole et sur ton cœur pour ta fidélité, adieu Bobo, adieu Petit-Mami, Cocote t'aime et désir d'être aimée de toi ; tu sais que si tu cessais de l'aimer tu lui ôterais la vie. Adieu, je baise tes beaux yeux...

AGUITE.

« Aguite » ou « Cocote » — tendre simplicité! — ne tarde pas à devenir jalouse de Bobo, de Petit-Mami, doux noms murmurés jadis à l'oreille dans les premiers

ransports d'un amour partagé. Elle tremble pour la fidé-ité de ce gracieux mari, dans une ville comme Paris où ant d'occasions ne sauraient manquer, surtout à un léputé... Elle tremble, et ses lettres déclarent avec un précision touchante quelles sont ses craintes et quels sont aussi ses souvenirs. Et Dieu protège cette brave sensualité conjugale, nue, ardente, mais candide, hon-neur et force d'une nation !

« Adieu, mon tendre ami, je prie Dieu pour que tu te portes bien et que tu te conduises de même. Adieu, Bobo, aime ton Aguite; sois-lui fidèle et elle sera heureuse. Je baise tes beaux yeux, ta bouche... Tu ne me feras pas infi-délité, parce que ta pauvre Cocote mourrait de chagrin. »

Le bon langage loyal et sain! Comme la poésie de cet amour repose solidement sur des réalités... Et elle in-siste, la charmante petite femme :

« N'oublie jamais ta petite femme qui crains que tu ne cherches avec une autre le bonheur dont tu as joui avec elle.

« ... Adieu, aime-moi toujours, et que la promesse que tu me fis, la veille de ton départ, ne s'écarte jamais de ta mé-moire. Rappelle-toi ta pauvre Cocote couchée avec toi. Tu la tenais dans tes bras, et tu mêlais tes larmes aux siennes; tu lui promis de l'aimer toujours et de lui être fidèle. Ce sou-venir m'arrache des larmes, mon cher ami; mais l'espoir que j'ai que tu ne violeras pas ta promesse me fait vivre heureuse, et triste cependant parce que je suis loin de toi... »

... Et elle précise encore, l'incomparable petite bour-geoise qu'on ne saurait trop adorer; elle précise avec une impudeur pleine de retenue :

Mon ami, que ta lettre m'a fait plaisir! Il me semblait en la lisant, t'entendre et te voir. Ah! comme le baiser qui était dans le petit rond était doux! Petit-Mami l'avait mis de bon cœur, je l'ai bien connu. Je croyais te baiser sur ta bouche, mais il n'y a eu que le premier baiser qui m'a fait illusion, parce qu'après en avoir donné beaucoup, Petit-Mami ne me

les rendait pas, et je me rappelle que quand je t'en donne un, tu m'en rends deux... »

Et comme elle ne veut pas être en reste avec Petit-Mami, elle aussi trace un rond sur le papier : « Il y a un baiser bien tendre dans le petit rond. »

Traditionnels enfantillages. Enchantement obscur des générations ! Mais Cocote sait bien ce qu'elle veut dire :

Toutes les nuits, je rêve que je suis avec toi ; cette nuit encore, j'ai rêvé que nous étions ensemble. Je me réveille tout émue de plaisir, mais, hélas ! ce n'était qu'un songe. Ah ! je sens, mon ami, que j'ai besoin de toi... Quand je songe au bonheur dont nous avons joui, mon cœur s'échauffe, ma tête se monte ; je sens un feu qui me dévore, je brûle... Ah ! tu dois éprouver la même chose et savoir ce que je veux dire. Quand cela est passé, je suis triste et je n'ai envie que de pleurer. Quand cet état sera-t-il donc fini ? Hélas ! je ne peux m'empêcher de te faire cette question, quoique je sache bien que tu ne peux pas y répondre.

Heureusement, Cocote retrouve Petit-Mami dans Paris :

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leur peine !

Louable petit roman sensuel et matérialiste ! Qui donc blâmerait la vivacité singulière de ces sentiments qui se terminent en sensations ! Sensualité fraîche et pure, si morale ! Paul Gaulot l'édulcore, l'atténue ; et pourtant il ne dissimule rien de la vérité de la vie. Le réalisme bourgeois de son histoire devient idyllique, mais reste réel...

Même s'il narre les grossières amours d'une duchesse de Berry, son style garde une réserve qui rend tout possible et tout légitime, et nous sommes indulgents à la princesse. Ces débauches mêmes ne nous choquent pas ; mais ô triomphe de la moralité dans le libertinage ! nous

n'avons de répugnance que pour ses méprisables amants. Nous gardons du récit, où cependant sont omis peu de lestes détails, une impression austère,

Plus vulgairement, Paul Gaulot écrit les péripéties pacifiques de l'abstention conjugale dans le royal ménage de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Le mariage fut célébré le 16 mai 1770 à Versailles. Le soir, au souper, le nouvel époux, qui ne semblait point ému, mangea d'un grand appetit, comme à son ordinaire. Le roi Louis XV le remarqua et ne put s'empêcher de dire à son petit-fils avec un sourire :

— Ne vous chargez pas trop l'estomac pour cette nuit.

Mais le Dauphin répondit tranquillement :

— Pourquoi donc ! Je dors toujours mieux quand j'ai bien soupé.

Et, de fait, le repas terminé, l'élève du duc de La Vauguyon prit sa jeune épousée par la main, la conduisit jusqu'à la porte de sa chambre, et là, le plus simplement du monde, il lui souhaita une bonne nuit, et puis s'en fut coucher.

Le matin, la princesse de Guéménée, qui avait alors la direction du palais, entra d'assez bonne heure dans l'appartement de Marie-Antoinette. Point de Dauphin. La Dauphine était seule.

— Dieu me pardonne ! s'écria la princesse, il s'est levé d'aussi bon matin que de coutume ?

— Que voulez-vous dire ? fit Marie-Antoinette. On m'a beaucoup vanté la politesse française, mais je crois vraiment que j'ai épousé le plus poli de la nation.

— Comment ! il est levé ? répéta la princesse, qui ne comprenait pas.

— Non, non ! s'écria alors la Dauphine. Il n'a pu se lever, ici du moins, car il n'y a pas couché. Il m'a laissée à la porte de la chambre, son chapeau à la main, et m'a quittée bien vite, comme s'il eût été embarrassé de ma personne.

Elle ne le revit qu'au déjeuner.

— J'espère que vous avez bien dormi ? dit-il.

— Très bien ! car je n'avais personne pour m'en empêcher, répliqua-t-elle.

La politesse de Louis XVI dura plusieurs années. L'Europe enfin s'en mêla. Et Louis XVI, étant monté sur le trône, se résolut à faire ce qu'il fallait pour s'assurer des héritiers.

Il n'est que de conter sans malice. Le récit placide et circonstancié de Paul Gaulot ne nous laisse rien ignorer de tous ces incidents négatifs ; et, à aucun moment nous ne sommes sur le point de nous offusquer. Cependant, ce sont secrets d'alcôve qu'il n'était pas absolument séant que nous connussions.

* * *

Mais je sens trop quelles fautes de goût commettrait tel romancier contemporain, s'il narrait les aventures d'un mari n'ayant aucun goût pour ce genre de fautes qu'un mari est spécialement autorisé à commettre ! Hélas ! nous sommes enclins à tout adultérer de grossièreté. Est-ce conséquence lointaine d'un idéalisme benêt ? Quoi qu'il en soit, nous sommes des hommes, et après nous être beaucoup appliqués à faire les anges, nous nous sommes accoutumés à faire la bête, et quelle répugnante bête !

Sachons mesurer notre indispensable réquisitoire. Il est bien vrai que nous sommes entraînés à ne pas voir l'immoralité partout où elle va se nicher et qu'en revanche nous la plaçons où elle ne se loge pas. De longtemps nous ne vîmes nulle immoralité dans des « romans antiques » où cependant l'obscénité s'étalait comme à plaisir. Des commerçants trop hardis nous ont enfin contraints de ne plus persister en notre erreur, et il ne nous est plus permis de conserver notre aveuglement

Mais nous nous flattons toujours volontiers de ne rien découvrir d'immoral et moins encore d'obscène dans les gauloiseries, dans les gaillardises, dans les paillardises prolixes des contes de l'ancien temps ; et particulièrement le libertinage fin des récits du XVIIIe siècle semble ne jamais rien contenir qui nous puisse offenser. Je crois cependant qu'il faut distinguer. Les héros du temps passé, quoi qu'ils fassent, sont loin de nous et différents de nous. Leur mort purifie tous leurs gestes, idéalise un peu tous leurs actes. Les héros contemporains, au contraire, sont trop près de nous, nous ressemblent trop et, malgré nous, nous rapprochons trop leurs attitudes dépouillées d'artifices de nos attitudes les plus vulgaires. Oui, il est certaines heures où un héros contemporain, même innocent, nous paraîtra plus près d'être immoral qu'un roué de régence qui aurait pourtant mille intentions coupables.

Et cherchons bien, dissimulons le prestige qu'exercent puissamment sur nous les libertinages gracieusement désuets du XVIIIe siècle, nous trouverons parmi nous des auteurs qui savent traiter un sujet délicat avec la même élégante dextérité que les conteurs immortels d'une époque où l'on était habile en l'art de côtoyer les plus terribles précipices. L'abbé Prévost sut écrire une chaste *Manon Lescaut* en dépit d'un sujet dangereux, de milieux inquiétants, de héros qui ne se piquaient pas de pratiquer la vertu ni de connaître simplement la morale. Il n'y a dans ce livre inoubliable ni brutalité blessante, ni choquante polissonnerie. L'auteur a peint la passion dans toute sa force désordonnée, et son livre demeure comme un chef-d'œuvre moral. De nos jours, Hugues Rebell écrit *la Câlineuse*. Discutera-t-on la moralité de cet ouvrage ? Non, mais tant d'auteurs font dégénérer systématiquement la passion en grossièreté que nous confondons parmi eux ceux qui ont assez d'art et un art assez noble pour s'épargner en tous sujets cette déchéance.

Et l'évolution littéraire elle-même entraîne nos contemporains à l'immoralité qui vicie presque toute notre littérature. La plupart sont coupables ; distinguons dans leur foule ceux qui ne sont coupables qu'à demi et pardonnons à ceux qui sont victimes de leur temps, tout en l'étant d'eux-mêmes.

Le naturalisme, s'il faut tout dire, aggrava l'immoralité des romans de nos jours en multipliant l'importance de certains gestes agréables et grossiers. Il insista méthodiquement sur les amours charnelles. Il ne dégrada point l'homme, mais le ravala. Il dégrada plus encore la femme, car la femme étant faite exclusivement pour l'amour, comme on la rabaisse quand on réduit l'amour à de simples fonctions plus ou moins animales ! Et c'est ce que fit le naturalisme totalement, sans le faire jusqu'au bout, consciemment. Les incertitudes de l'amour, ses frénésies, ses excitations, ses mélancolies : tout cela ne fut rien, et les élans du cœur d'où naissent les adultères : tout cela ne fut rien non plus. Et de toutes ces passions triomphantes ou douloureuses qui font la vie de la femme il ne resta rien que la pauvreté lamentable des amoureuses manifestations, et cette pauvreté fut plus risible et plus navrante dans ces adultères où le cœur semble avoir plus d'influence... et de là vinrent fatalement les descriptions attristantes, répugnantes, dégoûtantes, qui encombrent les romans de Zola.

Zola n'en était pas moins un grand artiste, simple et grave et sévère. Ses imitateurs n'eurent plus ni sévérité ni gravité, ni simplicité. Ils préméditèrent de développer ces peintures immorales auxquelles Zola se résolvait par conception littéraire. Zola n'en découvrait que la nécessité, la logique ; eux n'en voulurent voir que les conséquences utiles... Rendra-t-on Zola responsable de ces effets du naturalisme ? Nullement.

Au reste, ils sont simplement accessoires. Ils firent plus grossières les peintures amoureuses d'écrivains soucieux de cultiver les bons instincts d'une clientèle.

Un autre fut plus coupable de la démoralisation profonde de notre littérature romanesque, plus coupable parce que plus conscient des effets socialement et littérairement pernicieux de sa puérile conception du monde. C'est Paul Bourget. Pour lui les femmes ne furent plus que des êtres frivoles et vains, uniquement destinés à l'amour, à ses gestes badins... et sans résultats, à ses complications aussi raffinées que possible et à quel amour? à l'amour-sentiment, à l'amour-passion? non pas, mais à l'amour dans lequel l'entraînement du cœur, malgré de lourdes analyses, est subalterne, essentiel au contraire l'entraînement des sens... Il se peut que Dieu pardonne à Paul Bourget; ceux qui sont soucieux de la dignité de notre littérature lui tiendront perpétuellement rigueur.

Il est « celui qui a commencé ». D'autres malheureusement ont continué. Ils ont fait pis, car sachant que les livres se multiplient plus rapidement que les lecteurs, sachant que les lecteurs lisent à la hâte et superficiellement, ils se sont appliqués à les retenir par leurs instincts les plus bas, les plus prompts à s'exciter. Et ils sont allés dans l'immoralité au delà de ce qu'on pouvait prévoir. Il n'y a plus d'art, plus de littérature. Il y a excitation à la débauche, simplement et, par surcroît, entreprise commerciale... Mais le public, saturé, se blase. Il réfléchit. Et les ouvrages des corrupteurs commencent à leur rester pour compte. C'est par le dégoût des lecteurs que la littérature peut se régénérer...

Que dire de plus! Il suffit de constater les faits. Cela seul est possible. Cela seul est juste. Il est peu de sujets inévitablement immoraux. Tout dépend de l'inspiration de ceux qui les entreprennent. Oui, l'intention est beaucoup pour ou contre l'immoralité d'un ouvrage. Ensuite... il y a la manière.

Ce principe semble indulgent. C'est le seul qui permette d'être sévère.

4 avril 1903.

DEUX NOUVELLES ROMANCIÈRES

Mme DE RÉGNIER, Mme DE NOAILLES

Ce sont deux débutantes. Elles ne manquent ni d'assurance, ni d'incohérence. Elles n'ont aucun sentiment des difficultés qu'il peut y voir à écrire un roman : cela leur donne une grande confiance en elles-mêmes. Elles se promènent à travers leur ouvrage avec une charmante sécurité. Les lecteurs seuls sont un peu étonnés, et ils éprouvent même des inquiétudes. Ils lisent, et ne demandent qu'à être séduits, mais ils voudraient comprendre. Il faut bien qu'ils y renoncent. Mme de Régnier et Mme de Noailles, qui ont songé soudain à écrire des romans, n'ont pas délibéré d'écrire des romans compréhensibles. Elles sont plutôt jeunes l'une et l'autre. Elles savent bien — car elles sont certainement très intelligentes, — elles savent bien qu'en dépit de leur naissance ou de leurs amitiés littéraires ou de leur grâce, on ne fait point du premier coup un chef-d'œuvre. Elles le savent et, contentes d'exprimer en désordre leurs pensées désordonnées et obscurément leurs sentiments obscurs, elles ont remis à plus tard d'écrire des livres clairs.

Tels quels, ces deux romans incertains ne sont pas trop méprisables. Ce sont deux petits débuts gentils, dont ni l'un ni l'autre n'est extrêmement malheureux. On ne peut pas dire que notre littérature nationale se soit subitement enrichie. Non, certainement non, on

ne peut pas dire cela. Mais Mme de Régnier et Mme de Noailles parviendront peut-être à quelque originalité. Une sympathique indulgence est acquise à leurs premiers essais.

Ah ! on est sûr de dire de *l'Inconstante* et de *la Nouvelle Espérance* moins de bien qu'on ne se flatte d'en penser tout autour de leurs auteurs. On est sûr, en revanche, d'en dire moins de mal que n'en disent quelques-uns de leurs amis. Dès lors, on peut sans nulle gêne exprimer sur ces deux ouvrages un peu présomptueux l'exacte vérité.

Évitons la puérile malice de déterminer laquelle de ces deux romancières élégantes est supérieure à l'autre. On le prononce de tous côtés, d'ailleurs ; mais ce n'est pas partout en faveur de la même qu'on décide. En somme, cette rivalité, ou, pour employer un terme plus noble, cette émulation que les circonstances leur infligent n'est pas, au demeurant, sans leur être assez favorable à toutes deux, car elle retient l'attention des critiques sur des livres qui, réunis, présentent une sorte de signification sociale, sans avoir une signification littéraire.

* * *

Les sujets de ces deux ouvrages sont, ou très simples, ou très compliqués.

Il sont plutôt très simples.

Une jeune femme, Gilette Vernoy, digne de tous les amours et même de quelque sympathie, est amoureuse d'aimer. Elle veut aimer pour se distraire, et même pour s'amuser. Elle aime donc Valentin de Verovre par un délicieux enfantillage. Valentin de Verovre est un jeune écrivain de visage aimable qui a du goût pour les plaisanteries lorsqu'elles lui sont proposées par une jolie femme. Il accepte donc, avec ravissement, bonne humeur et sans trop de phrases, que Gilette devienne

sa maîtresse. Gentille maîtresse qui ne se targue pas d'une désobligeante pudeur et n'exagère point la valeur du don qu'elle a fait d'elle-même, mais demande seulement que ce don soit raisonnablement apprécié ! Valentin passe des instants agréables et ne gâte pas son bonheur par un excès de passion. Il n'y a point de tourment dans leur amour sensuel et dans leur camaraderie intime. Il y a beaucoup de jeunesse et de fantaisie. Il y aussi des longueurs et des remplissages.

Au reste, Valentin, qui est d'ailleurs homme de lettres, comprend très opportunément, car, si jeune, il a déjà du métier, que le roman ne peut pas continuer comme cela. Il le comprend et il part en Italie. Voyage propice. Il était temps de permettre à Gilette de démontrer par des exemples qu'elle n'oublie pas d'être inconstante, ainsi que l'indique le titre du volume. Elle se laisse donc aimer instantanément par Michel de Nergy, qui déjà soupirait. Michel prend l'amour au tragique. Gilette s'ennuie énormément. Ai-je besoin de vous dire que Michel est un ami de Valentin ? Non, n'est-ce pas ! Vous l'avez déjà deviné.

Et Valentin revient d'Italie. Gilette, prudente, lui a déjà appris par une lettre émue et railleuse que... parfaitement, « mais, a-t-elle insisté avec un sourire souverain, maintenant la place est libre et chaude, et si tu veux venir me rejoindre à la campagne!... » Plus brutalement, elle a délaissé ce pauvre Michel. Partie sans laisser d'adresse ! Hélas ! Michel pleure et cherche vainement. Mais — Gilette n'avait pas prévu ce coup du sort — Michel, un soir, rencontre Valentin au bar des Champs-Elysées. Une conversation rapide lui découvre que Valentin... Ah ! c'est trop fort !

Et ce jeune homme violent rentre immédiatement chez lui pour « se suicider de ses propres mains », comme dit François Coppée. Qu'est-ce que sa pauvre mère pensera, mon Dieu ! Valentin, qui est littérateur, allume une cigarette et court se réunir avec sa délectable maîtresse,

Celle-ci, exquise Gilette, retient un pleur qu'elle n'a guère envie de verser. Désormais, Gilette et Valentin s'aimeront avec verve, mais aussi avec gravité, pour de bon. L'amour, la mort !

Et voilà l'Inconstante, qui n'est pas du tout l'inconstante, mais l'inconséquente ou bien l'inconsciente.

Gilette Vernoy est une excellente petite femme qui veut s'amuser, jouir de sa vie, de sa beauté. Avoir un amant est, pour une jolie femme qui a des loisirs, un des plus convenables passe-temps. Être sa maîtresse quelque temps, puis aller ailleurs, revenir au premier amant : commune et triviale aventure. Mais, passant de Valentin à Michel, Gilette n'est pas inconstante, car elle n'aime pas, elle prend son plaisir où elle le trouve : tout simplement. Quand l'amour véritable naît en elle et que la mort de Michel la rapproche de Valentin, on sent que ce rapprochement sera définitif. Gilette ne sera plus jamais inconstante puisqu'elle est maintenant amoureuse Ce n'est pas que l'on comprenne très bien pourquoi et comment la mort de Michel fait succéder en Gilette l'amour au caprice, la constance amoureuse à la frivolité sensuelle. Non, on ne le comprend pas du tout. Mais Gilette a tant de séduction, elle est d'autre part si loyale même en ses erreurs et en ses fourberies, qu'on lui pardonne volontiers d'être énigmatique à son insu. Mme de Régnier, d'ailleurs, a fait de grands efforts pour élucider cet aimable et tragique mystère ; mais il n'est pas accordé à toute les femmes de préciser avec méthode et logique une psychologie féminine.

*
* *

Et si vous croyez que le roman prodigieusement psychologique de Mme de Noailles est plus compréhensible, vous vous trompez. Je ne sais pas s'il a de la logique. Je suis obligé de confesser que je n'ai absolu-

ment rien pu pénétrer des aventures sentimentales indécises et violentes de Sabine de Fontenay, mais rien, rien.

Sabine de Rozée est une jeune femme intelligente et belle qui épousa, voici deux ans, Henri de Fontenay. Elle aime son mari avec placidité, mais, sans avoir encore l'ambition facile à contenter de tromper son mari confiant, elle souhaite d'aimer quelqu'un avec force et démesurément. Elle pourrait consacrer cette ardeur passionnée à Fontenay lui-même, si celui-ci s'y prêtait, mais celui-ci ne devine rien de sa femme : et nous donc !...

Fontenay qui est un brave garçon a des amis dévoués : Jérôme Hérelle, musicien prochainement célèbre ; Pierre Valence, curieux de politique, d'autres encore... Sabine aimera Jérôme. Oui, ils seront sur le point... ils échangeront de ferventes confidences et puis, trois semaines après, Jérôme suppliera Sabine de le marier à sa belle-sœur. Alors Pierre Valence ? Ce pourrait être Pierre Valence. Celui-ci va céder à la douceur d'aimer. Il résiste et s'éloigne. Alors, un jour à Paris son mari entre chez Sabine et lui dit :

— Tu vas faire quelque chose pour moi aujourd'hui. Figure-toi que javais un rendez-vous vers cinq heures chez Philippe Forbier à qui j'ai un service à demander, et que je ne puis pas y aller. J'ai une grippe qui m'aveugle ; vas-y, toi.

— Mon Dieu, répondit Sabine, je suis déjà si fatiguée, et il faut encore que je fasse cela ! Non, ce n'est pas possible, je ne connais pas ton ami, il ne me connaît pas, qu'est-ce que je lui dirais ?...

— Je t'en prie, interrompit Henri, sois gentille : c'est très simple. Tu lui diras que je suis désolé, que je le prie de vouloir bien te remettre une lettre de recommandation pour le frère de Pierre Valence qui désire visiter les Universités de Berlin.

— Non, répondit encore Sabine. Puis elle réfléchit. Elle alla chez Philippe Forbier. Quand elle en sortit,

elle eut envie d'y revenir. Quand elle y retourna, elle fut sa maîtresse.

Elle resta sa maîtresse longtemps. Mais Philippe aimait tout de même sa femme et ses enfants. Il se détacha peu à peu. Et Sabine résolut de « se faire périr ». Elle fit comme elle avait dit. Mais, avant d'avaler le poison libérateur, elle écrivit, en se sachant gré d'une aussi rare attitude, une longue lettre pour nous apprendre qu'elle est née ivre et qu'elle a toujours vécu très altérée de véhémence et de douleur. Elle ne parvint pas à nous faire comprendre en quoi consiste la nouvelle espérance.

*
* *

L'Inconstante est tout rempli de délicieuses gentillesses. *La Nouvelle Espérance* révèle à chaque page les efforts attentifs accomplis par Mme de Noailles pour faire de son livre un chef-d'œuvre. *L'Inconstante* nous inspire une bienveillance disposée à devenir familière. *La Nouvelle Espérance* excite en nous un sentiment de déférence un peu effaré.

Il y a, pourtant, au fond de ces imparfaits ouvrages une inspiration identique. En eux, dans tous les deux vous voyez la même morale ou plutôt la même immoralité.

Il est bien entendu que Sabine de Fontenay, pas plus que Gillette Vernoy, ne peut se préoccuper de la morale vulgaire. Ces jeunes épouses considèrent leurs époux avec un infatigable dédain, et ceux-ci sont pour elles comme s'ils n'étaient pas. En outre la plus franche débauche ne cesse de régner ici et là. Il faut convenir que cela ne nous offusque ni ici, ni là. Il y a tant de grâce, en effet, tant de grâce et tant de naturel dans l'immoralité gamine et non perverse de Gilette Vernoy. Que dis-je! immoralité ! C'est *amoralité* qu'il faut dire et le nom ne fait rien à l'affaire, à cette affaire dont

Valentin doit trouver par instants les complications exquises. Seule une femme pouvait décrire avec autan d'exactitude fine l'amoralité spontanée d'une jolie femme et les gestes auxquels cette amoralité l'amène inéluctablement. Je sens bien qu'à force d'être naturellemen amorale ou bien immorale, elle s'applique à l'être plus visiblement, elle nous avertit qu'elle va l'être, et qu'en somme nous serons bien étonnés. Oui, cette franche e vive et si gentille Gilette « pose » un peu. Et cela nous agacerait si nous n'avions tout d'abord résolu de nous laisser séduire à toutes les jolies manières de l'auteur et à toutes les jolies mines de sa vive et sincère héroïne

L'immoralité de Sabine de Fontenay est moins gracieuse oh! beaucoup moins gracieuse. Mais Mme de Noailles a dû penser que la grâce est une qualité subalterne d'œuvres éphémères ; elle eût déparé en l'affadissant le chef-d'œuvre immortel qu'elle entreprenait d'écrire, Sabine de Fontenay, qui n'a pas conscience de grand'chose, a du moins perpétuellement conscience d'être l'héroïne principale d'un livre dont il sera beaucoup parlé, d'un beau roman, d'un grand roman, d'un roman de Mme de Noailles, enfin! Et cela gêne la liberté de ses allures, la facilité de ses mouvements.

Elle vire, elle tourne, elle se révolte comme une jeune personne que guette l'attention de la postérité. Ses gestes sont alourdis, et ses sentiments sont aussi compassés que ses gestes. Son immoralité naturelle — Sabine cède à son instinct, va où sa passion la mène — est grave et un peu solennelle. Comme maîtresse il n'est nul homme qui ne préfère Gilette à Sabine, car Sabine met trop d'idées générales et de vues personnelles sur la poésie du monde dans son amour ; en tous cas, celles de Gilette sont plus fraîches et plus souriantes ; et il est des heures, des minutes où il faut savoir sourire.

Au reste, les amants pas plus que les maris ne comprennent ces immorales jeunes femmes. Ni les uns ni les autres ne cherchent à comprendre. Comme ils ont

aison ! Valentin, le petit Valentin de Vérovre, si joli et ui aura tant de talent, se hausse sans se faire prier e l'amour-fantaisie à l'amour-passion, lorsque Gilette ii demande cette modification où il n'entre rien que de atteur pour lui. Mais au fond de lui-même il demeure urpris. Quant à Philippe Forbier, l'amant austère de abine de Fontenay, il est aussi ahuri qu'amoureux. Son hurissement et son amour s'expliquent également.

Les maris, eux, n'ont point le souci de savoir quoi que e soit. C'est admirable à quel point les deux maris de *Inconstante* et de *la Nouvelle Espérance* se ressemblent.)ui, Vernoy et Fontenay sont deux cocus corrects qui e ressemblent comme des frères. A lire les deux romans un après l'autre, on les confond, car on est persuadé u'on a toujours à plaindre la même victime conjugale et ue Vernoy c'est Fontenay, et que Fontenay c'est Ver- ioy... Ces deux maris sympathiques et impersonnels ont d'ailleurs veules et falots. Mme de Noailles et Mme de Régnier ont été véritablement cruelles pour les gens ien nés, pour « les derniers représentants des classes lirigeantes ». Leurs héroïnes ont pour eux d'autres ruautés.

Soyons équitables, tous les personnages de ces deux omans sont pareillement ternes. Les petits amants, les rands amis sont flous et vagues. Les femmes sont d'in- ertaines comparses. Seules existent un peu les héroïnes ssentielles, ici Sabine, et là Gilette. Nous avons vu u'elles sont d'une psychologie impénétrable et contra- lictoire...

Et quelles qualités agréables ou sévères dans ces ivres indiqués ou manqués ! Mme de Régnier est fort mpêchée d'écrire tout un livre avec les amours de Gilette. Alors elle développe certains sujets accessoires. Sous le vain prétexte d'expliquer la sensuelle immoralité le Gilette, elle conte une longue histoire de négresse. Ailleurs, pour promener les amants, elle expose avec abondance les variétés de papillons et je ne sais si sa

science est très sûre d'elle-même, mais elle est bien inu tile. Ah ! quelles jolies nouvelles courtes pourrait écrir Mme de Régnier avec ce style souple, caressant, par o l'*Inconstante* excelle! Je le sais, il lui faudrait évite encore les développements indécis. Il serait bon qu'ell n'abusât pas des plaisanteries vulgaires qui apparaissen comme de redoutables facéties. Elle revient de chez so amant, qui lui a offert du xérès avec toutes ses ten dresses, elle lui écrit : « Tu sais, j'aime mieux le porto ! Elle a remarqué la pendule Louis-Philippe qui occupe sans la décorer, la cheminée du salon chez ce Miche naïf et véhément qui bientôt se tuera pour elle... et ell lui écrit : « Pour samedi ôtez donc la pendule... » Ell rentre très en retard. Son mari s'informe : « Mon amant répond-elle, ne voulait pas me laisser partir... » Ça c'est des badinages. Il y a heureusement d'autres grâce et d'autres délicatesses dans *l'Inconstante!* Il y en a et en dépit de ses inexpériences de psychologie, *l'Incons tante*, radieux début, est un roman d'une adorable bana lité. C'est une erreur de croire qu'on ne puisse plus tire un charme original de la banalité, ni, en quelque sorte la renouveler...

Mme de Noailles ne le pense pas et elle aspire violem ment à l'originalité. Son effort est impressionnant. I est noble. A vrai dire, Mme de Noailles était encouragé dans cet effort digne d'être proposé à beaucoup d'écri vains, car elle savait bien qu'on ne le méconnaîtrait pas On n'a jamais rien méconnu de ce jeune auteur. C'es une raison de plus pour ne lui point attribuer des qua lités qu'il n'a pas et qu'il n'aura peut-être jamais. Mme d Noailles a donc voulu écrire un chef-d'œuvre. *La Nou velle Espérance* est un chef-d'œuvre bien manqué. O ne fait pas de chef-d'œuvre à tout coup. Oh ! non, et pa plus en vers qu'en prose.

Certes, *la Nouvelle Espérance* est un livre plus pro fond que *l'Inconstante* qui est un livre beaucoup plu plaisant que *la Nouvelle Espérance*. Mais il est arrivé

Mme de Noailles de ne pas expliquer clairement ce qu'elle ne concevait pas bien. L'âme de son héroïne est décidément obscure, et l'héroïne occupe tout le livre; l'obscurité emplit donc le livre. De l'obscurité à l'incohérence... Hélas! Mais, souveraine séduction de deux romancières d'égale inexpérience, d'égale jeunesse! Mme de Noailles, Mme de Régnier valent toutes deux dans la peinture de certaines sensations féminines! Peintures loyales, franches, d'une précision directe et forte... Quelques paragraphes voisins de la perfection... Mais, décidément, la grande analyse des caractères, la logique, la suite, l'art de la composition, le sens des proportions littéraires, ce n'est point par là que ces deux romancières, qui sont avant tout et restent surtout deux poétesses, se recommandent à notre admiration.

Nous ne pourrons admirer non plus le style de Mme de Noailles. Prenons garde de pousser tout naturellement ce jeune écrivain à ne cultiver que ses défauts. Pourquoi donc est-on si pressé de l'admirer sans réserves! Les réserves seules donnent du prix à l'admiration. Pourquoi donc? Eh bien! le style de *la Nouvelle Espérance* est détestable. Je sens les efforts si intéressants de Mme de Noailles vers l'originalité. Je les sens, je les respecte. Mais ils ne sont pas heureux. Mme de Noailles n'a pas, en prose, un style de poète; elle a le style de ses vers. Elle emploie les mêmes procédés, les mêmes transpositions. Vraiment, elle exagère. Et les mots se rebellent. Ils ne veulent pas, non, ils ne veulent pas avoir le sens que Mme de Noailles leur impose audacieusement...

Que des aristocrates destinées à exercer encore par leur aristocratie même une certaine influence intellectuelle et sociale préfèrent, comme Mme de Noailles, se consacrer un peu tumultueusement aux lettres, c'est un signe des temps. Je crois, d'ailleurs, qu'on n'écrit point un grand roman comme un poème estimable et facile. Il y faut non seulement un don naturel, mais de la cul-

ture, de la discipline, de la méthode, une syntaxe, de la grammaire. Nous verrons bien.

Encore une fois, Mme de Noailles et Mme de Régnier semblent tout à fait jeunes. Déjà, nous pouvons dire d'elles qu'aucun de leurs ouvrages ne passera inaperçu. Nous pouvons le dire. Déjà, *la Nouvelle Espérance*, *l'Inconstante*, livres de débutantes, méritent mieux que les éloges accablants dont on les a chargés. Ils ne sont point des romans inoubliables, mais ils ne sont pas tout à fait indignes de retenir un instant l'attention de ceux qui jugent les œuvres en elles-mêmes.

11 avril 1903.

UNE RÉPLIQUE A « RÉSURRECTION » : L'INUTILE EFFORT

Édouard Rod

Édouard Rod raconte un douloureux fait-divers de la vie accidentée d'une conscience bourgeoise.

C'est dans la tragique et ordinaire banalité d'une existence humaine qu'il cherche les faits strictement indispensables au développement de son récit. Mais la tragédie est moins dans la suite pénible, émouvante, angoisante d'incidents dramatiques : le crime douteux, la condamnation probable, l'exécution certaine d'une femme vraiment malheureuse, que dans les agitations de la coupable conscience d'un homme qui d'abord s'excuse de sa faute, atténue en lui, par des raisonnements bien déduits d'avocat habile, le sentiment de sa responsabilité, ne peut l'empêcher de croître, voit pour ainsi dire naître et prospérer en son cœur le remords avec la douleur agissante et saine qui le plus souvent l'accompagne.

L'Inutile Effort est une tragédie psychologique et morale plus qu'un mélodrame sentimental.

Ainsi, selon sa coutume affirmée dès longtemps par de beaux ouvrages graves, Édouard Rod est le romancier véridique de la vie des âmes, et tient à le rester. Il n'extrait de la vie si judicieusement qualifiée courante que les faits nécessaires mais suffisants à exciter une crise de pensée ou de sentiment et il suit donc passion-

nément les évolutions de l'esprit ou de l'âme exaspérée par le choc de ces événements extérieurs, cependant que ces événements se déroulent à travers le livre comme il arrive à travers la vie. Et, en vérité, il entre dans l'âme, dans le profond de l'âme. Suivons-le. Mais d'abord voici l'histoire.

Une gracieuse modiste parisienne, Françoise Dessommes, eut un jeune étudiant pour amant. Et cela ne se passe pas comme dans une comédie de Capus. La vie prit au sérieux ces jeunes gens. Elle imposa un enfant à Françoise, et disposa Léonard Perreuse qu'elle avait gentiment gratifié de ses adorables faveurs à ne point reconnaître en lui un père tendre et un homme d'honneur. Il devint donc avocat, se maria, eut de légitimes enfants, de l'argent, de la réputation et même de la respectabilité, cependant que la jolie Françoise courut à sa destinée de l'autre côté de la Manche.

En Angleterre, les modes françaises sont appréciées comme il convient. Dieu merci, les modistes parisiennes ne le sont pas moins. Françoise Dessommes trouva donc aussitôt un honnête travail fort bien rémunéré qui lui permit d'élever avec sollicitude sa fillette qu'elle aima d'un vraiment maternel amour, et par surcroît, un amant et même un mari, car l'un n'empèche pas l'autre, même en Angleterre. Au contraire! Mais Françoise Dessommes vivait dans le souvenir de son premier amour et pour son unique enfant. A vrai dire, elle se laissa aimer encore par un petit employé placide, qui mourut. Un estimable gentleman, M. Orchard, l'aima ensuite, ne fut pas son amant, et voulut d'autant mieux l'épouser. Il y aurait peut-être réussi lorsque le drame advint.

Un dimanche, Françoise alla chercher son enfant à la pension, la fit promener dans un parc. Au retour, comme la mère et la fillette se hâtaient vers la proche station de chemin de fer, l'enfant se noya dans la Tamise. Se noya-t-elle, fut-elle précipitée par la mère? Doute. Pourquoi ce crime? Quels mobiles? On ne sait. Françoise

fut arrêtée, jugée, et sur des témoignages vagues mais qui parurent précis parce qu'ils étaient sommaires, condamnée puis exécutée enfin dans la prison de New-Gate, Hélas! la jolie Françoise était innocente : nous le sentons, et nous pleurons.

Nous pleurons, et pourtant ce n'est point par ce drame brutal qu'Édouard Rod veut émouvoir surtout notre sensibilité. C'est par le drame de conscience qui se développe alors en Léonard Perreuse, brillant avocat, mais séducteur et père criminel. Une lecture, par hasard, instruit Perreuse de l'arrestation à Londres d'une modiste française, Françoise Dessommes. Eh quoi! c'est bien celle qui fut sa première maîtresse. Et l'enfant qui se tua — qu'elle tua ? — fut à lui son premier enfant... Qui est responsable de ce crime sinon celui qui est coupable de cet abandon ? Mais non, Françoise, l'exquise et droite Françoise n'a pas assassiné! Un accident terrible, de fâcheuses apparences, de trompeurs indices, mais tout s'éclaircira, et, son innocence reconnue, Françoise sera sauvée... Elle le sera ; c'est vraisemblable, allons! c'est sûr! Alors à quoi bon?... Mais non, elle ne sera point sauvée, car toutes les présomptions sont contre elle...

Les criminels bénéficient quelquefois de quelques présomptions en leur faveur ; mais les innocents ont toujours des présomptions contre eux : c'est la fatalité... Ah! si Léonard allait témoigner devant les jurés de Londres, dire le doux et persistant héroïsme de cette jeune ouvrière abandonnée, qui garda toute sa dignité, ayant perdu ce qu'on nomme sa vertu, s'éloigna noblement de celui qui la délaissait sans noblesse, ne voulut plus vivre que pour son enfant, succomba peut-être à d'autres tentations aimables, car il faut bien qu'une femme cède à l'amour ; mais du moins donna modestement un bel exemple de fierté gracieuse et sans phrases, et réellement fut incapable de tuer un enfant qu'elle adorait... Ah!... si Léonard allait témoigner, Françoise

serait sauvée... Elle le serait... Et le frère de Léonard le pousse, l'entraîne à cette tentative forcément efficace, à cette tentative qui est un commencement de réparation. Il l'y pousse. Mais Léonard est dans l'engrenage de la vie bourgeoise. Il est marié! Il a des enfants. Il est connu et respecté. Compromettre cette sécurité, ruiner le paisible bonheur présent et futur de sa femme et de ses enfants! Peut-il faire cela, et pour réparer une faute lointaine, commettre maintenant une pire faute? Le peut-il? Non, il ne le peut. Mais encore! En vérité, c'est Léonard, qui, par sa lâcheté première, a conduit la pantelante Françoise dans la prison de New-Gate. Le procès s'instruit... et de même le procès moral de Léonard. Les présomptions s'accumulent contre Françoise, le remords s'éveille en Léonard! Elle est condamnée, Françoise, et elle est innocente : en Léonard s'accroît le remords. Elle va mourir, Françoise, et elle est innocente. Elle va mourir, et enfin le remords contraint Léonard à l'action. Trop tard, il n'est point toujours temps de peser sa responsabilité... Léonard va tenter l'inutile effort. Ses démarches ne sauveront point Françoise Dessommes, infortunée modiste, amante pitoyable et jolie, mère passionnée et plus malheureuse encore. Elles ne sauveront point Françoise, et Léonard traînera le remords dans sa vie respectée. Ce sera justice.

Édouard Rod conduit avec une dextérité telle ce drame épouvantable de conscience que nous sommes effrayés comme la pauvre Françoise songeant au gibet. Notre angoisse égale sa terreur. Jeunes bourgeois, n'abandonnons pas les enfants que nous aurons des modistes gentilles, ou tâchons de n'en pas avoir. Car dans la vie, encore une fois, tout ne se passe pas comme dans les pièces d'Alfred Capus. Craignons le remords de Léonard. Pour l'éviter, affrontons les petits ennuis que causent encore, dit-on, les familles légitimes et si naturelles, et sachons comprendre assez tôt, accomplir assez vite notre devoir moral, notre devoir social...

Cela est disserter. Je vous assure qu'on ne disserte pas, en lisant *l'Inutile Effort*. On est entraîné, effaré, atterré. Le drame, le double drame est poignant en cet ouvrage qui est l'un des plus complets et des plus humains d'Edouard Rod. Edouard Rod a lié à merveille ces deux drames, avec une habileté loyale et cruelle... Il ne nous fait pas assister au mélodrame, mais il en multiplie de la sorte les effets en nous. Il nous le raconte, et notre émotion est d'autant plus intense. C'est peut-être parce qu'il a trop bien réussi à nous intéresser au drame matériel et au drame moral que nous séparons l'un de l'autre et que nous pensons, en dépit que nous en ayons, que, peut-être, il en est un de trop.

*
* *

Nous le pensons, quand nous nous sommes, si j'ose dire, ébroués, et bien assurés que nous ne sommes point Léonard et que ce n'est pas nous qui avons abandonné Françoise et qui sommes assaillis d'aussi redoutables remords... Il nous faut un moment, car la composition est violemment dramatique. Ce roman pourrait être, presque tel quel, transposé à la scène. En sa véhémente rapidité, il jetterait l'effroi sur les spectateurs. Tout concourt à cet effet tragique. Les progrès du remords terrible et tyrannique sont réguliers et puissants... Les personnages accessoires sont admirablement groupés autour du personnage principal. Tout se subordonne à lui : les peintures de caractères, les descriptions même de milieux parisiens, de paysages londoniens, si brèves, si fortes et si minutieuses, mettent en relief les états d'âme et les combats d'âme et ne tendent qu'à cet effet. Et c'est justement parce que cet art sobre et sévère approche de la perfection qu'on s'efforce d'en percevoir les petits défauts. On les distingue avec de la patience et c'est parce que d'abord on ne les discerna point, et comme

pour se venger, qu'on travaille à les exagérer ensuite malgré soi pour ainsi dire, en les exprimant.

Insistons, si vous voulez. L'intérêt étant double, comme le drame, est un peu incertain. Nous sommes ainsi faits. Nous pénétrons très avant dans le drame moral. Nous nous passionnons pour savoir ce que fera, ce que doit faire Léonard, excellent mari, bon père légitime, médiocre amant, mauvais père naturel — qui est le personnage principal (mais au fait, c'est tantôt lui, et c'est tantôt Françoise)... Et soudain nous sommes brutalement saisis par le drame matériel : est-ce que Françoise sera condamnée, pendue? Nous sommes étreints par l'appréhension de la dernière page, l'angoisse du « comment cela finira-t-il? » et cette angoisse si puissante nous absorbe, seule ou presque seule, à l'heure où le drame de conscience de Léonard paraît justement digne de nous intéresser plus que tout le reste, plus même que la mort à jamais déplorable d'une mère innocente.

Puis, nous avons un peu le sentiment, qui ne nous quitte pas, que vraiment il y a de la faute de Léonard; que rien ne sert de courir, qu'il faut partir à point. Des démarches opportunes eussent été plus efficaces et eussent moins compromis ce bourgeois. Peut-être est-ce que l'idée seule de la mort prochaine de celle qui fut sa maîtresse — plus que l'idée de l'injustice totale et insupportable — le décide au devoir tardif! Nous hésitons, nous sommes indécis, lorsque nous avons un instant le loisir d'arrêter dans sa course vertigineuse notre haletante émotion...

Et c'est aussi parce qn'elle est vraiment d'une perfection harmonieuse, la figure de cette femme qu'Edouard Rod n'a pas redouté de faire trop finement séduisante, de cette femme dont on voit si bien la délicatesse de caractère dans la faute et qui prouve si bien qu'une vertu plus haute, quoique décriée, peut exister en dehors de la vertu bourgeoise et un peu contre elle ; c'est aussi

sans doute parce que la progression du remords et du sentiment des devoirs dans l'âme de Léonard est assez parfaite, qu'on voit mieux que certains personnages secondaires et néanmoins très importants dans le drame moral, sont conventionnels.

Conventionnel, le jeune frère de Léonard, qui personnifie la vertu raisonneuse et d'ailleurs active. C'est le confident traditionnel des classiques tragédies. Anémique et bossu, il est en dehors de la vie et des conditions sociales de la vie. En outre, sa noble et pressante vertu n'est-elle pas excitée, plus que par sa haute morale, par l'amour, un bel amour de bossu sensible, amour platonique et charmant qui ne s'avoue pas, mais qui se révèle tout de même... D'où nous pourrions conclure que la morale est incontestablement un sujet d'impressionnantes discussions, mais qu'ici-bas, l'amour seul peut être souverain inspirateur, selon les circonstances, des vertus et des vices, des héroïsmes et des crimes...

Conventionnelle, l'épouse de Léonard. Elle est l'associée trop systématiquement vulgaire : certains mots appellent fatalement des vulgarités excessives... Trop continûment, elle prêche la morale de famille bourgeoise en forçant sa plate grossièreté. Elle emploie des arguments de procureur matois et roide contre son mari, avocat brillant et désemparé! Elle devient verbeuse et tombe même dans le style prêcheur. Et cette femme qui tient avec flegme et en pleine possession d'elle-même un grand rôle dans le drame, disparaît au moment tragique. Elle n'empêche rien. Plus fort eût été son empire si un sentiment plus modéré, plus droit et moins bassement utilitaire l'eût guidée. Son exagération diminue sa puissance et sa signification !

Conventionnelle aussi et superflue, lady Leavermore. Le hasard la conduit à dîner chez un avocat parisien, uniquement pour qu'elle puisse plus tard opposer des conceptions anglaises aux conceptions françaises, présenter Léonard à un ministre... Mais qu'est-ce que tout

cela? On n'insiste sur les imperfections légères que parce que la tragédie est, dans son ensemble, mieux enchaînée.

*
* *

Et il le faut bien, qu'elle soit enchaînée vigoureusement, car en elle deux problèmes se posent en même temps que se déploient deux drames... Les uns seront soucieux surtout du problème de la responsabilité morale, les autres surtout du problème de la faillibilité de la justice! Par une erreur judiciaire, une innocente va périr, holocauste à la justice qui est plutôt vengeance et qui est à la fois la justice impitoyable et la vengeance aveugle!

Résurrection se prolonge dans *l'Inutile Effort*. Mais Rod n'a point les certitudes de Tolstoï, ou ne veut pas avoir ses audaces. Il est indécis ou nous laisse incertains. Peut-être est-ce le rôle véritable de l'artiste de suggérer des réflexions plutôt que d'imposer des conclusions. Chacun s'émeut dans le livre, et suit son penchant dans la vie.

Certes, Rod veut nous démontrer que la justice est horriblement dupe, horriblement trompeuse. Tolstoï d'abord le voulut. Françoise est une Maslowa que la vie n'a point dégradée. Mais elle est, comme elle, une victime de la société et des préventions bourgeoises. Les jurés russes condamnent la Maslowa sans preuves parce qu'elle est une prostituée; les jurés anglais condamnent Françoise sans preuves parce que sa vie n'est point tout à fait régulière. Tous, nous déplorerons cette injuste hypocrisie sociale, cette injuste affectation de morale et de vertu qui pousse des jurés russes à retrancher du monde une Maslowa, qui fait que des bourgeois anglais sont disposés le plus naturellement du monde à tenir pour coupable du pire crime une femme qui négligea de

convoler en justes noces, et se permit d'avoir un enfant sans la protection de la loi... Édouard Rod semble assez désireux de nous amener à cette conclusion ou bien de nous y voir aboutir. Tolstoï, plus hardi, nous contraint d'y arriver tout de suite...

Mais dans *Résurrection* la culpabilité de la Maslowa semble très peu vraisemblable. Les magistrats sont naturellement avides de condamner ; ils sont grotesques, et absurdes, et pervers ; les témoins ridicules, les jurés inférieurs à leur tâche dont ils n'ont même pas le sentiment exact. Si le tableau est véridique, la justice, en sa fausseté irrémédiable, est condamnée sans retour.

Dans *l'Inutile Effort*, le tableau n'a point ces couleurs crues. On remarque le haut sentiment de la justice que se font tous ceux qui y participent, le défenseur lui-même, les jurés qui cherchent consciencieusement à accomplir leur devoir précisément mesuré. Et, sans doute, nous pourrons condamner plus complètement la « justice », si ceux qui y coopèrent vainement ont tant de conscience... mais cependant !... Cependant, les uns diront que le respect absolu des formes de la justice crée une sorte de nuage opaque qui voile la vérité, et empêche de la découvrir, s'indigneront de ce que le chef du pouvoir fléchit lui-même sous la tyrannie des apparences et, si les formes sont respectées, ne peut rien quand même son sentiment profond lui révélerait une erreur judiciaire... D'autres admireront, au contraire, la puissance d'une société où tout cède à la justice majestueuse et calme, et quel ordre magnifique elle assure dans la vie d'un grand peuple ! Édouard Rod n'est pas éloigné de nous précipiter à cette conclusion. — A laquelle, dites-vous, à la première ou à la seconde ?

Quelles différences aussi entre les deux héros ! Nekludov, une fois qu'il a pris un parti par une sorte de révélation, d'exaltation intérieure, d'impulsion aussi raisonnée, j'y consens, qu'une impulsion peut l'être; Nekludov rachète délibérément sa faute avec des gestes ahuris et

d'ailleurs sublimes, par des actes faits pour nous surprendre et nous émerveiller.

Mais nul lien social, nulle chaîne ne rattache Nekludov à la société, nul devoir contraire à celui de réparation. Léonard Perreuse a d'autres devoirs qui se combattent. Et quelle lutte en lui! ! Comme elle est humaine et comme elle est belle ! De ces deux devoirs quel est le plus impérieux ? Édouard Rod ne nous le dit pas. Mais qu'il est vivant ce héros entre sa famille à laquelle il se doit et cette femme dont la mort sera son œuvre ! Et il est plus près de nous que Nekludov. Il est en entier dans la vie véritable, dans la vie vulgaire. Les conventions sociales le dominent... Au reste, Léonard est trop avocat pour que le raisonnement n'affaiblisse pas sa force d'action dans le sacrifice comme dans la prudence. Cela le rapproche encore de nous. Rejeté d'un devoir à l'autre, cet homme faible devient grandiose... Et d'elles-mêmes viennent les conclusions. L'exemple de Nekludov est trop beau pour être humain. Léonard, au contraire, agissant peu, raisonnant ses actes, nous prouve que, lorsqu'on ne s'y prend pas de très bonne heure, il est impossible d'accomplir tout son devoir dans la vie sociale et de le connaître, et qu'enfin il ne faut pas laisser s'accumuler les responsabilités et les devoirs, car ils finissent par se combattre. Il nous prouve aussi que l'amour est souvent incompatible avec les exigences de la vie sociale. Hélas! hélas!

... Que de pensées encore en ce livre si fort ! Est-il beaucoup de livres qui puissent raisonnablement en susciter davantage, de plus vastes et de plus profondes !... On sent, en vérité, que malgré ses tempéraments, Rod appuyant toute son œuvre précédente, Rod tend à affirmer davantage la responsabilité de l'homme dans l'amour... Il a dans l'amour la même responsabilité que l'écrivain dans ses livres et par eux (*Au milieu du chemin*). Puis Rod tend à l'exaltation du sacrifice comme dans *Mademoiselle Annette*. Et l'accomplissement du

devoir lui paraît plus beau que tout. Et il voudrait vanter, chanter l'amour conscient de ses obligations !

Il le voudrait, mais l'esprit est prompt et la chair est faible. L'homme est médiocre, petit. Il est dépassé par les drames que la vie lui présente. Il est incapable du grand amour ennobli par les obligations morales qu'il suscite, et accru par les sacrifices que ces obligations imposent... Et de *l'Inutile Effort* se lève un pessimisme mélancolique, sans cris, sans récriminations, sans amertume, d'autant plus triste peut-être...

Mais ai-je assez dit l'ardente sobriété du récit pathétique, sa hâte impressionnante en dépit des controverses morales (ô l'effroyable scène dans la prison, d'une atroce brièveté), l'excellence presque constante du style discret... Est-ce ou n'est-ce pas la plus belle œuvre d'Edouard Rod, ce roman qui nous tire des larmes !...

18 avril 1903.

LE PÉRIL DE LA LANGUE FRANÇAISE, — A PROPOS DE LA « RUSE »

Paul Adam

On serait coupable de se taire plus longuement. Il ne s'agit ici ni de Paul Adam, dont les laborieux efforts sont, en dépit de l'insuffisance de leurs résultats, dignes d'estime; ni de cette épopée incohérente et superficielle qu'il entreprit naguère d'écrire ou plutôt dont il a réuni les fragments épars sous ce titre ambitieux et fragile : *le Temps et la Vie*, *Histoire d'un idéal à travers les siècles*. Il ne s'agit même pas de critiquer, avec des réticences plus ou moins prudentes, des éloges chaleureux autant que restrictifs cette autre épopée plus mesurée, qui jusqu'à maintenant se développe dans *La Force*, *L'Enfant d'Austerlitz*, *La Ruse*... Il n'y a pas lieu d'en marquer une fois encore les défauts trop visibles, la composition hâtive, les lourds chapitres se traînant avec peine chargés de matériaux historiques accumulés sans discernement et rassemblés avec une furieuse précipitation, les caractères incertains, les descriptions surabondantes, confuses et molles. Il n'y a pas lieu de déterminer comment et pourquoi *la Ruse* est un livre extrêmement inférieur aux livres précédents, qui étaient extrêmement inférieurs à ce qu'on attendait d'eux, à ce qu'avait promis l'auteur en son généreux dessein de donner à la France une sorte d'épopée romanesque aussi grandiose que pos-

›le de la vie française pendant la première partie du xᵉ siècle, à ce qu'avaient proclamé aussi, prématuré-ent, les amis indiscrets de l'auteur prompts à de fu-stes admirations.

Détail, la médiocrité de *la Ruse;* détail, l'effroyable ınui qui suinte de chacune de ses pages ; détail, la mul-ude de fautes grossières qui témoignent trop loyale-ent que ce livre fut combiné trop vite et trop rapide-ent écrit... Omettons ces détails, nous retrouverons mer Héricourt et sa poncive famille au prochain ›lume, qu'on annonce déjà, car on annonce toujours un ›lume prochain de Paul Adam. Il y a pis à noter au-urd'hui.

Constaté le péril que fait courir un écrivain à la littéra-ıre contemporaine, et plus gravement à la langue fran-aise elle-même, il importe non pas de dégager sa res-onsabilité de critique en constatant le mal avec énergie, ıais d'engager, au contraire, cette responsabilité, en ıcriminant un écrivain estimé, comme particulièrement eprochable de ces fautes mortelles à notre langue natio-ale.

C'est avec épouvante que j'ai aperçu dans *la Ruse* aggravation trop sensible du style de Paul Adam. Certes, il est peut-être permis à un écrivain d'écrire mal 'il juge que c'est pour lui la façon la plus commode l'écrire avec une originalité. Et nous tolérons que cha-un soit et demeure libre de cultiver, avec amour ou implement avec distraction, ses défauts bien person-ıels. Tant pis donc si Paul Adam a poussé les siens ısqu'au paroxysme. Tant pis, s'il a voulu manquer pro-ligieusement de clarté, de naturel, de sobriété et, par conséquent, d'élégance! Tant pis s'il s'est appliqué comme systématiquement à écrire des phrases dépour-vues d'harmonie et de nombre! Tant pis si le style est sans nulle convenance, s'il est perpétuellement tendu pour exprimer les idées ou les faits les plus simples, s'il est dur, affecté, torturé, boursouflé, malade. Tant pis

si tous les procédés de la rhétorique employés à contr sens viennent le compliquer, l'entraver ! Tant pis, si l catachrèses multipliées, les métonymies répandues profusion, les syllepses prodiguées, les énallages, l anacoluthes, les hyperbates en foule jetées sans choi parmi les pages, ahurissent en fin de compte le lecte le plus résolu à ne s'étonner de rien.

Tant pis ! Mais il est temps d'indiquer les périls qu court la langue française.

* * *

Je ne veux point formuler de préceptes trop impérieu et trop roides. Je me souviens de ce que disait Joubert « Chaque auteur a son dictionnaire et sa manière. s'affectionne à des mots d'un certain son, d'une certain couleur, d'une certaine forme, à des tournures de styl à des coupes de phrase ou l'on reconnaît sa main ; il en quelque sorte sa grammaire particulière, son genr ses tics et ses manies. » Sans doute, sans doute. Mai il faut préciser. Chacun comprend la pureté du style sa façon, et je ne prétends pas qu'une seule façon de l comprendre soit bonne. Mais il y a cependant des règle élémentaires de la langue française qu'on ne peut impu nément mépriser. Qu'on recherche toutes les exagéra tions pittoresques, qu'on force les effets de couleu qu'on fasse subir aux tournures coutumières, aux mot traditionnels je ne sais quelles préparations qui le renouvellent, les rajeunissent en les travestissant u peu et en les maquillant, on le peut à la rigueur sup porter. Mais cependant, cependant...

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée !

Il n'est pas démontré que la langue de Voltaire soi insuffisante à l'expression des idées et des impression

odernes. Toutefois, si elle paraît aujourd'hui vraiment trop pauvre à des écrivains vraiment trop riches idées et de sentiments, qu'ils aident donc à l'améorer en la nourrissant de mots nouveaux qu'exigent s besoins nouveaux! Qui donc leur pourrait contester droit? Il y a dans la vie d'une langue littéraire un mouvement perpétuel. Des mots disparaissent que 'autres momentanément remplacent et qui pourtant eviennent un jour. Rien n'est définitif dans le langage 'un peuple. Non, une langue ne saurait être immobile.

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus
Quem penes arbitrium est, et jus et norma loquendi.

Mais un certain nombre de règles élémentaires lemeurent toujours : la grammaire, la syntaxe, le vocaoulaire. M. Paul Adam ignore toutes ces règles ou les néconnaît. S'il les ignore, il faut enfin qu'il les apprenne S'il les méconnaît, tous ceux qui ont le souci de la suprématie de la littérature française et de l'avenir de la langue française ne le lui pardonneront pas.

* * *

Mais notre devoir est de citer sans ambages les phrases mêmes de Paul Adam, et de prouver, par ces seules citations, combien dangereux est ce galimatias que plusieurs jeunes écrivains sans formation intellectuelle se flattent d'aimer avec une tendresse particulière.

Voici les pièces du procès :

Le marchand de fourrages avait rigoureusement exigé en acompte le terme de la petite pension mensuelle qu'envoyait d'Artois la tante Caroline : ainsi remerciait-elle son neveu pour l'étude du droit qu'elle avait conseillée en vue de

défendre plus tard le contentieux de la Compagnie Hér court (2).

Achevant de vernir en jaune les cercles des jantes, pensait, grâce à l'éclat de sa voiture, le contenter mieu et, par là, se rendre très favorable la générosité frate nelle (2).

La jeune femme aimait qu'il flattât leur réputation qu'il eût belle allure. Elle l'en (!) récompensait avec d positif. Après tout, dans le présent, Denise était la bonn magicienne habile à transformer en quiétudes relatives l plupart des tracas pécuniaires. Aussi tenait-elle la plac principale dans l'existence de l'avocat. Il le reconnut, s'y (résigna d'un soupir (2).

Exercice et méditation furent interrompus par les cris d ressort rouillé qui précédèrent le grelottement (!) de la son nette. A la crainte d'un créancier en visite de réclamations Omer sentit se contracter les muscles de son épigastre doulou reux, comme au temps même de son enfance où il se trompai dans ses leçons, où, sous la menace d'un jonc à bec d'ivoire il confondait les légendes maçonniques d'Hiram et de Salo mon, des Haschischins et des Templiers... pour la fureur d son bisaïeul maniaque, le vieil illuminé qui l'avait obstiné ment instruit de ces contes (3).

Pendant que le domestique allait à tâtons par le corrido vers la clarté trouble de l'imposte, vers l'huis ouvrant su l'allée des Veuves, l'angoisse du jeune homme comparaît la peur actuelle et celle de jadis sous la férule de l'ancêtre à la figure épaisse, ravagée, entre des flocons de boules blanches C'était la même épouvante de qui gronde, muni de puissance (3).

L'oncle Edme! reconnut le jeune homme. C'était lui maigre et gesticulant, lui qui fit évanouir instantanément la peur des créanciers pour donner le dégoût immédiat de son chapeau roussi, de ses hardes déteintes et de ses chaussures fendues. Tout cela, d'ailleurs, étreignait Omer dans une embrassade vigoureuse (5).

Son rire franc éclata pour le triomphe de ses dents saines que déparait à peine une brèche avant les molaires de droite (10).

Dans Omer, toute une âme se réveilla qu'il ignorait survivre aux époques d'adolescence. Cette âme, l'oncle Edme l'avait pour la première suscitée en permettant l'émoi révélateur que procure le frisson d'une fille saisie entre les bras.

l'âge d'estimer faciles toutes les victoires, cette âme avait été ar lui grisée d'espoirs géants. A l'âge d'estimer faciles tous :s sacrifices, elle avait été par lui saoulée de souvenirs et 'exemples choisis dans la plus réelle des légendes et des popées (15).

Evidemment le ton de la voix insérait dans cet éloge un lâme indirect pour le neveu (22)...

Leurs mines naïves admiraient que le capitaine appelât un ommissionnaire.

Le tapage des pieds remués, des chaises reculées, se ermina vite pour un silence qui fut un hommage de res-ect (24).

Cent intelligences se penchaient vers le héros, entre les randes boucles des chevelures. Et sur les énormes cravates lanches ou noires, toutes les âmes ardentes, généreuses, vres d'enthousiasme, venaient à la surface des figures, clairant l'ombre fumeuse du lieu (25).

Omer fit placer la messagère à sa droite, s'occupa d'elle en rborant la suffisance d'un neveu fort accoutumé à ce que des vations pareilles fussent le lot de sa famille, mais lui quelque eu sceptique touchant l'importance de telles manifes-ations (28).

Un murmure de doute grondait à travers les longueurs de a salle basse (32).

Nous arriverons trop tard à la chaumière, craignit Cyda-ise (34).

Le jeune homme domina les remous des épaules et des êtes (38).

Il dut s'arrêter, pris d'une courte suffocation devant es âmes, attentives sous leurs chevelures abondantes et ernes (39).

Les longues boucles fauves tressautaient avec la joie pué-ile de Cydalise dégringolant les marches (40)...

La ville en fièvre s'empourprait de fièvre, haletait par (?) nille refrains divers, furieux et joyeux, mugis de toutes arts (45).

Par là nous irions toujours au Prado, remarqua la laintive Elodie; on ne peut résister à un tel courant, il aut le suivre. Ce mot ingénu de la grisette parut allu-soire aux hésitations politiques qui faisaient réfléchir Omer (46).

Vers le luxe et les succulences de la table viendront les neilleures personnalités des partis. Les Casimir-Perier, les

Laffitte firent accepter leur suprématie aux doctrinaires parce que, en leurs hôtels, ils sont d'abord ceux qu'on va saluer... On prendra coutume de paraître aux réceptions que les deux richesses unies des Gresloup, des Héricourt sauraient offrir (49).

Souvent elle embrasse l'une : cœur ceint d'épines d'où maints rayons d'or atteignent, aux extrêmes du format, le chrétien minuscule qui naufrage en la nef frappée de la foudre, etc. (51).

A la voir radieuse, Omer sentit changer son âme. Le sourire d'un doute amical cessa de tendre sa lèvre. Lui-même s'imprégnait de la foi vivante qu'Elvire était (54).

Alors, honteuse d'être connue, sans doute, elle abaissa la pudeur de ses paupières sur l'aveu de ses regards. Cette âme se promit en récompense à la conversion, sa victoire (55).

Bornons ici les citations. Relisez chacune des phrases, vous découvrirez en elles toutes les variétés de galimatias, toutes les espèces de charabias, toutes les formes de pathos. Notez que tous les personnages, sans compter l'auteur, parlent cette même langue et que cette uniformité dans l'affectation pénible crée une impitoyable monotonie. C'est un défaut. Mais voici le vice. Nul mot n'est employé dans son sens exact, nulle tournure n'est régulière, logique, légitime. Sans profit pour la clarté, l'élégance, l'émotion, la langue subit une incessante dénaturation.

Elle est corrompue, elle est viciée. Elle est un composé barbare, une mixture effroyable préparée sans lois, au hasard, en désordre. Elle n'est plus la langue française. Naturellement les fautes purement grammaticales pullulent. Elles se lèvent menaçantes, impudentes, de chaque page. Elles produisent une telle impression de trouble que bientôt on éprouve une grande peine à les discerner, et on est contraint de vérifier à chaque instant dans le *Précis de grammaire* pour se convaincre que c'est bien Paul Adam, Paul Adam lui-même qui se trompe ou qui ne sait pas.

Et les mots! Les mots grimacent, contorsionnés, n'ayant plus physionomie française. Inventions inattentives de mots inutiles. « *Secouades* de l'oncle Edme Lyrisse! (3). — Omer n'osa point tenter d'emprunt à cause de leurs *divergences* (14). » — De qui? de quoi? — Et voyez à quelles bizarreries comiques aboutit l'écrivain : « Après cette période, il s'assit sur l'ottomane, et le menton dans ses mains, il garda le *silence* de la douleur *véridique* (16). » *Véridique* ne convient pas : il faudrait *sincère*. Mais véridique provient du latin (*verus :* vrai; *dicere :* dire). Conclusion : Il garda le silence de la douleur qui dit la vérité... Et voilà comment on écrit de nos jours!

On écrit encore : Un peloton de *serveurs* entrait (27)... » Serveurs? Ce mot n'est point français. — Ou bien : « Omer *assuma* de lui donner la main. » Ou bien : « Toute la foule simula *le pleur d'une lamentation* pitoyable. » Qu'est-ce que le pleur d'une lamentation? Encore : « Elle lisait des *tomes* de piété (51). » Ailleurs : « Il maudit la pécore qui, deux jours, refusa tout *propos* infatigable tricoteuse de chaussons. » Propos a dans la langue française un sens précis qui est ici complètement oublié. Autre part : « Elle adorait l'homme de cuivre... pour qui *les essors* des orgues gagnaient les espaces. » L'essor, mais non pas *les essors*...

On continuerait sans fin. Mais on est effrayé. Et, comme l'écrit Paul Adam, « nous cherchons des refuges, ne les trouvons que dans les losanges du carrelage où nous enfouissons la timidité de nos regards ».

O vocabulaire! ô syntaxe! Régularité des constructions! Propriété des termes! Malheureuse langue française! Lecteurs dignes de pitié! Auteurs dont on désespère!...

* * *

Décidément, je ne peux prolonger cet examen trop triste.

Mais n'était-il pas urgent d'indiquer les périls de la langue française! Il est déjà bien tard pour exprimer nos alarmes. Quel mal causé jusqu'à présent! Quel mépris répandu parmi les écrivains pour la pureté du langage, *emendata oratio!* Où allons-nous? Qui le dira? Hélas!

On comprend facilement quels entraînements Paul Adam a subis, qui l'ont voué, irrémédiablement peut-être, à ce style hideux et barbare d'illettré prétentieux et obscur. Il manque de formation intellectuelle classique. Il n'a point de culture méthodique. Toutes les lectures engendrèrent en lui toutes les idées et tous les styles, car ses lectures brusques, frénétiques, de documentation, furent toujours désordonnées. Il n'avait point de principe directeur, aucun moyen de classement. Avec cela nul goût. « Le goût, écrivait Voltaire, est le sentiment des beautés et des défauts dans tous les arts. C'est un discernement prompt comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion; il est comme lui sensible et voluptueux à l'égard du bon, il rejette comme lui le mauvais avec soulèvement. » Paul Adam ne possède pas cette sensibilité délicate. Et puis il écrit si vite!

Il n'est pas seul coupable de cette corruption qui atteint dans sa substance notre langue nationale. Sa situation littéraire — au moins sa situation apparente l'en fait l'un des plus responsables. Épris de toutes les idées à la fois, animé de nobles ambitions de règne intellectuel, ardent à tous les combats de la pensée, il a conquis, jeune encore, une notoriété qui n'est pas complètement négligeable. Il est, en son incohérence, avec ses contradictions, sa complexité et pourtant sa simplicité, une des individualités assez caractéristiques de sa génération. Il a tout fait — et je le loue de cet effort — pour propager son influence dont il eût été bien empêché de définir lui-même la nature; mettons, plus modes-

tement, pour étendre sa gloire. Poussé brutalement dans la renommée par des camaraderies, il employa tous les procédés pour y demeurer. On le vit user sans mesure de la publicité industrielle : je constate avec joie qu'il en use plutôt un peu moins aujourd'hui. Bref, il tâcha toujours à être au premier rang.

Les fougueuses incertitudes de ses livres fumeux lui interdisant toute action précise et profonde sur les jeunes esprits, il a peut-être une certaine influence sur un certain nombre d'écrivains nouveaux venus qui écrivent le français avant de l'avoir appris. Oh ! quelle influence ! ne me le demandez pas. Rien n'est moins aisément définissable. Mais il est de bon ton parmi ces « jeunes » d'admirer Paul Adam avec fracas, sans réserve.

Dangereuse mode, si elle excite ces quelques jeunes gens à lire entièrement celui qu'ils exaltent ! Et, en vérité, Paul Adam écrit beaucoup, écrit énormément. On lui saurait donc gré d'écrire moins afin qu'il se donnât le loisir d'écrire plus correctement. Le style composite qu'il s'est façonné, moitié volontaire, moitié inconscient, n'ayant pas de style naturel, exige plus que tout autre d'être écrit avec une lenteur savante et prudente...

Oui, les erreurs, les exemples de Paul Adam risquent d'être particulièrement funestes. Je me serais reproché à jamais de pas les signaler avec une netteté un peu vigoureuse. Prenons garde qu'en écrivant de tels livres, incompréhensibles même à un Français de culture moyenne, nous limitons notre influence intellectuelle. Les étrangers, apprenant les règles traditionnelles de la langue française, ne pourront plus lire nos ouvrages qui enfreignent toutes ces règles, les suppriment, les nient. Ils s'écarteront de nous. Et comme il leur sera difficile aussi de les traduire en leur langue, ils n'essaieront pas.

Tous ces symptômes de décadence de la langue française dans la littérature d'imagination sont bien inquiétants. Ah ! qu'importe que *la Ruse* soit à tous les points de vue un livre détestable, Paul Adam a une activité et

une force intellectuelle assez puissantes pour qu'il ne soit pas interdit d'espérer de lui une œuvre meilleure, plus digne de l'attention qu'on lui accorde encore et qu'on ne lui refusera jamais qu'avec peine. Mais il était indispensable de rechercher, de dégager la durable leçon de cet ouvrage éphémère. Ce n'est pas gai.

Relisons les immortelles œuvres de la littérature française. Elles sont claires et pures.

2 mai 1903.

HISTOIRE DE LA FRANCE CONTEMPORAINE

Gabriel Hanotaux

Gabriel Hanotaux : *Histoire de la France contemporaine*, 1871-1900, *et le gouvernement de M. Thiers.* — Ch.-V. Langlois : *Questions d'histoire et d'enseignement.*

C'est une grande question que celle de savoir à quoi l'histoire peut être utile. M. Ch.-V. Langlois, l'un des maîtres de la Sorbonne qui ont travaillé avec le plus de discrétion et le plus d'efficacité à préparer pour la plus grande gloire de l'école historique française les nouvelles genérations d'historiens, n'est pas éloigné de prétendre que l'histoire ne sert à rien, absolument à rien. Et ce qui est particulièrement remarquable et nous donne une idée très haute de son scientifique courage, c'est que, ayant démontré la vanité à peu près complète des études et des travaux historiques, il s'applique avec une compétence digne d'admiration à rechercher les moyens de développer ces études pour perfectionner ces travaux.

Donc M. Ch.-V. Langlois, guide sûr, mais guide narquois, affirme, avec un détachement impressionnant et un peu effrayant des historiens d'ici-bas, que l'histoire est de nos jours dans la situation ambiguë où l'histoire naturelle était, il y a cent ans. Par malheur, il y a un siècle, l'histoire naturelle n'était pas dans une situation très bonne.

Est-ce que M. Ch.-V. Langlois, qui est cependant le

plus modéré des savants, n'exagère pas un peu? Est-ce que la science et l'art ne se sont pas fondus dans l'histoire au point de faire d'elle le genre à la fois le plus littéraire et le plus scientifique? La séparation qu'il accentue, au lieu de l'atténuer, entre la science et l'art semble bien arbitraire. Et il nous paraît que tous les progrès accomplis dans l'histoire depuis quelque vingt ans, loin de séparer davantage l'histoire savante de la littérature historique les unissent et les confondent de plus en plus.

Il est bien vrai que nous sommes fort éloignés maintenant de la conception que jadis se faisaient de l'histoire les historiens eux-mêmes. Daunou disait : « L'histoire veut de riches couleurs; la principale condition du style historique est qu'il soit pittoresque et nourri de réflexions. » Taine écrivait plus tard avec une auguste simplicité : « Que l'histoire touche le cœur et les sens en même temps que l'intelligence. Que le passé ressuscite! Voilà les matériaux inertes qui se meuvent au souffle divin de l'âme. La science devient art... » Il affirmait encore : « L'histoire est un art. Il faut que ses peintures soient aussi vivantes que celles de la poésie... On n'y réussit que par l'imagination... » Et il insistait, et il aggravait : « L'histoire, c'est le passé vu à travers un tempérament... » Et sans doute il avait tort, mais si loyalement! Souvenons-nous tout de même, souvenons-nous que souvent la peur d'un mal nous entraîne en un pire et parce que Taine subordonna avec une fièvre généreuse la science à l'art, ce n'est pas une raison pour proclamer l'incompatibilité totale de l'un avec l'autre. Taine en somme proclamait une vérité évidente, s'il ne la réalisait pas dans ses œuvres. Il déclarait : « La science devient art... » Il faudra dire : L'art s'allie avec la science, devient son auxiliaire, se subordonne à elle pour la compléter et la rendre accessible au plus grand nombre.

Ce serait rendre un mauvais service à la grande école

historique française renouvelée, revivifiée, que de protester comme le fait M. Langlois, que désormais les savants seront séparés pour toujours des littérateurs, que si les littérateurs sont lus, seuls, les savants détiennent la vérité. Nous concevons très bien le littérateur dans le savant. Et, par exemple, c'est avec plaisir que, suivant les déroulements de la logique décevante de M. Ch.-V. Langlois, nous avons pu constater qu'il décorait sans même qu'il s'en rendît compte, du style le plus pur et de l'ironie la plus élégante, je dirai de la distinction la plus littéraire en sa froide sobriété, son argumentation décourageante de savant pessimiste...

Oui, des progrès colossaux ont été accomplis dans les études historiques depuis un siècle. Le domaine des études historiques s'est considérablement développé dans le temps et dans l'espace. Les méthodes d'investigations dans les sciences historiques ont été définies avec précision et définitivement ; et il a été fait justice, grâce à ces méthodes, d'une foule d'erreurs naguère insoupçonnées. Ensuite l'intelligence historique, en d'autres termes la faculté de comprendre et de goûter les manières d'être qui ne sont plus, s'est propagée. Les lecteurs en grand nombre sont venus aux historiens. Est-ce à ce moment que les historiens s'écarteraient des lecteurs ?

Non, le souci dominant de la vérité n'exclut point de l'histoire les séductions de la forme littéraire. Il discipline cette littérature qui jusqu'ici était envahissante, tyrannique et désordonnée. Il la remet à sa place qui est celle d'une auxiliaire précieuse, mais d'une auxiliaire simplement. Après les *historiens romantiques* qui créaient avec des renseignements insuffisants, ou insuffisamment contrôlés, de la philosophie et de la beauté, voici venir, je pense, les *historiens réalistes* qui feront pénétrer par leur récit exact et vivant, scrupuleusement exact, la vérité historique dans la

foule incessamment accrue des lecteurs cultivés de tous les pays. Ne disons pas, ne laissons pas croire que la littérature historique est entrée dans une décadence décisive. Ne convenons pas que cette littérature est entrée en décadence parce que le perfectionnement de la science historique ne pouvait manquer d'être funeste à l'art des historiens... Nullement. Mais un art nouveau s'élabore, serviteur de la science. Et M. Ch.-V. Langlois le reconnaît malgré lui, et malgré lui le proclame, en dépit de ses tendances systématiques : « Le souci tout moderne de la vérité vraie est-il incompatible avec des préoccupations littéraires ? Nous le croirions peut-être si Renan n'avait souvent réalisé l'harmonie d'une science très honnête et d'un art délicieux... »

Renan avait du génie sans doute, mais il venait à une heure où l'histoire bouleversée était en travail d'une transformation essentielle et définitive... Et il put néanmoins accomplir sa grande œuvre. D'autres historiens se succéderont qui fortifieront la science la plus sûre par l'art le plus parfait. Nous saluons, à son aurore, l'histoire rénovée, l'un des genres littéraires les mieux adaptés aux besoins d'une humanité de plus en plus civilisée et les mieux faits pour affermir l'empire universel de la littérature française.

*
* *

Il était convenable de présenter ces observations sur l'avenir de la littérature historique régénérée par la science, en signalant *l'Histoire de la France contemporaine* 1871-1900, entreprise avec une fougue méthodique par M. Gabriel Hanotaux, et dont voici le premier tome : *le Gouvernement de M. Thiers.*

C'était une initiative audacieuse que d'écrire une histoire dont les évolutions se déroulent encore. M. Hanotaux n'a pas fui le péril. On peut dire toutefois qu'il l'a

évité. Son œuvre demeurera pendant longtemps le monument le plus important et le plus complet que l'on puisse édifier touchant les événements de l'époque où nous vivons. En quatre volumes compacts, tout remplis de faits, l'œuvre sera achevée. Celui-ci, *le Gouvernement de M. Thiers*, contient la fin de la guerre franco-allemande, les négociations de la paix, la Commune, la crise constitutionnelle, les débuts de l'Assemblée nationale, la libération du territoire, la démission de M. Thiers. Il est clos au 24 mai 1873. Le second volume sera consacré à *la Présidence du maréchal de Mac-Mahon*, et à *la Fondation de la République*. Le troisième et le quatrième expliqueront les péripéties de *l'Histoire de la République parlementaire*. Ainsi commence une œuvre gigantesque, conçue avec ampleur, où pendant beaucoup d'années sans doute on viendra chercher la vérité générale de la vie historique de notre temps. Cette œuvre, qu'on le veuille ou non, est assurée, en effet, d'un rayonnement auquel bien peu d'œuvres peuvent immediatement prétendre. Le nom de l'auteur mêlé aux combinaisons de la politique internationale fait presque nécessairement de son œuvre historique une œuvre représentative de la science ou, si vous voulez, de la littérature historique française un peu dans tous les pays. Son autorité d'historien, affirmée déjà par ses travaux anciens, assure à cet ouvrage nouveau une influence que le sujet même lui prête fatalement. Enfin, cette histoire contemporaine est publiée au même moment en plusieurs langues ; elle pénètre instantanément dans le plus grand nombre de centres cultivés de l'univers. Oui, c'est bien auprès d'elle que le monde s'informera désormais de la vérité sur la France d'aujourd'hui. C'est une grande responsabilité pour un historien.

Qu'il est donc souhaitable que l'œuvre de M. Hanotaux soit conforme à la véritable conception historique déterminée par M. Ch.-V. Langlois ! Et comme il est souhaitable que l'art en elle favorise l'expansion de la science !

En somme, M. Gabriel Hanotaux a respecté le plus complètement possible les règles de la recherche scientifique, c'est-à-dire de la recherche impartiale. Il nous avertit dans sa préface : « J'aurais voulu que cet ouvrage fût plus complet sans être plus long, plus exact sans être plus minutieux. Mais les faits contemporains sont souvent insuffisamment éclaircis, les motifs difficiles à démêler ou à exprimer... » Il est possible d'ailleurs que peu à peu lui soient apportées les informations nouvelles qu'il sollicite. Elles pourront redresser certains détails. L'ensemble persistera tel qu'il est. Il paraît indiscutable que nul élément de vérité ne lui a fait défaut, et qu'il s'est approché de la vérité d'aussi près que la vérité se peut approcher.

Et c'est sans doute une erreur de croire que l'histoire contemporaine est plus difficile à constituer que l'histoire ancienne. Pour avoir été mêlé à des luttes politiques, ou pour avoir été témoin des vicissitudes historiques, est-on moins capable de discerner la réalité des faits ? Non pas. La grande transformation scientifique de l'histoire au XIXe siècle consiste en ce que les faits historiques ont cessé d'être des éléments pour le jugement des hommes ; ils ont pris en somme une existence, une personnalité, une individualité indépendante de tous les jugements et de tous les hommes. Et c'est incontestablement une condition plus favorable pour déterminer cette individualité d'être près d'eux que d'être trop éloigné d'eux. Et lorsque M. Hanotaux nous avertit : « Il ne pouvait être question de me détacher de moi-même et ma vie dit assez que dans les choses de la politique qui sont le principal objet de l'histoire, j'ai fait comme mon pays, j'ai pris parti : je suis républicain » ; il ne suscite en nous aucune inquiétude. Nous savons bien qu'il n'a point pour cela dénaturé les faits. Employant pour rétablir les origines de la troisième République la méthode scientifique d'érudition qu'il consacrait jadis à rechercher vivement les origines de Richelieu, il a conservé aux faits la physionomie, l'individualité intrin-

ıue qui les met en quelque sorte à l'abri de toutes préciations humaines, de toutes opinions politiques ou moins ne les laisse pas atteindre, déformer par les es et par les autres.

Quel que soit son penchant, quel que soit son but, . Gabriel Hanotaux constituant le premier volume de n *Histoire de la France contemporaine* a fait œuvre de ience. Par conséquent, son ouvrage n'usurpe point place que les circonstances lui ont réservée dans les bliothèques de l'élite universelle pour la formation des ées du plus grand nombre dans tous les pays sur la ance actuelle.

* * *

Mais l'art de l'écrivain aura-t-il détruit, diminué la ıreté de l'érudit appliquant son effort scientifique aux its et aux hommes contemporains ?

Comment ne pas reconnaître, au contraire, qu'il mulplie la force de l'érudit, rend plus perceptible aux autres vérité que la science a su découvrir clairement. La ience historique distingue et détermine la vérité, la litrature historique la propage.

Ah ! tel est le paralogisme excusable, mais inacceptble, des théoriciens rigoureux de l'histoire réformée. s souffrent encore des atteintes que les romantiques de histoire faisaient subir hier à la vérité. Ils voient l'art écessairement contradictoire à la science ; ils ont grand'eine à l'entrevoir se superposant à elle pour la fortifier. 'out ce qui est art leur est suspect ; tout ce qui est littéature anime leur défiance. Le style lui-même les épouante comme un funeste instrument d'erreur ou un agent e fourberie. Avec quel dédain horrifié M. Ch.-V. Lanlois signale les ornements plaqués, les verroteries, les eurs, les sentences, les « jugements », que les historiens ien littéraires ajoutent au récit des faits d'après l'ana-

lyse plus ou moins méticuleuse des sources plus ou mo
filtrées. Avec quelle conviction ardente il nous met
garde : « Les divers microbes littéraires se logent
préférence dans les extrémités et dans les jointures
livres d'histoire, c'est-à-dire dans les introductions,
conclusions, et les paragraphes de transition. » Ils
logent aussi dans les « portraits ». Mais je crois q
est temps de distinguer si l'on ne veut pas confondre.

Thiers occupe, emplit tout le premier volume
l'Histoire de la France contemporaine. Suivez le volu
et vous ne conclurez cependant pas que Thiers est «
héros » qui domine son époque entière, et l'entraîne
il a décidé de la conduire. Il vit au travers des faits, il
meut, il s'agite, il développe sa personnalité parmi e
grâce à eux. Mais les faits ne sont subordonnés à lui
dans la mesure où vraiment il les détermine. M. Ha
taux a accompli un effort évident pour que la person
lité de Thiers fût extrêmement vivante. Est-ce donc
direz-vous, une œuvre d'art, un travail de littérature h
torique capable de dénaturer la vérité scientifiquem
établie des faits ? Non. Ce travail accuse la vérité, il
parfait, car la vie même de la personnalité de Thi
dans les événements contemporains est un élément ca
tal de la vérité des faits. Et cet élément, les docume
sans doute, l'indiquent ; mais pour le dégager, la sûr
de l'érudition méthodique ne suffit pas, il faut, en out
je ne sais quel don de psychologue et pour l'expos
c'est-à-dire pour exprimer la vérité plus complète,
faut un certain don d'artiste. Comment alléguer q
l'artiste ici combat le savant ! Le savant n'existe réel
ment, totalement que par l'appui de l'artiste.

Et M. Hanotaux fait un « portrait » de Thiers. Ah !
voici l'horrible ou le merveilleux « morceau » littérai
qui n'a rien de commun avec l'histoire dont le XIXe siè
nous a enfin gratifiés ! Eh ! non. Les généralisati
psychologiques ou morales de M. Hanotaux peuvent ê
fausses ou simplement téméraires. Tout de même je

:rois pas, car je vois que l'étude seule des faits, des
:s, des manœuvres... de Thiers lui a permis de ras-
ıbler un à un les traits constitutifs de son caractère.
istorien a-t-il complètement réussi, a-t-il pénétré
ers tel qu'il était, dans la vérité profonde de son
:lligence et de son âme? Il faut pour cela une pru-
ıce et une sûreté que peu d'historiens possèdent. Il n'en
pas moins vrai que le caractère de Thiers est un
ment de la vérité historique, et que l'histoire de son
ıps est incomplète sans l'histoire de son caractère.
Rassembler les traits exacts d'un homme en un por-
it, est un procédé esthétique d'exposition qui n'adul-
e point l'histoire elle-même. S'il est sincère et métho-
ue, comme on le peut constater dans le portrait de
iers, — il met l'homme et les faits en un plus plein
ief. C'est un art de forme complémentaire de la science
fond.
Et des faits eux-mêmes exposés avec une précision
upuleuse, ressort inéluctablement un jugement sur
iers. Les épithètes n'y ajoutent rien. Les faits pro-
ncent. Tout au long de ce livre, on le voit effectuant
triple tâche. Il conclut la paix. Il répare les maux
ısés par la guerre. Il assure au pays une forme poli-
ue durable, sinon une constitution. Ce n'est pas, en
mme, charger de littérature le document que de con-
ıre avec M. Hanotaux : « L'opinion lui fit confiance
mme il le méritait. Peu de peuples en somme, dans
s circonstances analogues, eussent vu sortir de leur
in un chef d'Etat pareil à ce « petit bourgeois qui avait
me fière ».
Entièrement soumis aux faits, le récit merveilleuse-
ent ordonné se développe avec simplicité, rapidité.
ne rare sobriété de forme, de petites phrases courtes
ii se succèdent avec une précipitation haletante, une
rte concision, un sens profond de la valeur des mots
peine gâtée par l'emploi d'un certain nombre d'ex-
essions convenues, banales, donc un peu vulgaires

qu'il serait aisé d'enlever), — voilà la véritable littératu historique. Elle met les faits en valeur. L'art compl la science.

M. Hanotaux a commencé avec perfection cette gran œuvre contemporaine qui sera peut-être « le dossier la démocratie », comme il le désire, plus sûreme l'ouvrage où pendant longtemps les esprits cultivés monde s'instruiront des origines politiques de la Fran du xxe siècle.

9 mai 1903.

HISTOIRE COMIQUE

Anatole France

Anatole France est pourvu d'une grande gloire uni-
erselle. Il a obtenu tous les genres de succès, littéraires
t, faut-il ajouter, politiques! Il nous a procuré, à nous
'rançais, toutes sortes de joies délicates que nous avons
oujours été assez fiers de pouvoir ressentir et que, par
onséquent, nous n'avons jamais voulu dissimuler. Outre-
monts, outre-mer, il n'est personne qui ne se flatte de faire
e sa littérature tout le cas que nous sommes heureux
l'en faire. Je ne veux pas vérifier, en cet instant, si
ela est possible, s'il est permis aux indigènes de ce
ays et de toutes races de goûter et même de com-
rendre Anatole France aussi complètement que nous
royons le goûter et que nous nous figurons le com-
rendre. Je ne veux pas rechercher maintenant si Ana-
ole France ne représente pas le génie français dans ce
qu'il a de plus incompatible avec les génies étrangers,
'il ne personnifie pas les qualités littéraires françaises
n ce qu'elles ont de plus national, de moins perceptible
ux esprits cultivés des autres nations, et assurément
le moins assimilable par eux. Il nous plaît assez qu'à
'heure actuelle la littérature française rayonne sur tous
es peuples pour que nous ne chicanions pas les admi-
'ateurs de nos plus glorieux artistes littéraires sur les
'aisons plus ou moins défectueuses et plus ou moins
sommaires qu'ils peuvent se donner à eux-mêmes d'ad-

mirer infiniment les uns et les autres, et particulièrement Anatole France... Réjouissons-nous donc de tous les événements qui concourent à affermir notre suprématie intellectuelle...

Mais telle est la curiosité par avance enthousiasmée qu'Anatole France a partout suscitée par ses beaux ouvrages précédents que désormais nul livre de lui ne peut causer des admirations qu'on ne s'attend pas à éprouver. On est prêt à toutes les admirations. Ce qu'il y aurait d'imprévu, c'est qu'un de ses livres procurât une déception, même aux plus fieffés adorateurs d'un précieux talent contemporain... Et c'est ce qui pourrait advenir de plus heureux à France, dont la gloire comme le talent ne vas pas sans quelque pernicieuse monotonie. En effet ni l'un ni l'autre n'est discuté. Fâcheux accord ! Une gloire faiblit dès qu'on ne dispute plus sur elle. Un prestige décroît dès qu'on oublie de le contester. Une influence surtout s'anémie si, un seul instant, on ne songe pas à la combattre. Anatole France, qui n'exerce pas d'influence littéraire, jouit du moins, avec quelle ravissante nonchalance, d'une gloire et d'un prestige sans égaux. La publication de ce nouvel ouvrage *Histoire comique*, qu'il s'est amusé à écrire indolemment, ne peut que les entretenir tous les deux, car elle cause justement cette déception bonne à ranimer les débats sur un grand écrivain et sur une grande œuvre. La déception est assez forte pour que les débats soient durables.

*
* *

Anatole France a bonne opinion de ses admirateurs, qui sont tous ses lecteurs. Il ne doute pas par exemple qu'ils ne sachent la langue française dans toute sa pureté classique, et qu'ils ne connaissent parfaitement l'étymologie des mots. Et le titre singulier de son livre *Histoire*

comique surprendrait les mortels ignorants du vocabulaire. L'histoire est comique; elle appartient à la comédie; elle intéresse les comédiens; mais elle n'est pas plaisante, ce qu'elle pourrait être, étant comique. L'histoire n'est pas plaisante! Et ceux mêmes qui savent le sens, tout le sens du mot français, regrettent un peu que l'histoire narrée avec une lente finesse par l'inoubliable auteur de la *Reine Pedauque*, ne soit pas comique dans les deux ou trois sens du mot...

Ils sont surpris; mais vite le charme un peu grave et incertain du livre triomphe de leurs hésitations... Ils s'abandonnent au bonheur distingué de suivre une philosophie d'autant plus ondoyante qu'elle est plus dogmatique au travers d'une aventure dont les péripéties ne s'enchaînent point aussi logiquement que possible. La surprise se termine en séduction, mais reste tout de même... Et lorsqu'on s'est résolu à faire simplement ce qu'il convient de faire toujours en lisant un livre d'Anatole France, c'est-à-dire à chercher la personnalité de l'auteur dans ses héros et dans ses romanesques inventions, on se persuade bien vite que cette personnalité est toujours enchanteresse, mais qu'enfin elle manque de plus en plus d'unité et de précision, que les contradictions mêmes, qui naguère constituaient l'un de ses attraits, cessent désormais d'être harmonieuses, comme cela pourtant est bien nécessaire pour que des contradictions longuement exposées soient tolérables. Des événements ont passé depuis les années dernières, et les derniers livres qui ont détruit cette harmonie en rendent les contradictions plus sensibles. Il faut que l'harmonie se recrée : et il n'est pas surprenant qu'elle n'ait pu se rétablir soudain... Anatole France oscille, doute sur le choix entre deux directions littéraires... Dans *Histoire comique*, il s'engage tour à tour en ces deux directions.

Un nouvel Anatole France se prépare pour la littérature. Quel sera-t-il? L'*Histoire comique* ne nous permet pas encore de décider.

Le sujet du livre — qui est à peine un roman — ne nous révèle rien. Qu'il est donc malaisé de déterminer ce sujet! Et comme on sent qu'Anatole France ne s'est aucunement soucié lui-même de le déterminer! L'*Histoire comique* n'est pas la peinture, tant de fois essayée, d'un milieu de comédiens modernes. Cette peinture est esquissée à peine. Ce n'est pas la psychologie d'une artiste jeune, jolie, ambitieuse, aimée, amoureuse, frivole, infidèle, puérile, sotte. Cette psychologie est distraitement indiquée. Ce n'est pas l'observation d'un cabot tragique qui considère la vie comme un mélodrame où il faut, de toute nécessité, que quelqu'un meure violemment. Cette observation est traversée de toutes sortes de dissertations qui la compromettent, la déséquilibrent, la dénaturent... Ce n'est pas ceci, ce n'est pas cela; c'est un peu tout ceci, c'est un peu tout cela; c'est tantôt ceci, c'est tantôt cela. Il y en a pour tous les goûts. Reste à savoir s'il y en aura suffisamment pour chacun de ces goûts.

Mais tous les romans d'Anatole France furent combinés de cette manière. L'histoire, le « conte » n'est jamais intervenu que pour relier toutes sortes de dissertations philosophiques et morales qui étaient la matière essentielle des livres. En vérité, Anatole France n'a jamais composé de romans, mais des récits philosophiques à la façon du XVIIIe siècle... Ici l'on voit une petite actrice de l'Odéon, Félicie Nanteuil, douée de toutes les médiocres qualités indispensables pour entrer au Théâtre-Français, y échouer avec éclat, en sortir avec plus d'éclat encore, comme se réhabilite un génie méconnu, et tomber vers la quarante-cinquième année dans un oubli tumultueux. Félicie fut aimée d'abord par l'acteur de mélo Chevalier. Mais maintenant elle aime selon son importance au théâtre et se donne, par conséquent, à un jeune diplomate, M. de Ligny. Chevalier est assez indiscret pour se tuer devant la petite maison où les amours de Ligny et de Félicie cèdent à leur judicieuse fougue. Ils ne laissent

pas que d'être troublés par cet importun suicide. Après l'enterrement où grouillent les cabotins bariolés, Félicie est prise de je ne sais quelle terreur maladive de Chevalier. Elle voit son fantôme incessamment, non pas son fantôme, mais Chevalier lui-même qui la regarde avec sévérité, lui adresse des paroles dont elle s'épouvante. Et cette « phobie » spéciale contraint Félicie de se refuser à Ligny qui ne comprend pas, et de rompre avec lui, qui ne comprend pas mieux... Et voilà ce que c'est que d'aimer prématurément un acteur de mélodrame. Cy finit l'*Histoire comique*.

Cette histoire abuse un peu du droit qu'ont les romans philosophiques et fantaisistes d'être mal composés. Si elle n'était pas contée par Anatole France, on ne s'intéresserait pas à elle, car on ne sait ni quel personnage en est le héros, ni pourquoi l'un est le héros du chapitre et l'autre le héros du chapitre suivant. Tous ces héros sont sur le même plan! Oh! que tout cela manque donc de perspective! Et qui pis est, nul n'est au premier plan. De ces comédiennes et de ces comédiens, aucun ne semble d'abord tenir le grand rôle. Il n'y aurait que des comparses en cette histoire, s'il n'y avait au fond, tout au fond, Anatole France partout présent, se montrant à l'excès en ce moment, et ensuite fort gêné d'être là et ne sachant de quelle façon se cacher... Enfin, comme il va bientôt être utile que le roman finisse, il se décide à commencer : et nous assistons au petit fait-divers susmentionné, mais tout empêtré d'idées générales un peu confuses...

Encore une fois négligeons ces fautes qui furent celles des chefs-d'œuvre dont Anatole France nous a plusieurs fois réjouis. France manqua toujours d'imagination romanesque. Ses récits ne furent jamais extrêmement rapides. La vie qui circule en eux ne fut jamais excessive et trépidante...

Du moins parmi les récits languissants, dans l'action molle et un peu incohérente, s'animaient jadis des

personnages marqués avec une vigueur assez forte. C'étaient les inoubliables Worms-Clavelin, Guitrel, Charlot, Lantaigne... Les héros de l'*Histoire comique* ne sont point animés du souffle de la vie. Ils ne correspondent pas à la réalité de notre temps. Tous? Oh non! les plus effacés sont les plus vivants. Anatole France, qui me paraît inhabile à développer logiquement un type — observez l'insistance prodigieuse du falot Bergeret, — est un inimitable créateur de prestes silhouettes. Moins il appuie sur le trait, plus le trait est vif, et net et révélateur. Dans *Histoire comique*, la mère d'actrice, Mme Nanteuil, la vielle actrice Mme Doulce, le directeur de théâtre Pradel, quelques autres encore, Tony Meyer... vivent, et s'ils sont proches de la banalité, du moins ils passent rapides... et ils sont exquis. Mais incompréhensibles, insaisissables, inertes sont les petits héros qui occupent le plus de pages... Ils paraissent trop longtemps dans le court récit, ou reviennent trop souvent pour qu'Anatole France puisse les observer et les suivre sans lassitude. Il se trompe sur eux... qui ne nous trompent pas parce qu'ils sont à la fois banaux et impersonnels... Pauvre petite cabotine vue tant de fois, cette Félicie Nanteuil! Et de Ligny, diplomate veule, et inexistant, fatigué d'avoir trop parlé et trop figuré dans tous les romans mondains !... Et ce qui rachète cette banalité, mais nous déroute encore davantage, c'est que Anatole France se mêle à chacun de ses personnages, même aux plus humbles, leur prête des sentiments, des idées qui sont les siennes, encore que dans *Histoire comique* le Dr Trublet (*alias* Bergeret) soit délégué particulièrement au soin de le représenter.

C'est le pire défaut d'un livre dont tant de détails charment, qu'Anatole France se soit ainsi confondu dans tous ses héros indistinctement, au point de donner à chacun deux individualités disparates, ce qui les empêche d'en avoir une... Et ce défaut s'aggrave, car la personnalité de France-Trublet-Bergeret est contradictoire,

flottante. Il doute et il affirme. Ses affirmations sont impérieuses; ses doutes le sont aussi. Affirmations et doutes se combattent dans les mêmes phrases. L'apôtre qu'est devenu Anatole France fait tort à l'ironiste d'autrefois. Ou bien, l'ironiste n'étant pas tout à fait mort, exténue presque l'apôtre...

Anatole France eut toujours une force imcomparable : son esprit si raffiné... Maintenant l'esprit est moins pur. Pour avoir guerroyé dans les combats vulgaires, et d'ailleurs nobles, de la vie contemporaine, Anatole France a pris un peu de cette vulgarité que ne peuvent fuir les ordinaires mortels... Sa raillerie délicate ressemble parfois à une plaisanterie ; il lui arrive parfois d'être une facétie. Il raille, par aventure, comme un journaliste pressé :

— Tout le monde sait qu'elle avait réduit son musicien de mari à un tel état d'épuisement qu'un jour il tomba dans son cornet à piston.

— Il est souvent difficile de décider lequel est le plus fou, du fou ou de son médecin. On dit aussi que les hommes de génie sont enclins à la folie. C'est certain. Toutefois il ne suffit pas d'être un imbécile pour être raisonnable.

— (A l'église.) Pradel tira Trublet par la manche : « Docteur Socrate, je vous prie de me dire si, comme savant, comme physiologiste, vous voyez de graves difficultés à ce que l'âme soit immortelle... »

Il demandait cela en homme affairé et pratique qui a besoin d'un renseignement personnel.

Vous savez sans doute, mon cher ami, répondit Trublet... (Etc., etc.).

— C'est égal, dit Pradel, d'entendre l'orgue, ça me f... des idées pieuses.

— Agenouillée, la tête inclinée et la cendre voluptueuse de ses cheveux légers lui tombant sur le front, elle lisait, pénitente profane, dans son livre des paroles qu'elle ne comprenait pas et qui la rassuraient.

— Dans le temps, dit Roger au peintre Michel, j'ai connu sur la Butte l'oncle de Chevalier. Il était photographe et s'habillait comme un astrologue. C'était un vieux fou qui envoyait toujours à un client le portrait d'un autre. Les

clients réclamaient... Mais pas tous. Il y en avait même qui se trouvaient ressemblants.

— Connais-tu Claude Bernard ?

— Non !

— C'était un grand savant. Il a dit qu'il n'hésitait pas à reconnaître à la femme la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale.

Nanteuil en dégrafant son corset :

— S'il a voulu dire par là que toutes les femmes sont sensibles, c'est un rude cornichon !

Tout cela, réflexion faite, est peut-être plus fin qu'il ne m'a paru au premier abord. L'esprit d'Anatole France fut toujours parfait. Et simplement parce que nous le connaissons mieux, l'ayant beaucoup éprouvé, nous sommes un peu moins sensibles à ses charmes, et plus naturellement portés à voir en sa perfection des défauts... En est-il véritablement? Mais cette verve philosophique, narquoise, si abondante jadis, est moins abondante maintenant et plus lente...

... C'est que de graves pensers agitent Anatole France auparavant souriant et calme... Il a un nouvel état d'esprit... Mais, hélas, l'écrivain ne se transforme pas aussi rapidement que l'homme, les événements des années récentes ont bouleversé son pacifique labeur, mais trop brusquement pour qu'il ait eu tout à fait le temps de se désaccoutumer du paradoxe... La ferveur apostolique d'Anatole France et son infatigable ironie se contredisent ici... Laquelle vaincra ?

Et voici que, dans l'*Histoire comique*, un pyrrhonisme pessimiste, plus rarement optimiste, s'étale avec franchise, qui combat, interdit totalement ce progrès humain dont Anatole France s'est fait un des champions. Il déclare :

La bêtise, c'est l'aptitude au bonheur. C'est le souverain contentement. C'est le premier des biens dans une société policée.

Il est bien vrai que la morale est affaire de goût.

Il est possible que notre race persiste dans la mélancolie, le délire, la manie, la démence et la stupeur jusqu'à sa fin lamentable dans les glaces et les ténèbres. Le monde est peut-être irrémédiablement mauvais...

La justice n'est que le rêve de quelques imbéciles.

Les hommes ne sont pas faits pour savoir; les hommes ne sont pas faits pour comprendre. Ils n'ont pas ce qu'il faut pour cela.

Lorsque nous lisons ces maximes lapidaires et décourageantes, nous avons le sentiment que c'est bien l'écrivain Anatole France qui exprime sincèrement sa propre pensée; mais est-ce que l'apôtre Anatole France croit qu'on peut fonder sur de tels principes le progrès social dont il est friand, la société démocratique qu'il souhaite avidemment d'établir pour le bonheur des hommes? O contrastes! ô contradictions!

Par ailleurs, l'apôtre prend sa revanche, il vitupère avec une égale sincérité les barbaries de la politique coloniale, la médiocrité constitutionnelle de l'aristocratie toujours privilégiée, l'Église adroite à exploiter son temps! O contrastes! ô contradictions!

Bref, il est trop clair que les deux Anatole France ne se sont pas encore dégagés l'un de l'autre. Le rénovateur récemment apparu n'a pas chassé définitivement le sceptique appliqué, déconcertant, affligeant, joyeux... l'imperturbable ironiste... Ces deux hommes inconciliables ne font pas entre eux très bon ménage dans l'*Histoire Comique*. Anatole France a-t-il cette sincérité contradictoire de Mme Doulce, son héroïne cordiale, bienveillante et malheureuse :

Elle disait qu'on ne joue bien qu'en jouant avec son cœur. Elle professait que, pour exprimer fortement une passion, il faut l'éprouver, et qu'il est nécessaire de sentir les impressions qu'on doit rendre. Elle se donnait volontiers en exemple. Reine tragique, après avoir vidé sur la scène

une coupe de poison, elle avait eu toute la nuit les entrailles en feu. Elle disait néanmoins : « L'art dramatique est un art d'imitation, et l'on imite d'autant mieux un sentiment qu'on ne l'éprouve pas. » Et pour illustrer cette maxime elle trouvait encore des exemples dans sa carrière triomphale.

... En ce livre s'attarde l'ironiste. Mais les temps sont écoulés. Et c'est un peu la faute de l'apôtre Anatole France, si l'ironie de l'artiste nous plaît moins. Nous ne goûtons plus l'ironie que comme un moyen de lutte pour faire triompher des idées, anéantir des adversaires. Nous ne considérons plus la vie plaisamment. Cet état d'esprit, cet état d'âme railleuse, amorale, antisociale que le génie charmant d'Anatole France avait propagés, ne sont plus les nôtres. Belle occasion pour mesurer exactement ce que dure une tendance intellectuelle, littéraire, dans notre société contemporaine! Anatole France traduira-t-il en une œuvre renouvelée l'état d'esprit nouveau dont il fut assurément l'un des créateurs?... Il le pourrait, car son style si pur lui reste, merveilleux agent de persuasion... Mais nous ne savons. L'*Histoire Comique*, ce livre chargé d'éléments contraires, incomplet, ambigu, nous démontre qu'il ne le sait pas lui-même. L'Anatole France nouveau reste comme le dernier disciple de l'ancien Anatole France, et un peu comme sa victime.

16 mai 1903.

WATTEAU

Virgile Josz

Watteau, mœurs du XVIII[e] siècle, par Virgile Josz. — *La Bastille des Comédiens, le For-l'Évêque*, par Frantz Funck-Brentano.

Valenciennes, *l'Aventure à Paris*, *le Refuge*, *le Retour*, *Des Porcherons à la Comédie-Française*, *Cheminements dans la fin du règne*, *De Julienne à Crozat*, *le Songe de Watteau*, *le Pèlerinage à l'Isle de Cythère*, *l'Indifférent*, tels sont les titres des chapitres du livre que Virgile Josz dédie à la gloire de Watteau. On ne peut pas dire qu'ils se forcent pour être simples et pour être clairs. Ils ne sont pas éloignés, au contraire, d'une certaine obscurité bien littéraire. Et pour pénétrer du premier coup cette obscurité précieuse, il faut être déjà fort instruit des péripéties de la carrière de Watteau, comme cela est d'ailleurs du devoir de tout bon Français soucieux de célébrer en lui-même le culte d'un des peintres les plus représentatifs du génie français...

M. Virgile Josz a fait certainement beaucoup d'honneur à ses lecteurs éventuels en se persuadant ainsi qu'il ne peut avoir jamais trop bonne opinion de leur érudition artistique... Mais quand même chacun de nous aurait fait de Watteau, de sa peinture, de son temps, son étude de prédilection, il devrait entrer dans ce nouveau livre méticuleusement ouvragé ; et son exploration patiente d'une œuvre minutieusement admirative lui

donnerait assurément sur Watteau des idées ou de impressions nouvelles...

Nul plus consciencieusement et plus efficacement qu Virgile Josz ne s'est insinué dans l'âme d'un artiste, e plus encore, dans l'âme d'une époque. Il a écrit un biographie psychologique. On sourit un peu naguère d cette épithète loyalement accolée à ce substantif? Quell biographie, disait-on, peut ne pas être psychologique — Certes, si c'est un pléonasme que de dire biographi psychologique, c'est un pléonasme bien utile. Pou quelques biographies qui sont psychologiques à l'excè et ne sont pas meilleures pour cela, il en est tant qui n sont en aucune façon psychologiques et naturellemen n'en valent pas mieux.

Virgile Josz a la psychologie la plus prudente et la plus érudite qui soit. Ce n'est pas la divination du passé que nous apercevons en ce livre consacré à la glorification précise d'un art et d'un siècle, c'est la reconstitution traits par traits, soigneuse, exacte, et qui, proscrivant toute imagination fallacieuse, ne consent qu'à être véridique.

Et que de tableaux réalistes, d'un réalisme vigoureux, coloré, vibrant! Virgile Josz se plaît à peindre ces tableaux, et alors même que leur spectacle n'aurait point arrêté spécialement le regard de Watteau, Virgile Josz le rétablit néanmoins en sa vérité et le décrit avec un zèle amoureux. Cet écrivain décidément est artiste, lui aussi; il est peintre.

Watteau naît à Valenciennes.

Débile, négligé par sa famille, peu choyé de parents qu'attriste sa faiblesse, il entreprend la rude expédition vers Paris. Ah! centralisation déjà si forte contre les provinces encore actives. C'est de Paris déjà que doivent rayonner sur le monde toutes les gloires françaises!... Il part, le jeune Watteau qui veut être peintre... « Plutôt que d'embrasser la profession de son père, il vient, dans l'équipage qu'on peut s'imaginer,

ır cultiver une muse qu'il chérissait sans trop la ınaître. » C'est Caylus qui écrivait ainsi; et cela ›uve que les poncifs de tous les temps ont entre eux ucoup de ressemblance et un grand air de famille... rgile Josz n'emploiera point d'aussi odieuses banalités. lui faut de la couleur, n'en fût-il plus au monde, et du toresque, même trouvé par des moyens un peu im- évus et des efforts un peu laborieux.

Il lui en faut, et voyez-le qui suit le jeune Jean-Antoine atteau partant douloureusement pour la vie et la gloire. La Cloche-Blanche sonne, celle qui annonce l'ouver- re des portes de Valenciennes : lentement, entre le ouillard qui s'élève des marais et le velours des herbes ffacent les murs de la ville, ces murs qui ont, taillé, ıns leur chair, *le Chemin de Croix* du vieux Schleiff, — par Cambray aux deux citadelles, Péronne-la-Pucelle ıns l'émeraude de ses défenses, les bois de Compiègne, Valois aux grands finages, et Saint-Denys en France, gagne Paris. »

Il gagne Paris et comment! C'est à coup sûr dans panier du carrosse de Valenciennes, entre deux allots, « dans le tissu d'osier où l'on met les marchan- ises et où sont reçues pour un prix modique les per- ›nnes qui ne trouvent pas place dans le coche ou qui ne ›nt pas en état d'en prendre », que Watteau accomplit ›n voyage. Il dut être assez rude. Après le maigre ouper à Gonesse, les derniers grands arbres de l'in- erminable route, le dernier moulin, la dernière ferme t les derniers jardins de la Villette, ç'avait été le fau- ›ourg : un hôpital, une église, une rue parmi les cultures naraîchères, des masures, des cabarets louches, une orte monumentale; puis, les rives mauvaises de la rue ortueuse, ponctuées de fenêtres grillées et de hautes ›ornes, enfin la bousculade dans la cour du *Grand Cerf*, ous ces détails entrevus « falotement » dans la nuit de la lernière étape.

Et le jour venu, partout autour de lui dans le dédale

où il s'enfonce, des visages inconnus, moqueurs, agr
sifs, les meilleurs suprêmement indifférents!

Et voilà Paris.

Les logis ne manquent pas. Il y a des maisons jusq sous les ponts de la rivière, et, au-dessus des gouttièr les lucarnes des mansardes et des guérites s'étage Mais où Watteau ira-t-il avec une bourse aussi lég que la sienne?... Là-bas, ceux de la corporation qui o vu Paris l'ont renseigné : le pont traversé, où est cheval de bronze, tout de suite, il pouvait cherch vaguer de porte en porte; les réduits pullulaient long de la montée fameuse qui aboutissait à la po Saint-Jacques, dans cette rue des graveurs et des enl mineurs, cette rue des marchands d'estampes qui tienne boutique ouverte aux *Colonnes d'Hercule* et à la *Be Image*, aux *Deux Piliers d'or*, ou bien encore vers l'égo de la petite rue Taranne, aux alentours de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, proche le jardin abbatial, prison du bailliage, vers la rue de l'Échaudé, la r Sainte-Marguerite ou le Petit-Marché, il avait chan de rencontrer quelque compatriote qui l'aiderait à tirer d'affaire.

Il trouva, et bientôt se logea chez Abraham Mettaye à la fois hôtelier, marchand et professeur. Que fa Watteau ægrotant et mélancolique et pauvre? Il travail et il se terre en son quartier.

Quand il veut respirer, il suit une des rues bordé d'hôtels seigneuriaux, de boutiques et de tripots; — da un de ceux de la rue Mazarine, Marie-Claude, u accorte fille de blanchisseuse prodigue les trésors d sa galanterie avisée et experte à un superbe Marseilla qui l'emmènera jusques en Perse pour y faire d'elle rie moins qu'une ambassadrice du Roi Soleil... « Avec le faméliques qui mendient et les crieurs de pain, il s glisse entre les carrosses à col de cygne, brillants d'or et aux roues basses, entre les vinaigrettes et les chaise saute la fange du ruisseau, et trouve la rivière qui me

n grand courant d'air, son ciel non caché et le mou-
ment de sa batellerie au bout de ce cloaque. Et c'est
udain une autre vie, ces baigneries aux abreuvoirs,
trafic de la galiote de Saint-Cloud, l'imprévu des va-
-vient du passeur des Quatre-Nations... une autre vie
ıe celle de ces moines sales et de ces loqueteux tôt ren-
ıntrés autour des couvents... S'il remonte vers Saint-
ılpice l'église neuve, c'est le dédale des ruelles sombres,
boue et la punaisie du Petit-Marché avec son coin du
ıi où les orphelines offrent des petits lots de légumes
ərts et de graines séchés, puis les auvents des libraires
des relieurs à l'hôtel de Cluny; à deux pas, entre la
ərte Guisarde et la rue du Brave, l'enceinte vide de la
ire Saint-Germain où gueusent le long de l'année les
ıux estropiés, les sans métiers, les filles et les gardes
ançaises du Sépulchre. Là, il a vu, du Carnaval aux
ameaux, dans le tumulte de sa tenue, l'incroyable mêlée
es trafiquants de tableaux et de chiens de Bologne, des
yseliers, des cloueurs et des potiers d'étain, des mar-
hands d'épices et des colporteurs de dentelles d'or, des
erruquiers et des vendeurs de rossolis, — il a vu ces
ens se battre à souhait dans le vacarme de la Folie
'Espagne et de Scaramouche dupant, bernant la foule
ccourue, amusée et joyeuse quand même... Il y a pro-
ıené son étonnement, et quand il sort de son rêve, son
pplication un peu lourde de Flamand. Mais sa mélan-
olie l'éloigne vite, sa misère ne s'éclairant pas à ce foyer
– comme cette autre misère qu'il y coudoie, celle des
garçons chirurgiens, des commis libraires, des clercs
e procureur quelque peu ivres qui viennent chercher la
gaieté, leurs amoureuses au bras, chantant, au nez des
ıadauds, les refrains du carrefour.

J'ai fait une maîtresse, il n'y a pas longtemps...

ɔu

Charmante Alison, mon charmant trognon,
Voyons votre complaisance...

garçons qui ne manquent pas plus les dimanches de cet foire que ceux de la fête de Bezons ou ceux du Lendit...

Ainsi procède Virgile Josz. C'est une accumulati savante de tous les détails les plus expressifs de la vie l'époque. Et cette vie ressuscite avec force et avec v rité... Mais Virgile Josz est moins sensible aux détail qui devaient surtout impressionner l'âme poétique fantaisiste de Watteau, qu'à tous les détails qui peuve assurer à ses reconstitutions un réalisme intense. Il a goût, un goût méthodique de la réalité pittoresqu Tout lui est prétexte à peindre, avec une verve sincèr cette réalité.

Watteau, près de la mort, fait un voyage à Londre Virgile Josz voit aussitôt avec complaisance Londres début du XVIIe siècle. Londres, innommable cohue de ru puantes, noires, d'où émergent la colline au blé, colline aux poissons... Londres « la cité la plus ma chande du monde »... Et voici le tableau, ce tableau q Watteau ne songeait pas à faire, qu'il voyait à pein c'est Virgile Josz qui, d'une robuste précision, l'esquiss en indique tous les éléments... Le sourire de Londr c'est, à l'aube, la *milk maid*, la *milk girl*, qui va par l rues la palanche aux épaules et ses seaux d'étain cercl de cuivre, criant de sa voix fraîche de campagnard c'est la marchande d'oranges, en justaucorps noir en jupe rouge, coiffée d'une résille, le pied dans le souli à la poulaine ; c'est la poissarde, la clef et le coute pendus à la ceinture, la robuste Galloise qui retrousse galamment le bord de son feutre sur l'or de ses cheveu Sa tristesse, c'est l'appel lugubre du prisonnier char de chaînes, qui va quêtant le pain aux carrefours, longue lamentation des petits métiers et des convoyeu du port, c'est la geignerie des gueux, la criaillerie d filles, la doléance de la sinistre armée d'affamés qui, nuit venue, va prendre la ville de haute lutte et la tiend garrottée jusqu'au jour levant.

Et Virgile Josz multiplie ces tableaux. Ah ! ces vu

e Paris à la fin lamentable du grand règne : le euple périssant de misère, l'hypocrisie régnante... près la joie débauchée de la Régence, l'aristocratie ombée dans la noce, les grandes affaires, les grandes anqueroutes... Ce n'est pas seulement le détail extéeur que rétablit Virgile Josz, c'est la vie intérieure ellenême qu'il devine, qu'il surprend et qu'il révèle. Tous es personnages de l'époque passent dans ce livre, et un rait les fixe de pyschologie rapide et indiscutable. Non eulement tous les « grands » dont l'histoire n'a pas pu e désintéresser, mais ces hommes de toutes sortes utour desquels se meuvent les artistes et pour qui sans esse ils travaillent. Les professeurs industrieux, les narchands mi-exploiteurs, mi-mécènes, les collègues aux cadémies, les confrères jaloux, plus simplement les voiins, tous vivent ici. Virgile Josz ne leur donne pas seuement cette vérité superficielle, que la simple connaisance de l'époque lui permet de leur attribuer sûrement. Non, il a fait plus. Il a doué chacun, si humble qui passe ne heure dans la vie de Watteau, d'une personnalité riginale, qui sans aucun doute dut être la sienne. 'étonnera-t-on que ce livre lent, surchargé, puisse être i continuellement vivant ?

Mais nécessairement Virgile Josz cède à son penhant. Il est furieusement réaliste. Il ne saurait s'absteir de l'être. Et non pas seulement dans ses procédés de einture et de descriptions, mais dans sa conception nême de la vie et de l'art de Watteau. Je ne sais rien de lus complet que l'observation des mœurs des artistes, n cette époque, de leurs rivalités, des conditions ociales de leur vie, de leur effort artistique. Et quelles urieuses figures si éclairées, si vraies, — il faut toujours que revienne ce mot, — des protecteurs des arts, rtistes eux-mêmes ou financiers comme ce Crozat !... Mais dans le génie même de Watteau, c'est moins la poésie qu'il aperçoit que les conditions de réalisme où e génie se développa. Et dans cette peinture même,

c'est le réalisme que volontiers il cherche et qu'il dé couvre aisément.

La servante de Watteau a posé les danseuses et le galantes figures de ses pastorales, mais également se nus... Et Watteau, réaliste, copia fidèlement. La ser vante de Watteau est presque belle comme cette Mme d Pléneuf, dont Saint-Simon disait qu'elle était « fait exprès pour fendre la nue à l'Opéra et y faire admire la déesse ». Elle vient du théâtre, d'ailleurs, Virgile Jos en est sûr. Elle a été Flipotte, elle a touché les di sous que Messieurs de la Comédie octroient libéralemen pour tenir ce rôle... Peut-être qu'un soir, après le spec tacle, La Roque a entraîné Watteau à l'*Aigle Royal* qu'elle y mangeait la maigre soupe qu'on y tenai chaude aux comédiens qui ne pouvaient souper plus co pieusement, et que Watteau l'a prise ici même... Mai pourquoi cette supposition? C'est que la facilité ave laquelle elle se transforme, le brio, le parti qu'elle tir des étoffes, des moindres affiquets, tout trahit en elle l fille de théâtre. Et Virgile Josz conclut joyeusement « Watteau, en réaliste, l'a scrupuleusement suivie, n réservant avec elle son invention et sa poésie que pou le regard et le sourire. » Ou encore : il célèbre Watteau « n'idéalisant nullement et restant un admirable e superbe logicien, amoureux avant tout de la Vérité et d la Nature ».

Avec quelle poésie cependant il chante la Fest galante de Watteau, — le plus grand, le plus puissant le plus heureux geste d'art du XVIIIe siècle!

Il dit, mais ne s'attarde pas. Tout ce qui est réalism l'attire...

C'est pourquoi peut-être Watteau lui-même est u peu effacé dans ce livre par tout ce qui l'entoure. Il e est bien le centre ; mais le reste parfois le dissimule.. Que dire encore? Virgile Josz écrivit ce livre à loisi ayant l'amour de son sujet. Son œuvre historique es une œuvre de littérature ! Niera-t-on que l'effort de l'ar

ste littéraire ne puisse ajouter quelque chose pour ous rendre perceptible et familière la vérité de l'his-ɔire? Comparez, alors, ce *Watteau* de Virgile Josz vec les livres consciencieux et compacts de M. Funck-Brentano, que nous sommes accoutumés à considérer vec une complaisance amicale. Voici le dernier : *la Bastille des Comédiens, le For-l'Evêque*. A ne vous rien ·éler, cet ouvrage a remporté le prix au concours ouvert ɔar la Société de l'histoire du théâtre (1902). Il devait ·tre possible de nous donner, avec un peu de composi-ion, de style, une impression nette, vive, mouvemen-ée, si je peux dire, de la vie des comédiens aux XVIIe et XVIIIe siècles. M. Funck-Brentano s'est satisfait de com-ɔiler, compiler, compiler des documents, essentiels ou ıégligeables, toujours abondants. Mais nulle époque ne ·essuscite en son ouvrage. Il y a de l'érudition dans son livre, il n'y a point de reconstitution.

Il écrit, au reste, presque à chaque page, des phrases comme celle-ci : « Il faut avoir soin de se dépouil-ler de toutes idées modernes *pour apprécier dans son vrai jour* une prison comme le For-l'Evêque, aussi ca-ractérisque de l'ancienne France que *sa grande sœur la Bastille dont l'histoire* a été plus brillante et a *fait plus de bruit.* » Ou encore des phrases comme celle-ci : « Ce qui frappe, en lisant de pareils faits, ce n'est pas seulement la liberté dont jouissaient les prisonniers du For-l'Evêque, mais le *manque d'autorité* et de moyens de répression *dans les mains du concierge.* » Il n'y a donc ni art, ni littérature dans le livre de M. Funck-Brentano ; y a-t-il plus d'histoire pour cela?

Dans le *Watteau* de Virgile Josz, aucun détail d'éru-dition ne manque ; l'histoire de chaque tableau de Wat-teau, de son élaboration, de son succès, de sa vente, est constituée avec une précision parfaite. Ce *Watteau* est le livre le plus scrupuleusement documentaire qui soit. Son histoire n'est-elle pas plus complète et plus vraie parce que, avec l'effort d'un style lent, un peu précieux,

quelquefois obscur et subtil — cela est vrai — mais correct, fort, coloré, adapté au sujet, Virgile Josz a restauré la vie variée d'une époque ? Parce qu'on est un érudit sagace, imperturbable en ses recherches avantageuses à la vérité, il n'est pas nécessaire, je pense, d'être un illettré et un barbare. Non, il faut être artiste et écrivain, dévoué à la vérité, pour être un complet historien. On ne nous persuadera jamais que le progrès des sciences historiques exige la séparation de l'histoire de la littérature, et que l'histoire enfin soit écrite par des maçons. Nous ne tiendrons jamais pour indispensable que l'histoire de Watteau, par exemple, pour être valable, soit due à la truelle active de M. Frantz Funck-Brentano.

23 mai 1903.

LES « BAS BLEUS » ET LA LITTÉRATURE FÉMININE

Une sentimentale, par Georges de Peyrebrune. — *Retour du flot*, par Brada. — *Le Massacre des Amazones*, par Han Ryner

Ce sera un grand sujet d'admiration pour les historiens à venir de la littérature française du commencement du xxe siècle que l'abondance des livres, semblables entre eux, dont nous gratifient un très grand nombre de femmes très différentes les unes des autres.

Assurément, il y a dans cette abondance un des phénomènes les plus caractéristiques de notre vie littéraire. Elle en constitue aussi, ne nous le dissimulons pas, un des phénomènes les plus graves et les plus inquiétants. C'est, s'il faut tout dire, un phénomène économique autant qu'un phénomène littéraire. Et le mal, pour avoir plusieurs causes, n'est pas plus facile à guérir. Il sera, au contraire, plus difficile de l'extirper.

Evitons de railler. L'heure n'est pas aux plaisanteries. Depuis quelque vingt ans, le nombre des hommes adonnés à écrire a très vraisemblablement décuplé. Et une foule de femmes se sont en même temps ruées dans la littérature active. Quelles sont ou quelles seront les victimes de cette concurrence épouvantable? Les hommes, les femmes, ou la littérature?

Qui le contestera? Cette profusion d'ouvrages éphémères, quand même leur publication serait excusée par

les qualités qu'ils recèlent est funeste aux œuvres vraiment belles, perdues dans l'ombre de leur multitude. On ne les va point quérir dans l'obscurité de cette cohue ; on n'a point le loisir de les aller chercher. Et c'est un grand dommage, car, ainsi que le dit très bien le plus sot des critiques, il n'est pas nécessaire que quelqu'un écrive des chefs-d'œuvre si personne ne les lit.

Mais peut-être que la hardiesse exagérément féconde des femmes écrivains, dangereuse aux autres, leur fut pernicieuse à elles-mêmes, car elle excita contre elles et leurs œuvres faciles une sorte de dédain systématique, prompt à l'ironie, prêt à l'injustice. Et dans le torrent d'œuvres féminines sans pensées, sans imagination, sans nouveauté, on se fit un véritable plaisir de ne pas discerner au passage quelques ouvrages de femmes réellement avantageux aux belles-lettres... Le devoir incombe par conséquent au critique d'observer fréquemment, et avec une précision sans préventions, les livres que tant de femmes lancent précipitamment dans la lutte pour la vie littéraire. Chacun, quoi qu'il contienne, est significatif d'événements sociaux, et la littérature, aujourd'hui et pendant un certain nombre d'années, ne peut plus guère nous donner que des enseignements sociaux, nous fournir que des prétextes à réflexions sociales.

La littérature féminine s'est déployée frénétiquement parce que beaucoup de femmes, jeunes filles sans fortune, veuves d'officiers subalternes et même supérieurs, épouses de commerçants faillis, ont été subitement pressées par le besoin « de trouver de quoi vivre ». Et il est si aisé à tout âge d'écrire mal ! Plaignons-les, plaignons-nous ! Veillons au salut de la littérature française !

D'autres ont été excitées à écrire justement parce que la vie leur était clémente, leur assurait la sécurité matérielle et le loisir des rêves sans objet, et parce que, en leur adolescence, elles avaient entrecoupé leurs leçons et leurs exercices de piano de quelques études vagues et

de quelques lectures plus vagues. Il suffit d'avoir lu beaucoup de livres sans inspiration et sans style pour se figurer qu'on a soi-même de l'inspiration et du style...

Les « progrès de l'instruction » ont propagé cette désastreuse espèce littéraire. Le bas bleu est la rançon d'un peuple cultivé. Du moins on le dit.

Que de bas bleus dans notre monde, voué déjà à tant d'inévitables souffrances ! Barbey d'Aurevilly fut le premier effrayé. « La première punition de ces jalouses du génie des hommes a été de perdre le leur, la seconde a été de n'avoir plus le moindre droit aux ménagements respectueux qu'on doit à la femme. Vous entendez, Mesdames ? Quand on a osé se faire amazone, on ne doit pas craindre les massacres sur le Thermodon ! » De nos jours, un écrivain, M. Han Ryner, a écrit, avec une verve concise, un petit livre bien cruel, sur ou plus exactement, contre les femmes écrivains. Comme il se réserve loyalement, étant excellent critique, le droit de manquer d'équité, il intitule son livre avec bravoure : *le Massacre des Amazones*. Ce livre peut être le bréviaire des ennemis des femmes littéraires. Mais parce que nous sommes assez indulgents aux femmes pour l'être même aux bas bleus, nous n'avons pas lu sans doute ce bréviaire suffisamment ; et les femmes ne l'ont pas suffisamment médité.

Mais qu'il nous est d'un bon secours pour constituer la définition du bas bleu ! Barbey d'Aurevilly disait : « C'est la femme qui fait métier et marchandise de littérature. C'est la femme qui se croit cerveau d'homme et demande sa part dans la publicité et dans la gloire... Les femmes peuvent être et ont été des poètes, des écrivains, des artistes dans toutes les civilisations, mais elles ont été des poètes femmes, des écrivains femmes, des artistes femmes... Quand elles ont le plus de talent, les facultés mâles leur manquent aussi radicalement que l'organisme d'Hercule à la Vénus de Milo. »

Littré a prononcé : « Bas bleu, nom que l'on donne

par dénigrement aux femmes qui, s'occupant de littérature, y portent quelque pédantisme. »

Toutes ces définitions incomplètes nous acheminent à la vérité. Il y a le bas bleu amateur, et il y a le bas bleu professionnel. Il y a le bas bleu de naissance, il y a le bas bleu par accident. Les pires, si nous en croyons M. Han Ryner, qui s'est scrupuleusement documenté, ce sont encore les hommes qui essaient d'écrire en femmes, et qu'il appelle : les chaussettes roses. Ce n'est pas ma faute s'il nomme parmi eux ou elles M. Marcel Prévost. Faudra-t-il conclure avec lui que ces bas bleus coalisés de tous sexes privent notre époque d'une vraie littérature féminine?... Et Han Ryner concluait ainsi avec une roide franchise avant que ne parût Mme de Noailles. Mais elle est apparue depuis lors, et M. Han Ryner sait aussi bien que moi que maintenant la littérature féminine de France compte un écrivain de génie. Oui, il le sait certainement pour l'avoir beaucoup entendu dire.

* * *

Cette idée réconforte notre patriotisme. Rude satiriste, M. Han Ryner ne prévoyait pas Mme de Noailles. C'est pourquoi sa critique était amère. Mais, aujourd'hui, le bonheur d'avoir enfin une poétesse, une romancière digne de ces deux beaux noms, nous pousse à juger en termes amènes toutes celles qui ne les méritent pas. Le génie de Mme de Noailles a été instantanément proclamé. Lui a-t-on suffisamment rendu justice? Je n'ose l'affirmer.

On a fait effort du moins; et cet effort est noble, il fut presque héroïque, et M. Gaston Deschamps, par exemple, qui fut l'avant-dernier à l'accomplir audacieusement, a bien mérité de la critique et de la littérature. Qu'on décore cet homme, humblement réduit maintenant à faire mendier (pauvre honteux de la renommée litté-

aire) des éloges petits dans les journaux par des gens .ccoutumés dès longtemps à toutes les sollicitations. Il ı'est, voyez-vous, que de ne pas se préoccuper des inluences sociales, des situations privilégiées, des insis-.ances de la réclame, des complots d'auteurs utilitaires ; il ı'est que de considérer les œuvres seules, les seuls chefs-l'œuvre et de les entourer de ses justes applaudissements...

Judicieusement éblouis par l'éclatant génie de Mme de Noailles, tâchons du moins d'apercevoir les sincères talents féminins. Le farouche Han Ryner lui-même ne voudrait plus aujourd'hui massacrer si férocement les amazones ! Il aurait confiance comme nous dans la littérature féminine, disciplinée, filtrée, modérée... Il reconnaîtrait, par exemple, que Brada, Georges de Peyrebrune, — parmi les cinq cents et quelques femmes qui ont publié des romans ce mois-ci, — ne cèdent point, pour écrire, à un snobisme coupable, mais écrivent simplement parce qu'un penchant naturel les y pousse qui est souvent heureux en ses résultats. Elles ont un certain don d'écrivain. Je ne jurerais point qu'elles n'écrivent pas plus abondamment qu'il ne faut. C'est leur époque qui l'exige. Leur œuvre serait plus forte et plus personnelle, ou, pour parler avec l'incertitude convenable, serait meilleure si elle était plus réduite. Hélas! il n'est guère possible maintenant d'écrire peu.

Brada a su observer la vie anglaise, la vie italienne, les décrire l'une et l'autre. Elle se laissa séduire aux charmes littéraires, artistiques, sociaux de ces deux nations. Cette culture cosmopolite de son goût enrichit ses romans. Ses romans sont élégants et discrets. Ils n'étonnent point tout d'abord par l'originalité particulièrement vigoureuse de leur inspiration. Les héros qui s'émeuvent et souffrent au cours de leurs développements plus souvent qu'ils ne sourient sont essentiellement corrects. Et leur correction native, affermie par l'éducation, le milieu où ils vivent, car ils appartiennent tous à « la bonne société », atténue un peu la puissance de

leur personnalité intellectuelle et morale. Ils risquent d n'avoir point toujours un relief extraordinaire. Il paraî évident que Brada n'a pas été sans subir l'influence de l littérature mondaine et psychologique, que ses roman continuent encore avec une grâce discrète et sobre Toute femme s'accommode de la littérature régnante a temps où elle commence d'écrire. Aucune femme jamai ne créera un genre littéraire. C'est une loi : à cette loi Mme de Noailles elle-même obéira probablement... A moins, cette littérature romanesque élégamment psycho-logique était celle qui convenait le mieux à l'esprit, a talent de Brada. Et tout naturellement, sans effor pénible, Brada a su introduire dans les banalités forcé-ment uniformes du monde et des drames qu'elle étai disposée à écrire et à décrire, de la poésie et de la vérité. Elle a pénétré jusqu'aux âmes de ces héros superficielle-ment séduisants. Elle a déroulé leur existence parmi des décors d'autant plus distingués qu'ils le sont avec plus de mesure.

Plus que Brada, Georges de Peyrebrune a prouvé cette plasticité qui est à la fois la force et la faiblesse des femmes écrivains. Tous les genres littéraires pa-raissent en son œuvre. Elle fit un beau roman natura-liste qui sait être rapide, *Victoire la Rouge*. Le roman psychologique ne lui est pas étranger. Elle sait écrire avec une brièveté sans nuances. Elle sait écrire aussi à la façon du dernier des Goncourt. Elle ne dédaigne pas le réalisme robuste de Ferdinand Fabre. Le romanesque factice de Georges Ohnet ne lui est pas indifférent. N'a-t-elle point lu aussi maints traités de philosophie, et des contrefaçons de livres philosophiques !

Brada et Georges de Peyrebrune ont l'une et l'autre beaucoup de facilité. Brada la modère ; et c'est un grand charme. Georges de Peyrebrune n'est pas suffisamment ardente à la refréner. Elle écrit sans seulement y prendre garde : « Mais voilà que nos souvenirs longuement évo-qués reviennent en foule si nombreux que *je ne sais par*

uel bout les prendre. L'important serait de retrouver ›s menus faits qui eurent une influence sur la direction e ma sensibilité en son développement rapide et dont la épercussion s'étendit jusqu'à ma vision morale. » Tel st le plus souvent le style de Peyrebrune : familier et bstrait. Le style de Brada est littéraire, très littéraire, xtrêmement littéraire, excessivement littéraire. Il arrive ue le style de Georges de Peyrebrune soit très littéaire, mais il se venge bien le reste du temps. On ne ersuadera jamais qu'à un petit nombre de romancières ue la simplicité du style est une grande vertu.

*
* *

Voici de Brada : *Retour du Flot;* de Peyrebrune : *Une sentimentale.* Ils sont très dignes d'elles. Ils sont rès capables de retenir l'attention. Notons-les, car ces leux livres de femmes sont deux livres féminins. Ils nalysent l'amour, les effets de l'amour, ou certains de ses caractères avec une pénétrante délicatesse. Ce n'est pas un sujet nouveau : ou mieux ce sera toujours un sujet nouveau. Ces deux romancières ont la conviction, qui n'est pas du tout offensante pour nous, que l'amour peut être la seule occupation ou en tout cas la seule préoccupation de la femme dans la vie. Il ne serait pas mauvais qu'elles eussent raison. Nous ne serions pas plus heureux pour cela. Mais nous serions toujours assurés d'être malheureux de la façon la plus supportable, sans doute parce que la plus noble.

L'héroïne de *Retour du Flot* a eu pour mari un gentilhomme séduisant comme ils le sont tous : Albert d'Estanger. Celui-ci a trompé sa femme adorable qui a divorcé. Elle s'est remariée avec Roger Resgens, un cousin bénévole et fort amoureux, qui n'est rien autre qu'un excellent médecin. Que pourra cet honnête garçon contre le souvenir persévérant d'Albert ? Pas grand'-

chose; autant dire rien. Marguerite revoit par hasar Albert. Elle reçoit un grand coup au cœur. Elle l'aim toujours. Elle ne peut cacher cet amour renaissant, ce amour qui n'est jamais mort. Elle revient plus amou reuse à son premier mari. La pensée de l'enfant qu'il eurent accélère ce retour inéluctable. Mais Albert meurt Roger, comprenant la force d'un premier amour e une femme pure, pardonne. Celui qui a su pardonne saura se faire aimer. Ce sera bien son tour!

Trop sommaire analyse! Elle trompe sur l'œuvre qu recommandent, au contraire, les détails minutieux d'un psychologie sûre d'elle-même, habile à suivre les com bats dont est bouleversé le cœur d'une femme amant autant que mère, mère non moins qu'amante et que l sentiment maternel seul peut rendre au mari patiem ment héroïque.

Elle est continûment amoureuse, cette mélancoliqu Marguerite. La Regina de Georges de Peyrebrune es simplement sentimentale. La sentimentalité précipite l'amour, mais en fin de compte écarte de lui, donne le dé sir et l'effroi de l'amour. Elle trouble singulièrement un vie qui aurait pu être paisible. Brada étudie un dram intime qui, en quelques actes, se noue et se dénoue. Pey rebrune suit le développement, les métamorphoses d'u sentiment dans une existence entière. Pleurez, mes yeux La sentimentalité ne fait pas le bonheur. Mais George de Peyrebrune a vivement éclairé ce sentiment obscur

Ainsi, d'un effort discret, s'imposent à nous deu romancières assez originales pour écrire vraiment de œuvres féminines. On en trouverait d'autres. Mais ne l dites pas, car la femme contemporaine écrit sans qu'o l'en prie. Elle n'a jamais besoin d'être encouragée.

Et, cependant, nous aurions besoin d'une littératur délicate et pure...

Seules les femmes nous la peuvent donner.

30 mai 1903.

JEAN MORÉAS

Jean Moréas ou quinze ans après ! — Le monde sur lequel il régna est mort, et il subsiste encore, lui Jean Moréas, héros de la versification patiente, chef sans disciples, roi sans couronne. Il subsiste, et c'est l'heure de le juger.

Son œuvre n'appartient pas au jugement des hommes. Elle lui échappe avec incertitude. Elle est frêle et sommaire. Non pas qu'elle soit indigne de ce jugement, mais elle ne le sollicite plus violemment. C'est déjà une œuvre du passé. Elle est peu significative, je pense, en dépit des généreux efforts qu'on voulut bien accomplir pour lui communiquer un caractère original, elle est peu significative dans l'histoire de la littérature française de ces dernières années.

Jean Moréas, au contraire, est plus représentatif dans l'histoire morale des écrivains à la fin du XIXe siècle. Il est un bel exemple pour nous faire mieux comprendre de quelle façon certains écrivains conçurent leur rôle ou leur mission, et comment ils comprirent, sinon leur action nécessaire, au moins leur situation indispensable dans la vie contemporaine.

Jean Moréas ne regarda jamais comme devant être médiocre l'importance de l'homme de lettres ou, si vous préférez, du « gendelettre ». Quel porteplume ne lui saurait gré d'avoir à ce point, et sans phrases, par son seul geste et son seul regard orgueilleux, exalté l'écrivain parmi le vulgaire ? Jean Moréas naquit en Grèce uniquement pour écrire des œuvres de langue française.

Il fut reconnaissant au destin de lui avoir procuré cet inégalable noblesse; et il marqua d'abord ce sentime de reconnaissance par son respect profond envers lu même. Voici un poète qui, vingt années durant, s'e désintéressé le plus naturellement du monde de tout qui n'était point la littérature. Il exagéra un peu en désintéressant de tout ce qui n'était pas sa propre li térature. Il professa par toutes ses attitudes qu'il n'éta pas sur cette terre française et démocratique d'occup tion plus haute que celle d'écrire des poésies et, à rigueur, des proses. Et on vit bien qu'il ne doutait p du rayonnement fatal de l'écrivain sur tout l'univer Voici un homme, répétons-le, qui a vécu toute sa v pour la littérature...

Au moins ce poète ne songea jamais à servir. Il f imperturbablement digne, et ne sut être, au demeuran que cela qui n'est point négligeable. Il persiste enco en sa dignité... Et tant pis si le mouvement du siècle dépasse et détourne de lui, qui n'écrit point des œuvr socialement utiles, l'attention publique.

Jean Moréas est un être simple, de lignes sobres harmonieuses. Il vécut et vint à Paris pour écrire, sel les temps, des vers français, et être applaudi grâce eux. En dépit de la certitude qu'il avait de son prop mérite, il ne dédaigna pas de le voir consacré par l'a plaudissement d'une élite recrutée sans ordre. Ce di ne balança pas à descendre jusque parmi les humai pour recevoir leurs éloges démesurés. Et il se plut savoir que les humanités vagues saluaient sa divini toujours précise et toujours consciente d'elle-même.

Il fut, au reste, traité par le hasard avec bienveillanc On pourrait omettre presque complètement son œuv fragmentaire et disparate. On pourrait, considéra l'évolution littéraire depuis vingt années, ne marqu qu'à la hâte ses poésies hésitantes... Jean Moréas re cependant pour le plus grand nombre l'une des perso nifications du symbolisme. C'est un grand honneur q

· personnifier, même avec inconsistance, l'échec de ›ute une génération littéraire.

C'est sans droit, au reste, que Jean Moréas usurpe, our la postérité prochaine, cet honneur car nul moins ue lui ne fut systématiquement symboliste... Il fut erpétuellement mobile, cherchant toujours — en vain - à se fixer dans une imitation. Son âpre désir d'être nmédiatement visible à l'œil nu du plus loin qu'on egardât les lettres, le disposa constamment à ne pas ultiver un genre de littérature où d'autres appliquaient eurs activités...

Il oscilla donc de la poésie la plus inconsidérément ıovatrice à la poésie la plus fidèlement traditionnelle. Et l n'est pas de Moréas homogène, si on prend soin de ire tous les ouvrages depuis *les Syrtes, les Cantilènes, e Pèlerin passionné* jusqu'à *Iphigénie*. Mais leur unité ›st forte, si on observe les circonstances où cette œuvre 'ut produite, les milieux où vivait Moréas, habile à se ›lacer au centre du monde littéraire, et à ne s'oublier amais lui-même.

Considéré l'ensemble, il se peut que son œuvre ne soit, comme son nom, qu'une sonorité futile. L'exemple reste en tous cas d'un poète ayant confiance en lui et en la précellence de la poésie dans la vie universelle.

* * *

Donc Jean Moréas n'a de personnalité que par son bel orgueil impérieux et calme. Dans son œuvre, il est seulement un imitateur infatigable et lent à la recherche d'une originalité et qui ne tient même pas à en découvrir une. Tout en ses livres est adaptation, traduction, pastiche. Jean Moréas est moins artiste qu'artisan. Mais il connaît peu à peu toutes les habiletés du métier poétique; il les emploie avec une expérience un peu lourde, mais que rien ne peut déconcerter. Ce poète né à tout

appris de la poésie. L'admiration désordonnée qu' Jean Moréas voua précipitamment Charles Maurras, rh toricien perpétuellement excité, ne surprend personn Elle devait aller naturellement à un poète dont l'a tout entier résulte de la culture savante de quelque procédés. Au moins, le petit livre de Charles Maurra sur Jean Moréas est, en ses proportions réduites, un de monuments les plus curieux de cette critique qui fa d'un incident littéraire un événement capital dans l'exis tence des mondes et de quelques vers pour lesquel on éprouve un goût très vif, le résultat indispensabl de toute l'évolution intellectuelle d'un pays et la prépa ration normale de tout son avenir littéraire...

Il n'y avait rien dans le tempérament de Jean Moréa qui le pût pousser à souffrir de ce défaut de perspectiv et de cette absence de critique.

... Jean Moréas ayant pris naissance en Athènes, ver 1856, tomba dans la jeune littérature française au cour de l'année 1882. Il ne se releva jamais complètement d cette chute. Et, comme il triompha à plusieurs reprise par la jeune littérature, c'est à la jeune littérature qu' reste enchaîné. On a même coutume de déclarer qu' précisa à plusieurs reprises les aspirations de cette jeun littérature. Sans doute, c'est une erreur; mais elle n ne lui est pas désavantageuse.

Jean Moréas fut d'abord symboliste. Il le fut à l'heur où d'autres l'étaient et non pas avec plus d'audac qu'eux, ni plus d'éclat. Si le symbolisme est, en fin d compte, une réaction idéaliste, impétueuse et faible contre le naturalisme littéraire; s'il est dans la form une réaction exagérée contre les rigueurs prosodique de la poésie française, ce n'est point à Moréas qu'il doi d'être tout cela.

Mais après qu'il eut été un poète symboliste, Jea Moréas, délibérément, travailla pour son propre compt dans l'histoire des écoles poétiques et de la littératur française. Il créa, dit-il, — et nous n'avons pas de pein

le croire — l'école romane. Chacun peut logiquement, t sans nul inconvénient pour personne, créer une école, i c'est, en vérité, créer une école que d'enrichir labo- ieusement son vocabulaire par l'emprunt continu des iots discrets à des poètes morts, à des poésies mortes, t imitant Horace ou chantant à la façon de Ronsard, iodulant selon la règle de tous les poètes de la Pléiade, 'exercer sans fatigue à des pastiches inertes et corrects.

Enfin, progressant dans son imitation, Jean Moréas bandonne à Malherbe et aux autres poètes classiques e soin de lui fournir une originalité. Et cette troisième ianière d'un poète qui n'eut que des manières et fait oujours des manières, pourrait être une nouvelle école, i seulement Jean Moréas n'avait pas omis de l'affubler 'une épithète...

Ne cherchons pas en Moréas un poète qui évolue, se rée un instrument de plus en plus parfait pour exprimer le mieux en mieux ses pensées, ses sentiments et ses npressions... Lorsqu'il se laisse aller à sa nature, il crit bien simplement des vers comme ceux-ci que nous isons dans *les Feuillets*, qui ne sont des vers d'aucune cole, que je sache, et qui sont tout juste des vers :

Enfin, sans accrocs ni drame,
Sans nous être tant pressés,
Tout à coup nous arrêtâmes
A la station de C...
J'avise une antique auberge
Qu'éclaire un fumeux quinquet:
Malgré ses rideaux de serge,
C'est plutôt un mastroquet.
Mais qu'importe! Je m'attable
Et je soupe hardiment
D'une viande passable
Et d'œufs frais, sur mon serment.
J'eus pour me rougir la trogne
Un excellent picolo;
Et quant au marc de Bourgogne,
Ça ne valait pas de l'eau.

. . . .
Et voilà qu'un soir se passe
— C'est un succès fieffé —
Dans l'absence de la face
De mes amis de café !...

Non, ne cherchons pas le poète en cet abandon Tout ce qu'il appellera sa poésie est la manifestatio tendue et factice de l'incessante application d'un étrange qui se pénètre de plus en plus du génie français, est d plus en plus imprégné de lui.

Lorsque le Grec Jean Moréas commence d'écrire u vers français, le symbolisme, avec toutes ses originalités utiles aux lettres françaises, et ses excès funestes surtou à lui-même, règne sur la jeune littérature. Jean Moréas sans tergiverser, l'accepte comme la seule poésie possible Il l'accepte moins, je pense, à cause de son inspiratio idéaliste qu'à cause de sa forme incertaine et déréglée Il fait ainsi que tous les étrangers immigrés alors dan la littérature française, pour qui le vers libre est l'instru ment le plus naturel et le plus maniable, car le ver classique implique un respect de la tradition, un sens d la race, et précisément un génie de la langue français que ces poètes, venus du dehors, ne possèdent pas et n sont pas tous soucieux d'acquérir.

Lisez le courageux, sincère et logique Gustave Kahn Il proclame : « Le symbolisme, dont les premiers livre et revues datent de 1886, ne peut avoir, en 1901, ac compli son cycle. Il n'a pu en quinze ans ni réaliser tou ce qu'il voulut, ni toucher à tous les points qu'il visait ni décrire toute sa courbe. » Certes, le symbolism a-t-il décrit toute sa courbe, doit-il être un mouvemen durable plutôt qu'une rapide et violente effervescence Jean Moréas, l'un des premiers symbolistes, a moin que tout autre le désir de le savoir et de le prouver. Il considéré — son œuvre en témoigne — le symbolism comme un mouvement superficiel. Il en a accepté mo mentanément la forme nouvelle dont il croit doter l

ttérature française ; et il l'a acceptée parce que cette orme était plus commode au Grec mal instruit d'abord e la pure langue française. Quant à son inspiration 'alors, elle ne procède chez lui d'aucune conception articulière de la poésie, ni d'aucune théorie spéciale ur les pensées et les sentiments que la poésie doit enlore. Et il choisit, en ce temps, les sujets généraux lont s alimentèrent les poètes de tous les temps, et il les léveloppe comme chacun d'eux le fit, ou bien ce sont les sujets pour ainsi dire scolaires, des exercices d'élève qui ne se répand qu'avec des précautions et en de sages léveloppements.

D'autres persévèrent loyalement dans le symbolisme — et comme systématiquement. D'autres s'y attardent, par la misère de leur sort, rebelles à la pénétration du génie français, réfractaires à toute syntaxe française, poètes vraiment sauvages, comme celui-ci dont on se demande s'il est plus obscur sous le surnom de Viélé ou plus ignoré sous le pseudonyme de Griffin, et qui n'est admis dans la poésie française, comme dans l'ordre de la Légion d'honneur, qu'à titre étranger. Moréas, au contraire, se façonne pour une poésie classique. Il est réellement un étranger que son esprit grec, que sa culture attique disposent entre tous à comprendre peu à peu le classique génie français et à se récréer par lui assidûment. A mesure qu'il entre davantage dans la culture française, il s'éloigne davantage de la forme décadente de la poésie symboliste et du symbolisme lui-même. On dirait que son œuvre suit simplement les progrès de son éducation. Et de l'archaïsme rudimentaire et laborieux de sa poésie romane, cet élève patient, adroit à tous les exercices, arrive aujourd'hui à la pure poésie française dont il reprend la tradition. C'est parce qu'il connaît enfin la pure poésie française qu'il la cultive, qu'il l'écrit. Et comme il oublia vite le symbolisme d'antan !

Ses admirations mêmes peuvent être recommandées

pour leur timidité sans doute très réfléchie, à tous l fervents amis de traditions nationales. Nous lisons da *les Feuillets* ce sobre jugement digne d'un excelle professeur de rhétorique, qui a dépassé déjà la cinqua tième année de son âge : « N'est-ce pas que pour l'e semble il n'y a rien, dans la poésie française de ce siècl au-dessus de Lamartine et de Hugo ? Alfred de Musse je l'accorde, a mérité plus d'une fois l'admiration c vulgaire ; mais, lorsqu'on relit ses stances *A la Malibra* quelques passages de ses *Nuits* ou la sublime plainte c *Souvenir*, on se dit que la troisième place lui appartien Vigny, Baudelaire, Leconte de Lisle, Verlaine suivent.

Qu'il continue, cet élève admirable et morne d grands maîtres ! Nous aurons toujours le loisir de vanter goût, la sûreté de son talent d'imitation, puisque, aujou d'hui, c'est au demeurant de nos classiques qu'il s'inspi avec une rigoureuse discipline. On peut aller de ses de niers vers à sa plus récente prose. Partout la même pure un peu pauvre de la langue, partout !

Et, sans doute, dans l'effort pénible et l'art de cet œuvre disparate qui, d'impuissance en impuissanc arrive à une certaine beauté régulière et froide, d'im tation en imitation aboutit à je ne sais quelle roide or ginalité, nul rapport ne se distingue avec la réalité co temporaine. Son œuvre se développe toute en dehors c la vie. Elle est d'un bibliothécaire héroïque.

Non certes, non, Jean Moréas « n'est pas un ignora dont les Muses ont ri ». A peine si quelquefois elles o pu sourire de la science apprêtée de ce poète livresqu de son labeur difficultueux, de son penchant sublime s'admirer sans dissimulation.

Puisse Jean Moréas déverser longtemps encore sur monde ses proses et ses vers, — au compte-goutte !

6 juin 1903.

L'EXPANSION DE LA NATIONALITÉ FRANÇAISE

J. Novicow.

C'est un livre extrêmement réconfortant que le livre de M. J. Novicow : *l'Expansion de la nationalité française*. Ce n'est pas une raison suffisante pour ne pas le lire. Il faut l'absorber au contraire cette liqueur reconstituante. Il faut effectuer ce salubre exercice.

Les vérités qu'expose M. Novicow, quelques-uns parmi nous les supposaient, les soupçonnaient. Mais M. Novicow les précise ; surtout il les relie entre elles avec beaucoup de force. Et ce qui ressort de cet exposé, aussi convaincant que flatteur, c'est l'immense supériorité sociale, politique, peut-être commerciale et industrielle et financière, en tout cas intellectuelle et morale de la France, et c'est notre puissance, notre richesse, notre avenir. Car la supériorité même de nos vaudevillistes et de nos cuisiniers nous est de quelque avantage, nous aurions tort de le contester ; et il est bien évident que notre supériorité artistique elle-même n'est pas un luxe inutile.

Nous avons même le droit de nous dire que nous vivons en une époque où la France n'a pas eu de chance. M. Demolins nous a appris naguère que nous sommes un peuple « à formation communautaire », c'est-à-dire où chacun compte sur les autres, et que les Anglo-Saxons sont un peuple « à formation particulariste », c'est-à-dire où chacun ne compte que sur soi. Et il ne

nous a pas caché que ce qui dérive de là est terrible pour nous...

Mais qu'est-ce que je dis ? il ne s'agit pas aujourd'hui de M. Demolins, un Français consacrant toute sa science superficielle à déclarer en termes charlatanesques et avec de brutales généralisations la faiblesse irréparable de sa patrie. Il s'agit d'un Russe d'Odessa, M. Novicow, accoutumé à regarder la vie de toutes les nations du monde et à comparer ces nations entre elles, qui proclame la vitalité actuelle, et la supériorité très probable dans des temps prochains de la France dont il n'est pas le citoyen. Et voici que je suis pas à pas l'étude par laquelle M. Jules Lemaître, avec une générosité hâtive, répandait dans la gloire le livre bouffi de vanité que M. Demolins lançait contre son pays. Et il me semble qu'il n'est pas excessif de retourner toutes les propositions pessimistes que M. Jules Lemaître exprimait alors. Et souhaitons que M. Jules Lemaître regarde à son tour cet admirable livre de M. Novicow et avertisse, comme autrefois, la France, qu'aujourd'hui un savant modeste et qui n'est avide d'aucun succès mal acquis, lui donne des raisons d'espérer, et sinon de se montrer particulièrement orgueilleuse dans l'avenir, au moins d'avoir confiance en elle-même !...

Voici les faits. Voici les affirmations de M. Novicow. Il faudra que chacun lise cet ouvrage fermement documenté et dont les généralisations, qui nous doivent tant satisfaire, ne sont, sauf quelques-unes peut-être, pas exagérément hardies. Chacun se rendra compte qu'il n'est pas une allégation que n'appuie, que ne justifie le document. Mais quelle joie pour un critique littéraire de s'effacer totalement derrière un écrivain utile, et de résumer simplement les idées d'un livre excellent qui est une œuvre de justice, une bonne action !

La France est vouée à la décadence, prononçait vivement M. Demolins. M. Novicow répond qu'un empire universel lui est réservé.

On a dit que la diminution de sa natalité la condamnait à n'être bientôt plus qu'une sorte de Danemark regrettant la suprématie passée. Nullement. C'est pour des causes tout à fait passagères que la France n'augmente pas sa population. « La France possède l'outillage national le plus complet et le plus achevé qui existe ; par conséquent les Français, étant contents chez eux, ont moins de désirs. Ils ne sentent pas la nécessité impérieuse d'accroître leur production dans une mesure incommensurable. Or c'est l'accroissement de la production qui produit l'appel des bras. Quand la demande de travail surpasse l'offre, il devient avantageux « de faire des enfants ».

Or nous venons de former un grand empire colonial. Il s'organise. Il aura besoin d'un personnel important. Cela produira un appel de bras qui poussera les familles françaises à multiplier les naissances.

Oui, la natalité française se relèvera. Laissons faire. « Ne soyons pas envieux du temps », dirai-je, s'il est permis de reprendre la grande parole de Necker aux États généraux.

Est-ce tout ? Nullement. La race française semble appelée à une progression colossale dans le monde, en Algérie et en Amérique particulièrement. Le Français, à l'étranger, est extrêmement prolifique. « Le Canada est la principale colonie de peuplement de la France, comme les États-Unis sont la principale colonie de peuplement de l'Angleterre ; le fait que le Canada n'appartient pas à la République française au point de vue politique, comme le fait que les États-Unis n'appartiennent pas à la couronne d'Angleterre n'a aucune importance dans l'état actuel de la civilisation. » Que la France se débarrasse donc d'une antique et redoutable erreur, à savoir que l'émigrant doit nécessairement suivre le drapeau. Et qu'elle veille à diriger ses fils vers le Canada. Elle ne le regrettera pas dans quelques siècles.

Mais la croissance économique des nations s'effectue

par l'assimilation des émigrants. Nous pouvons faciliter, plus que toute nation, l'immigration en France, puisque nous ne comptons que 74 habitants par kilomètre carré, et que nous sommes fort riches de richesses naturelles. La France est vraiment un foyer d'appel pour l'immigration du dehors. Qu'elle profite de cette prodigieuse supériorité !

C'est un jeu pour de bons Français de nous déclarer inaptes à toute colonisation. Il est vrai que notre manie étatiste nous pousse à multipler les fonctionnaires coloniaux et nous entraîne à mille dépenses improductives. Cependant observez ceci : « Avec les institutions démocratiques, les mélanges entre maîtres et sujets sont nécessairement plus nombreux. Quand tous les citoyens indistinctement vont aux urnes, blancs et indigènes se trouvent ensemble sur le même pied. Il faut remarquer encore que les institutions démocratiques, en ouvrant toutes les fonctions indistinctement à la totalité des habitants d'un pays, empêchent l'établissement de ces haines de castes et de races qui opposent un si grand obstacle à l'assimilation des indigènes.

« Si les idées politiques des Français sont avantageuses au point de vue de l'expansion de leur nationalité, on peut en dire autant de leur caractère... Bref, l'Alsace, annexée à la France en 1648, était complètement assimilée deux siècles après. L'Irlande, conquise par l'Angleterre en 1172, n'est pas encore assimilée aujourd'hui. »

C'est un fait. Il est aussi contraire à la science de conclure qu'il ne se renouvellera pas que de conclure qu'il va se reproduire tout de suite. M. Novicow n'hésite pas à penser qu'il y aura lieu de le constater de nouveau pour toutes nos colonies et tous les pays où se répandront les Français et que, dans deux ou trois siècles d'ici, le français pourra être l'idiome maternel ou la langue littéraire de 250 à 300 millions d'hommes. Êtes-vous absolument certains que M. Novicow ait tort?

ɩst-ce votre patriotisme qui vous contraint à décider ue ce Russe se trompe certainement, et peut-être se ɩoque de nous?

* * *

La langue est un auxiliaire tout-puissant d'expansion ɩationale.

« A l'heure actuelle, six grandes langues peuvent ɩspirer à l'universalité : l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le français, l'italien et le russe. Or dans la lutte ɩes langues, toutes choses égales d'ailleurs, la plus parfaite doit l'emporter sur la moins parfaite. »

M. Novicow a l'expérience de toutes les langues européennes. Il a écrit des livres en russe, en français, en allemand, en italien. Il est compétent, et il est impartial. Que dit-il?

Il dit qu'en général les langues analytiques sont plus parfaites que les langues synthétiques. « Cela seul donne au français l'avantage sur le russe et l'allemand. Par le fait que le français a abandonné les déclinaisons et les a remplacées par des prépositions, il a réalisé un immense progrès qui augmente ses chances dans une forte mesure. » La simplification progressive de la syntaxe et de l'orthographe le rend de plus en plus accessible. Tout permet à la langue française de bénéficier des conditions de toutes sortes qui assurent à la France un certain empire intellectuel dans le monde.

En effet, « comme instrument de plaisir, la production littéraire de la France l'emporte sur la production des autres pays, et par la quantité et par la qualité ».

Puis « l'esprit français possède au suprême degré l'aptitude au juste milieu, le goût, comme on dit en d'autres termes. *Les productions littéraires de la France ont un caractère international, parce qu'elles peuvent plaire également à toutes les nations.* Oui, certes, Dos-

toïevski est un auteur extraordinaire. Mais par moments ses œuvres produisent comme un cauchemar que beaucoup de personnes désirent s'épargner. Cela n'arrive presque jamais pour les œuvres littéraires des Français, parce que ceux-ci ont comme un instinct inné qui les préserve des trop grandes exagérations. »

Après les belles-lettres, M. Novicow considère la littérature scientifique. Je cite : « Ici encore, la production française a de grands avantages sur ses rivales. D'abord l'abondance. On peut trouver, en français, des ouvrages de toutes dimensions sur l'ensemble des connaissances humaines. Sur ce point spécial, l'Allemagne l'emporte probablement par la quantité ; mais la France reprend l'avantage par la qualité. Je ne veux pas dire que les recherches scientifiques des savants allemands soient inférieures à celles de leurs collègues français. Je parle uniquement des livres où ces recherches sont exposées. Or, au point de vue de l'exposition, les Français reprennent l'avantage, grâce au talent avec lequel ils savent établir une juste pondération entre les parties, et grâce à la clarté de leur langue. »

Est-ce que cela ne contribue pas à favoriser l'expansion de la nationalité française !

Toutes sortes de facteurs éthiques et esthétiques y peuvent contribuer aussi. Et, à ce point de vue, le plus pur patriote lui-même sera obligé, je pense, de reconnaître à la France certaines supériorités.

*
* *

Mais M. Novicow examine ardemment toutes les conjectures historiques possibles. Naturellement il arrive, il revient sans cesse à cette constatation, ou, si vous aimez mieux, à cette supposition, ou, si vous préférez, à cette prédiction :

« On peut conclure, avec une forte dose de probabilité,

que les nations slaves, latines, scandinaves, les Hollandais, les Grecs, les Magyars et, sans doute encore, quelques populations asiatiques et africaines adopteront le français comme langue supra-nationale. Le français, langue internationale, signifie qu'il sera la langue des hautes classes et de l'élite intellectuelle et qu'il sera parlé sporadiquement dans l'espace et périodiquement dans le temps. Mais de toutes les façons, ces faits signifient qu'aux individus *totalement* français existant dans le monde (ceux pour qui cet idiome est la langue maternelle apprise dès l'enfance) s'ajouteront un ensemble d'individus *partiellement* français. »

Conclusion :

« Si donc le français arrive à être la langue du groupe européen, il jouera un rôle tout à fait hors de pair. La France deviendra alors un foyer intellectuel gigantesque, qui concentrera et élaborera les pensées des nations les plus civilisées du monde ; la production littéraire et scientifique étant en raison directe de la chaleur du foyer d'où elle émane, la France aura une activité intellectuelle hors de proportion avec le nombre de ses habitants, parce que sa production sera pour ainsi dire la résultante de l'activité intellectuelle des Slaves, des Latins et de quelques branches des Germains. »

C'est l'avenir !... Certainement, ce n'est que l'avenir. Mais M. Novicow consacre deux chapitres de son livre à montrer que le présent prépare très bien cet avenir. Il étudie assez minutieusement l'expansion actuelle du français ; et il prouve pertinemment que c'est par erreur seulement que l'on peut parler, que l'on parle, avec une si coupable nonchalance chez nous, du « recul du français ».

Mais cette erreur s'explique. La dépression apparente causée par les désastres de 1870 nous a fait croire que la France était nécessairement entrée dans la décadence et ne pouvait plus rayonner sur le monde.

Erreur qu'une autre erreur engendra ! Contrairement à l'opinion qui est encore la plus répandue, les mouve-

ments intellectuels et les mouvements militaires ne son pas directement unis par un lien de cause à effet, parc qu'ils sont le produit de phénomènes différents. Et mêm on pourrait presque dire que les victoires nationales e les victoires militaires sont en raison inverse les une des autres.

Un État peut prospérer militairement pendant que s nationalité recule, et *vice versa*. Austerlitz, Iéna, Wagram qui sont des victoires inoubliables pour l'*État* français sont des defaites désastreuses pour la *nationalité* fran çaise. Et le traité de Francfort, si douloureux pour nous coïncide avec une nouvelle période d'expansion de l nationalité française.

Cette expansion s'affirmera de plus en plus.

La France va redevenir la nation directrice de l'Europe Par ses institutions actuelles, elle s'est dépêtrée plus qu toute autre des langes médiévaux. Elle va donner au mond le modèle d'une nation démocratique. Sans doute, ses ins titutions sont loin d'être parfaites. Et parce qu'imparfaite elles arrêtent dans une forte mesure la prospérité du pays Mais, malgré tout, les institutions de la France sont *modernes* tandis que celles des autres pays sont, en partie, médié vales. Or il est naturel que les regards de tous les peuple se dirigent de nouveau vers la nation la plus avancée a point de vue politique. La France a déjà réalisé un gran nombre de réformes qui sont considérées comme un idéa presque inaccessible dans plusieurs pays civilisés de l'Eu rope. Sûrement, elle réalisera la première toutes les trans formations sociales qui correspondent aux besoins de la vi moderne. L'état de choses qui existait vers 1760 va s reproduire dans le courant du xxe siècle. La France rede viendra un phare éclairant le monde. Elle attirera de nou veau toutes les sympathies, et sa nationalité recommencer à rayonner dans l'espace avec une puissance toujours crois sante.

Conclusions générales :

La langue française devient l'idiome du groupe d civilisation européen par la force des choses, par un

nsemble de circonstances favorables. Non seulement s Français, jusqu'à présent, n'ont rien entrepris pour ue cela arrive, mais ils n'ont même pas une claire consience de ce fait. Beaucoup de Français contestent que ur langue se répande de plus en plus dans le monde. s prétendent, au contraire, qu'elle recule, parce que France est « inférieure », parce que, étant une nation atine, elle est condamnée à une décadence inévitable par décret d'une Providence cruelle, — décret que peronne, cependant, n'a jamais pu produire, et dont peronne n'a pu démontrer l'authenticité.

La France, malgré toutes les prévisions pessimistes es Français, s'achemine peu à peu à l'empire intellecuel et moral sur le monde.

Tels sont les faits. Telles sont les déductions et les nductions. Nous n'avons qu'à dire maintenant, comme lfred Fouillée dans *l'Esquisse psychologique des peuples uropéens :* « L'idée qu'une société a de soi et de sa force st une force pour cette société. L'idée qu'elle a de sa onction ou de sa mission est aussi une force informarice, fonctionnelle et directrice. »

* * *

Mais, quant à moi, je n'ai rien dit. C'est M. Novicow ui a parlé tout le temps. Je ne fus que son interprète, t je le fus médiocrement.

M. Novicow n'est pas un fantaisiste, un poète de la ociologie. Il n'est pas naturellement enclin aux généraisations faciles. Il a une formation intellectuelle d'homme l'affaires. C'est en homme d'affaires, je veux dire avec expérience précise d'un homme d'action, qu'il étudia oujours les manifestations de la vie internationale. Il est lus financier qu'idéaliste. Les bouleversements matéiels des sociétés le préoccupèrent d'abord. Ce réaliste ait parfaitement que les conditions de la vie économique

déterminent toute la vie intellectuelle et morale d'une nation. Il étudia *le Protectionnisme*. Il étudia *les Luttes entre les sociétés humaines et leurs phases successives*. Il étudia *la Guerre et ses prétendus bienfaits*. Il étudia *les Gaspillages des sociétés modernes*. Ces études ne sont pas d'un rêveur. Et c'est seulement peu à peu que M. Novicow parvint au livre d'aujourd'hui : *l'Expansion de la nationalité française*. Je plaide, comme vous le voyez, pour M. Novicow les circonstances atténuantes...

Oui, je le sens, ce livre nous est effroyablement favorable. Il y a peut-être des exagérations, peut-être des précipitations. L'ensemble s'appuie sur des faits. Toutefois, je ne demande pas d'en adopter les conclusions ou simplement les tendances. Je supplie seulement les bons citoyens de ne pas négliger le livre lui-même. Qu'on le lise ! Il est d'une lecture facile et rapide. Qu'on le lise ! Il est d'une lecture saine et bienfaisante. Qu'on le lise ! Il ne communique point la sérénité dangereuse de l'utopie sûre d'elle-même, mais le courage avec la juste confiance en une force réelle jusqu'ici trop dissimulée. Qu'on le lise !

Et puissent tous ceux qui exercent une action quelconque sur la foule française comprendre ici leur devoir et se charger de la fortune de cet ouvrage merveilleux.

13 juin 1903.

DEUX LIVRES SUÉDOIS EN FRANCE

ohan Mortensen, docteur ès lettres, maître de conférences à l'Université d'Upsal : *le Théâtre français au moyen âge*. — Selma Lagerlöf : *Jérusalem en Dalécarlie*.

La Suède est un pays situé dans la partie la plus septentrionale de l'Europe. Joint à la Norvège, il compose la grande péninsule de Scandinavie. Cette péninsule qui s'étend du 55e au 71e degré de latitude — à moins que cela n'ait changé depuis le temps où l'on nous apprenait ces éléments essentiels de la géographie — tient au continent vers le nord-est par l'isthme de Laponie, qui est comprise entre l'océan Glacial et le golfe de Botnie. La péninsule scandinave a 1.900 kilomètres de longueur, 800 de largeur, et 738.000 kilomètres carrés. Elle compte 6.300.000 habitants dont 4.500.000 pour la Suède et 1.800.000 pour la Norvège.

La Suède est un pays généralement plat. Il est remarquable par l'abondance de ses rivières, de ses lacs, par ses grandes et sombres forêts, et, en quelque façon, par ses hivers longs et rigoureux. On respire dans les régions suédoises un air pur et sain.

... La capitale de la Suède est, comme chacun doit le savoir, Stockholm, ville admirablement placée, parmi les sites les plus divers, qui ont tous une séduction charmante...

La Suède s'intéresse à la culture française. Ce n'est pas l'unique raison pour que nous accordions toute notre

attention aux développements vigoureux de la cultur originale suédoise ; mais c'en est une cependant.

On ne peut pas dire néanmoins que nous fassions d la littérature suédoise notre occupation quotidienne. E M. André Bellessort, qui vient de traduire — admira blement, je l'affirme sans crainte d'être démenti, — l roman de Mme Selma Lagerlöf, *Jérusalem en Dalécarli* aurait pu se souvenir que si nous, Français de Franc nous possédons, grâce à Dieu, certaines notions suff samment précises sur la partie de l'Europe où la Suèd passe généralement pour être placée, nous avons e revanche, Dieu le permettant, des ignorances touchar sa littérature, des ignorances que l'on peut sans dout excuser, mais qu'il est bien difficile de mesurer.

Nous souhaitons que l'on traduise en bonne langu française beaucoup d'ouvrages européens que nou sommes malhabiles à lire dans leur texte national. Nou ne supportons pas que l'on nous accuse d'être systéma tiquement fermés à toute pénétration intellectuelle de pays étrangers, et de ne subir leurs influences que dan des crises furieuses de passions désordonnées, d'engou ments inexplicables et qui ne cherchent pas à s'expl quer, pour céder soudain à d'autres modes brusquemen dominatrices et qui bientôt disparaissent... Nous sollic tons, au contraire, d'entrer avec toutes les littératur européennes en communications plus directes et plu précises. Mais justement parce que nous voulons qu l'échange des pensées et des sentiments s'opère plu continûment et plus régulièrement entre tous les peupl et la France, nous avons le droit de réclamer de no intermédiaires naturels, les traducteurs, des garanti qu'ils ne sont pas tous très pressés de nous fournir.

Le rôle du traducteur s'accroît dans la civilisatio française contemporaine. Il devient l'auxiliaire de tou les grands efforts de pensée. On appelle sans cesse so aide indispensable. On éprouve pour cet homme utile généralement modeste un respect croissant.

Qu'il garde toute sa modestie, mais pour nous assurer à nous-mêmes qu'il mérite bien tout notre respect, qu'il prenne le soin de se rendre encore plus utile ! Et pour cela, qu'il n'oublie pas de nous encourager, dans l'admiration des ouvrages qu'il nous propose, par des documents loyaux sur l'action nationale de ces ouvrages. Nous avons été maintes fois trompés. On voulut souvent nous contraindre d'admirer des ouvrages qui vraiment n'avaient, aux yeux non prévenus, d'autre mérite que celui d'être des ouvrages étrangers. On exagéra, pour surprendre notre enthousiasme, leur influence. On nous fit, en nous les offrant, grief de ne les point connaître déjà. Quand nous les connûmes, il nous fallut avouer que c'étaient cependant des livres médiocres, qu'ils ne reflétaient nulle pensée originale, nul sentiment nouveau, et qu'ils n'étaient qu'une production courante d'une littérature quelconque où, comme dans la littérature française, on produit beaucoup trop. Il est si facile de se tromper sur la valeur des livres les plus célèbres et même les plus obscurs ! Et par conséquent, que ceux qui prennent la responsabilité de traduire un ouvrage, veuillent donc nous procurer, dans ces avant-propos dont ils ont coutume de faire précéder leurs traductions, les éléments nécessaires pour fixer notre jugement !

M. André Bellessort traduit un roman suédois, et voici quelque temps, je le crois, qu'aucune œuvre suédoise n'est traduite en France : *Jérusalem en Dalécarlie*. C'est une œuvre qui (d'autres que M. Bellessort nous en instruisent fort heureusement) obtint en Suède un succès retentissant, prodigieux, profond, sans doute durable. C'est l'œuvre d'une femme, Mme Selma Lagerlöf, qui écrivit d'autres livres qui ne furent pas jusqu'ici destinés à ce triomphe. Eh bien ! quelle est donc la place et, si l'on peut dire, la physionomie de Mme Selma Lagerlöf dans la littérature suédoise contemporaine ? Quelle est même l'importance de *Jérusalem en Dalécarlie* dans l'œuvre de Mme Selma Lagerlöf ? Une œuvre, si

belle qu'elle soit, présente pour tout lecteur un intérê absolu, puis aussi et peut-être d'abord un intérêt relatil Nous sommes juges et maîtres des plaisirs que nou pourrons prendre à cette lecture qu'une traductio imprévue nous apporte. Que le traducteur nous procur donc les renseignements les plus catégoriques sur l situation de l'œuvre dans le pays d'où elle vient ! E par exemple, il appartenait à André Bellessort de nou enseigner agréablement l'histoire littéraire de Selm Lagerlöf, et ainsi de faire le tableau bref et clair de l production romanesque dans la Suède d'aujourd'hui, d nous indiquer l'importance du roman dans sa littératur actuelle, de nous apprendre... Ce privilège lui appar tenait, cette obligation lui incombait. André Bellesso n'a pas voulu cette fois remplir son devoir... Grâce lui, il nous est permis de tout ignorer de Selma Lagerl et de *Jérusalem en Dalécarlie*. Il a préféré nous averti gentiment que nous prendrions à lire le livre un plaisi extrême... Il ne s'est pas abusé. Mais enfin, puisqu' doit traduire prochainement la suite de ce volume : *Jéri salem en Terre Sainte*, il ne manquera pas, je l'espèr d'y mettre la préface qu'il nous a fait attendre et qu' nous fait désirer. Elle sera colorée, ferme et rapid comme il est permis de le croire de l'auteur de *la Jeun Amérique* et de *la Société japonaise*.

Bref, les traducteurs nous doivent le dossier de chaqu écrivain qu'ils traduisent et de chaque livre, et, pou ainsi dire, les certificats d'origine de l'un et de l'autr Ils nous les doivent, que ces écrivains proviennent d littératures qui nous sont déjà familières ou qu'i ornent des littératures où nous n'avons guère pénétr C'est une question d'ordre, de méthode, de probité c'est une précaution indispensable pour l'histoire litt raire de l'avenir.

* * *

Mais, sans doute, André Bellessort a pu croire que nous reconnaîtrions, sans témoignage préalable, une œuvre forte, originale, émouvante, une belle œuvre et peut-être une grande œuvre. *Jérusalem en Dalécarlie* est un de ces livres faits pour répandre à travers les nations l'âme d'une nation.

Malgré les cachotteries d'André Bellessort, nous savons que *Jérusalem en Dalécarlie*, traduit, dès son apparition, en anglais, en allemand, en hollandais, a obtenu dans tous les pays du Nord un succès incomparable. Nous le savons et nous sommes bien certains, en effet, que tous les pays du Nord devaient aimer ce livre où leur vie intérieure est décrite avec une si juste précision, une émotion si sincère, si vigoureuse et si sobre.

Et, sans doute, il serait bon d'établir la parenté exacte entre cette œuvre suédoise qu'aima dès la première heure la Suède, et les œuvres norvégiennes dont l'Europe entière fut inondée. Les héros de Selma Lagerlöf, comme ceux d'Ibsen, par exemple, sont tourmentés par l'inquiétude du mystère universel. Eux, si simples, ils méditent sans cesse. Ils aspirent à être bons, ils sont soucieux d'être parfaits. Leur conscience les surveille sans relâche, et ils ont le goût de subir cette surveillance. Ils ne s'appliquent point à la tromper. Et ils vivent d'une vie grave, et intense et profonde. Les incidents de leur existence coutumière les remuent jusqu'au fond de l'âme, éveillent en eux perpétuellement l'idée du devoir, et tout occupés de moralité, ils n'échangent que peu de paroles.

Ils sont bien vivants, néanmoins. Avec quelle vigueur Selma Lagerlöf a su peindre cette commune de Dalécarlie, dont presque tous les habitants sont honnêtes avec réflexion, et qui coulent laborieusement leur vie dans la ferme où, de père en fils, ont vécu les ancêtres, et qui ne songent ici-bas qu'à remplir leur devoir et à servir Dieu. Ils veulent servir Dieu et remplir leur devoir. Et cela leur devrait garantir une inaltérable sérénité;

mais soudain l'esprit de discussion pénètre en eux, e
c'est, comme il est facile de le prévoir, pour ces gens
l'esprit de discussion religieuse. Ils résistent d'abord e
pensent qu'on doit respecter toujours cette religion héré
ditaire qui faisait leurs aïeux justes et bons. Mais u
prophète paysan les entraîne, et voilà divisés les Dalé
carliens. Ils doivent tout abandonner, quitter leurs inté
rêts, leurs affections d'ici-bas, tout subordonner à Dieu
courir à Jérusalem, où s'élèvera la cité des véritable
serviteurs de Dieu...

Qu'a voulu exactement Selma Lagerlöf? S'est-ell
proposé le dessein de montrer la tradition et l'idéal, s
livrant sans cesse des combats dans les âmes? On n
sait. Mais il nous semble qu'elle hésita elle-même, comm
les bons paysans qui ne savent comment faire et n'en
tendent qu'à demi la voix de Dieu. Ils sont probes e
vertueux, et voici que, lorsque la fièvre d'évangélism
les gagne, tous les convertis coalisés, aspirant à un bie
supérieur, à une vertu suprême, mais extraordinairemen
mal définie, jettent le trouble dans les familles, répanden
le malheur sur les compatriotes et les parents qu'il
aiment, vouent au sort le plus misérable ceux qui furent
toujours d'honnêtes gens... Et on croirait que Selma
Lagerlöf nous pousse au pessimisme. A quoi bon ces
aspirations si fortes à une vertu si haute, puisqu'elles
causent tant de tourments et tant de désastres? Soyons
honnêtes sans trop raffiner et que Dieu lui-même nous
garde de vouloir trop nous rapprocher de lui, car cela
ne nous vaut rien!...

Selma Lagerlöf est indécise, assurément, comme tous ses héros, dans les âmes de qui se livrent de rudes batailles. Nous la devinerons mieux quand nous aurons lu *Jérusalem en Terre Sainte*. Mais, en vérité, la pourrons-nous mieux deviner? Peut-être que son indécision sera plus perceptible encore parce que, en réalité, les voies de Dieu ne sont pas très clairement marquées dans ce monde terrestre, et qu'il est souvent permis d'hésiter,

ou bien parce que nous sommes moins disposés en France à exagérer ces drames de la vie intérieure dont les complications absorbent les Scandinaves !

En tout cas, comment ne pas admirer la vertu littéraire de ce roman qu'emplit tant de religion sans le surcharger. Selma Lagerlöf a donné une peinture de la vie rurale d'un réalisme digne de toutes les admirations. Elle a fait vivre les Dalécarliens avec vérité et avec puissance. Nous n'avons pas en France de roman rural plus sobre et plus fort. Je ne sais si nous en avons de plus pittoresque. Nous demanderions à un roman français une composition plus ferme, plus de netteté dans les lignes générales. Mais l'incertitude même de ces lignes générales assure au livre plus de variété, peut-être.

André Bellessort l'a traduit avec une pieuse ardeur ; et il a travaillé, avec un grand bonheur, à produire exactement l'impression que le livre peut donner dans la langue originale. Ce n'est point un traducteur qui trahit. Il est le plus fidèle admirateur et le plus passionné serviteur du romancier qu'il introduit en France, et il a su donner à son style des qualités d'élégance toute suédoise...

Si donc vous voulez vivre quelques heures la vie véritable des paysans de Suède, lisez *Jérusalem en Dalécarlie*, ce livre gravement pathétique.

Et lisez-le aussi parce que la Suède n'a fait aucun effort indiscret pour projeter sa littérature dans la nôtre. A cette heure où l'on traduit tout en désordre et en tumulte, qu'on a donc peu traduit de livres suédois, c'est merveilleux !

* * *

Mais étudions la littérature suédoise parce que la Suède étudie la littérature française. Intéressons-nous au présent suédois parce que la Suède s'intéresse même au passé français. Faisons accueil en notre intelligence et

en notre cœur à Mme Selma Lagerlöf, puisque M. Johan Mortensen étudie amicalement ce qu'il nous sera permis d'appeler notre littérature dramatique du moyen âge.

Chez nous, Petit de Julleville avait consacré utilement sa laborieuse et noble carrière à reconstituer pour les contemporains ces manifestations de la vie du moyen âge. Et son œuvre est un document dont on aura toujours besoin. Mais n'est-il pas admirable qu'un professeur d'Upsal puisse écrire sur le même sujet une œuvre courte et claire qui nous soit utile à nous-mêmes? Et n'est-il pas admirable qu'un maître de conférences de l'Université de Rennes, M. Emmanuel Philipot, la traduise pour en proposer l'usage aux esprits cultivés de France! C'est un livre de vulgarisation, et il lui semble que chez nous sur ce sujet nous n'en pourrions écrire de meilleur. C'est le livre d'un étranger, et il prouve qu'il apporte, même après les grands ouvrages français sur notre littérature médiévale, des opinions ingénieuses, des aperçus nouveaux qu'on n'a pas le droit de négliger. Enfin, c'est un ouvrage rapide, qui se distingue justement par ses qualités de clarté et de méthode, d'attrayante simplicité que nous reconnaissons volontiers dans les œuvres françaises, mais que nous refusons le plus souvent aux œuvres étrangères...

Désormais, les étudiants des Universités françaises pourront s'instruire du théâtre français au moyen âge dans le livre d'un professeur de l'Université d'Upsal. — Quoi de plus intéressant? dites-le.

20 juin 1903.

JEUNES ROMANCIERS : HENRI GHÉON LUCIEN-FRÉDÉRIC SAUVAGE, PAUL ACKER EUGÈNE VERNON, FERNAND DACRE.

Fernand Dacre : *La Race*. — Eugène Vernon : *Gisèle Chevreuse*. Paul Acker : *Un amant de cœur*. — Lucien-Frédéric Sauvage : *Sébastien Trume*. — Henri Ghéon : *le Consolateur*.

Allons aux « jeunes », c'est encore la meilleure façon d'aimer et de respecter les anciens. C'est même la meilleure manière de considérer les défauts des anciens comme des qualités, car les jeunes qui les imitent sans discernement, sinon sans affectation, copient de préférence leurs défauts. Et comme nous sommes toujours indulgents aux jeunes, nous sommes disposés à juger que leurs imitations, même puériles et un peu inconsidérées, sont l'indice et presque la preuve de tendances originales et de talents très personnels.

Quelqu'un disait avec une perspicacité excessive que la nouvelle littérature contemporaine est extrêmement complexe. Eh! je crois bien qu'elle l'est, car chaque jeune romancier, je ne dis pas chaque jeune poète, se propose inconsciemment un modèle qu'il tâche de faire oublier tout en le renouvelant. Et sans doute il ne le renouvelle pas, et il aboutit seulement à empêcher qu'on ne l'oublie. Mais de cette manière, les jeunes romanciers nous induisent en un grand optimisme, tout en nous condamnant à un pessimisme profond. En effet, s'il est

vrai que dans l'activité intense de notre génération, les écrivains, à peine sortis de l'adolescence, doivent avoir produit leurs chefs-d'œuvre, il y a lieu de craindre que les écrivains, qui seront académiciens demain et ne seront vraisemblablement jamais célèbres, ne produisent pas les chefs-d'œuvre qu'on est en droit d'attendre d'eux puisqu'ils ont entrepris d'écrire, et qu'en vérité il faut invoquer de bonnes excuses pour être justifiés aujourd'hui de publier des ouvrages... Mais, d'autre part, si ces jeunes écrivains ne donnent point de livres originaux, du moins ils reproduisent avec quelque dextérité innocente et rouée les livres des écrivains de la génération précédente, et il faut conclure que ces écrivains n'étaient pas aussi faibles que telles malveillances le pouvaient prétendre, puisqu'ils ont ainsi sans efforts des disciples.

Disciples excellents d'ailleurs! Et M. Anatole France, s'il n'était détaché de toutes les choses d'ici-bas, pourrait tirer quelque vanité d'avoir inspiré le livre de Lucien-Frédéric Sauvage. Alfred Capus ne doit pas dédaigner Paul Acker, qui lui fait honneur. Maurice Barrès et quelques autres ont lieu de se féliciter de l'influence qu'ils exercent sur Eugène Vernon. Émile Zola, en lisant Fernand Dacre, peut se persuader que les Zolas de province sont encore très estimables... Et je ne sais pas, non, je ne sais pas qui influe particulièrement sur Henri Ghéon, car il se pourrait que, de tous les écrivains de sa génération, le jeune écrivain à qui nous devons *le Consolateur* fût le moins éloigné d'être original et de le paraître.

Au surplus, ceci est une critique de bonne foi : et si, à travers tous les livres que je cite et parmi ceux, innombrables, que je ne puis citer, hélas! se révélait une originalité prodigieuse que je n'aurais point remarquée, je suis prêt à insérer toutes les rectifications.

Lucien-Frédéric Sauvage dédie son livre à M. Anatole France, membre de l'Académie française en congé. C'est bien le moins qu'il puisse faire pour lui. En effet,

M. Lucien-Frédéric Sauvage s'est beaucoup nourri de ce maître et il se livre à des exercices philosophiques non dépourvus de raillerie conventionnelle sur la vie des hommes dans l'univers et particulièrement dans la société française d'aujourd'hui.

Un jeune homme est jeté dans le monde — un peu comme une épave, et cette aventure lui doit enseigner les réalités de la vie.

« Sébastien Trume naquit, voici quelque vingt ans, de l'union d'un bourgeois ivre et d'une jeune fille publique. Le hasard se complaît à des actes imbéciles : le père s'en fut cuver son vin, la mère mourut à l'hôpital en infligeant le jour à l'enfant, si bien qu'une administration philanthropique assuma la tâche de guider ses pas hésitants. » Un enfant lancé ainsi dans l'existence, entrepris au surplus par une philanthropie administrative, ne peut qu'entrer de plain-pied dans un roman fortement réaliste et même un peu naturaliste. Vous le pensez ainsi, mais c'est une erreur, une grande erreur. Ce jeune Sébastien, dont Trume est le nom, devient au contraire le héros modeste et légèrement ahuri de la plus bourgeoise idylle qui se puisse imaginer. Une vieille fille s'intéresse d'abord à son sort, que l'on peut qualifier déplorable, l'instruit de son mieux, l'éduque autant qu'il s'y prête, et a l'esprit de mourir, sans faire trop attendre, en lui laissant des rentes suffisantes à un honnête homme et une lettre de recommandation pour un cousin éloigné et bizarre, mais père d'une jolie fille. Trume finira par épouser la cousine, comme il advient dans les livres de toutes les bibliothèques roses. Et il l'épousera par amour et sans dot. Mais, auparavant, il aura fréquenté pendant quelque deux ans dans la maison de famille où se trouvent réunis tous les héros d'Anatole France, Marnay d'Angyre, qui ressemble à M. d'Astarac et naturellement devient fou ; un excellent abbé Benoît, qui ne dissimule pas ses affinités avec Jérôme Coignard et se livre spirituellement en souvenir de lui à toutes sortes de plaisan-

teries sur les fins de l'homme, de la femme, de la vie le bonheur de vivre et l'inutilité de ceci et la vanité d cela, et est, au demeurant, le meilleur des compagnons un socialiste bavard, qui veut améliorer les lois sociale et tire quelque profit de ses bons sentiments ; un anar chiste qui veut tout régénérer et d'ailleurs se laisse vivre un bourgeois satisfait et conservateur, un fonctionnair placide et respectueux de l'administration, trois jeune esthètes qui font des poésies obscures et fondent un Revue et escroquent pour ce faire le naïf Sébastien... E tous ces gens conversent abondamment autour de l table d'hôte. Et nous suivons d'autant plus aisémen leurs conversations que nous les avons déjà entendue plus souvent, et que nous connaissons mieux ceux qu les tiennent pour les avoir rencontrés en maints romans

En effet, les silhouettes de tous ces personnages, à demi véridiques, à demi caricaturaux, nous sont déjà familières. Et vous me direz qu'il n'est plus au mond rien de nouveau, et que les hommes mêmes tendent à se ressembler de plus en plus les uns les autres... C'est le progrès.

Mais peut-être aurait-il fallu que M. Frédéric Sauvage consentît à savoir exactement ce qu'il voulait faire de ses héros. Ils prêchent agréablement un nihilisme assez tardif, et, en réalité, tâchent à tirer platement avantage de toutes les circonstances de la vie et de toutes les naïvetés qu'ils rencontrent : ils sont en fin de compte très égoïstes et pas très scrupuleux. Ils philosophent pour occuper le temps, comme on pelote en attendant partie, et parce qu'ils n'ont pas d'autre situation sociale.

Le jeune Sébastien Trume lui-même ne paraît pas, grâce à leurs conversations fertiles en idées ingénieuses autant que contradictoires, se façonner un caractère bien précis, une personnalité bien nette. Il hésite entre la niaiserie et l'indifférence souriante aux vagues contingences de ce monde subalterne, et lesté de pyrrhonisme,

ayant expérimenté à ses dépens presque toutes les vilenies humaines, il finit comme un petit bourgeois amoureux et candide.

Et qu'a voulu M. Frédéric Sauvage? Il ne le sait. Il lui a suffi de railler avec facilité tout et tous. Ses railleries sont plaisantes : hélas! pourquoi sont-elles souvent un peu communes et manquent-elles de la légèreté convenable, et ne sont-elles point traduites en un style correct, élégant et fin comme il est extrêmement nécessaire dans un sujet pareil — pourquoi? Inconsistante, dégingandée, l'histoire du falot Sébastien Trume ne manque ni de verve, ni de vigueur, elle est contée avec un esprit toujours prompt à se dépenser. Bref, ce livre eût été assez original, il y a une dizaine d'années.

Le roman de Paul Acker n'aurait pas paru plus amusant ni plus facile à lire, car il est encore de lecture infiniment amusante et exagérément facile; mais il eût semblé plus nouveau.

Rendons cette justice à Paul Acker; il n'imite point systématiquement, et il imite sans prétention. Il n'affecte pas cet air de supériorité qui rend un peu désobligeants tant d'autres imitateurs. Par instants, il imite bien pour nous prouver qu'il a lu, lui aussi, Anatole France et d'autres, et d'autres, et qu'il ne les a pas lus impunément... Mais la crise passe. Et il redevient vite, vite, ce qu'il est naturellement : un conteur aimable.

Vous sentez tout l'éloge inclus dans cette épithète, un peu inexpressive, qui est justement celle que son livre gentil appelle le mieux.

Et voici, et voilà. Il raconte l'histoire d'un charmant jeune homme avantageux et doux, assez bien de sa personne et qui fait du journalisme, qui connaît d'ailleurs le français, et qui aura du talent, c'est sûr, s'il n'en a pas déjà.

Georges Bernier rencontre Liette, l'exquise Liette qui n'est pas vertueuse, mais qui est jolie. Liette l'adore tout de suite et lui témoigne pratiquement son amour.

Rien n'empêcherait qu'elle n'aimât que lui, si d'abor elle n'était entraînée par habitude à aimer plusieur jeunes hommes à la fois ou à se conduire avec eu comme si elle les aimait, et si, d'autre part, mais simul tanément, elle n'avait besoin de beaucoup d'argent.

Or le journaliste à Paris est comme le militaire, e Autriche, il n'est pas riche. Georges Bernier n'a pa autant d'argent que de séduction. Il accepte donc qu Liette ait des amants : il accepte même que Liette lu avance quelque soir un louis, et plusieurs. Il accept bien des choses, car il aime... Il devient l'amant d cœur. Et vous me direz que son aventure n'est peut-êtr pas très intéressante, et que lui-même n'est peut-êtr pas très intéressant, et qu'en somme les amants d cœur ne méritent peut-être pas tout le prestige que le romanciers leur attribuent généralement.

Mais Paul Acker a tant de sympathie pour George Bernier qu'il nous communique un peu de cette sympa thie. Et il suit avec une si précise attention les progrès d l'amour dans Georges Bernier, les progrès rapides de s dégradation morale dont nous ne lui tenons presque pa rigueur, tant il nous est sympathique et tant, au fon hélas! il nous importe peu, que ce roman déjà connu nou charme tout de même. Il est joli, délicat, mais oui! délic et câlin. On voit bien que Paul Acker peint avec amou une jolie petite femme amoureuse. En somme, et selo la nécessaire banalité, ils passent de bons moments en semble, et, Paul Acker aidant, nous passons quelque heures très agréables en leur compagnie.

N'est-ce point assez pour justifier Paul Acker d'avoi joliment écrit une aventure bien connue? Et il m semble que *Bel Ami*... ne pourrait-on pas croire qu *la Câlineuse*... mais je me trompe peut-être! Et s'il n pas imité ces ouvrages, il a bien du mérite à nous l rappeler ; et s'il les imita, il a bien du mérite à se fai pardonner toujours son imitation.

Au fond, Paul Acker, par sa conception de la vie, d

oman, par sa psychologie, par sa morale, par son style, appelle surtout Alfred Capus, et je ne dis pas cela pour ui faire un compliment singulier. Alfred Capus, en omme, entretient avec la littérature des relations de bon oisinage. Il la connaît, il n'a aucun dédain pour elle, eut-être même a-t-il pour elle un goût particulier. Je uis sûr que les relations de Paul Acker avec elle seront ntimes bientôt.

Et, au moins, il écrit avec une délicieuse simplicité. En evanche, M. Eugène Vernon n'est pas simple. Je crois u'il manque assez naturellement de simplicité; mais out ce qu'un effort constant peut ajouter à la nature il 'a, et certes, on ne peut manquer de simplicité avec lus de naturel ni avec plus d'application.

Au reste, il manque encore de simplicité avec une xtraordinaire distinction. Que *Gisèle Chevreuse*, son éroïne, est donc élégante et insupportable! Il y a, dans e livre, un certain nombre de femmes toutes belles et vides d'amour qui dissertent sur l'état de leur cœur vec des complications d'une subtilité et d'une puérilité raiment merveilleuses; elles sont entourées de jeunes ommes assez divers, et, parmi eux, un bibliothécaire le l'Institut est très spécialement aimé. On se l'arrache. Et ce sont des psychologies intenses, intenses et qui se répètent indéfiniment. Mon Dieu! que ce jeune homme — c'est M. Eugène Vernon que je veux dire — connaît donc bien le cœur humain! Qu'il disserte donc complaisamment, qu'il est donc naïvement affecté, et qu'il nous excite donc à lui contester ses qualités les meilleures à cause du détestable emploi qu'il fait d'elles!... D'où lui vient ce dandysme, qui se balance en un perpétuel dandinement? Cherchez, depuis Stendhal jusqu'à Barrès, au premier Barrès... il a pris chez eux tous les moyens les plus rares et les plus perfectionnés de manquer de naturel et de vie.

Comme il sourira de ce livre obscur et alambiqué plus tard, plus tard lorsqu'il sera maître de son talent, qu'on

ne saurait contester, encore qu'il le dissimule assez bi
dans *Gisèle Chevreuse*.

Il n'est d'élégance que dans l'amour, s'écrie Gisèl
et comme elle va se marier, elle dit à son amant : « M
pardonnerez-vous de vivre une vie banale? » Mais ou
mais oui, nous vous pardonnerons.

La banalité a son charme, surtout lorsqu'elle est loya
et vigoureuse, M. Fernand Dacre est un disciple est
mable de Zola. Il a appliqué ses procédés à l'étude
la vie militaire. Son héros déserte par amour, va viv
à l'étranger, puis, poussé par je ne sais quelle forc
revient en France pour expier sa faute et être enco
Français. « Un sentiment plus fort que tout avait bri
tous ses liens, annihilé toutes ses joies pour le jeter pa
telant, humilié sur la route abrupte et douloureuse
l'expiation (*sic*). Il lui semblait sentir en lui un bouillo
nement inconnu de pensers nouveaux, comme si u
autre âme avait été transfusée dans la sienne. Et c'éta
cette âme, l'âme française elle-même, l'âme de la race
Et M. Fernand Dacre développe, développe. Il a
talent verbeux. La prolixité ne l'effraie pas, comme
pire ennemie littéraire. Mais une énergie vibrante
pensée et de sentiment anime ce livre — et cet écrivai

Ainsi passent des romanciers qui prennent la maniè
la plus sûre, sinon la plus audacieuse, pour devenir eu
mêmes; ils imitent et ils plaisent par les grands
simplement par les bons écrivains que leur imitati
rappelle tout de suite... Non, notre jeune littératu
romanesque n'est point jusqu'ici furieusement orig
nale. Le sera-t-elle demain par l'entremise heureuse
M. Henri Ghéon?

M. Henri Ghéon, du moins, n'est pas parvenu à no
désintéresser du *Consolateur*, ni à gâter ce beau liv
monotone, par une préface où le style se torture
recherchant la pensée et souffre les pires supplices, n
plus que par une dédicace touchante au barbare Viél
dit Griffin, poète pour petits nègres.

« Comment appeler cette progression de sentiments onstante, ce lent et implacable enchaînement des faits, ette marche presque sans détour des idées et des ersonnages non vers un but, vers une fin — mort ou éant ?

« Le vrai sens du *Consolateur*, c'est cette direction, ce hemin, cette droite ligne ; sa vraie pensée, c'est la nécessité logique qui présida à sa genèse, commanda son éveloppement, restreignit le sujet à la monographie non eulement d'un homme, mais d'un sentiment dans un omme, et ayant fait table rase de tout le reste, pressure ι matière déjà réduite, jusqu'à l'épuisement. »

C'est cette monographie d'un sentiment dans un omme que Henri Ghéon a su établir avec une prestiieuse sûreté documentaire de psychologue et de moraste. Daniel Mellis, jeune homme oisif et d'âme vide, oule ses jours tranquilles à la campagne, près de sa ière. Il ne songe à rien, pas même au bonheur des utres, lorsqu'il rencontre par hasard un voisin de la etite ville, Armand Lagarde, Parisien échoué là pour oigner sa femme poitrinaire. Il le console délicatement. .e malheureux Lagarde, arraché à sa détresse de soliaire par cette adoucissante banalité de paroles amies, ait de Daniel Mellis un consolateur par force. Mellis st épouvanté de cette tyrannie, veut la fuir, s'arracher Lagarde alors que meurt la femme poitrinaire... 'abandonne à son effroyable douleur, à sa solitude pire ncore... Puis l'instinct altruiste se déploie soudain en on âme. Cependant que Lagarde se console tout douettement par l'oubli, Mellis entreprend de consoler out son canton. Il vient en aide aux pauvres gens comme ın fou furieux. Exploité par les uns, traité de malade ›ar les autres, et de saint par ceux qui ont intérêt et ›rofit à mettre la sainteté partout, il s'en va à travers es bourgs, cherchant quelqu'un à consoler — *quærens* *quem devoret*. Ce chaleureux et monomaniaque altruisme ıe le met pas à l'abri des intempéries. Une fluxion de

poitrine prive la petite ville d'un *Consolateur* comme l
petites villes en voient peu — ni les grandes.

Avec quelle sûreté impressionnante est conduite cet
étude méticuleuse d'un cas exceptionnel, d'une malac
du sentiment! Louons Henri Ghéon d'avoir été un ps
chologue si héroïquement patient ; il se pourrait cepe
dant que l'extraordinaire, l'improbable Mellis ou,
vous préférez, Mellis le malade, nous intéressât moi
qu'Armand Lagarde anéanti par un chagrin que mul
plient la solitude et l'obsession... Celui-ci est un homm
un pauvre homme bien vivant. L'autre abuse du dr
qu'ont les héros de romans d'être excessifs et mal équ
librés...

Mais ne le dites pas à Henri Ghéon !

Et maintenant, s'il vous plaît de vous enquérir d'or
ginalités à nulles autres pareilles, de chefs-d'œuv
brusquement révélateurs d'un jeune génie, cherchez i
cherchez ailleurs, cherchez où vous voudrez... Ils
sont pas négligeables, du moins, ces romanciers no
veaux-nés, qui, pour la plupart, s'y reprennent judicie
sement à deux fois avant d'être hardiment originau
et, d'abord, se demandent prudemment de quel usa
l'originalité peut être dans la littérature contemp
raine... Et presque tous ont ceci de commun, soit qu'
déploient avec une rare facilité, comme M. Sauvage, d
phrases vulgaires, soit qu'ils déroulent à la façon
M. Fernand Dacre des périodes plutôt feuilletonesqu
soit qu'ils enserrent dans une seule ligne, comme M. V
non, deux ou trois petites phrases quintessenciées...
écrivent tous, à qui mieux mieux, sans pudeur : *Il*
causait... — Ah ! la beauté de la langue française, co
recte et pure !

27 juin 1903.

LE PROBLÈME DE L'AVENIR LATIN

Léon Balzagette

L'ESPRIT MODERNE

Emile Pierret

:mile Pierret : *l'Esprit moderne.* — Léon Balzagette : *le Problème de l'Avenir latin.* — Léon Balzagette : *A quoi tient l'infériorite française.*

Il faut avoir beaucoup de courage et de connaissances récises pour être sévère à son pays pendant trois cents u même quatre cents pages. M. Léon Balzagette et I. Emile Pierret sont très sévères à la France. Et c'est our moi un impérieux devoir de constater que le livre e M. Emile Pierret a quatre cent cinq pages, et qu'il st du commencement à la fin un rude réquisitoire... On st bien obligé de dire que M. Emile Pierret et M. Léon alzagette ont, avec du courage et à défaut de connaisances extraordinairement précises, des idées très généales. Non, vraiment, non, ils ne manquent ni de l'un ni es autres.

Au surplus, comme ils ne laissent pas que de posséder ette vertu subalterne qu'on appelle le patriotisme, c'est âme emplie d'une inexprimable tristesse qu'ils marquent, un la décadence fatale des pays latins parmi lesquels la rance n'est pas le moins connu, et l'autre la médiocrité e l'esprit moderne en France.

Nous recherchons. nous, avec quelque passion disc
plinée, les raisons d'espérer dans la force ou, si vou
voulez, dans le relèvement de notre patrie ; nous tâchon
même de nous réjouir lorsque des témoignages encou
rageants nous parviennent du dehors, analogues à celi
que nous apportait hier encore M. J. Novicow en pu
bliant *l'Expansion de la nationalité française*. M. Léo
Balzagette et M. Emile Pierret sont contraints, par leu
science plus profonde des réalités, de ne partager ni no
joies ni nos espérances. Et, cependant que nous sourion
à l'avenir, eux,

> Comme un vague sursaut d'hydre oyant jadis l'Ange
> Donner un sens trop pur aux mots de la tribu,
> Proclamèrent très haut le sortilège bu
> Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Ce noir mélange, pour employer le langage de l'ino
bliable Mallarmé, M. Emile Pierret et M. Léon Balz
gette, chimistes sociaux experts en l'art des analyse
vont en déterminer les éléments. Préparons-nous à no
attrister.

*
* *

M. Emile Pierret, qui est un sociologue raisonnab
se rend compte tout de suite que l'impartialité n'est p
complètement inutile à une étude comme celle qu'il entr
prit. Il ne révèle pas immédiatement son excellente d
couverte. Mais à la fin du volume si chargé de déta
qui n'étaient pas tous connus de nous, il se rend ce
justice qu'il fut indépendant et qu'il sut être imparti
Il nous laisse heureusement le soin de constater, sa
avis au lecteur, ses autres qualités, et il n'est pas
pourvu effectivement de plusieurs qualités que no
devons particulièrement priser en une étude sociale :

›yauté, la clarté, un certain don de vie... Bref, il écrit la page 393 ces paroles : « Nous nous sommes efforcés e conduire cette longue étude dans la plus grande in-épendance d'esprit, en dehors de toute préoccupation eligieuse, au-dessus de tout parti politique, loin de outes passions mauvaises conseillères, en écartant le lus souvent possible celle d'hommes reconnus pour eur compétence, en évitant les déclamations vaines pour pporter de préférence des faits, pour nous servir plus olontiers des travaux d'ordre scientifique moins sujets l'erreur, puisqu'ils se basent sur l'expérimentation et 'observation. » En effet, M. Émile Pierret invente e Play, découvre Bodley, ne laisse pas oublier Paul eroy-Beaulieu non plus qu'Anatole. Mais il a eu tort le se dire impartial à la fin de son volume seulement, ar nous avons lu le commencement. C'est au début, 'est en tête des premières pages qu'il était bienséant l'inscrire cette proclamation louable. Ainsi, dûment vertis, nous aurions tenu compte à Émile Pierret de sa onne volonté, en concluant, au surplus, le livre fermé — presque à regret, car il est fertile en leçons — que 'impartialité n'est pas de ce monde, ou du moins de ce nonde politique.

C'est, en effet, M. Emile Pierret lui-même qui prononce ces mémorables paroles :

« L'homme n'est pas très fort et ne peut pas faire beaucoup de mal quand il n'a pas la femme pour complice. e gouvernement anticlérical, athée, sectaire, franc-naçon, révolutionnaire, à la fois déprimant et opprimant, qui chevauche la France et l'asservit, le sait bien, et c'est pour cela qu'il s'attaque à la femme dans l'école primaire laïque comme dans le lycée de jeunes filles. »

Que voilà bien le ton de l'exposé scientifique ! Et M. Emile Pierret persiste en ses affirmations extraordinairement modérées :

« Dans la population ouvrière de nos villes, où la femme n'est pas moins irréligieuse que l'homme, la cor-

ruption, le désordre et l'anarchie sont arrivés à leu[r] comble. Aujourd'hui, dans les grandes villes, certaine[s] catégories d'ouvriers sont tombées dans un état d'abjection qui dépasse tout ce que peut concevoir une imagination dépravée. » Quel est l'homme qui s'exprimait e[n] des termes si énergiques ? Le Play... Encore écrivait-i[l] ces lignes en 1879 ; il n'a pas pu voir les progrè[s] effrayants réalisés dans le même sens, pendant les vingt-cinq dernières années, par ce que les hommes au pouvoir ont appelé « la marche en avant ».

Décidément, nous allons bien ! Et vive la démocratie Mais M. Emile Pierret, qui ne rit pas, ne saurait êtr[e] désarmé : « L'alcoolisme, telle est la foi nouvelle de l[a] démocratie ; et le temple neuf qui s'ouvre à ses religieuses adorations, devant la vieille église déchue, vid[e] et désertée : l'assommoir. »

S'il n'y avait que cela, trop heureuse France ! Mai[s] il y a « le triste état mental de nos gouvernants ». E[t] nous avons vu mieux :

« L'entrée du ministère Waldeck à la Chambre de[s] députés fut le signal d'un des plus violents tumultes don[t] cette tumultueuse enceinte eût été le théâtre. Les cri[s] de : « Vive la Commune ! » s'adressant à M. Millerand s'entremêlaient aux cris de : « A bas l'assassin ! » cinglant le général de Galliffet. Ces deux hommes, en effet représentaient à la fois, l'un le principe d'autorité, e[t] l'autre la révolte contre tout frein et toute contrainte l'un, le sabre tranchant et discipliné du soldat, l'autr[e] le drapeau rouge de l'émeute et la torche fumant[e] de l'insurgé ; l'un, l'Empire, et l'autre la Commune Tous deux réunis dans le même Cabinet, cependant après trente ans de gouvernement républicain, courbé[s] sous le même joug pour une même besogne, par u[n] accouplement monstrueux, au service de je ne sais quell[e] combinaison louche. »

Vous croyez peut-être que c'est tout ? Naïveté ! candeur ! Ce n'est pas tout :

« L'État sait, à n'en pas douter, qu'une désertion plus grande de ses établissements d'instruction suivra les fautes qu'il ne cesse de commettre et d'aggraver. Alors, il suivra le même chemin qui entraîne tous les malhonnêtes gens ; il ira jusqu'au crime : le crime d'imposer son instruction démoralisatrice et son éducation anarchique à toute la jeunesse française, par la force. »

Franchement, la modération de M. Emile Pierret nous inquiète et aussi son impartialité ; mais je vois avec plaisir qu'il n'est pas animé de ce haïssable scepticisme dans lequel il reconnaît aisément une des causes de notre décadence contemporaine. Il prêche la vigueur. Contestera-t-on qu'il ne la prêche par son exemple ?

*
* *

Le regard de M. Emile Pierret considère quelque trente ans à la fois, mais pas beaucoup davantage. Celui de M. Bazalgette embrasse au moins une vingtaine de siècles en même temps. L'impartialité ne lui est donc pas nécessaire, car les hommes sont si peu de chose à travers la durée de l'univers ! M. Balzagette dit cependant son fait à ce pauvre Napoléon, et, plus haut, à ce piteux Clovis qui se fit baptiser... Et son baptême fut un incident de grandes et terribles conséquences.

Tous les peuples et tous les âges circulent, si je puis dire, dans le petit livre de M. Léon Balzagette, et cela fournit à l'auteur, dont l'imagination documentaire est fort excitée, des idées ingénieuses autant que téméraires, et beaucoup de comparaisons fausses.

C'est un poète que M. Balzagette. Quelle joie pour lui de vivre dans l'intimité du monde entier et de tout le passé, et d'arriver aux idées par le chemin fleuri des métaphores ! Il est bien permis de s'égarer un peu dans le récit des grandes aventures humaines et universelles,

et de commettre quelques erreurs et plusieurs contradictions.

La décadence des pays latins est totale, presque irrémédiable, car M. Léon Balzagette, généralisateur cruel ne nous accorde rien à nous, malheureux Latins.

Or, M. Emile Pierret nous a déjà refusé beaucoup d choses, à nous, Français... Et les Français, hélas ! son peut-être les principaux parmi les Latins.

Mais voici que dans le livre de M. Balzagette des divisions gigantesques se succèdent, se traversent et pa instants s'embrouillent...

Les Latins, mettons les Français, sont faibles d'abor parce qu'ils sont les Latins en face des Germains, parc qu'ils forment le monde romain en face du monde barbare, le monde catholique en face du monde protestant « En effet, les peuples qui furent sujets de l'Empir romain au IVe siècle étaient ceux-là mêmes qui, douz siècles plus tard, s'étaient décidés pour le maintien d papisme, de même que les « barbares » demeurés à l'ab du contact romain se métamorphosaient, au seuil d l'histoire moderne, en conquérants de la liberté sp rituelle. » Et les Latins, mettons les Français, so faibles encore parce qu'ils sont les pays du Sud en fac des pays du Nord, et aussi parce qu'ils représentent l tradition de l'Orient en face de la civilisation de l'Occ dent, et parce qu'ils sont demeurés en deçà du mond moderne... Et tout cela fait une géographie bien som maire et bien aventureuse, et des divisions bien gén rales et bien simplistes...

Mais tout, heureusement, revient à ceci dans la pens de M. Balzagette : les peuples latins sont annihil parce qu'ils ne peuvent se dégager de l'esprit religieu ou, si vous voulez, de l'esprit catholique : « S'il est u affirmation sûre, inconditionnelle, à l'abri du moind soupçon, une vérité possédant la force d'un axiome, c'e que si les nations du Midi ne parviennent pas par u moyen quelconque et dans un temps relativement proc

à se débarrasser de la foi romaine, on peut, dès ce jour, creuser leur fosse et préparer leur cercueil... Ceci est démontrable presque à l'égal d'un théorème. Ou bien les nations latines expulseront le catholicisme de leur sein, ou bien elles seront dévorées par lui jusqu'à leurs ultimes fibres. Elles peuvent accomplir d'autre part les efforts les plus héroïques, révolutionner toutes les autres sphères de leur existence : elles n'auront rien fait. Car toutes les floraisons nouvelles de leur vie seront à leur tour atteintes et flétries par le poison demeuré en elles. »

Mais M. Émile Pierret dit exactement le contraire. C'est parce que l'esprit religieux s'en va qu'il se tient pour très assuré de la décadence française. Et M. Emile Pierret a beau se cacher derrière Renan et sa définition bien littéraire : « L'homme qui prend la vie au sérieux et emploie son activité à la poursuite d'une fin généreuse, voilà l'homme religieux ; l'homme frivole, superficiel, sans haute moralité, voilà l'impie », on sent bien, et son livre le prouve, que pour lui, l'esprit religieux et l'esprit catholique c'est tout un.

Et donc, s'il est vrai que la cause de mort des nations latines est le maintien en elles de l'esprit catholique, je comprends le désespoir de M. Pierret. Mais M. Balzagette devrait se réjouir, puisque la France supprime de plus en plus la puissance nocive du catholicisme... M. Balzagette, cependant, ne consent pas à se réjouir et à espérer. Et je ne sais comment m'y prendre pour « relever le moral » de ces deux écrivains, puisqu'ils ne s'accordent, ni l'un ni l'autre, ni dans leurs conclusions, ni même dans la simple constatation des faits... Et voilà que ces deux esprits affirmatifs nous forcent à douter de tout et à conclure que rien n'est certain ici-bas et que les faits les plus généraux sont les plus discutables.

Non, non, ne concluons pas, car il se peut après tout que ces deux penseurs se trompent. Ils sont convaincus à l'excès tous les deux. La thèse de chacun d'eux est assez belle en elle-même. Elle les séduit, les entraîne.

Ils ne sont point maîtres de la démontrer. C'est elle qui les domine. Ils virent à son gré. Ils constatent donc tous les deux avec une égale douleur et une identique sincérité l'imminente fin des Latins, des Français.

Les Latins, les Français font songer à ces figures que, dans son rêve maladif et mystique, Burne-Jones se plut à répéter. Elles sont l'image frappante de nous-mêmes. En ces personnages qu'un mal mystérieux fait chanceler, aux yeux d'insondable misère, que l'on sent faibles, las, sans espoirs sous leurs gestes héroïques, vieux même sous les traits de la jeunesse, on découvre l'homme-type de la civilisation latine, le *representative man* de l'humanité méditerranéenne.

Tout de même, M. Léon Balzagette exagère. Il donne pour évidents des faits qui peuvent être discutés. « C'est ainsi que nous avançons, dit-il, avec le signe de la défaite au visage parmi les vivants et les forts, parmi ceux qui ne rêvent ni ne se disputent, riches de sève, sains, robustes, résolus. » Eh non ! ce signe de la défaite n'est pas encore si visible sur notre visage ! M. Léon Balzagette simplifie véritablement trop ses affirmations :

« L'infériorité latine actuelle, au point de vue de la vigueur et de la vitalité nationales, n'est pas une matière à discussion : c'est un fait qui tombe sous le sens et qu'il suffit d'un rudiment d'intelligence et de sincérité pour apercevoir. » M. Novicow est-il donc si sot et si fourbe qu'il ne l'a point aperçue !... M. Balzagette tient vraiment trop peu compte de nos petits avantages français. Ah ! il n'est pas généreux !... « Je ne discute pas la place, assurément avantageuse, qu'occupe la France dans l'ensemble du monde latin, ni la réelle suprématie qu'elle exerce vis-à-vis même de l'ensemble du monde dans certaines branches du savoir et de l'industrie humaine. Mais ce n'est pas l'avantage de cette situation relativement supérieure ni de certaines prééminences de détail qui pourrait nous démentir. » Il faudrait voir...

En tous cas, cette sécurité violente de M. Balzagette

nous pousse à contester quelques-unes de ses allégations essentielles.

Il déclare : « Un pur latin n'a que sourire de pitié ou de condescendance pour ce qui appartient au dehors. Ses frontières représentent à ses yeux celles de la civilisation; au delà ne règne qu'une barbarie plus ou moins atténuée. » Allons donc! Sans parler de l'enthousiasme avec lequel nous avons reçu les doctrines du collectivisme allemand, ne sommes-nous pas assez accueillants, nous Français, à toutes les manifestations littéraires de l'esprit étranger. C'est à tel point que nous négligeons même de discerner en elles ce qu'elles ont emprunté d'abord de notre littérature française... Le peut-on discuter?

Il prononce : « Il apparaît bien aux regards conscients que l'inauguration (en France) d'un régime nouveau qui a subsisté jusqu'à nos jours, moins par volonté que par lassitude et qui ne constitue encore qu'un essai, — car il n'est nullement prouvé que les sociétés latines soient capables de s'adapter, définitivement et réellement, à un régime démocratique moderne — ainsi que l'acquisition d'avantages récents, n'ont guère amélioré au fond la situation française. » Allons donc! n'est-il pas certain au contraire que la France latine a fait et fait plus que toutes les autres nations pour s'adapter définitivement et réellement à un régime démocratique. Et alors M. Balzagette affirme : « les peuples latins sont demeurés en deçà du monde moderne », tous les événements témoignent que la France est la plus *moderne* des nations européennes, et par les expériences, incomplètes encore, mais déjà heureuses, qu'elle a faites en elle-même, sur elle-même, elle se prépare à redevenir la directrice de l'Europe.

En vérité, l'argument historique de M. Balzagette est peut-être le plus persuasif. Il est bien vrai que toute force s'épuise. Et il est possible que vingt siècles d'histoire suffisent à anéantir les énergies et la puissance

d'une race; mais il est simplement équitable d'ajouter que la France est justement la nation qui a le plus de chances de rétablir sa puissance, en renouvelant ses énergies... Tout s'accomplit en elle dans le sens du progrès, — que souhaite M. Balzagette et qu'abhorre M. Emile Pierret, les plus inconciliables des observateurs sociaux...

Ne cherchons pas à les concilier. Ils voient tous deux le monde latin, la France, « traînant l'aile et tirant du pied », mais M. Emile Pierret, si le ministère changeait, serait déjà plus content et reprendrait espoir. M. Balzagette ne saurait se satisfaire pour si peu. Il propose cependant des remèdes dont il garantit l'efficacité, mais il ne veut pas voir que nous en avons commencé l'emploi. Suivons son ouvrage épouvantable, car M. Balzagette est, autant que possible, un esprit intéressant et il a de merveilleuses désespérances! Méditons son livre sur *le Problème de l'avenir latin;* nous y découvrirons quelques raisons nouvelles de nous fier à celui de M. Novicow sur *l'Expansion de la nationalité française*... Et empruntons à notre maître Alfred Fouillée, si riche en raisonnables et réconfortants paradoxes, cette pensée que le loyal M. Pierret nous livre, car il espère que le ministère va bientôt choir et il sourit par avance : « En présence des maux actuels, l'indifférence et le découragement auraient les mêmes effets et sont également à craindre. Rien de pire pour un peuple que l' « auto-suggestion » de sa déchéance; à force de répéter qu'il va tomber, il se donne à lui-même le vertige et tombe. » Évitons l'auto-suggestion, et n'ayons peur ni de M. Pierret ni de M. Balzagette, puisqu'ils ont les méthodes les plus contradictoires pour lire les mêmes choses dans les lignes de la main.

4 juillet 1903.

LES VOYAGEURS : PIERRE LOTI, HUGUES LE ROUX, JULES BOIS

On ne voyage pas seulement pour son plaisir.

Pierre Loti a déjà couru le monde afin de se distraire de l'ennui de vivre. Cet exercice, à la longue — dont il ne nous a point lassés, artiste prestigieux ! — l'ennuya. Maintenant, il est allé dans l'Inde pour y quérir la nouveauté d'une religion bien vieille. Cette religion n'est pas incompatible avec la littérature, oh! non. Et jamais nous ne vîmes plus intimement alliées que dans ce livre, *l'Inde* (*sans les Anglais*), la magnificence de la forme sévère et sans sourires avec la somptuosité des impressions austères. Malgré cela, tout Loti se révèle en ces pages emplies de gravité : Loti tout entier — autant qu'il peut être complet lorsqu'il écarte systématiquement la femme de son univers.

Loti est soucieux de religion, uniquement de religion... « Avec quelle inquiétude de ne rien trouver, avec quelle crainte de déceptions finales je m'en vais là, dans cette Inde, berceau de la pensée humaine et de la prière, non plus comme jadis pour y faire escale frivole, mais, cette fois, pour y demander la paix aux dépositaires de la sagesse aryenne, les supplier qu'ils me donnent, à défaut de l'ineffable espoir chrétien, qui s'est évanoui, au moins leur croyance plus neutre en une prolongation indéfinie des âmes !.. »

On nous a changé notre Loti ; mais son beau génie reste le même, toujours prompt à se répandre en descrip-

tions d'un pittoresque harmonieux et vague. Une fois de plus, il explore l'Inde ; une fois de plus, il écrit un livre. Il est content du résultat de son exploration; à nous d'être enthousiastes du livre! Les dieux hindous ne voulurent pas se soustraire aux recherches élégantes et passionnées de Pierre Loti. Et voici qu'il écrit, ce poète qui jadis était incessamment inquiet : « Personne, avant eux, ne m'avait jamais entr'ouvert de tels abîmes; je n'avais entendu de telles paroles nulle part; sur les mystères de la vie et de la mort, les sages de Bénarès détiennent les réponses qui satisfont le mieux à l'interrogation ardente de la raison humaine; et ils font passer devant vous de telles évidences que l'on ne doute plus d'une continuation presque indéfinie de sa propre durée au delà des destructions terrestres. »

Il n'est point aussi inutile qu'on peut le croire au premier abord de posséder des certitudes de cette nature...

Jules Bois n'est pas seulement un idéaliste avide de découvrir chaque jour davantage un peu de l'au-delà. Il est, en outre, un excursionniste clairvoyant des menus détails de la vie d'ici-bas. Quelles circonstances le firent se résoudre à voyager dans les Indes? Le hasard peut-être ne fut pas étranger à cette heureuse résolution. Jules Bois alla donc aux Indes tel qu'on peut le voir dans Paris : informateur moderniste et mystique, reporter et poète. Son tempérament littéraire s'épanche naturellement, sans contrainte. Et Jules Bois mêle assez agréablement, dans son livre comme dans lui-même, le globe-trotter et Vichnou. De là, un pittoresque un peu disparate, mais non pas moins attrayant, peut-être.

On observera cependant, si vous le permettez, une certaine excitation littéraire qui n'est point factice, mais qui est, par instants, superflue. Nous sommes avertis par ce titre magnificent : *Visions de l'Inde*, et par je ne sais quelle solennité infatigable de ton, que Jules Bois a décidé très spécialement d'écrire un beau livre. Il est bien capable de réaliser ce louable dessein!

Mais pour rester le plus souvent dans les sublimités ttéraires, Jules Bois consent néanmoins à d'aimables et récises psychologies. Il a observé, lui aussi, les types i différents de voyageurs ! L'un, c'est celui que décrivit ipling; c'est « le jeune homme de Manchester en oyage ». Il est brutal, superficiel, important, acheteur e pacotilles. « By Jove, rien ne l'embête plus que 'être roulé. » Il l'est quelquefois, et, malgré tout, garde ntact le sentiment de sa supériorité. — Un autre, c'est le ibertin. Celui-ci ne cherche, pendant ses errances — le not est de Jules Bois — qu'intrigues et romans. Il court près les femmes qui passent; et il oublie toujours le este de l'univers. — Et il y a aussi « le jeune Français ui ne peut se passer de sa mère ». Il part avec un beau ourire, fier de se sentir libre et homme, enfin. Mais ientôt il souffre de l'isolement, de l'éloignement... Innoente victime de toutes les exploitations, — dès qu'il st parti, il ne songe qu'à ceci : revenir. Jules Bois létermine par son exemple un type de voyageur : le rançais artiste et observateur, et ne tolère en lui un eu d'emphase extérieure qu'afin de souligner mieux le aturel de ses impressions.

Hugues Le Roux est de ceux qui pourraient commuiquer aux Latins toutes les supériorités dont s'enorueillissent ou s'ornent les Anglo-Saxons. Il est l'excursionniste pratique et calme. Il n'a point oublié en route a littérature, mais il ne tolère pas d'en être surchargé. t il va librement parmi les terres abyssines. Il est le rai globe-trotter, à l'esprit extraordinairement délié, hasseur et littérateur adroit.

Il suit la mode. Il ne demande qu'à l'accompagner l'assez près pour qu'il paraisse aussi bien la guider, et, n tous cas, la développer. Il court l'Abyssinie et conacre, par sa présence cordiale en ces immensités afriaines, les sympathies personnelles que l'honorable emereur Menelick a su conquérir.

Hugues Le Roux est utile aux gens du monde en leur

marquant sans vanité leur devoir : « La promenade e pays vierge va devenir à la mode chez nous. C'est le plu noble des sports. Il sert la France, car ce n'est pas vai nement qu'un homme de bonne éducation, et qui n liarde point, traverse ces populations primitives ; o laisse derrière soi un sillage qui ne s'efface pas. » So exemple n'a pas été perdu : « Depuis mon retour, beau coup de gens du monde qui ont du loisir et de l'argent m'ont demandé des renseignements et des avis sur l'orga nisation et la discipline d'une caravane bien recrutée. Tous ces efforts représentent des gains pour la rac française. Et Hugues Le Roux se réjouit de contribue à ces bénéfices sociaux et moraux, car un homme vrai ment moderne, comme il l'est, ne peut pas demeure indifférent à la sociologie. Son but est tel : faire ce qu' lui plaît, dépenser, selon ses goûts, ses facultés physique et intellectuelles dans des excursions compliquées, et, e fin de compte, écrire. Car, au demeurant, rien ne lu est plus facile.

Ainsi Hugues Le Roux est très près de nous, et il y toutes sortes de chances pour que ses récits alertes nou soient agréables.

*
* *

Évidemment, les récits de voyage, quels que soient le récits, et quels que soient les voyages, nous agréent d plus en plus. Nous avons pris coutume de sortir suffisam ment de France pour que ceux qui en sont sortis davan tage éprouvent à nos yeux une réduction. Et nous res tons suffisamment en France pour que ceux qui or longuement répandu au dehors le nom français aien encore pour nous le prestige de tout ce qui est rare e très différent de nous...

Mais n'est-il pas vrai — et si toutefois il n'est pa puéril et tardif de disserter en notre siècle de la faus

seté d'un genre littéraire — que les récits de voyage constituent le genre littéraire le plus faux qui se puisse imaginer ?

Non, certes, le récit de voyage tel que l'écrit, avec élégance et une vivacité un peu lente, Huges Le Roux. — Hugues Le Roux conte en souriant de petits épisodes ; il demeure terre à terre très habilement ; il s'élève par instants, mais rien que par instants ; il contente nos appétits de poésie sans les fatiguer par trop de nourriture, et on ne peut reprocher aux récits de ce genre que d'être fragmentaires, incomplets.

Il nous trouble davantage, le livre qu'écrit avec amour Jules Bois. Eh quoi ! cet écrivain traverse l'Inde septentrionale en quelque six mois. Il veut bien nous confier que, durant cette période de temps assez brève, il a eu la fièvre et qu'il a manqué d'en mourir, et que le très estimé major O. S. J. Grant (*Indian medical service*) a seul pu le guérir par ses soins précieux.

Ce ne sont peut-être pas des conditions excellentes pour très bien voir, et pour voir très exactement. Ces conditions sont d'autant plus médiocres, que Jules Bois se flatte de tout voir, ou de tout nous montrer : l'Inde antique et l'Inde contemporaine, l'Inde religieuse et l'Inde sociale, les Anglais qui dominent le pays, et les voyageurs qui le parcourent... Il voit trop de choses et trop de gens et trop vite pour ne pas les voir superficiellement. Et on se dit, en dépit qu'on en ait, que Jules Bois, aurait vu une Inde toute différente s'il avait en elle plus longuement séjourné, et s'il n'avait pas pris là-bas une mauvaise fièvre dont au surplus nous sommes enchantés qu'il ait pu se remettre, car Jules Bois est un bon confrère et un écrivain varié.

Est-ce la vérité, ceci, est-ce la vérité que nous révèle Jules Bois en ses pages ardentes, et d'inégale vertu ?

Et puis ! et puis ! Tant de richesses nous déconcertent. L'admirable Loti va dans les Indes méridionales, poussé par une ferveur religieuse. Il va, il observe, et il re-

vient convaincu que les sages de Bénarès détienne l'éternelle vérité. L'intelligent Jules Bois se laisse po ter vers les Indes septentrionales par simple goût d nouveautés ; il part vaguement bouddhiste et il revie catholique : « D'une part, la source des religions hi douistes est le dérèglement mystique ; de l'autre, leu pratiques et leurs lois sont marquées de la plus insu portable tyrannie. D'où résultent le déséquilibre po les esprits et la misère pour les sociétés. Il faut jug « l'arbre à ses fruits », a dit un grand maître. Je n' jamais mieux compris cette haute prudence que da ce voyage : il fut mieux qu'une initiation puisqu' détruisit une illusion funeste. Et la doctrine premièr trop dédaignée, que ma mère me chuchota et qui re ferme plus de sagesse en ses élans de foi simple d'humble amour que tous les livres des plus grand sages d'ici et de là-bas, triomphe, petite étoile invi cible, des nuées accumulées et des orages : Vive ka nanda, puis Bénarès devaient me ramener à Bethléem.

Comment conclure?... Conclure qu'il ne faut rien de mander que d'incertain et de contradictoire aux récit de voyage. Et peu importe, dira-t-on, l'exactitude, pe importe la vérité! Tout est déterminé dans les récits pa la personnalité de celui qui voyage et qui écrit; tout es changeant comme cette personnalité. Il suffit que l'écri vain procure une impression d'art; il suffit qu'il évoqu avec puissance ou avec délicatesse, un pays, une civilisation, une flore, une faune, une âme. Et tout est littérature, et rien n'est que littérature.

Mais encore, le genre ainsi demeure bizarre et faux. La description ne se suffit pas à elle-même. Et il est bien malaisé de séparer les descriptions éloquentes, poétiques, et les petits faits insignifiants, vulgairement narrés, qui les encadrent. Certes, depuis que Bernardin de Saint-Pierre a introduit dans notre littérature, avec les grands soleils et les immensités planétaires, le pittoresque éclatant; depuis que Chateaubriand a répandu son génie, et tous

es romantiques toute leur verve dans des descriptions nnombrables, depuis que Flaubert a élaboré *Salammbô*, nul ne fut un plus prestigieux descripteur que Pierre Loti... Mais le disparate demeure dans un genre littéraire qui ne peut l'exclure. Et quand nous avons été émus par des scènes grandioses comme la procession de Vichnou, l'homme, le voyageur, intervient trop petit dans cet incommensurable grandeur, — et le charme est rompu.

* * *

A quoi bon discuter le genre quand il s'agit d'admirer un livre.

Pierre Loti possède, depuis une trentaine d'années, le génie de la description. Et si nous ne prêtons plus à cet écrivain, toujours actif, l'attention passionnée que plus que jamais il mérite, c'est que plus que jamais nous sommes surtout sensibles à la nouveauté. Loti ne surprend plus notre admiration. Il l'a dès longtemps conquise. C'est aujourd'hui sa seule faiblesse.

Et jamais son talent ne fut plus fort et plus harmonieux. Sans doute, la beauté trop continue fatigue. Et l'*Inde* (*sans les Anglais*), qui est un chef-d'œuvre, a la monotonie des chefs-d'œuvre. Peut-être manque-t-il à ce livre tendu, ce qui assure la durable séduction des autres : la femme et la volupté. Et, dans le déroulement majestueux de descriptions nonpareilles, nous cherchons la grâce.

Elle vient quelquefois, lorsque Loti nous admet une heure en la compagnie de Balamoni, la bonne bayadère, lorsqu'il nous montre la petite Indienne, toute jeune et svelte dans des mousselines noir et argent, qui travaille à orner la terre devant sa demeure où passera la procession de Vichnou... Et, dans le déroulement terrible et sinistre des paysages de l'Inde affamée, c'est l'humanité

que nous cherchons. Nous la trouvons parfois; et je veux citer cette page, d'où naissent les larmes :

En ce moment, il s'agit de décharger sur un trottoir devan un des greniers sans doute trop rempli une centaine de sac de grains que des chameaux apportent, et il faut pour cel déranger trois petits enfants squelettes de cinq à dix ans tout nus, qui reposaient ensemble à la place choisie.

— Ce sont trois frères, explique une voisine, les parent qui les avaient amenés sont morts (de faim, c'est sous entendu); alors ils sont là, ils restent là, ils n'ont plus personne.

Et elle paraît le trouver tout naturel, cette créature qu pourtant n'a pas l'air d'une méchante femme... Mon Dieu qu'est-ce donc que ce peuple? Et comment sont faites le âmes de ces gens qui pour rien au monde ne tueraient u oiseau, mais qui ne se révoltent pas de ce qu'on laisse devan leur porte mourir les petits enfants?

Le plus petit des trois paraît le plus près de finir. Il es sans mouvement, il n'a plus la force de chasser les mouche collées au bord de ses paupières closes; on dirait que so ventre a été vidé comme celui d'une bête à faire cuire; e les os de son frêle bassin ont percé la peau à force de traîne sur les pavés de la rue.

Allons, il faut déménager pour laisser la place à ces sac de grains qu'on apporte. Le plus grand se relève, pren tendrement à son cou le pauvre tout petit, emmène par l main le second qui peut marcher encore, et ils s'en vont, e silence.

Cependant, les yeux du tout petit se sont un instant rouverts. Oh! ce regard d'innocent martyr! Tout ce qu'il exprim d'angoisse, de reproche, d'étonnement d'être si malheureux si abandonné et de tant souffrir!... Mais ils se refermen vite, les yeux mourants; les mouches reviennent s'y coller et la pauvre petite tête retombe sur l'épaule maigre d l'aîné qui l'emporte.

Un peu chancelant, mais sans une larme, sans un murmure, adorable de résignation et de dignité enfantine, i emmène ses frères, ce petit aîné qui se sent chef de famill Puis, après avoir regardé s'il est assez loin pour ne plus gêne personne, il les recouche avec des précautions infinies, l tête sur les pierres, et s'étend aussi près d'eux.

Ainsi Pierre Loti n'est jamais plus proche de la perfection que lorsqu'il atteint, à quoi? à la simplicité.

Jules Bois est un polygraphe constamment artiste que la femme ne laisse jamais indifférent, soit qu'il étudie *l'Eve nouvelle*, soit qu'il l'analyse en des romans, soit qu'il recherche la vérité parmi les petites ou grandes religions de Paris ou d'ailleurs. On aime dans les *Visions de l'Inde* la sincérité fervente des impressions, l'abondance grouillante des pittoresques détails, la rapidité des tableaux clairs et vivants, le mouvement varié du récit, moins le style souvent flou, et qui n'évite pas toujours la vulgarité facile. On aime aussi l'écrivain pour l'exubérance de sa sensibilité : « Je n'ai comme compagne que mon âme, mon âme désolée au milieu de la splendeur des paysages et des souvenirs : elle les regarde à travers un voile de demi-deuil... J'ai pleuré de joie sur l'Acropole et de douleur parmi les ruines de Thèbes ; enfin je suis venu ici respirer la fièvre et les fumées de la mort. Hélas! partout m'a manqué le cœur fraternel... » Cette aptitude à être ému est excellente en notre temps. Sans compter que Jules Bois a une grande force d'imagination : « C'est le Dieu Shiva qui m'apparaît. Son visage est beau et cruel comme celui du Dieu des ascètes. A son cou pend le collier des têtes de morts et un cobra serre sa taille comme une ceinture... — Tu es venu violer nos mystères, me dit-il, aussi bien dans l'antiquité de ton Europe que dans les Indes, chez le peuple encore fidèle à mes rites sacrés et maudits... Redoute-moi. Tu m'as échappé dans mon passé ; crains les charmes mélancoliques du présent où je m'avance... On est tout étonné et ravi de rencontrer sur le boulevard un écrivain encore jeune à qui le dieu Shiva apparut! Jules Bois fuit la banalité. Son imagination précipite sa course.

Le dieu Shiva n'est pas apparu à Hugues Le Roux. Et il écrit sans mystique inquiétude. Le charme de son livre c'est la plénitude de vie, c'est la joie de vivre parmi

les gens abyssins; c'est le sentiment du bien-être phy sique, créateur de la sérénité intellectuelle et de la sant morale qui s'exprime hors de toutes les pages. Hugue Le Roux écrit avec la bonne humeur constamment sou-riante d'un explorateur très bien portant. Et voic quelques titres de chapitres : Mon premier léopard Si le lion venait! Le piège à hyène. Le mangeur de ser pents. En selle, Madame! Peau de zèbre! Le gourmari L'affût. J'ai la bête. Au clair de lune. Sur les pas du lion... On ne saura jamais assez à quel point Hugues Le Roux connaît l'art difficultueux de la chasse et la psychologie des animaux! Son livre vibrant, clair, hardi rapide, verse de l'héroïsme au cœur des citadins. Hugues Le Roux n'a pas le temps de s'enorgueillir de cela Il est trop pressé de vivre la vie qui est courte. Et i écrit sans excès de complications, un style sobre, poin trop en relief, élégant, facile, assez pur. C'est le styl du plus lettré des grands chasseurs. Hugues Le Roux est décidément un président bien spirituel de la Sociét des Ethiopiens de Paris...

... Qui n'écrit pas aujourd'hui des impressions de voyage? Les femmes elles-mêmes... car le récit de voyage est tombé en quenouille.

Signe des temps.

Tout le monde voyage. Tant mieux!

Tout le monde écrit, tant pis!

Puisse le chef-d'œuvre de Pierre Loti, puissent les livres excellents et divers de Hugues Le Roux et de Jules Bois, exciter quelques personnes encore à voyager et les dissuader d'écrire.

11 juillet 1903.

MARCEL SCHWOB

« Monelle me trouva dans la plaine où j'errais et me prit par la main.

— N'aie point de surprise, me dit-elle, c'est moi et ce n'est pas moi.

Tu me retrouveras encore et tu me perdras.

Encore une fois, je viendrai parmi vous ; car peu d'hommes m'ont vue et aucun ne m'a comprise.

Et tu m'oublieras, et tu me reconnaîtras, et tu m'oublieras. »

C'est ainsi que commence *le Livre de Monelle* dont Marcel Schwob est le patient et un peu obscur auteur. Marcel Schwob pourrait dire de lui-même et de ses ouvrages les propres paroles que prononce avec complaisance et sans clarté cette subtile et incertaine Monelle.

On n'oublie pas Marcel Schwob, mais on ne le reconnaît pas toujours lorsqu'on le regarde dans ses livres divers, et si différents les uns des autres, et si différents d'eux-mêmes ; et sans doute, on le comprend bien, mais on n'est pas toujours très sûr de le bien comprendre.

Cependant, la variété de cet esprit composite est un délice. Le petit mystère qu'il répand tout naturellement, et par le seul fait de son application littéraire, sur lui et sur ses proses, ajoute au charme qu'on ne peut manquer de lui trouver. Marcel Schwob récompense tout de suite ses admirateurs, non seulement par le plaisir raffiné et intense qu'il leur procure sans faute, mais parce qu'il les contraint à avoir d'eux-mêmes une opinion fort bonne. Effectivement, admirer Marcel Schwob, ce ne peut être

le fait d'un esprit vulgaire, ni d'une âme médiocre ; le commun ne saurait lire longuement cet auteur pittoresque avec subtilité et avec violence, cet auteur multiple et un, explorateur philosophe et artiste de tant de mondes et de tant de siècles. C'est être un lettré distingué, ne le pensez-vous pas, que de vanter Marcel Schwob et de le lire assidûment, et de le goûter sans effort. Eh ! eh ! je ne vais pas dire maintenant que son talent laborieux et factice n'est pas de ceux qui m'agréent le mieux.

Je parlerais d'ailleurs contre la vérité. Marcel Schwob est un écrivain exceptionnel, qui est à lui seul son maître et son disciple. Il n'a pas la plus petite préoccupation d'exercer la plus petite influence. Ah ! voici un écrivain qui n'a point médité la parole de Duclos. « Cependant de tous les empires, celui des gens d'esprit, sans être visible, est le plus étendu. Le puissant commande, les gens d'esprit gouvernent parce que, à la longue, ils forment l'opinion publique qui, tôt ou tard, subjugue ou renverse toute espèce de despotisme. » Il n'a point désir de gouverner, pourvu que le puissant ne l'importune pas par ses commandements ; il n'a point désir de former l'opinion publique ; il lui suffit seulement de n'être pas tyrannisé par elle. Et il est habile à se soustraire à sa tyrannie : artiste isolé, loin du monde actuel, loin de la vie contemporaine, loin des idées présentes perpétuellement rangées en bataille, artiste qu'on aime pour la singularité de ses inspirations, et leur éloignement même des inspirations de la multitude écrivante et agissante des « gens d'esprit ».

Marcel Schwob est d'abord un écrivain qui a l'horreur du temps présent. C'est son caractère le plus distinctif. Tout l'écarte du temps présent, rien ne l'y ramène. Les civilisations passées, il les aime toutes ; et il fréquente toutes les littératures anciennes ; il chérit les Grecs, les Latins, les auteurs français du moyen âge, Skakespeare (pour lui, Hamlet est le chef-d'œuvre de la littérature moderne, l'œuvre qui résume toutes les œuvres), il

viendra jusqu'à Edgar Poë qui est l'un de ses maîtres, avoué justement parce que le fantastique d'Edgar Poë est ce qui ressemble le moins à la littérature de nos jours. Et toutes ces préférences passionnées paraissent tour à tour dans les ouvrages de Marcel Schwob, depuis *le Cœur double*, *le Roi au masque d'or* jusqu'à *la Lampe de Psyché*, où elles se rassemblent toutes en des morceaux — choisis — mais non point peut-être les plus violemment significatifs, et qui ne donnent peut-être qu'une impression atténuée, insuffisante, de l'écrivain excellent à revivre la vie de toutes les époques abolies. Mais Marcel Schwob ne descend pas jusqu'à nos occupations et à notre littérature présentes. Il vit dans tous les temps, et non pas dans le nôtre. Marcel Schwob est l'écrivain qui ressemble le moins à ses contemporains adonnés à écrire.

Cette aptitude à entrer dans la vie de toutes les époques : tel est le premier trait. Tout en Marcel Schwob est assimilation. Sa force d'assimilation est étrange. Et, quel que soit le sujet auquel elle s'applique, elle est aussi complète et aussi efficace.

C'est que Marcel Schwob sait soutenir une faculté aussi rare et aussi dangereuse par une puissance d'érudition à laquelle bien peu peuvent être comparées. Les recherches érudites l'enchantent, mais il ne se lasse pas d'être ravi par elles. Et Marcel Schwob est un érudit persévérant. Peut-on mieux connaître que lui l'antiquité grecque, ou certaines périodes et certains mondes du moyen âge français, je ne le pense pas. Il devient le contemporain de ces héros qui, les uns après les autres, séduisent sa curiosité ; il les devine, il les analyse, il entre en eux, il se confond avec eux. Il devient un créateur littéraire par l'érudition.

Sans doute, ce n'est point par de tels efforts que se constituent d'habitude les personnalités littéraires. Mais Marcel Schwob se distingue par la diversité, par la multiplicité de ses goûts érudits, par sa curiosité constam-

ment fervente qui se détourne avec un bonheur toujours égal d'un sujet sur un autre, d'un monde raffiné, délicat, sur un monde barbare et pittoresque. Et quel que soit le sujet et quel que soit le monde, Marcel Schwob est toujours égal à lui-même, car en ses reconstitutions d'artiste qui vraiment ressuscite des civilisations et des âmes, il approche toujours la perfection autant que celle-ci se laisse approcher. Mais Marcel Schwob ne semble pas arrêté par le grand dessein d'ordonner à travers ses reconstitutions une philosophie générale. Il est seulement un artiste qui sait faire lentement de beaux tableaux.

Parce que la faculté d'assimilation qui est en lui le domine et qu'il ne fait rien que par elle, cet artiste, dépendant de ses recherches assidues dans le fouillis des documents, cet artiste tend à s'assimiler, par le même effort naturel et patient, les génies qu'il aime. Il est un traducteur, un adaptateur réellement inspiré de la pensée, du sentiment qui animèrent les créateurs de chefs-d'œuvre. Et il devait lui être donné de traduire à merveille *la Tragique Histoire d'Hamlet, prince de Danemark.*

C'est ainsi que Marcel Schwob est, dans la littérature, la plus forte et la plus indépendante des personnalités subordonnées...

Il n'est donc pas de ces écrivains qui ont un style auquel on les distingue toujours, quoi qu'ils disent. Marcel Schwob ne saurait avoir un style ; il y en a plusieurs, il y a celui de ses héros, celui des époques où ces héros se meuvent glorieusement. Et les styles de Marcel Schwob sont fort dissemblables selon les œuvres. Mais une qualité précieuse est en eux tous. Marcel Schwob témoigne partout d'un sens presque classique, eh oui ! presque classique, de l'élégance et de la correction françaises. Ses styles sont tous les plus purs qui se puissent imaginer.

Cette forme composite, résultat d'un travail fougueux et sage, qui ne l'admirerait ! Etudiez-la s'il vous plaît,

dans *la Lampe de Psyché* où ses métamorphoses principales nous sont offertes. Et dites si elle n'est pas partout la mieux appropriée, la plus accommodée au sujet; dites si elle est la même dans *les Mimes* où elle est la sûreté et la grâce, sobres et précises; dans *la Croisade des Enfants*, où plus ferme, plus forte, elle reprend de la couleur et du pittoresque, mais non point cette couleur et ce pittoresque violents des principaux contes de *Cœur Double;* dans *le Livre de Monelle* elle est tout autre, délicate et toute pleine de je ne sais quelle poésie vague et douce. Et ne croyez pas que ce livre et ces contes soient une série de pastiches. Le pastiche est un exercice ingénieux et Marcel Schwob se plaît aux ingénieux exercices, qui réclament avec beaucoup de temps et d'efforts beaucoup de dextérité. Mais non, il se fait vraiment les âmes les plus diverses des littérateurs les moins ressemblants entre eux, et c'est une conséquence nécessaire qu'il ait les styles les plus différents. Parce qu'il entre profondément dans la vie et la littérature des époques où le pousse son érudition frénétique et patiente, il y a plusieurs Marcel Schwob. Et tous ces Marcel Schwob sont, nous en avons les preuves, des auteurs très amis de la perfection.

*
* *

Ils ont aussi la haine du temps présent et du journalisme. Le journaliste écrit vite et sans soin. Tous les Marcel Schwob écrivent lentement et avec soin. Loyson-Bridet[1] est venu venger les Marcel Schowb. Donc, Loyson-Bridet et tous les Marcel Schwob ne font qu'un seul écrivain, un bon écrivain. Je pourrais profiter des procédés de développement que Loyson-Bridet nous

1. Loyson-Bridet (Marcel Schwob), *Mœurs des Diurnales. Traité de Journalisme.*

révèle et dire : Jadis Victor Hugo (si je ne me trompe raillait un poète qui s'appelait Loyson.

Même quand Loyson vole on sent qu'il a des pattes,

Aujourd'hui nous pouvons féliciter le nouveau Loyson de faire songer souvent au poète, à l'artiste qui s'appelle Marcel Schwob.

Même quand Loyson marche on sent qu'il a des ailes.

Et voilà écrites quelques lignes de prose journalistique. Marcel Schwob la déteste. Il a chargé le fidèle et valeureux Loyson-Bridet de traduire ses haines en un pamphlet. Et Loyson-Bridet s'adresse avec une joviale fureur aux horribles journalistes d'aujourd'hui.

Vous avez, chers confrères, d'illustres devanciers qui ont pu répéter, bravant d'avance les impitoyables ciseaux des jeunes chroniqueurs, le délicieux mot d'Abélard : *Non omnis moriebar*. Vous les connaissez dès longtemps. C'est Jules Janin, l'étincelant critique des *Débats*, qui nous montre Charlemagne mêlé à la grande épopée des Croisades et tout justement Abélard persécuté par Louis XI. Qui ne se souvient de sa savoureuse description de l'île de Smyrne, du majestueux morceau où il nous fait voir le puissant fleuve du Rhône traversant l'immensité de Marseille et de la ravissante phrase sur la ville de Cannes (doublement célèbre par la victoire remportée par Annibal sur les Romains et par le débarquement de Bonaparte)! C'est Cuvillier-Fleury, que Victor Hugo appelait familièrement Villier-Fleury. C'est Paul d'Ivoi, le brillant chroniqueur du *Figaro* et son enthousiaste apostrophe au Pans moderne : « Sur ces marécages qui n'avaient pas vu le soleil depuis qu'ils avaient été labourés pour la dernière fois par les quatre bœufs du char de Chilpéric, des rues nouvelles, larges, aérées, droites, des boulevards immenses, de vastes places se sont alignés fièrement, remplaçant tous ces quartiers malsains et sombres que le Jéricho municipal a condamnés à une si sage destruction. » A bon entendeur, salut. C'est notre maître Francisque Sarcey qui, tout jeune, s'inspirant de la phrase de George Sand : « Et comme Hérode ils ne savent plus que se laver les mains de

outes les iniquités sociales ! » écrivait hardiment à l'*Opinion* *ationale*. « Henri réclame ses lettres à cor et à cris, on le envoie de Ponce à Pilate », etc., etc.

Et maintenant nous n'avons qu'à imiter nos braves levanciers :

Macte animo puer, sic itur ad astra!

Les journalistes ont justement les deux défauts les plus ntolérables à Marcel Schwob : ils manquent d'érudition et ils pensent comme ils écrivent : avec vulgarité. Et le naître du journalisme, c'est justement celui qui est le plus nsupportable à Marcel Schwob, c'est Francisque Sarcey. Sa grosse ombre plane encore sur nous : elle nous naintient dans les toutes-puissantes et salutaires ténèbres. l aima le public et le public l'aima. Tous les genres lui étaient familiers et il était familier dans tous les genres... l n'était l'adversaire que des idées qu'il ne saisissait pas. Les vaudevilles et les farces l'emplissaient d'allégresse, les drames lui tiraient des larmes. Il appelait un chat un chat. Sa tolérance était si grande qu'il tâchait souvent de ramener à son niveau les notions qu'il avait du mal à concevoir. D'autres ne se seraient point donné cette peine... Il avait eu des lettres, mais il ne voulait pas s'en souvenir, crainte de gêner l'opinion du public par un semblant de supériorité. Il parlait la langue de tout le monde et pensait avec les idées de tout le monde. Le maître du journalisme débuta le 1er novembre 1857 ; c'était « la première fois qu'il touchait une plume » et il déclarait « n'entendre rien à cet art ».

Il fut célèbre. D'autres l'imitent qui ne sont pas célèbres. Et ils font de leur mieux pour écrire comme lui. Ils emploient des élégances et des inversions, des épithètes inattendues.

Je vois encore le regard brutal, *glabre*, éteint et méfiant de ses gros yeux.

FÉLIX DUQUESNEL.

Ils emploient aussi des métaphores, et quelles métaphores !

La *question* qu'on a posée au Ministre de la marine fut un bon *coup d'épée dans l'eau*, ce qui n'a rien de surprenant dans une *bataille navale;* et cette *épée* n'était bien probablement qu'un *sabre de bois.*

Le Temps.

Mlle Lucienne Dauphin *joue Catherine* comme le rôle est *écrit*, à *coups de nerfs* et à *fond de train.*

GUSTAVE LARROUMET.

Aussi bien, j'ai trouvé cette *galerie de bustes* non pas dans le *carrefour trivial* où l'*on monte sur une borne* pour *féliciter* les gens, mais dans une *monumentale histoire* de la littérature française.

GASTON DESCHAMPS.

Mlle Acacia est une étoile en herbe qui chante de main de maître.

FRANÇOIS COPPÉE.

On peut aussi se servir de l'hyperbole, naturellement. Certaines allusions sont recommandées. La concision est toujours louable. Exemple :

L'assassinat a été consommé avec une brutalité qui n'a rien d'humain.

Echo de Paris.

Vidal dessine assez bien, il fait de la musique : il me semble que nous pouvons dire que Vidal est un dégénéré.

Le Journal.

Le développement est tout un art. Ainsi : M. Jean Richepin a été atteint de la fièvre typhoïde après avoir mangé des huîtres.

Voici ce qu'on écrira dans un journal *mondain et parisien* (genre Arthur Meyer).

Les huîtres *meurtrières.*

Le *rare poète* Jean Richepin vient d'être atteint d'une fièvre *ue l'on craint* typhoïde et *que nous espérons n'être que* muqueuse, et il aurait *gagné cette maladie* en mangeant des huîtres.

Un *grand docteur* à qui nous annoncions cette *triste nouvelle* nous a déclaré à ce propos que non seulement...

Rappelons enfin que notre *distingué* collaborateur M. Léon Daudet a été également *victime* d'une fièvre typhoïde qu'il aurait contractée en mangeant des huîtres *à Venise.*

On ne saurait donc trop se défier de ce *mollusque délicieux t meurtrier.*

Le Gaulois.

Les lieux communs ne sont pas interdits :

Pour faire une œuvre d'art la matière première ne suffit pas, il faut un artiste.

Le Gaulois.

Avec sa conscience ordinaire, l'artiste tient à faire une œuvre sincère. Dans ce but, il a désiré peindre ses portraits d'après nature.

Quand on est la femme d'un fou, on n'est jamais sûre de n'être pas étranglée.

Le Figaro.

Mais qu'est-ce que tout cela? M. Marcel Schwob ou M. Loyson-Bridet est trop sévère au journaliste. Permettez au journaliste de manquer de goût, et de manquer de style. Selon la parole de Gustave Larroumet : « Il suffit de laisser courir une plume agile et bien taillée, une plume de chroniqueur, sur la table volante du journaliste. » Quand on a le « don », qu'importent les négligences! Loyson-Bridet exagère; il attribue aux journalistes plus d'importance que ceux-ci n'en accordent à leur tâche. Les journalistes ont une grande supériorité : ils ne sont pas prétentieux. Certes, je comprends la haine de M. Marcel Schwob contre Gaston Descampagnes, l'auteur bien connu de la *Renaissance de l'Homaisisme*

car il est aussi infatué que sot, mais les journalistes o
plus de simplicité. Et ils sont forts parce qu'ils *ne*
relisent pas. Et puis, il y a les fautes d'impression !

La haine que nourrit le bon pamphlétaire Loyso
Bridet contre le journalisme contemporain est, à cou
sûr, un avertissement utile aux journalistes d'apprend
le français s'il se peut, avant de l'écrire. Mais peut-ét
que Loyson-Bridet a tort de s'irriter si férocement. C'es
ne l'oublions pas, la médiocrité intellectuelle, c'est
vulgarité littéraire des journalistes, qui donnent du pr
à des écrivains comme Marcel Schwob. Et, en somm
la littérature des journalistes est moins inquiétante q
leurs mœurs. Toutefois, il faut pardonner beaucoup
la presse qui, dominant et gouvernant le monde, a
très grand nombre de gens à servir.

18 juillet 1903.

SÉBASTIEN MERCIER

éon Béclard : *Sébastien Mercier, sa vie, son œuvre, son temps,* l'après des documents inédits. — *I. Avant la Révolution.* 1740-1789.

Réjouissons-nous, puisque dans notre siècle des ommes bien intentionnés se rencontrent encore qui onsacrent leur vie à la réparation des injustices.

M. Léon Béclard a voulu protester contre l'injure qui ut faite par la postérité à l'auteur de *l'An* 2440, de drames nnombrables, du *Tableau de Paris* — à Sébastien Mercier. Cet écrivain est oublié, si nous en croyons M. Léon Béclard, et il faut bien le croire puisqu'il écrit d'abord in volume pour le démontrer. Et cet oubli est injustié. Il est coupable. Je n'ose pas affirmer que M. Léon Béclard a pris le meilleur moyen et employé la meilleure néthode pour venger Sébastien Mercier en le gratifiant l'une étude biographique, analytique, critique, dont le remier volume, seul paru, a 803 pages. Nous risquons, tant aujourd'hui très pressés, de dédaigner, avec Mercier, son biographe scrupuleux, et d'aggraver ainsi notre ort. A nous d'éviter cette double faute et, en rendant la ustice qui se doit à M. Léon Béclard, d'aider tous les onnêtes gens à mieux connaître Sébastien Mercier!

Elles ont assurément un grand charme, ces biographies opieuses qui s'attardent complaisamment sur un homme, sur un temps ; ces biographies minutieusement détaillées où l'on suit, jusque dans leurs obscurités les plus opaques, les péripéties menues de l'existence littéraire d'un homme,

dont il suffirait peut-être de savoir les éléments essentiels
Tout ce que l'on pourrait relever contre elles, c'est qu
notre époque les supporte mal ; mais nous n'avons pa
le courage de condamner notre époque.

Au fait, M. Léon Béclard a toutes les qualités critique
compatibles avec son admiration préalable, systématiqu
et qui résiste à tous les chocs. Son livre est attrayant
il comblera les vœux de toute l'élite qui, d'aventure
aura du loisir. Plus bref, il aurait été sans doute moin
utile à notre histoire littéraire ; mais peut-être eût-il ét
plus avantageux à Sébastien Mercier.

Et nous avons toujours le droit de nous demander s
Mercier fut un oublié, fut un dédaigné, si l'obligation, l
devoir nous incombe maintenant de réparer une in
justice dont il aurait été la victime. Ne pouvons-nous pa
croire que l'unique erreur de M. Léon Béclard est d'avoi
eu la pensée constante de cette réparation nécessaire, e
que son étude eût été plus persuasive et, si je peu
employer ce mot, plus parfaite, s'il n'avait pas entrepri
de faire un panégyrique et, en vérité, elle eût été cer
tainement plus courte et donc, comme je le dis, plu
proche de la perfection qui ne va pas sans la mesure ?

Or, quelle injustice a-t-on commise envers Sébastie
Mercier, dont il faut que M. Léon Béclard le venge ?

M. Béclard relève surtout un fait : à savoir que Sainte
Beuve ne s'arrêta jamais à le considérer, Sainte-Beuv
qui pourtant se plut à glorifier quelques infinimen
petits de la littérature française.

Cela est vrai, Sainte-Beuve ne considéra pas longue
ment Sébastien Mercier, mais, tout en passant, il l'ob
serva. C'est à propos de Monselet qui dessina la figur
de Mercier non sans verve. Et peut-être que Sainte-Beuv
dit exactement ce qu'il faut dire sur l'écrivain : « L
Sébastien Mercier de Monselet est un croquis de
mieux venus, des plus accentués et fort ressemblan
Ce bizarre Mercier dont *l'An* 2440 inspirait, il y
peu de mois, un excellent article à M. Léon Plée et qu

s'intitulait lui-même « le premier « *livrier* » de France », est un de ces excentriques qualifiés qui *frisent le génie et qui le manquent.* » On peut bien dire, M. Béclard lui-même nous le permettra, que Mercier manqua le génie. Il n'est pas moins certain qu'il le frisa. Suffit-il, pour durer dans la gloire, d'avoir « frisé » le génie?

Mais surtout Sainte-Beuve semble désireux d'arracher à Mercier le renom de vertu qu'il avait eu de son vivant. Et Sainte-Beuve verse aux débats une pièce, qui n'a sans doute pas la valeur probante qu'il lui attribue :

Monselet fait peut-être Mercier un peu trop bonhomme, pas assez charlatan ; car il y a souvent plus d'un grain de charlatanisme sous ces airs d'homme fougueux et exalté. Est-il bien vrai de dire de lui que « son bonheur était de rendre service » ? J'ai sur ce point un texte à sa charge (je ne vais jamais sans un texte) et je le produis. Un jeune homme de mérite, pauvre, cherchait du travail dans les journaux, il s'adressa à Mercier qui dirigeait alors les *Annales patriotiques et littéraires* (1795) et dont le langage philanthropique lui avait inspiré confiance :

« Je lui communiquai, nous dit le jeune homme, quelques morceaux que j'avais écrits ; il parut enchanté de ma manière ; il y trouva tout réussi, force de style, imagination, philosophie. Depuis quinze jours je fais dans ce journal l'article *Variété*... C'est avec un sentiment de douleur bien amère que je me vois forcé d'abandonner, pour une chétive rétribution, un travail qui pourrait bien contribuer à me faire une réputation, car ce Mercier est un vrai corsaire. Et puis fions-nous à l'honnêteté des hommes qui ne parlent que de vertu !... »

Ce Mercier est un vrai *corsaire !* voilà une tache dans le tableau. (*Nouveaux Lundis*, X.)

Eh! vers 1795, les années étaient difficiles! Et réellement le témoignage de ce « jeune homme de mérite » ne saurait décider notre jugement. Puis M. Léon Béclard, qui a autant de courage que d'érudition, se portera à coup sûr garant de l'honnêteté de Mercier lorsqu'il écrira son deuxième volume (le premier ne nous conduit

pas au delà de 1789) : il prouvera, j'en suis certain, qu les assertions de Sainte-Beuve et du jeune J.-J. Leuliett sont aussi fausses que celles de Monselet et que celle de Desnoireterres dans la préface qu'il a mise en tête d son édition abrégée du *Tableau de Paris*. Nous accep tons, jusque-là, Mercier vertueux. Au surplus, il n'es pas prouvé qu'il fut un malhonnête homme, et c'est au accusateurs qu'il appartient de faire la preuve de leur accusations.

*
* *

A-t-on, au contraire, méconnu le rôle, l'influence d Mercier dans notre littérature ? Le fait serait de plu grande conséquence !

Assurément, Mercier n'occupe plus toutes les discus sions littéraires et M. Léon Béclard voudrait-il que Mer cier les occupât toutes ? Mais parle-t-on des prophétie d'autrefois sur les temps à venir, on n'oublie guère d noter *l'An* 2440. Discute-t-on de l'histoire du théâtr français, on ne manque pas de mettre à sa place Mercie théoricien de l'art dramatique et dramaturge lui-même Si M. Brunetière étudie l'évolution du drame bourgeoi au XVIIIe siècle, il n'omet pas plus Mercier que Diderot Sedaine ou Beaumarchais et je sais bien qu'il est sévèr à Sébastien Mercier ; mais on peut à la rigueur, et si tou tefois on l'ose, négliger la condamnatiou personnelle, e sommaire, et retenir simplement ce fait que Mercier n'es pas oublié toujours par les historiens de son temps.. Veut-on reconstituer la vie de la société françai au XVIIIe siècle, on s'empresse aussitôt vers *le Tablea de Paris*, vers ce livre, vers ces douze volumes illustre autant que leur auteur est obscur, et qui ont reçu un bie grand hommage : les Goncourt leur ont beaucoup em prunté ; et vous pouvez, je le sens, me répondre que ce emprunts sont, en vérité, une des seules actions dont le Goncourt n'aient tiré que peu de vanité.

Néanmoins, Mercier est faible pour se défendre dans sa gloire, et M. Léon Béclard a été bien inspiré de venir à son secours. Il ne fut pas un de ces spécialistes qui approfondissent tout de leur spécialité, et à force d'approfondir innovent, car la persévérance, si elle n'est pas le génie, crée souvent le génie. Il accrocha son nom à toutes sortes de genres littéraires, mais pas assez solidement pour qu'aucun d'eux le puisse définitivement introduire dans la grande renommée littéraire. Il fut un spécialiste universel : cela qui fut profitable à Voltaire fut pernicieux à Mercier, car tout de même, si Voltaire ne fut que le second dans tous les genres, il aurait pu être le premier, et Mercier même, en étant le second, aurait pu n'être rangé que le troisième et — fréquemment — bien en deçà. Mercier fit comme Voltaire écrivait à son ami Cideville : « Il faut donner à son âme toutes les formes possibles. C'est un feu que Dieu nous a confié ; nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être toutes les formes imaginables, ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences et à tous les sentiments ; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. » En Mercier, il y avait place pour tout : mais tout entrait un peu pêle-mêle...

Au reste, les écrivains d'aujourd'hui sont de plus en plus disposés à « donner à leur âme toutes les formes possibles ». Peu d'entre eux s'annoncent comme devant être des Voltaires. Puissions-nous avoir beaucoup de Merciers !

Les œuvres de Mercier sont donc de toutes sortes ; ce sont par moments des chefs-d'œuvre, mais aussi des fouillis. Chefs-d'œuvre, certes, mais plus encore fouillis, fouillis qui ne laissent rien à désirer.

Qui donc contesterait la perspicacité presque géniale de Mercier sociologue du temps à venir ! Écrivant *l'An 2440*, il veut fonder la félicité publique ; il veut régénérer le monde conformément à la raison. Il prévoit

les effets de ses principes appliqués ; il décrit la régé
nération accomplie dans le monde. Et, en 1903, nou
constatons que mainte prophétie de Sébastien Mercie
est réalisée déjà ; mais nous constatons aussi qu'écrivan
et vaticinant en 1770, il ne soupçonne même pas la pos
sibilité d'une Révolution et ce n'est donc pas tout à fai
notre faute si nous songeons à l'Astrologue qui se laiss
tomber dans un puits...

Nous suivons Mercier dans ses desseins de réforma
tion dramatique et morale, car Mercier fut abondammen
réformateur.

Il voulut que le théâtre devint l'école de la vertu. O
a le devoir de faire servir le théâtre au salut de l'huma
nité. « La vérité, disait-il déjà en *l'An 2440*, n'est vérit
que lorsqu'elle devient *pont-neuf ;* il faut la mettre e
couplets de chansons pour qu'elle fructifie universelle
ment : il faut qu'elle descende de nos livres pour êtr
habillée en opéra-comique ou en vaudeville. » Mercie
avait raison de vouloir un théâtre éducateur, puisque l
théâtre était alors le seul lieu de propagande pour l
pensée libre, et, plus simplement, le seul endroit où l'o
pût s'adresser à la foule. Mais exiger que le drame fû
seulement un moyen pour inviter le spectateur à médite
soit sur la pratique de telle vertu, soit sur l'atrocité d
telle passion criminelle, soit sur l'injustice de telle loi o
la barbarie de telle coutume, n'exciter la sensibilité d
spectateur que pour propager la morale, c'était peut-êtr
exagérer, en les développant, les préceptes et les exemple
de Diderot ou de La Chaussée ; et qui sait ! donner au
spectateurs l'envie de faire le contraire exactement d
ce qui était prêché et si insidieusement d'abord, et s
naïvement ensuite !...

Mais dramaturge dispensateur de la vérité, et insti
tuteur des mœurs, Mercier appliqua ses principes e
conspira de son mieux à rendre les hommes meilleur
en imprimant dans leurs âmes d'émouvantes images d
bien et du mal, en remuant en eux la sensibilité qui fa

aimer et crée le bon vouloir... Malheureusement, l'application des principes est médiocre et le théâtre apostolique de Sébastien Mercier ne laisse pas que d'être ennuyeux. Il illustre bien, dans ses trente et un drames, des préceptes de morale pratique ; mais on peut croire que M. Léon Béclard accorde trop peu d'attention à ces œuvres qui en méritaient peu au temps où elles parurent, et n'en méritent plus du tout deux siècles après.

Est-il tout à fait vrai que Mercier puisse être considéré comme l'annonciateur du théâtre moderne, bien plus que Diderot qui s'en est tenu à des aperçus souvent heureux, lucides, prophétiques et, pour cela sans doute, épars et incohérents ? Affirmera-t-on avec M. Léon Béclard : « La conception qu'en dépit d'essais infructueux, il a eue du drame pittoresque et shakespearien, évocateur d'histoire et rempli du souffle des foules, ne permet pas de le dire étranger aux formes d'imagination qui ont triomphé en 1830 ? » Si oui, on serait encore plus fort pour attester que Mercier a, sous le nom de drame, tout prévu et tout décrit de la « pièce de théâtre » contemporaine, qu'il a déterminé et la nature des sujets, et le choix des personnages et la manière de composer l'action, qu'il a bien précisé les éléments essentiels (« Un cas reproduit de la vie réelle représenté avec la plus rigoureuse exactitude dans le spectacle, débattu entre des personnes semblables à nous d'allure, de mœurs, de costume, mettant en jeu leurs caractères et leurs passions, selon la plus grande vraisemblance possible, et tendant à provoquer chez le spectateur un jugement sur l'objet — crise de conscience, épreuve de cœur, préjugé social — dont on lui présente l'imitation »), les éléments essentiels du système dramatique d'Emile Augier, d'Alexandre Dumas fils (etc.). Est-ce vrai ? *Grammatici certant*... et M. Léon Béclard apporte de bons arguments à ceux qui pensent retrouver partout le bien dispersé de Sébastien Mercier.

Mais qu'Emile Augier, que Dumas fils aient été les disciples de Mercier, on peut bien l'admettre à condition d'admettre aussi qu'ils ont été ses disciples sans le savoir. Ce n'est pas un don méprisable que de pouvoir « théoriser » prophétiquement ; mais les écrivains ne sont des initiateurs que par leurs œuvres. Et les dramaturges modernes ignoraient assez, Mercier leur avait suffisamment laissé le droit d'ignorer ses drames pour qu'ils ignorassent également ses prophétiques théories. Il fut donc un devancier sans être un précurseur.

* * *

Précurseur, il le fut en écrivant *le Tableau de Paris*; toute une littérature de psychologie et de mœurs sociales naquit de cette grande œuvre exagérément ample, et elle ne peut nier ses origines.

Mercier, ayant beaucoup observé Paris qu'il aimait, s'écarta de lui pour le mieux voir. C'est à Neuchâtel qu'il écrivit son ouvrage. Il n'accommoda pas l'esprit de Paris à la façon de Neuchâtel. Paris se reconnaît dans *le Tableau* que fit Mercier de lui. Peut-on faire plus complet éloge ?

Mercier avait une logique sans frein. Entêté de vertu, il croyait qu'il était toujours temps de prêcher la morale. Cet explorateur infatigable de Paris écrit je ne sais où : « Je n'ai jamais marché sur un de ses pavés sans l'avoir sanctifié d'une intention patriotique. » Composant donc *le Tableau de Paris*, il entreprend d'écrire encore, pour le bien de ses semblables, sur des choses qui leur sont directement utiles. Comme au théâtre, il s'efforce de gagner les cœurs à la vertu ; il espère ici, en décrivant les maux d'une vaste société, « déterminer la généreuse compassion de quelques âmes actives et sublimes », et procurer à ceux qui souffrent l'adoucissement de leurs maux. Il proclame solennellement : « Je

n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce persuasion et, si elle m'abandonnait, je n'écrirais plus. »

Hélas ! elle ne l'abandonne guère. Mercier est indiscrètement prêcheur. Heureusement pour lui, nous avons oublié ses prédications ; et nous gardons souvenir du tableau.

Car ce tableau désordonné est vivant et fidèle, d'autant plus vivant et d'autant plus fidèle que le peintre est plus ami du modèle.

Mercier n'est point comme le compagnon d'Asmodée. Il n'a nullement cure des aventures des uns ou des autres. Il ne viole pas les domiciles, il ne surprend pas les secrets. Ce qu'il expose, c'est justement ce que les naturels de Paris ne dissimulent ni ne déguisent : ce qu'ils ont d'apparent, de manifeste, de public. Il étudie leurs instincts, leurs habitudes, leurs travaux, leurs plaisirs, leurs opinions, leurs préjugés, tout ce qui les fait Parisiens, bien Parisiens. Et les volumes succèdent aux volumes — car Mercier n'eut jamais le loisir d'être bref et le « tableau de Paris » se déploie prodigieusement. Et il contient beaucoup d'idées générales et aussi de considérations vagues, et aussi, disons-le, de véritables tableaux de Paris.

L'œuvre était originale et parut telle. L'œuvre ne cesse pas aujourd'hui de l'être et de le paraître. Elle réalise la perfection du désordre. Elle est un chaos d'idées qui ne sont pas toujours claires. Elle s'est fait de l'inégalité une loi, mais l'inégalité est d'autant plus visible qu'elle comporte plus de qualités.

Celle du *Tableau de Paris* est très visible.

Mercier n'était pas un artiste — oh ! non. Mais il était un moraliste pittoresque et patient, et, d'ailleurs, prolixe. Ah ! si Mercier avait pratiqué la sobriété littéraire ! Il ne voulut, ou il ne sut. Et ses livres sont longs, très longs, trop longs. Son temps, néanmoins, lui rendit justice. Les critiques eux-mêmes s'empressèrent à la bienveillance. Ce fut pour l'enfant du quai

de l'Ecole la popularité, non seulement la popularité parisienne, mais la popularité universelle.

M. Léon Béclard ne manque pas de citer de belles anecdotes, celle-ci, par exemple, empruntée par Desnoireterres à l'abbé de Vauxcelles : « Un Français voyageant vers le 6e degré rencontra un professeur qui, suant dans ses fourrures, s'évertuait à traduire un chef-d'œuvre de notre langue. L'habitant de Paris demanda le nom de l'écrivain pour lequel il voyait faire tant d'efforts : « Je ne les regrette point ; c'est pour le plus grand de vos écrivains, vous devinez pour qui ? — Montesquieu, peut-être ! — Vous n'y êtes pas. — Voltaire ? — Oh ! non. — Racine ? — Ah ! fi ! vous vous éloignez toujours davantage. Eh bien, je vois qu'il faut vous le dire : c'est M. Mercier. C'est sans difficulté le premier génie qu'ait votre littérature; il n'a qu'un seul défaut, celui du Français; il sacrifie trop souvent aux grâces. » Ce n'est pas être dépourvu de chance que de pouvoir être préféré à Montesquieu, à Voltaire, à Racine, par un professeur, même voyageant vers le 6e degré et suant dans ses fourrures...

Aussi bien M. Léon Béclard a peut-être tort de rechercher et surtout de retrouver dans *le Tableau de Paris* l'annonce, la préparation du *romantisme*. Le *préromantisme* de Mercier n'est pas douteux. Mais c'est le genre même dont il fut l'initiateur qui cultiva en lui cette émotion descriptive dont le romantisme devait multiplier d'éblouissants exemples. Et il faut surtout le louer d'avoir été le précurseur de cette littérature *parisienne* dont les manifestations abondent depuis un siècle. Grâce à lui, le Paris vivant, vibrant, varié, mouvant, toujours jeune, est entré dans la littérature. Il l'a investie. Il y est, il y reste. Il serait malaisé de l'en faire déguerpir. Et cependant !...

Si Paris abandonnait la littérature où il s'est installé, M. Léon Béclard trouverait vraisemblablement le moyen de prouver que Mercier est le précurseur de cet

abandon, car il aime Sébastien Mercier d'un amour vigoureux. Oui, M. Léon Béclard aime d'abord son sujet, et son livre écrit, ne peut que l'aimer plus encore pour tout ce qu'il lui ajouta libéralement. Ce livre de critique luxuriante est fait pour plaire : il nous restitue franchement la vie d'un homme dans la vie d'une époque. Il est un beau monument durable, construit avec une méthodique persévérance et une fervente piété.

L'ayant lu nous pensons que Sébastien Mercier, somme toute, eut bien de la chance. Il eut de la chance d'abord de n'être point « portaituré » par Sainte-Beuve, car si nous en jugeons par la page qu'il lui consacra par hasard, l'étude entière eût été mortelle à cet heureux Mercier. Il y échappa. Et cela permit à Léon Béclard de soutenir que Mercier est un méconnu. Comme il est avantageux d'être méconnu! On est le méconnu, l'oublié, le dédaigné : c'est déjà un titre de plus à la gloire. Et on le conserve toujours, car nul ne va consulter les ouvrages. Enfin, on trouve quelquefois des érudits ardents comme M. Léon Béclard qui écrivent sur vous un livre, livre vengeur que ne saurait susciter aucun écrivain qui n'a pas eu la faveur d'être méconnu ou de passer pour l'être.

Il ne reste plus désormais à Mercier, enfant de Paris, auteur du *Tableau de Paris*, qu'à donner son nom à une rue de Paris. Cet hommage lui est bien dû — en dépit de son manque de goût, de mesure, de style.

25 juillet 1903.

LA FIN D'UN GENRE : LES DIALOGUES ; PIERRE VEBER, MICHEL PROVINS

Un genre s'en va, cela est évident : la littérature dialoguée se meurt, la littérature dialoguée est morte. On n'en demande plus ; on n'en fait presque plus. On en fait toujours un peu, car les écrivains, avant de l'abandonner totalement, veulent bien se persuader d'abord que le public n'aura pas de regrets. Les écrivains sont si gentils pour le public ! Le public ne l'est pas toujours autant pour les écrivains !

Pleurerez-vous la disparition des dialoguistes et l'élimination des dialogues ? Que voulez-vous ? Il faut prendre les genres littéraires comme ils viennent, et les laisser partir comme ils s'en vont. Au reste, ils finissent toujours par revenir, car il n'y a jamais rien de nouveau, de complètement nouveau dans les littératures d'ici-bas. Ce genre de littérature dialoguée, ce genre, il est épuisé ; c'est bien son tour. Ceux qui le cultivent sont épuisés depuis si longtemps !

Ce genre eut de grands succès commerciaux, il eut aussi de grands succès littéraires, car il fit, ma parole ! il fit, autant qu'on peut se souvenir de ces choses-là, deux ou trois académiciens et quelques notoriétés... Donc, cette littérature heureuse, bien qu'elle ait une petite histoire, vécut dix ans parce qu'il y avait un accord intime entre les conditions de production et les conditions de vente. Et allez donc ! C'est ainsi que prospère la

littérature française dans le monde. — Elle prospère? — Enfin, c'est une manière de parler.

La littérature dialoguée est une littérature facile. Elle n'exige pas d'abord de ceux qui s'y livrent toute la contention d'un puissant génie. La logique n'est pas indispensable en elle. Il est tolérable que les dialogues soient désordonnés pourvus qu'ils le soient avec esprit. Mais les auteurs de dialogues ont toujours du désordre, et voici que maintenant ils sont moins spirituels. Et nous, nous sommes fatigués de les lire, un peu parce qu'ils n'écrivent plus qu'avec fatigue.

Surtout, nous les connaissons trop. Ils n'ont plus rien de caché pour nous ; et nous devinons ce qu'ils voudraient dissimuler.

Leurs héros sont toujours les mêmes, les mêmes... Démodé Gustave Droz, négligé Ludovic Halévy, — Gyp régna. Elle régna. Son règne fut charmant, d'ailleurs. Mais ses principaux sujets sont devenus insupportables. Aujourd'hui, c'est avec un certain dégoût que nous parlons d'eux. Toujours, toujours les gens du monde, hommes et femmes, si élégants, oh ! oui, si élégants, d'une élégance si prodigieusement agaçante et d'une stupidité si merveilleusement élégante, ou d'une élégance si admirablement stupide. Des héros sans intelligence, sans énergie, sans activité, sans vie, la sottise même, la sottise satisfaite et prétentieuse... Car — et ce fut la grande faiblesse des auteurs de dialogues — en nous montrant des héros mondains abominablement dépourvus des qualités les plus indispensables à un homme qui ne serait pas un mondain et qui ne serait même pas un héros, ils laissèrent apparaître leur admiration sans bornes pour ce monde veule et vide, bête. Et le décri qui atteint aujourd'hui leurs héros est depuis longtemps retombé sur eux.

*
* *

Gyp fut la créatrice de cet état d'esprit et l'initiatrice de cet esprit d'état. Elle le fut avec une verve sans pareille. Et, malgré son renom, encore éclatant dans toutes les provinces, elle demeure une méconnue. Ah! si tous ceux qui lui empruntèrent sa fantaisie et ses procédés consentaient à reconnaître, à proclamer leurs emprunts, de quel cortège serait entouré cet écrivain surabondant par qui vécut la littérature dialoguée! Il semble qu'elle ait voulu faire la satire de la vie mondaine exagérément frivole; il semble qu'elle ait voulu dévoiler la terrible vérité sur les gens du monde, sur les grands de la société contemporaine, effroyablement neutres et nuls. Mais ne vous laissez pas surprendre à quelques vives ironies superficielles. Allez au fond, et vous verrez que ce grand monde caduc et déclinant n'a pas de critique plus indulgent et de satiriste plus respectueux que cette malicieuse Gyp. Il est trop certain que règne en toute sa littérature un mépris absolu pour les gens du commun qui travaillent à des besognes louables et vulgaires, mais qui ont ce vice grossier d'être à jamais incapables de s'embellir des travers gracieux, des séduisants défauts des « gens bien nés » dont Gyp, qui les critique avec une fantaisie verbeuse, demeure toute émerveillée... Tous ces livres, multipliés à l'excès, sont un hommage infatigable à l'aristocratie française et bien parisienne, et le reste du monde est pour elle comme s'il n'était pas.

D'autres vinrent après elle qui l'imitèrent sans avoir cet esprit naturel qui est son charme tout-puissant. Henri Lavedan, fantaisiste adroit à employer des procédés rudimentaires et sûrs, critiqua, non sans joie, le même monde. Mais il apparut que ce monde lui était moins familier qu'à cette bonne Gyp toujours attentive à bien faire comprendre à ses lecteurs qu'elle est elle-même de ce monde dont ils ne sont pas. Et tandis que ce badinage de Gyp restait toujours aimable, celui de Lavedan ne laissait pas que d'être forcé, parfois pénible.

Raillant les élégances extrêmes des oisifs de la vie parisienne, il ne semblait pas expert en l'art de distinguer ces élégances entre elles. Et sa raillerie, comique par ses exagérations systématiques, était à la fois guindée et lourde. Maurice Donnay avait, du moins, plus de raffinements en ses gracieuses, mais laborieuses fantaisies. Abel Hermant, élève perpétuellement excité, se haussant sur ses talons afin de passer pour un maître, un petit maître, un tout petit maître, était heureusement inspiré d'étudier, sans nulle profondeur, évidemment, des mondes spéciaux (*la Carrière*, *Transatlantiques*) ; et ses imitations, assez bien venues, avaient donc quelque chance de passer encore pour originales et pour gentiment plaisantes. Mais tous ces écrivains recommençaient le même travail et ne sortaient point du « monde », du monde où les plus belles choses ont le pire destin, et où la littérature dialoguée eut durant un temps le sort le plus enviable. A cause d'eux on se persuada que la littérature dialoguée ne pouvait convenir qu'à la peinture des mœurs élégantes des classes dites élégantes, en tous cas inoccupées et riches. Et lorsque Jeanne Marni essaya avec quelle force ! quel relief ! quelle précision ! de développer en dialogues des scènes de la vie parisienne, et du peuple parisien, elle ne parvint pas, en dépit de sa manière imprévue et de la pittoresque personnalité de sa psychologie et de son style, à renouveler un genre trop usé, trop étroit pour qu'on le pût transformer.

Puis, les dialogues étaient le complément du roman psychologique qui n'avait pas encore lassé les admirations, ni les snobismes. Ils en étaient le complément, et ils en étaient aussi le correctif. Comme les romanciers psychologues, « les dialoguistes » ne considéraient que les seuls gens du monde aristocrates de naissance ou d'argent, comme dignes d'être des héros de roman, mais, au moins, ils traitaient leurs héros avec gaieté. Ils ne se laissaient point, comme Paul Bourget, ahurir par

les élégances de ces héros si parisiens; ils les admiraient certes; mais en revanche, ils les tutoyaient. Et cela était agréable à la foule, à la brave foule des braves lecteurs à qui on en fait toujours aisément accroire, lorsqu'on use d'esprit. Désormais, les romans mondains étant complètement surannés, les dialogues mondains n'ont plus leur raison d'être comme correctif du roman mondain; on ne peut plus tolérer le personnel des uns et des autres : on l'a assez vu, on l'a trop vu.

*
* *

On ne peut plus supporter leur morale. Elle date, cette morale dont on ne peut même pas dire qu'elle était immorale. Elle était négative, tout simplement. Il résultait des agitations frivoles des héros de romans dialogués, que, pourvu qu'on s'amuse ici-bas, on remplit son rôle et qu'il n'est pas besoin de prétendre à autre chose. Ces héros falots étaient essentiellement antisociaux. Ils n'étaient pas moins drôles pour cela, ou, si vous voulez, ils n'étaient pas plus drôles pour cela. Mais les temps sont changés. Les héros de roman ont leur saison; ils ne peuvent se flatter de vivre davantage. Et maintenant nous exigeons mieux de nos héros de roman : nous les réclamons soucieux de bien social; nous demandons pour le moins qu'ils ne se considèrent pas comme étant en dehors de la société, au-dessus d'elle; nous demandons qu'ils soient des êtres sociaux, véritablement sociaux. Nous le demandons, et nous l'obtenons. Aussi bien, nous n'essayons pas de relire fréquemment les dialogues de Gyp, de Lavedan, de Donnay, car nous serions épouvantés de la caducité de leurs personnages. Dans ces livres, qui parurent si vivants, il n'y a plus que des morts. Ainsi passent les morales, les modes, les années, les héros et les gens littéraires.

Est-ce trop dire? est-ce trop exalter une façon de li-

térature qui n'obtint sa faveur que d'une vogue éphémère autant que vulgaire ? Affirmera-t-on que la littérature dialoguée ne dut sa fragile existence qu'à l'expansion soudaine et brutale du journalisme dit littéraire et que son développement ne fut que la conséquence des développements d'une entreprise industrielle ?

On aima les dialogues parce qu'ils faisaient bien typographiquement en première page d'un grand journal, parce que les lignes imprimées, convenablement espacées par des « blancs » abondants, étaient de lecture commode, parce que, enfin, le genre même des récits de la littérature dialoguée était approprié à son objet et qu'il n'exigeait des lecteurs nul effort car ils n'étaient disposés à en fournir aucun... Tout cela est possible ! et tout cela permet d'expliquer aisément le triomphe d'une littérature — et sa décadence. « Le parisianisme » facile et caricatural de la littérature dialoguée lui assura tout de suite la province pour clientèle. Mais la province elle-même se plaît aux changements, à l'instar de Paris, et elle ne peut croire que Paris et sa littérature et ses types demeurent immobiles et par conséquent monotones. La province veut maintenant autre chose ; et je n'oserais certifier qu'elle sait bien ce qu'elle veut...

Mais tenez-vous essentiellement à ce que le dépérissement de la littérature dialoguée ait une cause littéraire ? Il faut convenir alors que la littérature dialoguée était fondée sur la fantaisie, plus que sur l'observation, la psychologie, la morale ou le reste. Et rien n'est momentané comme le charme de la fantaisie, si ce n'est la littérature qui émane de cette fantaisie. Et rien ne se renouvelle difficilement comme une littérature issue de la fantaisie si ce n'est cette fantaisie qui est sa source, une source d'autant plus rapidement épuisée qu'elle est d'abord plus vivement jaillissante.

* * *

On contestera peut-être que la fantaisie des dial guistes subsistants (et s'il n'en reste qu'un, se d chacun d'eux, je serai celui-là) soit moins vive?

On aura tort de le contester. En tous cas, on devr bien admettre que cette fantaisie est plus hésitante, qu'elle ne sait vraiment à quoi s'employer avec avan tage.

Gyp continue à multiplier les livres. Et sa verve, m dirigée depuis quelques années, se dépense en pur perte; ses dialogues, étant plus vides, sont plus long Cette railleuse alerte et admirablement souriante a voul devenir une satiriste sociale, suivant le cours du temps Elle a forcé son talent. Elle fait ses dialogues ave moins de grâce, et plus nombreux sont ses livres nou veaux, mais ils ne nous font pas oublier les ancien — qui restent les plus jeunes.

Michel Provins s'est toujours appliqué — appliqué jamais mot ne fut plus justifié — à introduire dans l dialogue contemporain un élément nouveau. Son rud petit effort fut vain, mais il est digne d'être noté. E effet, si Michel Provins ne parvint pas à créer une œuvre il réussit à imposer un titre, *Dégénérés !* Michel Provin est l'auteur de *Dégénérés!* Tout le monde ne sait pas c que peut être exactement l'œuvre qui s'appelle *Dégénérés* Mais tout le monde sait que Michel Provins est l'auteu de l'œuvre qui s'appelle *Dégénérés !* Dans ses dialogues Michel Provins n'est pas indifférent à la vérité. Obser vateur très désireux de bien observer, il lui plairai aussi de moraliser judicieusement : il s'y efforce de so mieux, avec une persévérance qui est plus d'une foi récompensée.

Ses dialogues n'évitent pas la monotonie comme l plus grand des défauts littéraires. Ils sont uniformes c'est vrai. Je n'oserais pas affirmer qu'ils sont négli geables, car si Pierre Veber est, de tous les dialoguiste survivants, celui qui « travaille » le moins ses dia logues, Michel Provins est celui qui les travaille le plus

Non, Michel Provins n'abuse pas de la facilité naturelle qu'il peut avoir. Il respecte trop ses lecteurs pour cela, et il se respecte trop lui-même, et il respecte trop le genre qu'il cultive. Ce don du respect est d'un bon exemple. Mais chacun des dialogues de Michel Provins est le résultat d'un labeur considérable. Cela se voit... Il se voit aussi que le sujet, que les personnages ne justifient pas tant de labeurs.

Certaines de ses histoires sont bien ahurissantes :

Bernard Vauvillier, mari de Paulette, soudain ruiné, est parti dans les Indes pour refaire sa fortune afin de donner à sa femme le luxe qu'elle aime. Il laisse en France un ami, Morel, un frère « égoïste, banal et nul, uniquement occupé d'élégance et de sport, l'exemplaire de luxe de la famille ». Bernard gagne la fortune voulue, et annonce son retour par un télégramme qui ne parvient pas à destination. On le croit mort dans un naufrage. Pauvre Bernard ! Pendant ce temps, Marc est devenu l'amant de sa jeune belle-sœur ; et Bernard débarque impromptu. Il va voir Morel un peu étonné, et qui ne dit pas grand'chose parce qu'il ne sait que dire. Il va retrouver sa femme en son château de la Ronceraie... et, comme c'est gai ! il aperçoit Paulette et Marc s'asseyant au fond du parc près d'un massif très épais de jeunes arbres. Subitement, une inquiétude inconsciente, un soupçon lui traverse l'esprit (*sic*). Au lieu d'aller à eux il gagne une allée détournée et parvient à se glisser, à se cacher dans le fourré, à quelques pas du banc où ils causent. Vraiment ce pauvre Bernard aurait bien dû rester en Australie, car Paulette et Marc se disent qu'ils s'aiment et que, Bernard étant mort, ils vont pouvoir s'épouser... Bernard écoute et ne répond pas, mais court au Havre, et reprend le paquebot, non sans laisser à Morel et à Paulette deux lettres désespérées et un peu amères...

Franchement, est-ce que cette petite histoire vous intéresse ? Il en est de meilleures dans les livres distingués

et soignés de Michel Provins. Elles ne sont pas toutes extrêmement naturelles et vraisemblables. Aucune d'entre elles n'est écrite avec négligence.

Dominé par ce goût de littérature appliquée, Michel Provins serait capable de pousser très profondément une étude psychologique si la vie lui fournissait un sujet vrai et même simple.

*
* *

Quant à Pierre Veber, je le crois capable de tout. Il a cette facilité souriante qui autorise contre elle toutes le scritiques, car elle triomphe de toutes et sa grâce est la plus forte. De tous les écrivains de cette littérature facile qu'est la littérature dialoguée, il est évidemment celui qui a le malheur d'avoir le plus de facilité, si M. Michel Provins est celui qui a la chance d'avoir le moins de facilité. Il se joue dans chaque sujet et de chaque sujet. Il fait ce qu'il veut. Malheureusement, il le fait comme il le veut. Et il ne veut par toujours le bien faire. Il se donne rarement la peine qu'il faut pour qu'on puisse excuser sa facilité.

Il eut toujours cette gaieté intense qui le pousse au vaudeville, j'entends au vaudeville d'écrivain et non pas au vaudeville d'épicier. Gai dans *Chez les Snobs*, joyeux dans les *Couches profondes*, il consentit à ne manquer ni de finesse ni de fantaisie dans l'*Aventure*, il daigna unir une psychologie très sûre au gracieux badinage dans *Amour, amour*, il avait été d'abord d'une folle gaieté d'humoriste dans cette charmante *Passade* — dont il est aussi l'auteur. Son dernier livre de dialogues, *les Tard-Venus*, n'a plus ni fantaisie, ni psychologie, ni gaieté, ni finesse, ni grâce.

Je ne dis point cela pour le blâmer. Il a évidemment écrit ce livre en pensant à autre chose. Il y a mis quelquefois de l'esprit, car il a de l'esprit sans même s'en

apercevoir, mais pas assez, peut-être, pour nous faire accepter l'invraisemblance de ces fantoches trop vus, qui s'agitent sans équilibre dans une existence carnavalesque. *Les Tard-Venus*, qu'est-ce que ça peut bien-être? C'est une blanchisseuse, La Mariotte, qui nous le confie tout à la fin du livre :

« Il est propre, votre monde ; un tas de propres à rien de traînées, de voleurs, de noceurs. Ça vit d'un tas de métiers, d'emprunts ; ça paie en monnaie de singe. Ça couche à droite et à gauche et ça s'amuse et c'est encore nous qui trimons pour eux ! Vrai, on n'a plus envie d'être honnête. »

On a d'autant moins envie d'être honnête que les quelques personnes vertueuses du livre sont d'une niaiserie à vous dégoûter de la vertu, de l'honnêteté et de toutes qualités y ressemblant. Pour les autres qui sortent des casinos pour entrer dans les maisons meublées, des yachts pour aller en prison, quittent les ministres pour se rendre aux convocations des juges d'instruction, ou filer en Belgique, ils sont prodigieusement inexistants. Ils ne croient pas eux-mêmes à leur existence, et Pierre Veber, leur créateur, est de tous le moins persuadé de leur existence Ils n'ont ni rime ni raison. Pierre Veber leur donne par instants de l'esprit, mais sans conviction ; il leur prête des mots de vaudevilliste qui traînent en lui inemployés, à la recherche d'une place à peu près convenable. Et c'est tout. Et il se peut que cela vous amuse encore.

Au surplus, Pierre Veber sera très coupable s'il ne prend pas le soin d'écrire une œuvre belle et gaie, car il est riche de toutes sortes de dons littéraires. Il n'a qu'un tort : c'est de n'attacher aucune importance à ce qu'il écrit. Cette modestie ne convient pas à sa jeunesse.

On ne s'effraiera pas de le voir marquer dans ce livre *les Tard-Venus*, la fin d'un genre, lui qui pourrait si bien réussir dans tous les genres nouveaux. Mais on

dira, ayant lu *les Tard-Venus :* Ci-gît la littérature dialoguée, décédée dans la vingtième année de son âge. Elle avait beaucoup vécu, et elle paraissait déjà bien vieille.

1er août 1903.

LA PRINCESSE DE LIEVEN

Ernest Daudet

Je ne sais même pas si elle fut aimable : « Elle sait être charmante quand elle veut s'en donner la peine, » écrit l'Anglais Charles Greville. Mais veut-elle souvent s'en donner la peine ? « Caractère impérieux », écrit-il encore, et c'est une inquiétante affirmation. — Je ne sais même pas si elle fut jolie : « Pas de beauté, mais de la dignité », écrit Charles Greville. « C'est une femme grande, droite, maigre, dont l'ensemble a un charme incomparable », écrit sir Sidney Ralph. « Taille plate, pas de poitrine, ses robes taillées avec beaucoup d'art cachaient une partie de sa maigreur », écrit la duchesse Decazes qui voit tout de suite ce que les robes cachent, avec beaucoup d'art ou beaucoup d'artifices...

Evidemment, la princesse de Lieven avait ses jours ou plutôt ses demi-jours. Elle avait ses profils perdus, bien perdus. On ne peut même rien conclure en sa faveur de la malignité des femmes contre elle. Elles la disaient hautaine, froide, désagréable, oui, désagréable, antipathique même, si le mot a un sens pour l'histoire. Elles oubliaient de dire qu'elle était laide. C'est donc que malgré son long cou, son long col, ses yeux expressifs, sa maigreur élégante — une élégance dont il ne faut pas abuser — la princesse de Lieven n'était pas belle.

Pas aimable, pas belle. — Il fallait donc qu'elle fût bien intelligente pour entrer dans l'histoire ! Eh ! non,

elle ne fut pas intelligente, nous l'allons montrer tout à l'heure; mais elle fut volontaire, tenace. Et puis, nous aimons assez les femmes pour faire de presque toutes des personnages, sinon des personnalités historiques. Et voilà pourquoi cette raide et rêche princesse de Lieven...

La malveillance inspire bien. C'est elle qui dicta le jugement de Chateaubriand qui demeure décisif, encore qu'il enferme autant d'erreurs qu'il contient de mots. Chateaubriand écrit : « Les ministres et tous ceux qui désirent le devenir sont fiers d'être protégés par une dame qui a eu l'honneur de voir M. de Metternich aux heures où le grand homme, pour se délasser du poids des affaires, s'amuse à effiloquer de la soie. Le ridicule attendait à Paris Mme de Lieven. Un doctrinaire grave est tombé aux pieds d'Omphale :

Amour, tu perdis Troie. »

Malheureuse Lieven ! Etre jugée aussi mal par Chateaubriand que par les femmes... Et pourtant, Omphale soixantenaire, elle ne fut pas ridicule. Guizot non plus ne le fut pas. Et il est présumable que Metternich aima vraiment, ne fût-ce que quelques minutes, quelques heures, ou quelques journées, cette Russe qui se plaisait à aimer les hommes d'Etat et qui protégea moins de ministres d'ailleurs que Chateaubriand ne l'affirme... Mais telle est bien toute la vie de cette Beckendorf, épouse de Lieven, mère plusieurs fois, de cette femme enfin qui ne vécut que pour la politique et pour les politiques, que pour Metternich en attendant Guizot.

Ah ! trop dissertante amoureuse, et trop préoccupée des chancelleries !

* * *

Une femme toute politique, fi! quelle horreur! La voici cependant et qui ne manque pas de quelque séduction sévère, qui se laisse goûter un petit instant. Rien de sa vie intime ne mérite l'attention.

Elle est mariée bien jeune à un bon garçon assez intelligent, dit-on, pour être ambassadeur, c'est-à-dire nul, ennuyeux, frivole et correct, et, par surcroît, dévoué à son souverain en qui il croit toujours comme en Dieu, et d'abord en sa femme. Il est perpétuellement étonné : on le surnomme : Vraiment! car c'est le mot qu'il a le plus souvent à la bouche. Ce mot est toute sa diplomatie. Non, car il a sa femme... Sa femme l'aime un peu, l'aime beaucoup, l'aime moins, n'aimant qu'elle, se détache de lui qui, un peu importuné par sa supériorité bavarde, se détache d'elle avec politesse et mesure.

Ainsi sont faites toutes les médiocres existences, et banales.

Puis elle a des enfants, beaucoup d'enfants. Elle les aime bien, avec force, et, le croirait-on? avec simplicité. Quelques-uns meurent, et deux meurent à la fois douloureusement, et tout juste ceux qu'elle aime le plus. Elle les pleure beaucoup, beaucoup, longuement, pas très simplement. En somme, cela est respectable et insignifiant, sans plus. Mais la princesse traînant son ennui dans le monde, le grand monde, est une Niobé à considérations générales et qui ne détache pas ses regards des affaires européennes. Ah! ah! Aucun esprit critique, naturellement. Aucune perception de la vie moderne, évidemment. Elle n'est que traditions et elle n'est que snobismes. Le mot n'existe pas encore, mais nous avons la chose, nous l'avons... Quand pourrons-nous nous débarrasser de la chose et du mot?

Elle est ignorante avec une mâle sécurité, et tellement noble! Sir Sidney Ralph l'avoue : « Musicienne de premier ordre, mais ignorante des choses élémentaires à scandaliser un écolier, elle n'aime pas la lecture. » C'est un témoignage. Nous en trouverions d'autres s'il

le fallait. Dépourvue de toute littérature, elle n'a nul goût d'en acquérir les plus discrets éléments. Et elle a des mépris bien regrettables pour elle. Un soir, elle rencontre Sainte-Beuve chez Mme de Boigne, et elle écrit sur l'heure à Guizot ces confidences qui n'amoindrirent pas son amour, lequel était robuste et serein :

Il y avait M. de Sainte-Beuve (dis-je bien ?). Les premières deux minutes, il causait à voix basse avec M. Rossi. Lorsque le chancelier est entré, Mme de Boigne, sans lui dire ni bonjour, ni bonsoir, lui montre M. de Sainte-Beuve et lui dit qu'il soutient les jansénistes. Depuis cet instant, je n'ai plus entendu que Pascal, Arnauld, Nicole, avec un flux de phrases, de sentences d'un côté et de l'autre, à tel point qu'il a été impossible de dire un mot ou d'avoir une idée. Au fond, j'avais bien envie de rire. C'était une véritable exhibition. Je crois que c'est comme cela que l'entendaient ces messieurs. M. Rossi m'a plu : il n'a pas ouvert la bouche. Je l'aimerais tout à fait si je pouvais savoir qu'il a trouvé cela aussi ridicule que moi, mais j'en doute. Quant aux interlocuteurs, je n'ai jamais vu des airs plus satisfaits, et, lorsque je suis partie, car je suis partie au beau milieu d'une discussion superbe, je suis persuadée qu'ils se seront dit que j'étais confondue. C'est bien vrai, cela, mais ce n'est pas tout à fait comme ils l'entendent. Savez-vous que c'est bien français. »

Guizot n'eût peut-être pas trouvé cela si ridicule!

Ecrivez donc *Port-Royal*, *les Lundis*, et soyez jugés par une princesse russe, et vous voyez! Qu'était-ce donc que Pascal, Arnauld, Nicole? Des noms de valets ou de fournisseurs, et en quoi importent-ils, je vous le demande, à la princesse de Lieven? Elle s'abandonne toute sa vie avec fureur à sa passion de l'orgueil aristocratique et du commérage politique.

Les documents si adroitement ordonnés par Ernest Daudet, et son récit, favorablement discret, nous autorisent à le dire : la princesse de Lieven n'est rien en dehors de cette double passion, cette double manie, employons le mot nécessaire : cette double hystérie.

*
* *

Hystérie aristocratique.

Sa mère était née Schiling. Nom estimable et modeste. Quant à elle, une impératrice l'éleva charitablement, la maria avec un baron, puis comte, puis prince de Lieven. Une principauté qui n'a pas été racornie par les ans, puisqu'elle date de 1825. Concession du dernier empereur.

Toute jeune, Dorothée Beckendorff-Schiling semble atteinte de cette folie des grandeurs aristocratiques. Telle est, à l'accoutumée, l'idée fixe des petits cerveaux. Il n'est point de sotte qui ne se tienne très fort à ce sentiment simple de la noblesse du nom, supérieure à toutes les noblesses. Aujourd'hui où toute aristocratie est, en quelque façon, basée sur la mésalliance, aujourd'hui où tout arbre généalogique est fleuri d'une multitude de Schiling, oui, aujourd'hui où il n'y a plus une seule famille noble, vous m'entendez bien, plus une seule qui ne soit mélangée de plusieurs Schiling, c'est par ce sentiment furieux et borné de la supériorité de la naissance et du nom que l'aristocratie contemporaine se préserve des contacts impurs de la démocratie et qu'elle dure.

Fût-elle restée en Russie, la fille de Mlle Schiling aurait eu simplement une admiration exaltée pour l'empereur et la famille impériale; transportée parmi l'aristocratie anglaise, comme ambassadrice, elle a l'orgueil superbe de son rang; émigrée en France, elle y est exilée, dépaysée; elle ne comprend rien au monde qui l'entoure, et voici des anecdotes qui trahissent son caractère :

La duchesse Decazes déclare : « Etre le duc de Noailles ou le duc de Montebello était la même chose pour elle (Lieven). Mais, si vous n'aviez pas de titre, si vous n'étiez ni ministre ni député, vous n'étiez rien,

rien. » Et, par exemple, un jour la princesse partait pour les eaux d'Allemagne, où elle devait rejoindre l'empereur de Russie. Désirant ne pas voyager seule, elle cherchait un compagnon. M. Dumon, l'ancien ministre, lui offrit son gendre, M. Trubert. La princesse accepta et n'eut qu'à se louer des prévenances et des attentions que le pauvre Trubert lui prodigua pendant ce long voyage fait en voiture et en tête à tête. Mais arrivant à destination, elle lui dit fort lestement : « Votre position, mon cher monsieur, ne me permet pas de vous présenter dans mon monde. Je pense donc que nous devons nous dire adieu. »

M. Ernest Daudet ajoute : « Sur cette jolie impertinence elle le quitta, et ils ne se revirent plus. »

Une bien jolie impertinence, en effet !

Mais la princesse n'aimait pas Trubert ; elle aimait Guizot et Guizot l'aimait. Guizot lui écrivait : « Je ne voudrais jamais, jamais vous quitter. Si vous pouviez voir tout ce qu'il y a dans mon cœur, si profond, si fort, si éternel, si tendre, si triste ! » Elle-même répliquait : « Maintenant, je voudrais la tranquillité, la paix du cottage, votre amour, le mien, rien que cela. » On pensait donc qu'ils allaient se marier, car le mariage est, après tout, compatible avec l'amour. Un jour se promenant en voiture au Bois de Boulogne avec son amie Lieven, la comtesse de Nesselrode lui posa cette question :

— Ma chère, on dit que vous allez épouser Guizot. Est-ce vrai ?

Et la princesse d'éclater de rire et de s'écrier en se renversant sur les coussins : — « Oh ! ma chère, m'entendez-vous annoncée Mme Guizot !... »

Réponse symbolique en sa vulgarité. La princesse ne songe qu'au nom sous lequel elle pourrait être annoncée. C'est sa vie, c'est sa conception du monde. Mais maintenant, l'amour de Guizot la traîne dans l'histoire. Et c'est la revanche de Guizot, et de Pascal, d'Arnault, de Nicole ; c'est aussi la revanche du bon Trubert.

*
* *

Hystérie politique.

Cette femme, qui méconnut Chateaubriand et que Chateaubriand méconnut, est la victime de cette maladie que Chateaubriand mit à la mode, dont il créa la contagion ; elle s'ennuie. L'ennui fait faire à beaucoup de femmes de grandes sottises. A la princesse de Lieven, l'ennui fait faire de grande politique.

Elle n'est même pas très ambitieuse : elle ne prétend pas conquérir pour son mari les charges les plus importantes de l'Etat, elle n'est même pas avide de gagner une influence considérable, il lui suffit de s'occuper de tout ce qui concerne les hommes et les choses politiques, d'être en tiers dans toutes les confidences intéressant le sort des gouvernements. Elle se dépense avec acharnement pour tout savoir de la politique internationale. C'est sa joie, son orgueil. C'est sa manie, une manie grandiose.

Par cette manie seulement, elle devient ou redevient femme. Adolescente, elle aime son mari parce qu'il n'est pas moins qu'ambassadeur de Russie à Londres — pas moins et pas plus. Plus tard, elle n'aime que dans la politique et par la politique. C'est elle-même, sans doute, qu'elle ne cesse d'aimer en deux politiques illustres : Metternich et Guizot. Amour qui fleurit dans un congrès, cœur qui s'épanouit dans un ministère !

Metternich d'abord ! Comment ne l'aimerait-elle pas puisque l'Europe s'occupe de lui ! Elle l'adore à Aix-la-Chapelle, le chérit encore à Vérone, l'oubliera quand l'Europe sera moins ardente à lui apporter ses hommages. Dans les congrès, parmi tous les hommes d'État, la princesse de Lieven voulait être la seule femme d'État. Il lui fallait les confidences de Metternich. Elle les eut. Mais les confidences d'un diplomate affairé ne vont pas

sans les gestes d'amour. Metternich et la princesse furent donc entraînés à s'aimer.

La princesse aime Metternich comme aime une modiste. Et elle exprime son amour en un style qui est, par avance, le vrai style Louis-Philippe :

A demain. Demain, je t'aimerai comme tous les autres jours de ma vie ! Mon ami, comme il m'est doux de t'aimer. C'est une si ravissante chose ! Bonne nuit !

Mon bon ami, si tu avais été ici cet été, que de belles et bonnes chances pour nous voir à notre aise ! J'ai beaucoup été seule, je le serai encore pendant quatre ou cinq jours. Que de fois je me suis dit, pendant tout ce temps : S'il était ici !!! Hier soir encore, en rentrant dans mon appartement à Midleton, il y avait un clair de lune superbe, je me suis tenue quelque temps sur le balcon de ma chambre à coucher. J'ai entendu marcher dans la chambre à côté de la mienne ; je ne sais lequel de la compagnie on m'avait donné pour voisin ; tu aurais eu probablement cette chambre si tu étais venu chez lady Jersey. Tu serais entré dans mon balcon, bon ami ; nous nous serions dit bien bas quelques douces paroles ; l'image de ce qui pouvait être m'a persécutée toute la nuit ; j'ai fermé mon balcon ; je me suis couchée, j'ai rêvé, et ce rêve a été charmant. Je te voyais, mon ami, nous parlions beaucoup et de crainte qu'on ne nous entendît tu m'avais prise sur tes genoux pour me parler plus bas. Mon cher Clément, j'ai senti ton cœur battre...

Le cœur du bien-aimé Clément battait en cadence : « Je t'aime à Carlsbad comme au pied du Vésuve, et dans les ruines de Pœstum et aux Champs-Élysées. »

Ce serait charmant, mais les mots d'amour étaient entrecoupés de conversations politiques. La princesse eut un enfant quelques mois après le Congrès d'Aix-la-Chapelle, mais Ernest Daudet démontre avec contentement qu'il ne fut pas « l'enfant du Congrès » et de Metternich. Il a tort. La princesse eût été plus femme et plus avenante.

Les années passent, la princesse vieillit, déteste depuis longtemps Metternich qui l'oublia non sans bru-

alité, elle est de plus en plus triste et Guizot n'est pas gai. Eloignée de son mari, elle vient en France ennoblir sa douleur maternelle de grandiloquence, et « politiquer » à loisir. Rien ne la passionne que la politique et bientôt Guizot lui-même parce qu'il est tout occupé de politique. Elle l'aime. L'aime-t-elle?

Dans son salon « les sublimités s'entre-choquent », comme dit lady Granville. Guizot n'est pas étranger à ces chocs.

La princesse a cinquante-trois ans. Guizot cinquante, Elle « le respecte autant qu'il mérite ». Ils se voient plusieurs fois par jour. Ils ont toujours quelque chose à se dire. C'est une grande preuve d'amour. La princesse aime vraiment Guizot, avec son égoïsme coutumier. Non sans jalousie. « On parlait l'autre jour de vos succès à Londres; et quelqu'un ajoutait : Même, il fait la cour aux femmes. — Allons! ajoutait un autre, ne désespérons pas de le voir revenir ici mauvais sujet. »

Guizot ne revint pas mauvais sujet du tout. Et il aima constamment la princesse avec une grave candeur. « Oui, j'ai la prétention de vous dire des choses qu'aucune voix d'homme n'a jamais dites et ne dira jamais. Et que sont les choses que je vous dis auprès de celles que je sens? Mon cœur est infiniment plus riche que mon langage et mes émotions, en pensant à vous, infiniment plus nouvelles, plus inouïes que mes paroles. » Guizot aime la princesse, avec beaucoup de maturité dans l'esprit, de jeunesse dans le cœur, avec des vues sur la destinée humaine, d'importantes considérations philosophiques.

Amour, amour, quand tu nous tiens!...

Notez que la princesse est fort insoucieuse du talent de Guizot, et même de son style épistolaire d'une austère harmonie, et même de ses sages idées générales. Elle l'aime, encore un coup, pour sa situation politique et pour ses conversations. Guizot est premier ministre durant sept années. La princesse dirige donc la France

et, par elle, l'Europe. C'est un beau rôle pour une femme à qui la politique n'est pas indifférente.

La princesse meurt la première et fait bien, car Guizot n'est plus rien dans l'État. Il appartient au passé, comme elle. Guizot se souvient avec douceur et avec mélancolie. O femme trop heureuse qui survit dans la mémoire et dans le cœur d'un homme!

C'est le mérite, c'est la gloire de la princesse de Lieven d'avoir été si longuement, si sérieusement, oh! oui! si sérieusement aimée par Guizot. Ce qui prouve que la politique peut mener à tout une femme, même si elle n'en sort pas. Cette femme, qui n'avait jamais été véritablement une jeune femme, eut une bonne fortune singulière de rencontrer Guizot. Toutes les femmes historiques sont intéressantes par les hommes qui les aimèrent. Et même ce qui fait l'attrait de la princesse de Lieven, ce n'est pas seulement elle, ce n'est pas seulement Guizot, c'est le sentiment qui fut entre eux. Partout nous recherchons l'amour, et il nous plaît, même suranné, vieillot, d'arrière-saison, d'arrière-raison. Salut à l'amour même dissertant et ridé !...

Et puis que savons-nous! Il y eut peut-être plus de passion réelle qu'on ne croit dans toutes ces conversations d'amour et de politique. M. Ernest Daudet, investigateur diligent du passé, découvre au jour quelques lettres de la princesse et de Guizot. Mais la princesse écrivit un journal intime. Nous ne le connaîtrons qu'en 1936 : le testament du fils aîné de la princesse l'exige. Qui sait si dans ce journal intime elle ne se révèle pas amoureuse fervente et simple, et vraiment femme? Le beau livre élégant et clair d'Ernest Daudet donnera certainement aux historiens futurs le goût de la princesse de Lieven et le désir de compléter alors son histoire intime. Puissions-nous être là pour la connaître encore! Et puissions-nous prendre plaisir encore, vers 1936, à des confidences de femme!

8 août 1903.

LES MILLE NUITS ET UNE NUIT

Et la publication des *Mille Nuits et une Nuit* continuait, continuait toujours... Et la petite Doniazade qui, de jour en jour et de nuit en nuit, se faisait plus jolie et plus développée et plus compréhensive et plus attentive et plus silencieuse, se leva à demi du tapis où elle était blottie et dit à Schahrazade : « O ma sœur, que tes paroles sont douces et savoureuses et réjouissantes et délectables ! » Et Schahrazade lui sourit, l'embrassa et lui dit : « Oui, mais qu'est cela comparé à ce que je vais raconter la nuit prochaine, si toutefois veut bien me le permettre notre maître, le roi ! » Et le sultan Schahriar dit : « Schahrazade, n'en doute pas ! Tu peux, certes ! nous dire demain la suite de cette histoire prodigieuse qui ne fait qu'à peine commencer. Et tu peux, si tu n'es pas fatiguée, la continuer cette nuit même...

Et Schahrazade, qui n'est jamais fatiguée de raconter, continue de raconter et nous ne sommes pas plus fatigués d'écouter que ne l'est le sultan Schahriar, et nous continuons d'écouter. Et je jure, par le Créateur du ciel et de la terre, que le Dr Mardrus ne se repentira pas d'avoir satisfait notre curiosité.

C'est merveille qu'une entreprise aussi considérable que la traduction intégrale des *Mille Nuits* n'ait point lassé notre goût, frivole et volage, de tout connaître de toutes les littératures, à la condition que notre attention ne soit qu'un instant retenue. Voici qu'un monument de

dimensions imposantes a pu s'élever petit à petit, et nous avons suivi d'un regard incessamment curieux ses incessants progrès.

Il fallait donc qu'il fût pour nous d'une nouveauté entière et d'une nouveauté durable, et alors que jadis Galland gratifia nos aïeux d'une adaptation élégante et trompeuse des *Mille et une Nuits*, il est bien évident que la traduction du Dr J.-C. Mardrus se justifiait de nos jours puisqu'elle a réussi. Le succès justifie toutes les entreprises, et particulièrement celle des hardis traducteurs. Et (qu'Allah nous ait en sa miséricorde et répande sur nous ses bénédictions !) notre culture intellectuelle devient admirable d'ampleur et de variété. Pendant que J.-C. Mardrus nous impose par la persuasion, — d'une grâce tout orientale — de son talent, la traduction totale d'une œuvre gigantesque comme les *Mille et une Nuits*, Henri Albert peut, de son côté, déployer sur nous le génie un peu effrayant de Nietzsche. La version française des *Mille Nuits et une Nuit* est proche de finir. Et maintenant qu'Henri Albert publie *la Volonté de puissance*, nous sommes bien près d'avoir l'œuvre de Nietzsche en son entier. Et ces ouvrages, qui se ressemblent si peu, s'assemblent chez nous en un même succès, et c'est une raison de glorifier les traducteurs et de nous glorifier nous-mêmes, — pour rendre justice à chacun.

*
* *

D'abord, on rappela, avec une complaisance que toutes sortes de motifs expliquaient, sans parler des motifs proprement littéraires, l'adaptation polie et pimpante de Galland. Cet honnête orientaliste — dont l'occidentalisme fut surtout remarquable — avait pris à l'égard des *Mille et une Nuits* un grand nombre de libertés à cette fin de leur enlever leur licence. Il avait natu-

alisé français le sultan Schahriar, et par ses soins, la plaisante et bien disante Schahrazade pouvait être présentée à la cour. Mais les temps sont changés, et les idées et les mœurs. On ne tolérerait plus aujourd'hui qu'Antoine Galland perfectionnât les contes arabes. Et je sais bien que Jules Lemaître admet encore que l'on perfectionne Shakespeare :

Qu'est-ce à dire, *perfectionner?* Le mot n'est point ici d'un ridicule aussi énorme qu'il paraît, à condition de lui donner le sens relatif qu'il convient au surplus de lui donner toujours. Le génie du grand poète n'est point en cause et nous n'oublions pas que Shakespeare est sans doute le plus puissant « créateur d'âmes » qui se soit vu. Mais il est diffus et inégal; mais il est plein de sottises et d'obscénités; mais, à côté de délicatesses de sentiments presques divines et de vues profondes sur la nature humaine, il a subitement des grossièretés qui nous blessent, non seulement dans notre esprit, mais dans notre cœur; enfin, il construit visiblement la plupart de ses pièces à la grâce de Dieu, et Sarcey aurait peine à trouver dans toute son œuvre une comédie « bien faite ». Je dis les choses comme elles sont. Pourquoi ferais-je semblant d'aimer chez lui ce qui m'y déplaît. J'approuve donc que l'on « améliore » Shakespeare, c'est-à-dire que l'on éloigne le plus possible de ce qui nous choque en lui et que, tout en conservant avec piété de ce qui s'y trouve d'admirable (à savoir le fond et toutes les scènes essentielles), on accommode le reste à notre goût, à nos besoins, à nos habitudes de logique, de clarté, de mesure, de décence. Car nous sommes des Français d'aujourd'hui, et non point des Anglo-Saxons d'il y a trois cents ans.

Et voilà pour nous! comme dit volontiers Schahrazade. Mais accepterons-nous que l'on puisse ainsi améliorer Shakespeare? C'est exposer son génie original, excessif, et dont les excès mêmes composent en partie l'originalité, aux manipulations du premier ou du dernier venu. L'un se tiendra pour choqué par certains détails qui ne nous offensent pas : et il n'admirera pas

certaines beautés qui nous enthousiasment. Dangereus théorie qui, par surcroît, limite extrêmement les consé quences du génie et réduit à rien, à presque rien, l génie lui-même; car qu'est-ce donc qu'un génie qui n peut engendrer d'impression profonde que sur le hommes qui sont ses contemporains et ses compatriotes et dont les œuvres doivent être modifiées, transformées réformées, adaptées dès que l'on s'éloigne de l'époqu où elles se produisirent et dès que l'on passe les fron tières du pays où d'abord elles furent admirées et, s vous voulez, tenues pour géniales! Ne vous semble-t-i pas, au contraire, que la force de rayonnement à traver les temps et l'espace, c'est à quoi on reconnaît le génie et qu'enfin, pour tout dire en deux mots, le génie es essentiellement un et indivisible?

A plus forte raison peut-être, lorsqu'il s'agit d'un œuvre impersonnelle, anonyme, résumant ou dévelop pant, fondant en elle le génie, les caractères distinctif de toute une race.

Tel est le cas des *Mille Nuits et une Nuit.*

Un roi supposé de l'Asie centrale prend l'énergiqu résolution, pour se prémunir contre les ruses et l'infi délité des femmes, de faire mourir chaque jour l'épous qu'il s'est choisie la veille. Mais les deux filles de so ministre se dévouent pour sauver le pays. L'aînée nourrie de la littérature des génies et des fées, amuse l roi chaque matin par un conte dont elle réserve pru demment à la nuit suivante *la suite au prochain numéro* ainsi elle tient en suspens la curiosité du sultan jalou jusqu'au jour où il renonce définitivement à ses funeste projets. Schahrazade est ainsi récompensée de so audace et de sa facilité de parole.

Que ne pouvait-on faire dire à la sultane abondante e prestigieux récits? Du xe au xvie siècle, les conteur s'évertuèrent sur les thèmes primitifs; ils les transfor mèrent au gré de la religion, des mœurs, de l'espri arabe, au gré aussi de leur fantaisie jamais lasse. D'autre

légendes persanes, indiennes, juives, ou purement arabes, se constituèrent dans le répertoire des conteurs. Le monde musulman sunnite tout entier, de Damas au Caire, et de Bagdad au Maroc, se réfléchissait enfin au miroir des *Mille et une Nuits*. Nous sommes donc en présence non pas d'une œuvre consciente, d'une œuvre d'art proprement dite, mais d'une œuvre dont la formation lente est due à des conjonctures très diverses, et qui s'épanouit en plein folk-lore islamite.

Et c'est cette œuvre qu'on pourrait accommoder artificieusement au goût français! Mais quel goût français ?... dites-le! Celui du XVIIe siècle, ou celui du XXe ? Vanité des vanités! Galland, aujourd'hui, ne pourrait élaborer son adaptation précautionneuse comme il fit au temps de Louis XIV, car notre littérature contemporaine, multiple et diverse, nous a entraînés, nous a accoutumés à plus d'audace dans l'expression, dans les pensées et dans les sentiments. On ne lui attribuerait plus aucnn mérite de la tenter... Car une grande révolution s'est accomplie dans le goût national. Nous n'aimons plus et nous ne recherchons plus dans le génie des autres peuples ce qui ressemble le plus au nôtre, mais ce qui diffère le plus du nôtre. Prenons par exemple des écrivains dont la fortune est vraisemblablement éphémère : c'est Ibsen, c'est Bjoernson, c'est Kipling, que nous admirons tour à tour parce que peu d'écrivains de France leur sont analogues. Et, dans les œuvres immortelles où s'exprime le génie d'une nation, ce qui nous attire, c'est sans doute, le caractère d'humanité universelle de ces œuvres, et c'est ensuite leur caractère spécialement national, grâce auquel elles se distinguent le plus sûrement des ouvrages français. C'est pourquoi le temps n'est plus des belles infidèles; aujourd'hui, les traductions ne sont vraiment belles que par leur fidélité.

Concluons donc encore une fois, concluons encore que Galland n'est plus un traducteur au goût de notre époque. Et voilà pour lui, définitivement!

Et je crois bien que, si Galland paraissait de nos jours il s'appliquerait à traduire selon la manière singulièrement parfaite de Mardrus ; mais, si Mardrus avait vécu dans le XVIIe siècle, il n'aurait pas traduit autrement qu'il ne fait aujourd'hui. Voici : d'abord c'est ma science (Allah est plus savant) qui m'a mis sur la voie de cette découverte... et l'on sent bien qu'il est des tempéraments littéraires qui résistent à toutes les influences extérieures et gardent, malgré tout, leur nature, leur saveur, leur force originale et originelle. Tel Mardrus ; et qu'Allah continue d'étendre sur lui sa miséricorde !

C'est sans effort sur lui-même que M. Mardrus conserve aux Contes des *Mille Nuits et une Nuit* toute leur vérité orientale. Non seulement il ne l'atténue pas en les transposant en un langage français et contemporain, mais peut-être l'accuse-t-il encore davantage. Et la petite Doniazade lui doit quelque chose des compliments qu'elle adresse à Schahrazade : « O ma sœur, que tes paroles sont douces et savoureuses et réjouissantes et délectables ! » Si Mardrus ne les a pas, par son soin littéraire rendu plus douces, plus savoureuses et plus réjouissantes et plus délectables, il n'a véritablement rien négligé pour que leur douceur et leur saveur et leur charme nous fussent immédiatement et plus complètement perceptibles. Ce traducteur est un artiste littéraire

Pour nous restituer mieux l'Arabie, ses couleurs, ses parfums, sa volupté candide et brutale, la beauté simple et nue de ses femmes et de ses mœurs, pour donner enfin les nuits arabes, « en leur fraîcheur de chair et de roche », il a voulu traduire littéralement le texte des contes. Et relevons sa profession de foi.

« Une méthode seule existe, honnête et logique de traduction : *la littéralité*, impersonnelle, à peine atténuée pour juste le rapide pli de paupière et savourer longuement... Elle produit suggestive la plus grande puissance littéraire, elle fait le plaisir évocatoire. Elle recrée en indiquant. Elle est le plus sûr garant de vérité. Elle

plonge, ferme, en sa nudité de pierre. Elle fleure l'arome primitif et le cristallise. Elle dévide et délie... Elle fixe. »

La littéralité, oui, nous avons la preuve que M. Mardrus s'y est généreusement contraint et, par exemple, en des phrases comme celle-ci qui reproduit, inutilement peut-être, les sinuosités un peu lentes de la phrase arabe. « La cause de ma venue tient uniquement au scrupule où je suis de te voir prodiguer ainsi à des étrangers que tu as vus pour la première fois des objets si rares et à ma crainte de voir s'épuiser, sans que tu en recueilles la satisfaction que tu mérites, un trésor qui, quelque inépuisable qu'il puisse être, doit avoir un fond. » Mais, en redonnant à chaque phrase, à chaque mot du texte arabe sa valeur entière, il accomplit lui-même une œuvre d'art très raffinée.

La spontanéité du récit oriental reparaît dans la traduction ; mais elle est soulignée encore par l'heureuse application d'un traducteur tout imprégné de la poésie des contes. Certes, la traduction est littérale ; mais elle révèle néanmoins un souci constant que nous ne restions insensibles à nulle beauté, même accessoire, du texte. Ainsi M. Mardrus recrée véritablement. Il est le serviteur fidèle, mais zélé, de l'œuvre éblouissante dans l'intimité de laquelle il nous introduit, et il nous donne justement la traduction la plus orientale qui soit ; et, loin de dissimuler lès exagérations de couleur arabe, et de tamiser la grande lumière crue de ces nuits étincelantes pour nos yeux occidentaux, il fait, au contraire, tout ce qui dépend de lui pour que nous percevions toute cette couleur, et pour que tout l'éclat de toute cette lumière nous frappe; et c'est ce qu'il nous faut aujourd'hui, et c'est ce que nous réclamons d'une traduction : un document fidèle d'une civilisation étrangère à la nôtre, d'une civilisation par laquelle notre civilisation n'a pas été pénétrée.

Il évoque les beautés littéraires de l'œuvre gigan-

tesque, impersonnelle, unique, où s'exprime au cours d'un siècle l'âme simple et sincère d'un peuple, d'une race; il en évoque le lyrisme fondamental, la langueur, l'ardeur, disons la saveur, et disons aussi l'abondance monotone et diverse. Il évoque, en outre, les mœurs du peuple lui-même.

Ces mœurs s'étalent comme à plaisir, et bien à loisir dans les *Mille Nuits ;* il semble que l'art du traducteur nous les fasse apparaître en un plus plein relief. On sait bien que la sensualité est essentielle à ces mœurs, sensualité toute parée de poésie, même lorsqu'elle demeure le plus matérielle par son objet, sensualité impressionnante, splendide, majestueuse, oui, majestueuse par son ampleur, sa sérénité et son auguste simplicité. Les Arabes aiment la femme avec gourmandise, comme une pâtisserie bien sucrée ; leur gourmandise n'est pas éloignée de se confondre avec la gloutonnerie.

Ou plutôt, ils aiment trop les beautés infiniment diverses des formes féminines pour aimer les femmes elles-mêmes. Ils les désirent tout simplement, tout franchement, et ils expriment voluptueusement leurs désirs voluptueux comme on exprime une admiration ravie pour un spectacle de la nature, pour une œuvre d'art, pour un chant, pour un poème. Et parce que l'amour n'est pour eux que la volupté, les récits mêmes des conteurs abondent en descriptions de voluptés. Mais cette sensualité n'est jamais obscène. C'est une sensualité spontanée, loyale. La nôtre est hypocrite — car ainsi le veut le progrès ; mais on n'ignore pas que la pudeur a des origines peu recommandables...

Au reste, Mardrus est habile à nous démontrer que la gaieté des Arabes ôte toute indécente obscénité de leurs récits voluptueusement sensuels. Les peuples primitifs, dit le Sage, appellent les choses par leur nom. Et ils ne trouvent guère condamnable ce qui est naturel, ni licencieuse l'expression du naturel. Mais, M. Mardrus

ajoute dans la préface de son premier volume : « Il est totalement ignoré de la littérature arabe ce produit hideux de la vieillesse spirituelle : l'intention pornographique. Les Arabes voient toute chose sous l'aspect hilarant. Leur sens érotique ne mène qu'à la gaieté. Et ils rient de tout leur cœur, là où le puritain palperait du scandale. » Surtout, elles n'y entendent point malice, les houris. Et c'est parce qu'elles ont de l'amour une conception dénuée de complications qu'elles en parlent avec une naïveté dépourvue d'hypocrisie. L'amour n'est pour les Arabes que le plaisir sensuel, la jouissance physique. Sans doute, cette volupté ne va pas sans quelque lassitude lourde et mélancolique... Et il y a, en fin de compte, de la tristesse dans leurs pensées, mais une tristesse qu'ils constatent et qu'ils n'expliquent pas. Ils n'ont pas encore compris que l'amour pouvait être un entraînement du cœur ; ce n'est qu'un désir ardent et la satisfaction de ce désir. Une tristesse, un peu dégoûtée, viendra tout à l'heure ; mais réjouissons-nous maintenant, car l'amour procure du moins les délices les plus fortes, si elles sont, hélas ! les plus rapides à s'évanouir.

Pour avoir une conception de l'amour sommaire et primitive, les Arabes n'en ont pas moins des qualités qui, dans notre civilisation, leur garantiraient des succès merveilleux. Ils sont observateurs précis, prudents diplomates, et ils ne sont point gênés par une honnêteté trop exigeante ; vous entendez bien, l'honnêteté que nous appelons proprement l'honnêteté, soit parce qu'elle est la plus répandue ou la plus rare, soit parce qu'il ne peut pas y avoir d'honnêteté plus complète que cette honnêteté-là. Je n'oublie pas ce qu'a dit le Prophète (sur lui les bénédictions et le plus choisi des salams !) en parlant des méchants ; mais le Prophète ne paraissait pas avoir une idée très nette de la différence exacte qui sépare les bons des méchants :

Ali-Baba vivait modestement dans l'honnêteté avec

toute sa famille du produit de la vente de ses bûches et de ses fagots, ne souhaitant de son Créateur rien de plus que ce simple bonheur tranquille. Cependant, lorsqu'il découvre la caverne où les quarante voleurs cachent leur précieux butin, il ne fait aucune difficulté de prendre sa part de ces richesses — éloigné soit le Malin ! — et d'en charger ses trois ânes autant que possible. Lorsque les quarante voleurs s'essaient à se venger de celui qui a découvert leur retraite, leur secret, leur trésor, la fine, l'artificieuse Morgane les tue avec prestesse. Et l'honnête Ali-Baba ne trouve rien de mieux que de lui dire : « O Morgane, ma fille, veux-tu, pour mener mon bonheur à ses limites, entrer définitivement dans ma famille, en épousant mon fils, le beau jeune homme que voici? »

Et Morgane baisa les mains d'Ali-Baba et répondit : « Sur ma tête et sur mes yeux! » Et le mariage de Morgane avec le fils d'Ali-Baba fut célébré sans retard, devant le Kadi et les témoins, au milieu des réjouissances et des divertissements. Et, après le mariage, Ali-Baba continua d'aller, en compagnie de son fils et de l'avisée Morgane, visiter la caverne et y prendre l'or et les pierreries volées. Et, depuis lors, ils vécurent dans la paix et les félicités en usant avec modération et prudence des richesses que leur avait octroyées le donateur qui est le seul grand, le généreux. C'est ainsi qu'Ali-Baba, le bûcheron, propriétaire de trois ânes pour toute fortune, devint, grâce à sa destinée et à la bénédiction, l'homme le plus riche et le plus honoré de sa ville natale.

La morale de cette histoire, c'est que bien mal acquis profite souvent et qu'Allah protège les voleurs circonspects. Cette histoire, comme cette morale, est effroyablement moderne; et nous avons encore beaucoup d'Ali-Baba. Qu'importe ! Exalté soit Celui devant qui s'effacent tous les noms, surnoms et prénoms, et qui voit les âmes dans leur nudité et les consciences dans leur profondeur, le Très-Haut, le Maître des destinées. Amîn.

Et ensuite !

Ensuite il faudrait célébrer longuement le magicien Mardrus qui, par l'orientalisme sans accommodements de son œuvre, nous transporte dans un monde enchanté, enchanteur... Mais...

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

15 août 1903.

AU SOLEIL DE JUILLET

Paul Adam

M. Paul Adam vient donc de terminer l'Epoque, à moins que ce ne soit le Temps et la Vie, ou plutôt l'Histoire d'un idéal à travers les siècles, bref, pour appeler les choses et les livres par leurs noms qui ne sont pas déjà ni si simples, ni si modestes, il vient de terminer la série des quatre volumes qui prétendent former le roman de la France de 1792 et 1830 : *la Force, l'Enfant d'Austerlitz*, *la Ruse*, *Au Soleil de Juillet*, et cela fait plusieurs milliers de pages. C'est une grosse œuvre — si ce n'est pas une grande œuvre. Louons le travail acharné et hâtif qu'elle représente. Admirons la masse. Admirons, en outre, les intentions de l'auteur qui ne furent dépourvues ni de hardiesse, ni de noblesse.

En somme, la publication de cette épopée, ou si vous voulez de cette histoire de deux ou trois générations françaises, n'est point apparue comme un de ces événements littéraires qui « marquent une date », une date inoubliable. L'œuvre de reconstitution ou d'évocation historique de M. Paul Adam marque bien une date, mais à la façon de plusieurs autres œuvres apparues dans l'année. Ce qui m'a très assuré que la réalisation des grands espoirs et des merveilleux desseins littéraires de M. Paul Adam avait été en cette occurence incomplète, imparfaite, c'est que la critique l'a, simplement, comparé à Balzac et à Victor Hugo. Entre nous, la comparaison

n'est pas flatteuse ! Elle le fut naguère ; elle le redeviendra demain. Pour l'instant, c'est une comparaison médiocre et banale... Il est bien peu d'écrivains cette année-ci et, même l'année dernière, qui n'aient été comparés à Balzac et à Victor Hugo ! Un certain Champsaur qui travaille, dit-on, ou fait travailler dans la partie littéraire, a bien compris que l'éloge était désormais dénué de vertu ; et il a pris soin de déclarer que Balzac lui est très inférieur. Un nommé Delcamp, qu'une publicité orageuse s'efforça d'introduire dans la littérature, dépassera lui aussi Balzac sans tarder, à moins qu'il ne préfère être supérieur à Stendhal... Grands écrivains ravalés jusqu'à ne plus servir que de moyens de publicité et d'instrument de vente : — honte de notre époque !

*
* *

Si Paul Adam, malgré d'amicaux efforts, ne peut plus être préféré à Balzac, c'est que, dès ses débuts, il se vit attribuer, sans surprise, je pense, toutes les qualités utiles et sublimes qui font les écrivains de génie. Aujourd'hui, dix, quinze ans passés, trente volumes publiés, on compare les prophéties clamées jadis sur le monde des écrivains — et les œuvres accomplies. On est obligé de convenir que Paul Adam n'a jamais su se rendre maître de ses qualités ni leur donner le meilleur emploi, et qu'au contraire il n'a guère laissé prospérer que ses défauts. C'est pourquoi ses œuvres estimables sont décidément inégales à ses admirables promesses : et Paul Adam, romancier épique, ne dépasse plus Balzac et Victor Hugo qu'il n'a pas encore atteints, que jamais il n'atteindra...

Il y a peu d'années, les critiques concevaient avec ardeur de mirifiques espérances. Bernard Lazare, auteur de ce livre *les Figures contemporaines* qui garde encore son jeune attrait, était incertain s'il fallait considérer

Paul Adam comme mystique ou comme psychologue comme évocateur ou comme analyste, comme critique ou comme philosophe, comme lyrique ou comme ironiste comme polémiste ou comme sociologue... Il se décidait à conclure que Paul Adam était tout cela à la fois. Hélas il l'est encore. Je dis hélas ! au lieu de me réjouir, car il est tout cela sans ordre, et il n'est jamais plus mystique que lorsqu'il veut être sociologue, ironique que lorsqu'il veut être lyrique, analyste que lorsqu'il veut être polémiste. Bernard Lazare était donc ébloui par la riche complexité de cette nature littéraire.

Aujourd'hui, cette complexité, sans cesser d'être riche, a engendré une irréparable confusion.

Rémy de Gourmont, écrivant il y a sept ou huit ans le premier *Livre des masques*, annonçait déjà la nouvelle incarnation de Balzac en Paul Adam. Paul Adam lui apparaissait exceptionnel : « D'abord par le style : M. Paul Adam use d'une langue vigoureuse, serrée, pleine d'images, neuve jusqu'à inaugurer des formes syntaxiques. Par l'observation : son regard aigu pénètre comme un dard de guêpe dans les choses et dans les âmes ; il lit, comme la photographie nouvelle, à travers les chairs et à travers les coffrets. Par l'imagination — qui lui permet d'évoquer et de faire vivre les êtres les plus divers les plus caractéristiques, les plus personnels ; il a comme Balzac le génie de donner à ses personnages non seulement la vie, mais la personnalité, d'en faire de vrais individus, tous bien doués d'une âme particulière... Par la fécondité enfin, fécondité non pas seulement linéaire et d'abatage de sillons, mais d'œuvres dont les moindres sont encore des œuvres. »

Paul Adam est toujours un écrivain fécond : c'est la l'aptitude qu'il a manifestée avec le plus de persévérance. Et s'il est resté complexe et riche, c'est un effet de son étonnante plasticité intellectuelle. Tous les mouvements littéraires contemporains, il les a traduits à la minute dans des livres. Tout chargé d'une éducation philoso-

phique précipitée, confuse, surabondante et superficielle, il a écrit des livres saturés de philosophie ou de philosophisme. Il fut naturaliste quand on était naturaliste. Il devint symboliste. On tend aujourd'hui à composer de grands romans sociaux : ce sont des romans sociaux que Paul Adam compose aujourd'hui. Et tous les Paul Adam qui ont précédé le Paul Adam du jour demeurent en lui, se mêlent à lui, et lui constituent le talent le plus composite et le plus trouble qui soit.

Etre formé de tant d'éléments, c'est sa force ; ne pas savoir les discipliner, c'est sa faiblesse. Il ne les domine pas. C'est à peine s'il les distingue. Il est dominé, emporté par eux — et ne sait où il va.

Cette faiblesse est d'autant plus grave que tous les livres de Paul Adam sont des improvisations torrentueuses. Pourquoi improvise-t-il ? Est-ce parce qu'il est contraint de céder à sa fougue imaginative ? Est-ce parce qu'il est inhabile aux réflexions persévérantes qui développent, affermissent, grandissent souvent, en les limitant, les conceptions premières du romancier créateur ?

Comme cet écrivain emporté, fiévreux, manque naturellement de goût, ignore l'harmonie, la mesure, il aurait besoin de ce travail patient qui serait seul capable de lui assurer un style à peu près respectueux des règles de la langue française. Rémy de Gourmont déclarait par manière d'éloge : « La langue... de Paul Adam... est neuve jusqu'à *inaugurer* des formes syntaxiques. » Eh ! mon Dieu ! ne commettons pas de fautes de français sans nécessité ! Cet écrivain, entraîné par je ne sais quelle trouble vigueur, aurait besoin d'écrire lentement, attentivement et il improvise... J'ai dit et j'ai démontré qu'on trouvait dans *la Ruse* tous les exemples d'un style détestable, j'entends d'un style oublieux du vocabulaire français et de la syntaxe française. Le style de *Au Soleil de Juillet* est identique au style de *la Ruse*. Oui, vraiment, la langue de Paul Adam est « neuve jusqu'à inaugurer des formes syntaxiques ». Sans doute, la facilité de Paul Adam

est impressionnante : mais il est des règles qu'on ne do pas méconnaître, si, toutefois on les connaît. Quintilie le disait : « Ce n'est pas en écrivant promptement qu'o vient à bout d'écrire ; mais c'est en écrivant bien qu'o parvient à écrire promptement. » Paul Adam écrit tro promptement, lui qui n'a pas commencé par écrire bien Et je voudrais aussi citer une parole de Sainte-Beuve Charles Nodier, louant la facilité et le naturel, avait ét jusqu'à dire que « tout effort est contraire au bien » Sainte-Beuve répond : « Cette coulante doctrine de l facilité naturelle, cet épicuréisme de la diction, si bon à opposer en temps et lieu au stoïcisme guindé de l'art, a pourtant ses limites ; et quand l'auteur dit qu'en styl tout effort est contraire au bien, il n'entend parler qu de l'effort qui se trahit, il oublie celui qui se dérobe. » De nos jours, où la langue française subit tant de déformations, ne serait-il pas plus opportun d'opposer le stoïcisme, même guindé, de l'art à l'épicuréisme de la diction ? Mais Paul Adam qui écrit d'ailleurs un style extrêmement factice — il est plus aisé de se façonner un style factice et compliqué qu'un style simple — pratique furieusement cette coulante doctrine de la facilité naturelle.

« Le génie commence les beaux ouvrages mais le travail seul les achève. » C'est Joubert qui parlait en ces termes. Paul Adam, qui a, peut-être le génie pour concevoir — et pour commencer — les beaux ouvrages, ne consent pas au travail qui les achève. Plus que jamais il improvise, lui qui fut toujours un improvisateur. Cependant, aujourd'hui, plus que jamais, il aurait besoin d'exécuter lentement les œuvres que sa grande imagination lui suggère, puisque ces œuvres sont composées de plus d'éléments. Il y veut tout faire entrer et tout faire vivre : la vérité des événements historiques, l'âme des foules, celle des individus qu'il anime pour symboliser une époque, une génération... Et quelles obscurités résultent du manque de coordination préalable ! Il est fatal que

es livres de conception ample, vaste, grandiose par eur immensité, disons-le, presque démesurée, deviennent ouillis, fatras.

D'autre part, on distingue trop dans le cycle de ses omans historiques ce qui vient de l'imagination violente, ouillante et fumeuse, et ce qui vient de la documentaion luxuriante et sommaire, colossale et superficielle. l imagine les types, la famille qui personnifiera la vie ntellectuelle, sentimentale, morale d'une époque entière, et, dans l'histoire exacte de cette époque, il cherche les aits au travers desquels se développera chacun des ypes qu'il a d'abord dessinés, et je crois qu'il manque de la méthode indispensable pour rechercher la documentation précise ; et je suis bien sûr qu'il est inhabile à fondre ce qui procède de l'imagination et ce qui lui est procuré par la documentation. Tel est, peut-être, le défaut capital de son épopée historique ; la vérité et la fiction se côtoient, se superposent, se combattent et finalement s'embrouillent. Paul Adam, cédant à son impétuosité imaginatrice, débordé par sa documentation frénétiquement acquise, n'a pas eu le loisir de faire une œuvre d'art, de tendre à l'harmonie. Il a colligé les éléments d'une œuvre, il ne les a pas coordonnés. A peine les a-t-il utilisés.

Prodigue de détails, dont un certain nombre sont pittoresques, Paul Adam ne nous donne pas une idée nette des mœurs de la Restauration, et alors que nous avons été le témoin attentif de tous ses développements psychologiques, nous ne pouvons pas dire que Omer Héricourt soit le héros caractéristique de l'époque où il dépense avec une violente incertitude son activité mal réglée. On a rappelé trop souvent le nom de Balzac... Dangereuse évocation ! Paul Adam fut plus téméraire encore. Dans *la Ruse*, dans *Au Soleil de Juillet*, il a introduit un peu inconsidérément les héros même de Balzac. Et tous ses héros si prodigieusement vivants, dont nous gardons malgré nous le souvenir, rendent plus imprécise, plus

pâle et plus falote la physionomie d'Omer Héricour

Non, Paul Adam n'est point parvenu à créer une pe sonnalité significative. Oserai-je dire que, cela, je l'avai prévu? *L'Enfant d'Austerlitz* me suggérait la réflexio suivante :

« Son héros — le héros de Paul Adam — Ome Héricourt est un médiocre et ne sera jamais qu'un mé diocre. On peut être médiocre dans la vie héroïque, o médiocre dans la vie vulgaire. Omer Héricourt ser médiocre dans tous les genres de vie que lui imposer l'évolution contemporaine. Son père, Bernard Héri court, dans *là Force*, n'était point au-dessus de l'hu manité moyenne. Il était un homme ordinaire. Mai comme il le disait ou comme il le pensait avec complai sance, il cherchait en toutes les circonstances à mani fester son « caractère »; Omer Héricourt cherchera, au contraire, à ne le manifester jamais. Fréquentant le jésuites, les politiciens ou les capitaines en demi-solde il s'appliquera de son mieux à contenter tous leurs désir contradictoires et à prospérer pacifiquement grâce au concours de chacun d'eux. Il sera égoïste et, si vous voulez, assez grossièrement « arriviste ». Il ne sera n un « caractère », ni un « homme ». Alors peut-on dire qu'il personnifie vraiment une époque, assez plate, j'en conviens, mais qui connut toutefois des talents singuliers? Non, il ne personnifie que cette masse mouvante de jeunes gens heureusement nés auxquels leurs familles, sous tous les régimes, assurent « une brillante situation ». La figure de ce jeune Omer Héricourt est donc bien pâle au centre de ce grand tableau qu'elle devrait éclairer tout entier.

Omer Héricourt n'est représentatif que par son impersonnalité. Il est vrai que cette impersonnalité est décorée et comme relevée par toute la grandiloquence qu'alimentent les lectures historiques de Paul Adam. Dans *Au Soleil de Juillet* comme dans *la Ruse*, l'histoire contemporaine se traîne en conversations beaucoup

plus qu'elle ne vit en actes. Et telle quelle, je la juge encore extrêmement rapetissée. Est-ce parce que Paul Adam entasse trop de menus incidents? Mais les événements et les hommes sont tous diminués, réduits à rien. Ceux-ci étaient pourtant les héros hardis, encore que prudemment adroits, du libéralisme rénovateur à la fin de la Restauration. Leur circonspection ambitieuse, mais agissante, a préparé toutes les réformes et tous les progrès du siècle. Comme Paul Adam est moins inspiré par eux que par les héros militaires qui se ruaient superbement et parfois trépignaient dans *la Force!* Comment se fait-il donc que le soleil, pourtant assez lumineux, de juillet 1830 les éclaire si faiblement?

J'ai eu la curiosité de suivre dans le livre un des héros les mieux faits pour animer l'ardeur oratoire de Paul Adam et qui, néanmoins... mais chaque romancier est libre sans doute de mesurer à sa guise l'importance historique des hommes et des événements... Armand Carrel. De 1829 à 1830, Carrel développa justement son « caractère » noble et grand. Paul Adam l'aperçoit à peine. Il le cite distraitement dans des énumérations, entre Cavaignac et Bastide, entre Evariste Dumoulin et Charles de Rémusat.

Lorsque, par force, Carrel oblige Paul Adam à ne le plus négliger, le romancier écrit : « Bientôt le major parut, entraînant un dandy brun aux lèvres minces. C'était Armand Carrel. »

... « Omer cita les textes des jugements. Il lui plut de penser Armand Carrel convaincu; il s'échauffa : la loi va dompter la force du monarque... Vraiment il pressentait cette victoire éclatante du droit. Il n'imaginait guère que, devant la stèle de la *Lex romana*, un homme de bon sens pût se rebeller, fût-il roi. Par un joli mouvement de sa tête frisée, Armand Carrel contesta cet optimisme. »

« Des messieurs pâles reconnurent Armand Carrel, et l'entraînèrent. »

« ... Compter sur le peuple ! Ah ! le bon billet ! Nou l'avons trop vu à Belfort, en 1820, interrompit Ar mand Carrel, et la fine plaie de sa lèvre amère coup mieux son visage sec. »

« ... Tandis que le docteur Buchez citait des phrase de Saint-Simon et d'Olinde Rodrigues, Armand Carre ramena machinalement les boucles crêpelées de sa che velure noire sur la largeur de son front. Cette phraséo logie agaçait sa fièvre. »

C'est ainsi que Paul Adam aperçut Armand Carre en ces jours où il dépensait son généreux héroïsme e où il connût de tragiques hésitations. C'est ainsi qu ce politique romanesque inspire un romancier évocateu de politiques ! Infortuné Carrel, à qui l'histoire ni l roman ne rendent justice !

De plus en plus, les romanciers contemporains mêlen les personnages historiques à leurs fictions. Ils y intro duisent maintenant des hommes très proches de nous qui furent les acteurs d'événements que nous connais sons bien ou qu'il nous est facile de connaître. Que peut être le droit des romanciers sur ces hommes Peuvent-ils vraiment les déformer, les dénaturer, le transformer ? — Problème insoluble peut-être. L'imagi nation ou la passion des romanciers restera maîtresse mais Paul Adam, disposé aux inventions grandioses, ma jestueuses, est vraiment trop enclin à avilir les person nages réels. Dans *le Soleil de Juillet* les hommes d 1830 ne sont plus que des fantoches. Les événements d la révolution tiennent de la bouffonerie. Quant à Louis-Philippe, il devient une sorte de caricature.

— « On propose le duc d'Orléans. C'est un bon homme répond La Fayette. Entre nous je le crois bon et un pe bête.

— « Le cabinet du prince s'ouvrit. Une poussée vio lente jeta les députés en avant, fit trébucher M. Laffitt et chanceler Benjamin Constant. Des huissiers continren mal la députation, sa suite. A coups de coude ils proté-

geaient la personne de Louis-Philippe, très pâle entre ses favoris noirs et sous la frisure de ses beaux cheveux en toupet. Il souriait, saluait, tendait ses mains fines; il serra celles de M. Laffitte qui, sans gêne, lui dit à l'oreille, montrant sa jambe malade :

« Deux pantoufles et un seul bas!... Dieu! si *la Quotidienne* nous voyait !... elle dirait que nous faisons un roi... sans culottes!

« Les joies véhémentes de la bourgeoisie excitaient le peuple : il se décidait à courir, à crier, à chérir ce beau monsieur doré, blême, affable, et son toupet sans défaut et l'aune de ruban républicain épinglée à son bicorne.

« Pour peu qu'un badaud manifestât hautement son approbation, M. Laffitte encourageait son prétendant : Eh bien, ça ne va pas trop mal! L'Altesse se rassurait alors.

« Louis-Philippe menait, attentif, sa bête impatiente. La peur le vieillissait à chaque pas. Ses joues amollies tombaient. Son épaule se voûtait sous la croix de la Légion d'honneur. L'armature de broderies ne contenait plus qu'un malade affaissé lorsqu'on entra sur la place de Grève.

« Louis-Philippe avançait, découvert, le visage décomposé entre les favoris sous le toupet noir.

« Effaré, Louis-Philippe s'arrêta devant les fantômes du passé terrible.

« La sueur ruisselait sur la face molle et verte de l'accusé jusqu'aux broderies du col d'or. Abrité derrière la carrure de La Fayette, il feignit d'être sourd aux paroles agressives. A plusieurs reprises, il ânonna : « Vous voyez un garde national de 89 qui vient rendre « visite à son ancien général. »

« M. Laffitte essuyait ses lunettes. Cavrois, Mauravert et Ransbourg barrissaient en l'honneur du prétendant qui balbutia, timide, entre ses favoris : « Comme Français, je déplore le mal fait au pays et le sang qui a été versé ; comme prince, je suis heureux de contribuer

au bonheur de la nation. » Un rire énorme insulta cette naïveté. L'Altesse éperdue cherchait une proposition corrective; elle ne la trouva point. Les barrissements de Cavrois et de Mauravert y suppléaient. »

Et moi, je vous jure qu'en 1830 Louis-Philippe n'était pas complètement gâteux...

... Ce sera la seule conclusion de toutes nos études sur les épopées historiques de Paul Adam.

22 août 1903.

LE TRAVAIL DU STYLE

Antoine Albalat

Antoine Albalat, s'il n'était bien gentil et de très honnêtes sentiments, serait fort dangereux. Mais ses intentions sont pures, quoique je le soupçonne d'entretenir au fond de lui-même une intense ironie. Il est peut-être simplement un bienfaiteur inconsidéré des hommes et plus encore des femmes de lettres de notre temps. Mais il m'étonne, mais il m'inquiète...

Il a l'âme chargée d'un grand dessein, comme Hamlet. Mais au rebours d'Hamlet, il n'est pas incapable de l'accomplir. Il veut absolument que ses comtemporains sachent écrire. Il veut absolument qu'ils écrivent. Il a publié un livre : *l'Art d'écrire enseigné en vingt leçons*. Ce n'est pas un vaudeville ; hélas ! c'est un traité théorique et pratique ; hélas ! trois fois hélas ! c'est le meilleur, c'est le plus pratique des traités théoriques. Il a obtenu unsuccès prodigieux ; ce succès dure encore ; il durera longtemps. Antoine Albalat est le Berlitz des grands écrivains du siècle futur. Il donne, en peu de préceptes, le moyen d'avoir du génie — ou d'y suppléer avantageusement. Qu'on vienne nous dire maintenant que nous ne sommes pas plus Américains que les Américains eux-mêmes !

La lutte pour la vie littéraire est chez nous mieux organisée que partout ailleurs. C'est Albalat qui l'a voulu. Il a pu tout ce qu'il a voulu.

Tout est bien changé depuis La Bruyère. Aujourd'hui, quand on voit un style simple et naturel on est tout étonné et ravi : car on s'attendait de trouver un homme, et l'on rencontre un auteur qui a appris l'art d'écrire enseigné en vingt leçons. On est ravi. On est un peu épouvanté, en outre.

Au reste, Albalat n'est pas seulement un pédagogue surprenant, flegmatique, minutieux, précis, qui ne veut jamais laisser paraître sur son visage son rire intérieur, il est le plus malin des hommes et des écrivains. Ainsi on pouvait le mettre en demeure d'expérimenter son système. Il a pris les devants, dirai-je, si toutefois ce puriste narquois permet cette expression. Et il a dit dans la préface de *l'Art d'écrire :* « Je n'ai pas appliqué mes préceptes en ce volume ; mais je les appliquerai dans un roman que je compte publier bientôt. » Albalat! Albalat, souririez-vous de notre candeur?

Humoriste merveilleux de persévérance, il a continué son enseignement. Il nous a instruits de *la Formation du style par l'assimilation des auteurs*. Il nous enseigne *le Travail du style par les corrections manuscrites des grands écrivains*. Nous n'avons plus aucune excuse désormais si nous écrivons comme M. Paul Adam ou, qui pis est, comme le sire de Montesquiou... M. Albalat nous a appris la langue française, et tous les moyens de s'en servir.

Albalat veut que nous écrivions. Il l'exige. C'est pourquoi il indique avec une patience d'ange diabolique « le métier, la science, les ruses, les ressources, les tâtonnements, les habiletés de l'art d'écrire ». On ne peut être trop habile, car Antoine Albalat est bien certain que pour écrire correctement, il faut travailler beaucoup. Il le prouvera en énumérant les ratures des grands écrivains. Malheureusement, chez un certain nombre de littérateurs contemporains, ce n'est pas ce qu'ils raturent qui marque leur mauvais style, c'est plutôt ce qu'ils laissent subsister.

Antoine Albalat est probablement responsable, dans une certaine mesure, de la surproduction littéraire. Le style c'est l'homme, c'est aussi la femme. Grâce à Albalat, toutes les femmes écrivent de nos jours. Toutes ont lu ses livres ; malgré cela, elles n'écrivent pas toutes à la perfection. Albalat serait donc bien coupable si nous n'étions admis à espérer de lui que, ayant terminé son œuvre de professeur de style, il n'enseigne enfin les raisons de ne pas écrire développées en vingt leçons.

*
* *

Laboremus, disait Septime-Sévère en une phrase assez concise pour qu'on puisse la considérer comme la meilleure application du principe de Boileau :

Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

En effet, Septime-Sévère n'y a presque rien laissé, sinon la haute signification de la vie humaine. Travaillons ! Antoine Albalat pense, à la façon de Septime-Sévère, qu'il faut travailler pour bien écrire. Rien de ce qui se fait bien ne se fait vite, déclarait Joseph de Maistre. Il faut donc écrire lentement pour écrire parfaitement. Et Antoine Albalat qui le sait bien nous affirme : « La perfection s'obtient par la retouche et la refonte. » La retouche, la refonte, s'écrie Albalat... Et ces grands mots lâchés ne le font pas rougir de honte. Il complète, au contraire, sa pensée en quelques phrases que sa hâte de nous être utile l'a empêché de refondre et de retoucher autant que nécessaire :

Il suffit de tenir une plume pour sentir cette vérité. Même la refonte immédiate n'est pas toujours bonne. Seules, la lenteur et la réflexion permettent de juger ce que l'on a produit. Le recul est nécessaire ; il est indispensable de laisser refroidir son style. Plus on met de temps

entre les deux rédactions, plus on a de chance de se bien voir. Très peu de corrections s'imposent instantanément. Il faut sortir de sa fièvre, quitter ses premières idées, se désintéresser de son œuvre, et arriver à sentir autrement son sujet. Alors seulement se présentent les variétés de tournure, les surprises d'expressions, l'économie des mots, la saillie des images, le sens du relief et de la vie, enfin la possibilité de perfectionner ce qui n'était qu'ébauché.

Mais comment refondre, et comment retoucher? Avouez que vous voudriez bien le savoir. Mais voilà :

On ne peut rien conseiller là-dessus, la méthode importe peu; ce qui s'impose, c'est la nécessité de refaire. En vain s'insurge-t-on contre cette vérité: un style n'est bon que s'il est refait; le premier jet est plus ou moins voisin de la banalité.

Le premier jet! le premier jet! Défions-nous du premier jet! Malherbe, qui ne gagnait pas son pain avec sa plume — phrase de premier jet! — disait : « Lorsqu'on a fait cent vers ou deux feuilles de prose, il faut se reposer dix ans. » Aussi bien, il mit trois ans à faire l'ode funèbre sur la femme du premier président de Verdun. Quand l'ode fut prête, le premier président était rémarié. Antoine Albalat est moins exigeant que Malherbe, Il écrit avec une émouvante gravité :

Horace conseille de laisser reposer son premier jet, sans le retoucher, pendant neuf ans. C'est vraiment trop, quand on ne sent pas, comme lui, le besoin d'être immortel et de laisser un monument plus durable que l'airain. Quelques mois suffisent. Un an vaudrait mieux. La difficulté est de se voir. Il faut du temps pour arriver à se bien voir.

Ces idées partent d'un très bon naturel. Mais n'est-ce pas le moment de signaler une contradiction fondamentale? Albalat proteste contre la multitude des improvisateurs. On écrit trop. A force de vouloir écrire, écrire

vite, on finit par ne plus savoir écrire. Cela est vrai. Mais comment se fait-il que le même Albalat enseigne le même art d'écrire en vingt leçons, vingt leçons, pas une seule leçon de plus ! N'engage-t-il pas à écrire vite, vite ?

Au demeurant, Antoine Albalat a raison, il a prodigieusement raison lorsqu'il dit : « Le style naturel ne sera pas celui qui a été sans travail, mais celui où le travail ne paraîtra pas. » Lorsqu'il dit encore : « C'est un don de savoir corriger ; c'est un don plus rare de savoir dissimuler ses corrections et de donner à la difficulté l'air naturel. » Lorsqu'il dit encore après Condillac : « Le naturel, c'est l'art passé à l'état d'habitude. » Au demeurant, pour bien écrire, chacun emploiera la méthode qui lui conviendra le mieux.

Et il faut commencer par avoir du génie ou du talent.

* * *

Chateaubriand avait du génie et du talent, et il corrigeait, il refondait, il raturait. Il est le premier écrivain de qui les corrections attirent l'admiration enthousiaste d'Antoine Albalat. « Fidèle à la tradition française, Chateaubriand a exprimé dans un style droit et par des sensations raffinées, d'audacieuses images, une couleur nouvelle, un réalisme imprévu. Il n'est pas de phrase plus limpide, aucune prose ne sent moins l'effort, et Bossuet seul a plus de grandeur. » Ainsi parle Antoine Albalat, émerveillé : Chateaubriand est le premier des grands écrivains correcteurs.

Il était aussi laborieux qu'inspiré : il était capable d'écrire dix-huit heures de suite sans la moindre fatigue, « et il corrigeait le reste du temps ». Non seulement « il refondait ses œuvres, mais il consultait ses amis », ajoute M. Albalat, qui ne cache pas son contentement. Bertin

lui corrigeait ses articles et Fontanes ses livres. C'était tout de même Chateaubriand qui avait du génie... Il acceptait même, ce grand homme, les conseils et les critiques des journalistes. Quelques jours après la publication du *Génie du Christianisme*, un journaliste signala dans le premier volume quatorze passages d'un goût douteux. Chateaubriand s'inclina et, sur les quatorze passages signalés, il en changea douze. L'histoire pourtant a conservé le nom de Chateaubriand et pas celui du journaliste. Un tel fait suffit néanmoins pour réhabiliter dans la littérature les journalistes qui écrivent vite, ne corrigent jamais et ne relisent que rarement ce qu'ils ont écrit.

Après Chateaubriand, Flaubert. Comme Flaubert corrigeait ses livres avec fureur, Albalat n'hésite pas à décider que Flaubert est, depuis Chateaubriand, notre plus grand écrivain français. M. Albalat a probablement raison. Il est même très assuré qu'à force d'avoir été travaillée, cette prose est une leçon vivante qui provoque et facilite l'inspiration. « Quant à la déprécier comme trop laborieuse, autant nier Guez de Balzac, Voiture, Saint-Evremont, Boileau, ce versificateur de génie, La Bruyère, si expert en procédés, et Montesquieu, cet ajusteur si exact. » Flaubert avait la folie de la correction. Il se fiait au mot de Buffon que Buffon n'a pas prononcé : « La patience, c'est le génie. » Soutenir le contraire lui semblait absurde. « Il regardait la refonte et la difficulté comme les signes mêmes du talent. » La moindre assonance l'effarouchait. Passionné d'harmonie, il proscrivait les hiatus et voulait qu'on rythmât la prose comme les vers. Il haïssait surtout le style cliché, banal. Il écrivait pour la respiration et pour l'oreille, et ne jugeait un style qu'après l'avoir déclamé. Il « soignait » la ponctuation autant que l'image, la couleur et la coupe. Il supprimait les *qui*, les *que*. Il condamnait les répétitions.

Flaubert corrigeait, corrigeait, corrigeait. Son livre

le moins parfaitement écrit fut le plus corrigé : *Bouvard et Pecuchet*. En outre, Flaubert accusait Mérimée de mal écrire..

Bossuet — (je suis pas à pas ce guide si sage et si savant qu'est M. Albalat),— Bossuet avait, dit l'histoire, une grande facilité. Néanmoins il corrigeait passionnément, il combattait sa facilité avec autant d'ardeur qu'il combattait Fénelon. Il refaisait parfois deux sermons en un seul : il refondait. Bossuet a beaucoup refondu ; Albalat lui sait gré d'avoir tant refondu. Il résumait, condensait et perfectionnait. Il regrettait que la faiblesse de notre langue ne lui permît pas de parler aussi fortement que saint Jean Chrysostome : « Ni l'art, ni la nature, dit-il quelque part, ni Dieu lui-même ne produisent tout à coup leurs grands ouvrages. Ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre ; on dessine avant de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. » Ces idées raisonnables sont devenues bien chères à Joseph Prudhomme. Bossuet prononça deux cents sermons ; il n'en publia que huit, extrêmement refondus. Mais il laissa publier la plupart de ses *Oraisons funèbres*, très refondues aussi. On les juge très inférieures aux sermons...

Pascal, au moins, refondait-il? Mais oui, mais oui, il refondait. Cependant, malgré les nombreuses variantes qui attestent l'hésitation, l'effort — le labeur paraît absent des œuvres de Pascal et particulièrement des *Pensées*. C'est que les *Pensées* sont le résultat d'une méditation profonde, habituelle, presque inconsciente. A mesure qu'il lisait la Bible et les Pères, Pascal notait les idées que lui suggéraient ces saintes lectures. Il les notait sans préoccupation littéraire, avec une éloquence qui se moquait de l'éloquence. Selon les puissantes paroles d'Antoine Albalat : « C'est la force de sa réflexion qui leur a donné leur énergie et qui les a faites viables, en fixant, dès leur réflexion, leur fond et leur forme. Le fruit est né mûri et il s'est trouvé qu'en oubliant le style,

Pascal a réalisé le plus étonnant de tous les styles ; car aucun prosateur de son époque n'a écrit de la sorte. » Mais on peut dire que les *Pensées* ont été écrites et réécrites dans le cerveau de Pascal. Nous avons l'aveu de Marguerite Périer :

M. Pascal avait accoutumé, quand il travaillait, de former dans sa tête tout ce qu'il voulait écrire sans presque en faire de projet sur le papier; et il avait pour cela une qualité extraordinaire qui est qu'il n'oubliait jamais rien, et il disait lui-même qu'il n'avait jamais rien oublié de ce qu'il avait voulu retenir. Ainsi il *gardait dans sa mémoire les idées de tout ce qu'il projettait d'écrire jusqu'à ce que cela fût dans sa perfection*, et alors il écrivait. C'était son usage.

Ecrivains, mes frères et mes confrères, souvenons-nous de Pascal ! Il écrivait à bon escient, il écrivait seulement ce qui valait la peine d'être écrit. Aujourd'hui, nous écrivons tout ce qui ne vaut pas la peine d'être écrit. Nous écrivons d'abord, nous écrivons ensuite ; nous corrigeons à la rigueur, nous raturons si nous ne refondons pas ; — mais c'est le fond qui manque le plus. Pascal eût brûlé presque tous, que dis-je ! tous les manuscrits que nous publions avec fierté. Mieux encore, il ne les eût jamais écrits...

Même quand il avait pratiqué cette refonte cérébrale, il corrigeait ses rédactions. Et Antoine Albalat, qui est toujours sincère, lui reproche d'avoir corrigé quelquefois sans discernement. Ainsi la célèbre phrase sur le nez de Cléopâtre a été ébauchée trois fois. Première ébauche : « Vanité. Les causes et les effets de l'amour, Cléopâtre. » Deuxième façon : « Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considérer quelles causes et quels effets de l'amour, car tout l'univers en est changé : le nez de Cléopâtre. » Rédaction des *Pensées* : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. »

Albalat reproche à cette rédaction d'être moins claire

que la précédente ! Alors quoi ? Conclura-t-on qu'il ne faut pas corriger à l'excès ? Quant à moi, je préfère la rédaction qui n'agrée point à Albalat et pour beaucoup de raisons qu'il n'est pas indispensable d'énumérer.

Et je sauve ainsi la théorie d'Albalat et de Boileau :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Je la sauve, mais pas pour longtemps... Certes, Jean-Jacques Rousseau corrigea avantageusement : « Un homme comme Jean-Jacques Rousseau, dit Stendhal, n'a pas trop de dix-huit heures par jour pour songer à tourner les phrases de son *Emile.* » Buffon aussi corrigea. Cet homme était de toutes façons la correction même. Mais, effroyable contradiction ! Il disait bien : « Le génie n'est qu'une grande aptitude à la patience ; » et il était, en effet, très patient. Mais il disait aussi qu'il faut tout ramener dans le style à la réflexion, à l'ordre, au mouvement, au plan, c'est-à-dire aux qualités de jugement et d'intelligence. Quant au reste, spontanéité, naturel, passion, création expressive et originale, il oubliait d'en parler. — Mais il disait aussi qu'il faut toujours « peindre les choses par les termes les plus généraux », c'est-à-dire par les termes abstraits et les périphrases. Ainsi disait Buffon, et que faisait-il ? Il employait à chaque instant le terme concret, le mot créé, le détail vivant. Il particularisait, il cherchait la couleur, l'expression neuve... Et plus il corrigeait, plus il cherchait et trouvait tout cela, plus il s'éloignait de ses principes !

Et La Fontaine ? On professe généralement que La Fontaine a beaucoup travaillé ses vers et que, ce qui le prouve le mieux, c'est qu'il a complètement réussi à dissimuler son travail. La facture des vers le préoccupait ; il aimait le métier des vers : il les *fabriquait.* Pourtant, Sainte-Beuve ne peut croire qu'un art si parfait ait été

si travaillé. Que La Fontaine ait tant peiné, c'est inac missible. « La Fontaine l'affirmerait en face, que je n le croirais pas. »

Comme nous avons très peu de manuscrits de La Foı taine... on peut tout discuter et tout admettre.

Non pas, en tous cas, que Boileau n'ait point corrig plus de vingt fois ses ouvrages. Il était comme Malherb qui ne trouvait ses meilleurs vers « qu'après avoir su longtemps ». Encore ses vers n'étaient-ils pas toujour bons. Boileau gravissait « le dur sentier de l'inspiration » Mais il n'arrivait pas toujours à l'inspiration. A. Albala a du penchant à l'exalter parce qu'il a donné la théori la plus classique du travail littéraire, parce qu'il a eu d la discipline et de la patience, parce qu'il a dit de toute façons qu'un « ouvrage ne doit point paraître trop tra vaillé, mais il ne saurait être trop travaillé » ; — parc qu'il a dit de toutes façons : « c'est ordinairement l peine que s'est donnée un auteur à limer et à perfec tionner ses écrits qui fait que le lecteur n'a point d peine en les lisant. » Et Antoine Albalat est bien conten de toutes ces honnêtes déclarations,

Mais ayant parcouru, un peu en désordre, les manus crits refondus, raturés des auteurs amis du travail persé vérant de la forme, il n'a pas pu nous donner une idé bien nette de la méthode à employer pour ce qu'il appelle *le travail du style.* Et maintenant, citant à profusioı un écrivain qui a beaucoup raturé, beaucoup refondu il nous prouve que son style n'est pas bon pour cela, et qu'il n'en peut être que plus mauvais. Il s'agit de Fénelon. Fénelon adopte la banalité comme procédé général de l'art d'écrire. Il a, par excellence, le don d'être banal. Combien je connais d'écrivains contemporains qui ressemblent à Fénelon sur ce point et qui ne se doutent pas de cette ressemblance ! Bref, Fénelon écrit banal. C'est sa nature. Nature fortifiée par l'habitude. Et il corrige. Et plus il corrige, plus il s'enfonce dans la banalité : « Alcidamas a ce défaut. Il se sert des épithètes non comme d'un

imple assaisonnement propre à réveiller l'appétit, mais omme d'une viande à saoûler, tant il se plaît à les prodiguer, à les choisir grandes et longues et à les employer sans nécessité. » Fénelon est comme Alcidamas. Et il se peut que le *Télémaque* soit très mal écrit. Il a pourtant été extrêmement corrigé.

Stendhal écrivait mal. On ne peut pas savoir s'il corrigeait ou ne corrigeait pas. Il affectait de mépriser le style, le beau style. Il affectait tant de mépris! Il écrivait : « J'ai horreur de la phrase à la Chateaubriand. » Il écrivait : « Ce sera la noblesse de leur style qui, dans quarante ans, rendra illisibles nos écrivains de 1840. » Il affirmait : « En composant *la Chartreuse*, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil afin d'être toujours naturel. » Mais d'abord, Albalat présente Stendhal comme un improvisateur. Il le montre ensuite corrigeant le style de *la Chartreuse de Parme*. Et les corrections sont médiocres, dangereuses, funestes ou simplement inexpressives. Donc, Stendhal écrivait mal s'il improvisait. S'il corrigeait, il n'écrivait pas bien.

Alors comment Albalat peut-il prétendre nous enseigner le travail du style par les corrections manuscrites des grands écrivains? Chacun a sa méthode bonne ou mauvaise de travail bon ou mauvais. Et c'est tout. Il faut en revenir au conseil de Boileau qui écrivit « après avoir sué longtemps » :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
S'il ne sent pas du ciel l'influence secrète...

Oui, c'est en vain... Il y a de grands écrivains qui ont peu travaillé. Il y a de méchants écrivains qui travaillent beaucoup. Il y a de grands écrivains qui n'auraient pas mieux écrit s'ils avaient travaillé davantage. Et puis,

est-il vrai que les œuvres ne durent que par le style? « Redoutable point d'interrogation! » Enfin, c'est probable. Il convient donc de « travailler le style ». C'est plus sûr. Et cela fera tant de plaisir à Antoine Albalat.

Son livre ne nous enseigne pas le style, ni le moyen de nous en procurer un par le travail. Il déroute avec une admiration attendrie les efforts héroïques des écrivains passés. Ces efforts n'ont pas toujours été récompensés. Mais ils nous contraignent à un grand respect pour nos prédécesseurs.

Au reste, Albalat, froidement, et en bon camarade, nous donne un autre conseil. Il nous montre Balzac corrigeant jusqu'à quinze fois ses épreuves, accomplissant un travail titanesque dont on ne saurait parler avec trop de révérence. Et Albalat termine ainsi son chapitre : « Le supplice littéraire de Balzac contient une grande leçon, c'est qu'il faut travailler à fond ses manuscrits si l'on ne veut pas s'exposer à noircir indéfiniment ses épreuves. De façon ou d'autre, on ne peut se passer de travail. »

Donc travaillons. Et tâchons surtout d'avoir du talent. Et si nous n'avons pas de talent, travaillons tout de même, mais vendons des épices.

29 août 1903.

LE PAYS DE L'OR ROUGE

Jean Carrère

Jean Carrère : *la Guerre du Transvaal; le Pays de l'or rouge.*

Vous connaissez certainement les luttes formidables de Gênes contre Venise du XIIe au XIVe siècle. Vous les connaissez certainement, mais vous en avez oublié les détails et même la signification générale. Eh bien ! ces luttes furent terribles et impitoyables. Pisani, l'amiral vénitien, et Doria, l'amiral génois, se portèrent avec un bonheur égal des coups pareillement atroces. Entre la république de la Méditerranée et celle de l'Adriatique les haines étaient si fortes que l'on disait :

« On verra plutôt le soleil et la lune briller ensemble que Venise et Gênes réconcilliées. »

Cependant, au milieu de ces grandes guerres, un illustre poète fut envoyé en médiateur à Venise par la république des Génois. C'était Pétrarque. Il arriva donc à Venise qu'il appelait la *merveille des cités;* et il fut magnifiquement reçu par le doge Cornaro et par tous les patriciens assez amis des lettres pour admirer le génie littéraire même chez un envoyé de Gênes. Au reste, la médiation de Pétrarque n'eut d'abord aucun succès.

— Nous réconcilier, disaient les Vénitiens, est-ce possible ?

Et Pétrarque répondait : — Un jour viendra où vous rentrerez dans la même famille.

Ce jour vint, en effet. L'histoire ainsi se chargea de prouver que les grands poètes peuvent être de bons politiques. Il arrive moins souvent que les grands politiques soient de bons poètes.

Jean Carrère qui écrit, sur le Transvaal, un livre d'une précision vibrante, et tout ruisselant de littérature héroïque, étincelante — Jean Carrère est bien persuadé que l'exemple de Pétrarque est excellent pour nous. Il atteste que le rôle national et international de l'élite est toujours considérable et qu'il ne manque jamais à la fin d'être prépondérant. Pétrarque annonça la réconciliation de Venise et de Gênes : Gênes et Venise se réconcilièrent. Nous n'avons plus de Pétrarque aujourd'hui. Mais nous avons la monnaie de Pétrarque... Et cela constitue des deux côtés de la Manche une élite très suffisante.

Il lui appartient de rapprocher à jamais l'Angleterre et la France.

Elle accomplira cette tâche recommandable, et par ce moyen seront effacées, anéanties dans leurs conséquences funestes, les animosités populaires qui s'étaient exprimées avec tant d'énergie, justement à propos de la guerre du Transvaal. L'élite, une fois de plus, aura triomphé de la foule.

Jean Carrère s'anime à cette pensée généreuse. Elle est faite pour le séduire, non seulement parce que les événements eux-mêmes la justifient et qu'elle est de la sorte raisonnable et pratique, mais aussi parce qu'elle est bien littéraire. Tout ce qui est littérature enthousiasme Jean Carrère. Et, en lisant ce livre sur la guerre du Transvaal, où sont narrées les aventures de l'Afrique australe jusqu'à l'invasion anglaise, où est étudiée la genèse de deux républiques, où sont rapportées les péripéties caractéristiques de la première guerre d'indépendance ; en lisant ce livre où est posé le problème sud-africain, déterminé par la découverte de l'or, où sont analysés des héros très modernes comme Cecil

Rhodes, Paul Krüger, Alfred Milner, Chamberlain ; en lisant ce livre on se persuade que rarement plus de littérature fut joint à plus d'histoire.

Et quelle littérature? Celle même que peuvent inspirer toutes les grandes œuvres classiques. Jean Carrère est imprégné de ces œuvres et des souvenirs qu'elles perpétuent. Il a, au plus haut point, cette culture qui s'exprimait encore chez les écrivains des générations précédentes, mais dont on ne distingue plus que des traces bien faibles chez les écrivains de la génération contemporaine. Jean Carrère fut poète et il n'a pas cessé de l'être en devenant l'historien d'une guerre très positive dont les causes ne furent nullement poétiques. Il ne fut jamais plus poète, au contraire. Et toutes les grandes idées se lèvent tour à tour, ou bien toutes à la fois, en lui qui excitent à l'accoutumée les développements poétiques, et les développements oratoires. Et ce n'est pas, ce n'est jamais de la rhétorique. On sent une conviction incessamment frémissante.

Très heureuse alliance du poète et de l'historien! Jean Carrère se promène naturellement parmi les immensités. Le poète pourrait s'y perdre. Mais l'historien le guide. Il veut établir, par exemple, la psychologie de la guerre Sud-africaine. Ce n'est pas ce qu'on appelle un sujet trop étroit. Mais Jean Carrère l'élargit, l'amplifie encore. Il lui apparaît tout de suite évident que la guerre du Transvaal restera un événement considérable dans les annales de l'humanité et longtemps, et toujours, autant du moins que dureront la race blanche et la civilisation aryenne, il suscitera les recherches des érudits, les commentaires des historiens et les évocations des poètes. Jean Carrère se croit en mesure de prévoir, dès maintenant, les conséquences que ce conflit aura dans l'évolution de la planète. Sans doute, dit-il, on n'y voit pas le choc de deux civilisations également puissantes se disputant l'une à l'autre l'empire du monde, comme dans la lutte de Rome et de Carthage. « Je ne pense pas non plus, ajoute-t-il,

que le sort de l'humanité future y soit en jeu comme dans la splendide aventure durant laquelle la jeune Grèce d'Homère, où déjà grandissait Sophocle, maintint, contre la lourde Asie, le triomphe définitif de l'hellénisme et assura l'éclosion harmonieuse de l'Occident. » Mais, hormis trois ou quatre grandes pages de l'histoire humaine, la guerre du Transvaal est l'événement le plus important et le plus caractéristique dont l'univers ait été le témoin effrayé, enchanté.

Il l'est, et les incursions fameuses de Rome, les luttes restées immortelles contre Jugurtha, Mithridate ou Pyrrhus ne sont qu'accidents historiques et simples faits divers de l'expansion romaine à côté de la guerre anglo-boër... Au reste, elle a passionné irrésistiblement toute « la race humaine ». Comparées à elle, que furent la guerre hispano-américaine, la lutte greco-turque? Rien, presque rien. Pourtant, dans le premier cas, on voyait se heurter l'une contre l'autre la jeune et puissante république du Nouveau Monde, la vieille et glorieuse monarchie de l'ancien. Et, par un surcroît de prestige romanesque, c'était justement le peuple à qui l'on devait la découverte de l'Amérique que l'Amérique venait attaquer. Bien plus, l'enjeu de la lutte était l'île même où reposaient les cendres de Christophe Colomb.

Dans le second cas...

Dans le second cas, je donne la parole à Jean Carrère « Les deux nations rivales charriaient l'une et l'autre après elles, des siècles entiers de souvenirs, où pendaient, tout saignants encore des lambeaux de notre propre destinée, à nous tous, peuples de l'Occident. (Si vous me promettez de ne le dire à personne, je vous confierai que cette phrase n'est pas la meilleure du livre de Jean Carrère, écrit avec la fougue la plus sympathique mais aussi avec force, avec ordre, avec clarté, avec goût.) L'une était la Grèce dont il suffit de prononcer le nom pour remuer en nous le tréfonds de notre âme l'autre était la barbare Turquie, la destructrice de l'em-

pire d'Orient, la violatrice du Saint-Sépulcre, l'éternelle ennemie de notre civilisation aryenne. Et malgré tous les noms qui surgissaient au bruit des fusillades turco-grecques ; malgré Athènes, Marathon, Salamine, Samothrace, Pharsale ; malgré les croisades, Lépante et Navarin, nous avons assisté, indifférents, aux combats de Macédoine, comme nous avions regardé, sans trop d'émotion, le bombardement de Santiago, et la défaite de l'amiral Cervera. »

Que voilà bien Jean Carrère ! Il est capable de discerner avec la plus sûre méthode les éléments si compliqués de la vie Sud-africaine ; — mais il pense toujours à Salamine, et il ne consent pas à oublier Marathon.

Oui, il traîne en lui, avec lui ces grands souvenirs. On est émerveillé de voir cet analyste précis des faits contemporains trahir continuellement sa passion docile de l'antiquité historique et littéraire. Et cela constitue à Jean Carrère une physionomie un tout petit peu composite, bien attrayante au surplus. Les souvenirs gigantesques s'allient en son esprit avec les idées vastes. Jean Carrère donne naturellement l'univers tout entier pour cadre au moindre fait. Il éprouve toujours le besoin de situer un homme dans l'évolution des siècles.

Il va établir rigoureusement la psychologie de Cecil Rhodes, de Paul Krüger, de Milner, de Chamberlain : il les a tous vus d'assez près dans l'action, y dépensant toutes leurs facultés. Il saura, n'en doutez pas, les montrer agissants devant nous, décomposer leur génie dans tous ses éléments. Il le saura, et vous vanterez ses qualités d'observateur ; mais d'abord il faut qu'il discute de quelques questions auxquelles l'avenir de l'humanité n'est certainement pas étranger.

Voici que Jean Carrère se demande, toute affaire cessante, dans quelles conditions un peuple jeune, un pays nouveau peuvent quitter soudain leur obscurité première pour entrer avec éclat dans l'histoire. Tout de suite il se répond que, d'une part, est nécessaire une

cause de querelle plus large que le seul intérêt des partis en présence, et que, d'autre part, des hommes supérieurs sont indispensables. Puis, question connexe, et non moins importante, question capitale encore : sont-ce les événements qui suscitent les caractères? Sont-ce les caractères qui suscitent les événements?

Je ne le sais pas; mais Jean Carrère heureusement le sait : et de la vie de Sixte-Quint, de celle de Napoléon, il tire des exemples impressionnants et des conclusions grandioses. Et, maintenant, Jean Carrère n'aura aucune peine à déterminer quelles sont les conditions absolument requises pour être un homme de génie.

C'est à propos de Cecil Rhodes que Jean Carrère élabore la théorie du grand homme. On peut aimer surtout le relief que Carrère sait donner à cette forte personnalité par ses récits rapides, vifs, d'une psychologie qui se hâte parce que toutes ses observations sont prises sur la vérité même de la vie et n'ont pas besoin de se dérouler en considérations pédantesques. Jean Carrère a su admirablement voir et pénétrer Cecil Rhodes à son déclin.

Ses joues étaient épaisses, tombantes, lourdes ; une ride profonde partait des coins de la bouche et semblait la prolonger jusqu'au bas du menton. L'œil fatigué, clignotant sous la clarté du jour, était boursouflé. La tête était penchée vers la terre, l'épaule ronde et comme affaissée. Et le visage, tout le visage indiquait l'ennui, l'épouvantable ennui... Cecil Rhodes était triste. Mais il trouvait encore la force de sourire et d'agir.

De la vie, Jean Carrère remonte aux idées. Il est toujours pressé de remonter à elles. Et il tient particulièrement à nous dire ce que c'est qu'un grand homme. « Le grand homme c'est celui qui, ayant conçu un haut dessein, apporte pour l'accomplir toutes les qualités de décision, d'audace, de volonté et de commandement. » Or, Cecil Rhodes avait l'imagination créatrice. Alors que les hommes d'État, les gouverneurs ne voyaient dans leurs gouvernements d'Afrique que des colonies

maritimes plus ou moins prospères, lui, Cecil Rhodes, devina une vaste fédération et traça le plan d'un empire qui s'étendait du Zambèze aux deux Océans. Bien plus, par delà l'Equateur et les sources du Nil, Cecil Rhodes entrevit une route colossale qui s'en irait de la Méditerranée au Cap de Bonne-Espérance et qui relierait la vieille Egypte à la jeune Afrique du Sud.

Projet grandiose! Mais Cecil Rhodes, non satisfait de le concevoir, voulut le réaliser. Il eut sur les hommes une puissance d'attraction incomparable. C'est à ce signe que Jean Carrère reconnaissait sûrement le grand homme. « Un homme médiocre ou vil s'attache des complices; un homme supérieur crée seul des enthousiasmes. » Malheureusement, Cecil Rhodes, positiviste réalisateur, s'égara dans la chimère. Et c'est trop de chimères et pas assez d'idéal. Il crut y créer soudain, brusquement, un empire. Il organisa le raid Jameson et tomba. Est-il utile de dire que cette petite mésaventure historique rappelle immédiatement à Jean Carrère César au Rubicon, Cromwell au Parlement, Napoléon au 18 Brumaire! Elle lui rappelle aussi César au Sénat, Napoléon à Waterloo. Ah! ces comparaisons!

D'ailleurs elles sont justes.

Mais faut-il conclure? faut-il juger un homme? Jean Carrère décide : « L'histoire impartiale rangera Cecil Rhodes parmi les aventuriers de haute envergure tombés faute d'un génie complet avant l'achèvement de leur œuvre. Il figurera parmi les grands hommes manqués plus agitateurs que créateurs, tels que Catilina, l'empereur Julien, Charles le Téméraire, le duc de Guise, Retz, Alberoni, Mirabeau. »

Jean Carrère les connaît tous.

Vraiment l'histoire, l'histoire entière depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours bouillonne en lui. Krüger, comme Cecil Rhodes, est immédiatement placé à son rang parmi les grands hommes de tous les temps. Paul Krüger a exercé, par son seul ascendant,

une influence colossale sur l'évolution du peuple. Jean Carrère sait, à n'en pas douter, que Périclès ne fut pas devant les citoyens d'Athènes aussi puissant que Krüger devant ses Boërs. Bien entendu, Sylla à Rome, Lorédan à Venise, Doria à Gênes, Cromwell à Londres, furent des chefs plus discutés que Krüger à Prétoria. Krüger a été vaincu : mais qu'importe ! Vercingétorix aussi a été vaincu par César, et Arminius par Germanicus, et Boadicée je ne sais plus par qui. Tous les berceaux héroïques des peuples sont magnifiés par des vaincus sublimes, dont la résistance même a donné plus d'élévation à l'âme du peuple naissant.

Et Chamberlain? Jean Carrère l'admire aussi et il va jusqu'à l'admirer étrangement. Paul Krüger lui apparaît le plus prodigieux des trois; Cecil Rhodes le plus imaginatif, le plus aventureux, le plus séduisant. Chamberlain est le plus complet. Il est celui dont les plans sont les plus larges, et les réalisations les plus précises. Il fut, il est le vrai théoricien et le vrai réalisateur de l'impérialisme. Jean Carrère déclare que depuis Cromwel, il n'y a pas eu en Angleterre d'homme plus complètement novateur que Chamberlain. Car naturellement Jean Carrère replace Chamberlain dans la suite des hommes et des âges historiques. C'est un jeu pour lui que de le comparer à d'autres auxquels il ne nous fait point tout d'abord songer. C'est un jeu : et comme l'*impérialisme* fut, en somme, antérieur à Chamberlain, Jean Carrère, incontinent, nous fait observer que l'empire de César était en puissance à Rome depuis la révolte des Gracques contre le Sénat, que l'empire de Charlemagne était préparé par Clovis, par Charles Martel et par Pépin le Bref; que celui de Charles-Quint héritait de tous les efforts tentés en Italie par Henri IV, Frédéric II, Charles d'Anjou, Sigismond, Charles VIII de France et Maximilien d'Autriche... Jean Carrère doit avoir raison. Jean Carrère a toujours raison.

Et il est admirable que la luxuriance de ses souvenirs

historiques, de ses idées littéraires, de ses impressions poétiques n'appauvrisse pas son observation et n'affaiblisse pas sa logique! Il reste évidemment l'historien digne de « faire autorité » sur cette guerre Sud-africaine qui, de longtemps, ne sera pas étudiée avec un esprit scientifique dépouillé de toute passion. Il est l'historien qui cherche à expliquer les événements dont il a suivi les singulières péripéties et qui parvient, effectivement, à déterminer leurs causes avec un ordre entraînant et à les expliquer avec une persuasive clarté. Oui, il sait être, dans *le Pays de l'Or rouge*, un analyste aussi bon des grands événements que des grands hommes.

Et tellement impartial!

Mais l'impartialité, difficile à d'autres, lui est commode. Et je le dis, non pas pour lui retirer le mérite de l'avoir infatigablement, mais pour caractériser ce mérite. Jean Carrère nourri de l'histoire, des belles-lettres de l'antiquité grecque, romaine, de la Renaissance, voit tout de suite, à propos de chaque événement et de chaque homme, tout le passé et une bonne partie de l'avenir. Il est ainsi très encouragé à un jugement équitable des événements et des hommes.

Sans doute est-il trop enclin à augmenter l'importance symbolique des uns et des autres. L'Angleterre s'efforce de conquérir l'Or du Transvaal, et Jean Carrère l'avertit en ces termes des périls prochains : « Le vertige est le danger de l'ambition enivrée et la chimère est la rançon du génie dévorant. Il y eut Carthage, il y eut Tyr, il y eut Venise; il y eut aussi l'empire d'Alexandre, celui de Charles-Quint, et celui de Napoléon... » En vérité! — M. Chamberlain travaille à l'exécution de ses plans impérialistes. Jean Carrère n'a pas de peine à se rappeler, sans retard, l'opinion que Stendhal exprimait sur les Anglais, en 1828, dans ses *Promenades dans Rome*. « Suivant eux, cette petite île a été créée pour servir de modèle à l'univers... » Servir de modèle à l'univers : voilà bien ce que se propose l'étonnant Chamberlain. Et Jean

Carrère aperçoit en lui « la poésie enivrante de l'action ». Chamberlain personnifie une forme de génie dominateur. Il est de la race, de qui? d'Alexandre, Annibal, César, Grégoire VII, Charles-Quint, Napoléon, Bismarck.

Peut-être... En tous cas, grâce à Jean Carrère nous voyons entrer dans l'histoire et dans la littérature une catégorie d'hommes nouveaux. Jean Carrère souhaite élégamment, pour la renommée de Krüger, le concours puissant de quelques Dante et de quelques Pétrarque; il le souhaite aussi pour Chamberlain, Milner, Cecil Rhodes qu'il entoure également d'une ardente sympathie admirative et critique. Je ne sais pas ce que feront demain les Dante et les Pétrarque — que nous n'avons pas encore; mais le livre de Jean Carrère est un bienheureux mélange d'érudition et d'épopée. Le mélange et le livre sont originaux.

Aimons les historiens qui ont encore le goût du grandiose!

5 septembre 1903.

SAINTE-BEUVE AVANT LES *LUNDIS*

G. Michaut

G. Michaut : *Sainte-Beuve avant les* Lundis,
Essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique

M. G. Michaut, professeur suisse, a pensé qu'en France nous ne connaissions pas suffisamment Sainte-Beuve. Il vient de nous le révéler en un volume qui n'a pas moins de 735 pages.

Cela fait peut-être beaucoup de pages pour la révélation d'un écrivain sur qui beaucoup de livres ont été écrits — sans parler de l'étude de M. Emile Faguet qui a les caractères de ce qu'on peut appeler une étude définitive.

Aussi bien, le livre considérable de M. G. Michaut est l'illustration minutieuse de l'étude de M. Emile Faguet et, s'il la contredit un peu, ce n'est ni la faute de M. Michaut, ni celle de Sainte-Beuve, ni celle même de M. Emile Faguet ; mais ces contradictions résultent fatalement des dimensions imposantes, colossales, phénoménales que M. Michaut consentit à donner à son ouvrage. Il est bien évident que 735 pages n'étaient pas indispensables pour démontrer que Sainte-Beuve, depuis ses débuts jusqu'à la période principale de sa vie littéraire, ne s'est point transformé et n'a pas évolué, mais que, n'ayant que des goûts, il les eut tous ensemble.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans son âme, et tous y sont restés. Il veut tout aimer pour tout com-

prendre. Il a une formidable curiosité intellectuelle et sentimentale. Il voudrait avoir toutes les convictions en même temps pour pénétrer à la fois tous les objets de l'activité intellectuelle et éprouver à la fois, comme dit M. Faguet, tous les états d'âme.

M. G. Michaut est bien obligé de dire exactement le contraire pour écrire 735 pages comme il se proposa héroïquement de le faire. A la vérité, il ne manque pas de découvrir en Sainte-Beuve toutes sortes d'évolutions et de contradictions. Il le faut bien ! Et la nécessité à laquelle il cède se fait plus impérieuse à mesure qu'il lui cède davantage. Il en arrive bientôt à décomposer les contradictions principales et les évolutions essentielles de Sainte-Beuve en une série d'évolutions secondaires et de contradictions accessoires. Il ne se fait pas faute de déterminer, avec une inquiétante précision, les opinions que Sainte-Beuve avait durant un quart d'heure pendant lequel il était justement en travail d'opinions toutes différentes qu'il devait professer le quart d'heure suivant. Et sans doute que M. Michaut attribue trop d'importance à chaque petit, tout petit, infiniment petit mouvement de l'esprit et du cœur de Sainte-Beuve, et sans doute qu'à Fribourg on est trop enclin à verser dans le détail, quitte à mal discerner l'ensemble... M. G. Michaut étudiant la formation intellectuelle et morale de Sainte-Beuve a commis la faute de Sainte-Beuve retraçant, dans *Volupté*, les vicissitudes de l'existence sentimentale d'Amaury : il a été victime de la subtilité prolixe, il est allé jusqu'à la minutie menue qui est presque toujours incompatible avec la vie, et l'est quelquefois aussi avec la verité.

Mais, naturellement, persuadé dès la première page que Sainte-Beuve était inconstant, versatile, instable jusqu'à la désertion, jusqu'à la trahison, persuadé que, selon l'expression d'un de ses anciens secrétaires Jules Levallois, « les continuels engouements de Sainte-Beuve aboutissaient avec une régularité déplorable, avec

une sorte de périodicité, à de non moins continuels désenchantements », persuadé que Sainte-Beuve avait raison à la lettre en écrivant : « chaque jour je change; les années se succèdent; mes goûts de l'autre saison ne sont déjà plus ceux de la saison d'aujourd'hui ; mes amitiés elles-mêmes se dessèchent et se renouvellent. Avant la mort finale de cet être mobile qui s'appelle de mon nom, que d'hommes sont déjà morts en moi ! » M. G. Michaut était entraîné à voir mieux les apparences mobiles que le fonds immuable, et à accroître l'importance de toutes les métamorphoses superficielles et momentanées en étudiant chacune d'elles...

Il a fait cette étude avec un noble soin ; il l'a écrite avec une clarté toujours égale à elle-même, — par quoi, d'ailleurs, est un peu diminué son éclat — et enfin son livre témoigne de l'importance qu'on attribue de plus en plus à la critique. Ce n'est pas tout. En constatant le respect et la patience avec lesquels M. G. Michaut étudie les *Poésies de Joseph Delorme*, *Volupté*, etc., on peut mesurer l'influence qu'exercent encore les livres capitaux de Sainte-Beuve aux préoccupations que causent encore ses livres médiocres — et conclure que l'action de Sainte-Beuve n'est pas près de s'affaiblir.

*
* *

Si M. G. Michaut ne nous convainc pas entièrement que Sainte-Beuve ne savait jamais ce qu'il voulait et moins encore ce qu'il pensait, certes, il nous captive en étudiant avec une gravité extrême la formation de la méthode critique de Sainte-Beuve à travers ses petits exercices de rhétoricien insérés dans *le Globe*, alors qu'il n'avait pas encore vingt ans ; en relevant, avec une piété abondamment dissertante, les incertitudes et les tâtonnements de ses essais littéraires antérieurs à sa majorité intellectuelle.

On les aime d'abord pour leur jeune faiblesse. Mais M. G. Michaut est d'avis que rien de ce qui est faible ne peut être négligeable. Il recherche jusqu'en ses premiers essais la méthode de Sainte-Beuve et peut-être y trouve-t-il déjà quelques contradictions.

En 1824, *le Globe* était fondé. Dubois réunit dans ce journal Jouffroy, Damiron, Charles Magnin, Louis Vitet, Tanneguy-Duchâtel, Charles de Rémusat, Duvergier de Hauranne, Trognon, Ernest Descloseaux, Pierre Leroux, Thiers. Sainte-Beuve y fut essayé « à quantité de petits articles ». « Je ne suis pas encore officier supérieur, j'apprends mon métier », pouvait écrire plus tard Sainte-Beuve sur son œuvre de ce temps-là. Mais, un jour, Dubois lui dit cette mémorable parole : « Maintenant vous savez écrire, vous pouvez aller seul. » Dès lors, Sainte-Beuve écrit des articles qui « portent en général sur des ouvrages historiques, sur des mémoires relatifs à la Révolution française, sur des ouvrages aussi de poésie et de pure littérature ». C'est l'histoire surtout qui l'attire. Et, dans ces œuvres historiques, ce qu'il étudie, ce n'est jamais l'homme, sa nature d'esprit, son caractère, son talent : c'est le livre. Et dans le livre, ce n'est point le mérite littéraire, l'art et la méthode, ni le procédé, c'est le contenu seul. Il met en pleine lumière les faits nouveaux ; il expose et discute la thèse. L'auteur, pour lui, n'est pas un homme que l'on veuille connaître ; ce n'est même pas un écrivain qu'il s'agisse d'apprécier ; c'est un témoin qui a vu ou non des faits curieux, dont le récit est valable ou ne l'est pas, selon qu'il nous renseigne ou ne nous renseigne pas exactement, complètement, clairement. Et s'il fait allusion, enfin, au style, ce critique écrira avec une désinvolture, un peu gauche : « Parlerai-je maintenant de la partie *la moins importante* et aussi la plus faible de l'ouvrage, du style auquel l'auteur n'a pas songé ? »

S'il doit discuter un ouvrage purement littéraire, roman ou poème, il est embarrassé, gêné. Les remarques

vagues sont celles qu'il fait le mieux. Les développements insignifiants sont ceux qu'il fait le plus volontiers. Il définit ce qui n'a pas besoin de l'être. Il démontre l'évidence. *La Calédonie* est une épopée. Qu'est-ce qu'une épopée ? Déduisons-le des poèmes d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Camoëns, de Voltaire, même de Milton, et voyons si *la Calédonie* rassemble tous les caractères qui leur sont communs. Les poésies de Tissot sont des poésies érotiques. Qu'est-ce qu'un poème érotique ? Déduisons de l'histoire du genre et des goûts de notre époque, et voyons si ceux de Tissot méritent bien ce titre. Au fond, qu'ils le méritent ou ne le méritent pas, cela nous est indifférent, mais il ne nous est pas indifférent que l'auteur des *Lundis* se soit loyalement exercé d'abord en ces vaines puérilités.

C'est que Sainte-Beuve, s'il n'est pas encore un grand critique, est déjà un bon rhétoricien. Il sait les préceptes ainsi que les procédés de la rhétorique :

> Que dès les premiers pas l'action préparée
> Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.

Et allez donc ! Il n'y a que les premiers pas qui coûtent. Il place en tête de ses articles un beau portique, une belle avenue à la française qui introduise les visiteurs, les satisfasse à première vue et leur laisse découvrir dans une prochaine perspective le but où ils doivent arriver. Sainte-Beuve exprime donc d'abord une idée générale dans laquelle rentre l'idée particulière de l'auteur, une théorie qui permet d'expliquer et d'apprécier toute l'œuvre.

S'il s'agit du *Voyage d'un jeune Français en Angleterre*, il exposera ce que doit être un récit de voyage ; des *Mémoires de Mlle Bertin*, des *Scènes de la Nature*, de Denis, des œuvres de Rabaut Saint-Etienne, il caractérisera la curiosité contemporaine et ce qu'elle demande des ouvrages et des auteurs ; de *l'Homme du Nord et de*

l'Homme du Midi, il étudiera brièvement la théorie du climat et rappellera les principales solutions que les penseurs ont données à ce problème ; du *Voyage historique et littéraire en Angleterre*, il exposera quelle importance peut avoir pour les Français la connaissance de la littérature anglaise ; des *Mémoires* sur Voltaire, il déduira les raisons de l'intérêt que les contemporains portent encore au philosophe ; de *l'Histoire de la Révolution* de Mignet, il débutera par des considérations sur la philosophie de l'histoire.

S'il n'est pas possible d'entrer en matière avec l'aide d'une théorie générale, Sainte-Beuve emploie des procédés analogues pareillement secourables. Il donne la vue d'ensemble d'un caractère (Dumouriez), d'une vie d'homme (d'Argenson); plus souvent encore d'une période (époque Louis XV : *Mémoires de Mme du Hausset;* — Révolution française : *Mémoires sur la Révolution ; Histoire de Thiers*, *Bonaparte et les Grecs*).

Et peu à peu il développe, il amplifie, il élargit sa conception ou ses conceptions de la critique : il parvient à la riche et diverse personnalité par l'impersonnalité uniforme et pauvre. C'est le chemin qu'il prend pour arriver à être un critique original, tellement original qu'on ne sait jamais si on a pu le définir tout entier, c'est ce chemin que suit M. G. Michaut et dont il montre bien tous les détours. Dans cette partie surtout réside le charme du livre austère de M. G. Michaut. Bien entendu, il s'y montre moins jeune que Sainte-Beuve ; mais la jeunesse incertaine, timide, de Sainte-Beuve y rayonne ; et déjà, au travers de ces pages, elle s'achemine vivement à une prompte maturité.

Ce rhétoricien qui s'applique à être une intelligence aura bientôt cet esprit critique dont il a lui-même caractérisé les éléments précis et insaisissables :

L'esprit critique est de sa nature facile, insinuant, mobile et compréhensif. C'est une grande et limpide rivière qui ser-

pente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie, comme autour des rochers, des forteresses, des coteaux tapissés de vignobles et des vallées touffues qui bordent ses rives. Tandis que chacun des objets du paysage reste fixe en son lieu et s'inquiète peu des autres, que la terre féodale dédaigne le vallon et que le vallon ignore le coteau, la rivière va de l'un à l'autre, les baigne sans les déchirer, les embrasse d'une eau vive et courante, les comprend, les réfléchit, et lorsque le voyageur est curieux de connaître et de visiter ces sites variés, elle le prend dans une barque, elle le porte sans secousse, et lui développe successivement tout le spectacle changeant de son cours...

Et, sans doute, la rivière n'a point de méthode pour suivre son cours ; mais ce cours, néanmoins, se développe selon les lois naturelles.

M. G. Michaut travaille à rechercher, à classer toutes les méthodes successives et contraditoires qu'aurait eues l'ondoyant critique Sainte-Beuve. Il se décourage de constater que Sainte-Beuve, qui déjà en eut tant, en aura encore d'autres, et il s'émerveille de voir qu'un seul critique était apte à en posséder tant et de si différentes. Emile Faguet atteste que Sainte-Beuve n'a jamais eu de méthode et que c'est à peine s'il prétend en avoir une.

Mais ce sont là façons de parler.

Le mot méthode est un mot trop heureux. Il est en grande faveur : on l'emploie de toutes parts, et on lui donne tous les sens qu'il peut supporter : ici, une signification étroite, là, une signification générale. Les uns ne peuvent accepter que Sainte-Beuve ait possédé une méthode, puisqu'il n'eut pas de théorie ; d'autres, à la rigueur, tolèrent que Sainte-Beuve, quand même il n'eut pas de théorie, ait possédé une méthode, mais ils l'admettent à contre-cœur et seulement parce qu'on ne peut tout refuser à Sainte-Beuve qui trouva le moyen d'être critique et d'avoir une sorte de génie, et qu'enfin ce serait vraiment dommage qu'un si grand critique fût celui qui de tous eut le moins de méthode. Pour l'honneur de la

méthode, il faut que Sainte-Beuve en ait possédé au moins une ; pour l'honneur de Sainte-Beuve aussi, il est indispensable qu'il en ait eu quelqu'une.

Rassurez-vous, critiques merveilleusement méthodiques! Rassurez-vous, pieux monsieur G. Michaut! Sainte-Beuve eut, ou plutôt je ne sais pas s'il eut une méthode, mais il eut de la méthode, ce qui vaut mieux, et cela le conduisit à avoir beaucoup de méthodes différentes, ou mieux une méthode variable, mouvante, multiple et une, perpétuellement adaptée au sujet, constamment appropriée à l'objet de son étude, une méthode dont il n'était pas l'esclave comme celui-là, ou comme celui-ci la victime, une méthode qui l'aidait, mais ne le liait pas.

En réalité, il fit ainsi de la critique momentanée selon les époques où il la fit, selon les grands courants d'idées qu'il fallait développer ou bien endiguer, selon les influences de mœurs littéraires qu'il fallait encourager ou combattre : critique analytique ou psychologique ou moraliste, critique d'invasion ou critique de répression — toutes les critiques tour à tour, qui, réunies, triomphant les unes des autres, se substituant les unes aux autres, font justement la critique et le critique.

M. G. Michaut a peut-être un peu confondu l'esprit divers de Sainte-Beuve qui ne change pas, mais qui applique de préférence telle ou telle de ses facultés suivant les sujets — et les sujets mêmes qui changent suivant les périodes d'une vie critique qui se déroule pendant quarante ans d'activité littéraire gigantesque en tous les domaines. Mais qu'importe! Il a bien montré la richesse incomparable de cette intelligence, de ce critique enfin qui n'avait pas l'esprit de système précisément parce qu'il avait l'esprit philosophique.

Sainte-Beuve évita de coordonner une vaste généralisation, un système vaniteux et fragile, ce qui est aisé, car il est facile de se tromper avec persévérance et avec ordre. Il savait que tous les systèmes ne deviennent

systèmes que par les erreurs qu'ils contiennent. Et ils prévit toutes les théories futures; et s'il ne les adopta pas, c'est parce que leur exagération affirmatrice constitue nécessairement une erreur : cela il le vit aussi.

Et il est amusant de marquer les rencontres de Sainte-Beuve avec Taine et quelles étaient les sages défiances de Sainte-Beuve envers une théorie, ambitieuse mais fausse, qui expliquait peu de chose, voulant tout expliquer.

Jouffroy déjà excite Sainte-Beuve à se défier. Il expose comment doit procéder la critique, lorsqu'il s'agit par exemple de Walter Scott : « Il nous semble que nous devons, avant tout, étudier le caratère de son talent parce que ce point servira de fondement à toute notre critique. Nous chercherons ensuite comment les circonstances heureuses où l'auteur s'est trouvé placé ont développé ce talent, puis quelle sympathie s'est rencontrée entre ce genre de talent et les goûts du XIXe siècle. Autour de ces trois points se rallieront naturellement beaucoup de questions secondaires. »

C'est déjà presque la théorie de Taine, et, sous des noms moins précis, le *milieu*, le *moment*. Mais la notion vague et suspecte de *race* est remplacée par l'*individualité* de l'écrivain; l'auteur est considéré comme une cause et non comme une résultante; le milieu et le moment ne sont pas étudiés comme éléments constitutifs, mais comme simples influences. — On approche de la vérité.

Sainte-Beuve découvre la vérité tout entière. Il parle avec un respect souriant de la « haute et philosophique méthode » qui s'est introduite « dans toutes les branches de l'histoire ». Mais, dit-il, « quand elle s'applique aux poètes et aux artistes,... les exceptions deviennent plus fréquentes et il est besoin d'y prendre garde. Dans l'art, il n'y a que l'excellent qui compte et notez que l'excellent ici peut toujours être une exception, un jeu de la nature, un caprice du ciel, un don de Dieu. Vous aurez fait de beaux et légitimes raisonnements sur les races

ou les époques prosaïques ; mais il plaira à Dieu que Pindare sorte un jour de Béotie ou qu'un autre jour André Chénier naisse et meure au XVIIIe siècle... Ici, l'initiative humaine est en première ligne et moins sujette aux causes générales. »

Faut-il insister, et faut-il préciser ? Sainte-Beuve se sert, par avance, de la méthode de Taine, mais atténuée et dépouillée de ce qu'elle a d'excessif. Il ne cherche pas dans les influences extérieures une explication complète de l'homme ni de son œuvre. Il a soin de laisser la première place à l'individu, à son originalité foncière, prédominante, inexplicable : « L'état général de la littérature au moment où un auteur y débute, l'éducation particulière qu'a reçue cet auteur, et le génie propre que lui a départi la nature : voilà trois influences qu'il importe de démêler dans son premier chef-d'œuvre pour faire à chacune sa part et déterminer nettement ce qui *revient de droit au pur génie.* » Voilà donc réduites à leur vérité les théories arbitraires de Taine : et on comprend maintenant pourquoi Sainte-Beuve évita de construire, lui aussi, un grand système autoritaire, fragile, promptement caduc...

Ayant évité cette cause d'erreur, il accomplit sa grande œuvre. Et je pense qu'il est puéril de se demander si, poète honoraire et romancier retraité, il ne se désespéra pas toujours d'être critique actif, et ne fut pas critique malgré lui... M. G. Michaut exagère la douleur de Sainte-Beuve de ne point écrire constamment romans ou poèmes. Il sut être aussi créateur dans la critique et il comprit que cette création n'était pas inégale aux autres, et de vertu moindre et de moindre efficacité.

Et quand on a lu le livre immense de M. G. Michaut où l'on redoute incessamment que tant et trop de détails n'empêchent de bien apercevoir l'ensemble ; quand on a observé longuement la suite de ces contradictions ou de ces évolutions en se disant qu'à les analyser ainsi et

à les isoler, M. G. Michaut les aggrave et les exagère, on se réjouit d'être resté si longtemps en la compagnie de Sainte-Beuve, et même de M. G. Michaut opiniâtrement laborieux et dissertant avec tenacité; enfin, on a plus d'admiration que jamais pour la variété radieuse et la jeunesse durable de ton génie *créateur*, ô Sainte-Beuve!

12 septembre 1903.

LES TENDANCES DU ROMAN : GEORGES LECOMTE, MICHEL CORDAY, ANDRÉ COUVREUR

... Le Dr Lafont a laissé en mourant, à son fils André, la formule d'un élixir qui suspend, à son gré, la fécondité de la femme, et, par conséquent, peut diminuer, supprimer l'augmentation des naissances dans le monde. André Lafont répandra-t-il cette découverte utile ou funeste à l'humanité ? Substituera-t-il à ce précepte ironique et féroce : Croissez et multipliez, cet autre précepte plus humain et plus sage : Améliorez-vous ! Les apôtres de *l'Amélioration humaine*, dirigés par le doux vieillard Acquin, lui conseillent de travailler de toutes ses forces à empêcher la naissance d'une foule d'enfants voués à toutes les souffrances et à toutes les tares. En effet, on met au monde des êtres trop nombreux que la loi de misère éclaircit ensuite. Pourquoi attendons-nous qu'elle opère son épouvantable triage ; ne vaut-il pas mieux cesser de lui fournir des victimes, créer juste autant d'enfants qu'on en peut nourrir sainement et élever moralement ?

On dira : agir ainsi, pratiquer ouvertement ce malthusianisme systématique, c'est aller contre la nature. Aller contre la nature ? Mais n'est-ce pas toute notre histoire ? Sans cesse, nous combattons les forces nuisibles de la nature, et, sans cesse, nous asservissons ses forces utiles. A notre progrès infatigable, à nos victoires continuelles remportées sur l'instinct brutal, n'ajouterait-on

pas une conquête suprême — si on rendait possible la maternité volontaire ?

André Lafont fait avec méthode toutes ces réflexions, et, pendant ce temps-là, il aime sa jolie voisine. Sa voisine s'appelle Mme Hélie. Elle est la femme d'un aliéné. Elle aime André, et ne dissimule pas son amour. Mais elle ne cache pas non plus, et il convient d'admirer sa sincérité que nulle fausse pudeur n'atténue, qu'elle céderait volontiers à son amour si elle ne redoutait d'être mère, car, enfin, c'est une loi de la nature... André ne dit pas tout ce qu'il en pense, mais il songe que ce serait peut-être une bonne occasion d'utiliser l'élixir paternel, et de rendre service à l'humanité souffrante.

En même temps, sa sœur Marie aime son charmant voisin Vadier, interne des hôpitaux. Elle céderait à son amour si... mais elle est vertueuse, et, au surplus, les conventions bourgeoises n'autorisent guère les jeunes institutrices à avoir des enfants en dehors du mariage, comme on dit en beau style. Alors, Vadier demande à ses riches parents l'autorisation d'épouser la pauvre Marie, et les parent refusent, car « il faut de l'argent pour s'établir » et un jeune homme riche, pour fonder une famille, doit « épouser une dot ».

Et l'interne Vadier se suicide très prématurément. Et ce n'est pas gai pour Marie. Et ce n'est gai pour personne.

Mais l'aliéné meurt très raisonnablement dans l'hospice de Charenton. Mme Hélie, sa veuve, pourra épouser André. Elle n'aura plus peur d'avoir des enfants. Elle n'aura plus peur... Mais que fera-t-on de l'élixir ? André, ingénieur chez Chalambert, vous savez, le fils du sénateur ardent à prêcher la repopulation, a contemplé le bonheur de cette famille nombreuse. Et il hésite, et il ne sait que dire. Alors, il ne se résout ni à répandre l'élixir paternel, ni à divulguer la formule, mais il léguera l'un et l'autre à ses fils qui jugeront si le monde est prêt à user sagement de la maternité consentie... Sinon, les fils eux aussi transmettront l'héritage intact. Et respecté,

mystérieux, l'élixir de bonheur restera là, dans une petite armoire close, de génération en génération — jusqu'au jour où l'homme sera digne de le connaître et de l'employer.

Voilà le roman de Michel Corday.

*
* *

M. Malfroy-Ducroc, successeur de M. Malfroy son père, est marchand d'antiquités. Il tient boutique dans un passage où n'abondent ni l'air ni la lumière. Aidé de sa femme industrieuse, il gagne de l'argent. Il ne veut que gagner de l'argent, ou plutôt de l'or, car, pour lui, l'or est le seul dieu. Le veau d'or est toujours debout! Afin d'en gagner davantage, il s'applique efficacement à fabriquer lui-même des antiquités. Il corrompt pour cela un amateur ruiné, Fulcrand Lime, un artiste génial mais besogneux, Max Belhomme, et il conquiert malhonnêtement, c'est-à-dire rapidement, la plus enviable, que dis-je ! la plus respectable fortune. Il est moralement, ou mieux, immoralement associé à des fonctionnaires du Beau, comme Jean Rafle, inspecteur, puis directeur des Beaux-Arts, que les scrupules ne gênent pas plus que sa compétence artistique; avec Mathurin Poisse, autrefois bon pédicure, aujourd'hui critique d'art plein d'autorité.

Les Malfroy ne fréquentent, tout en les détestant, en les aimant, en les admirant, en les jalousant, que des gens aussi riches ou plus riches qu'eux, aussi avides en tous cas de s'enrichir : leur beau-père Ducroc, qui, de canaillerie en canaillerie, est devenu presque vénérable ; l'avoué Levain, admirable pour prolonger les bons procès ainsi que les mauvais et compliquer les affaires les plus simples, ardent à gagner l'or que répand sa femme ambitieuse de suprématie parisienne et de gloire mondaine... Tous sont les forçats de l'or.

Naturellement, ils suppriment toute vie familiale. L'avoué Levain n'a qu'un fils et ne voudrait avoir d'autre enfant. Malfroy, l'opiniâtre époux de la fille unique de Ducroc, n'a qu'un fils... quand... mais qui dira les surprises de l'amour distrait!

— Voyons, qu'y a-t-il? redemanda M. Malfroy lorsque sa femme l'eut entraîné, d'une marche dolente, dans la chambre conjugale.

— Il y a..., il y a que je suis enceinte! gronda l'osseuse personne dont la maigreur éveillait si peu le moindre soupçon de fécondité.

— Malheur! gémit l'époux, en penchant de détresse sa tête consternée.

Donc les Malfroy-Ducroc ont deux enfants; mais ils ne sont pas contents. L'amour de l'or anéantit en eux tout autre sentiment. La joie de gagner l'or supprime chez eux toute autre joie. Et ils sont malhonnêtes et triomphants.

Heureusement, les bons sont rassurés bientôt et les méchants tremblent. L'avoué Levain tomberait de l'apoplexie dans la faillite s'il ne fuyait en Amérique. Et il sera puni dans son fils, malade, annihilé... Ducroc se ruine dans une spéculation plus rapidement qu'il ne s'est enrichi. Malfroy, spéculant avec son beau-père, est privé soudain de tous les bénéfices réalisés lentement dans la fabrication des antiques par des procédés très modernes. Ses enfants ont horreur des goûts paternels.

Le fils Daniel s'en ira vivre en Suisse et il ne demeurera pas indifférent au bonheur de l'humanité.

La fille épouse sans dot le fiancé qu'elle adore... Tous les amis pauvres, mais honnêtes et généreux, que méprisaient les Malfroy, vont de félicité en félicité. Les Rochambeau s'aiment de plus en plus. Et le mari architecte, doué de talents et d'originalité, trouve cependant une clientèle qui le paie. Les enfants de Clerc, le fonctionnaire épris du fonctionnarisme, vivent avec joie

dans des traveaux conformes à leurs goûts. Il n'est pas jusqu'à Napoléon Moutte, expéditionnaire, auteur gai, menacé de choir dans le vaudeville, qui ne fasse, cependant, quelque chose d'utile... La vertu est partout récompensée... Et Malfroy lui-même est tout disposé à chanter un hymne à la vie simple et bonne, à la gaieté, à la famille, à l'honnêteté, à l'amour.

Voilà le roman de Georges Lecomte.

*
* *

Antonin Fargeaud, marié deux fois, a engendré d'abord des fils d'une femme hystérique, affligés de toutes sortes de maladies indéfinissables et inguérissables, ensuite un fils, Claude, d'une seconde épouse, vertueuse, belle, mais phtisique. Il en était venu à penser que c'est peut-être un crime d'engendrer des êtres condamnés d'avance à une vie misérable ou précaire... D'ailleurs, mettez-vous à sa place !

Nous assistons, en effet, à la décadence de cette famille atteinte de toutes les dégénérescences, de cette famille dont certains enfants sont condamnés à la folie, d'autres à la paralysie, d'autres à la perversité morale, d'autres à la mort rapide et cruelle. L'ancêtre Antonin Fargeaud, malgré son stoïcisme et sa science, se désespère; et il considère le malthusianisme comme l'unique salut de l'humanité.

Son fils Claude, cependant, souhaite plus de fécondité dans les familles contemporaines. Ne voudrait-il pas même que la fécondation artificielle fût autre chose que l'apanage des charlatans, car les enfants survenant dans les ménages désunis rattacheraient au foyer certaines femmes que la stérilité en éloigne, et le bonheur, enfin, ne réside que dans les familles nombreuses... Il contemple près de lui la famille du Dr Bouret, où de nombreux enfants, beaux et forts, grandissent et se pré-

parent à l'action utile. Sous son influence, les ménages pervertis par les mœurs contemporaines se rapprochent et trouvent l'harmonie et la joie dans la fondation d'une famille ; enfin, quand il se sent mourir, emporté par le mal héréditaire, il met la main de sa fiancée Henriette dans la main de son ami Raoul Fieux. Claude meurt ; mais Henriette et Raoul sont fiancés, sont mariés bientôt. Ils viennent s'agenouiller sur la tombe de Claude, lui promettre de consacrer l'existence qu'il leur réserva si belle à faire triompher la vie, la vie qu'il aimait pour les autres, la vie qu'il ne voulait pas garder pour lui, car il se sentait trop faible pour l'utiliser, pour la transmettre. Puis les jeunes époux, ayant prié celui qui les unit, s'en vont. Alors... alors...

« ... Et tandis que, la première plainte poussée, elle entrait dans l'amour, toute frémissante du don glorieux de la graine — leurs cris d'ivresse célébraient l'acte le plus sacré, l'acte premier des races, celui des semailles fécondes, d'où sort la Vie. »

Voilà le roman d'André Couvreur.

* * *

Michel Corday, qui n'est pas dépourvu de sentiment poétique, a écrit déjà plusieurs romans physiologiques. Il a étudié, dans *les Embrasés*, le penchant à l'amour physique dans les pauvres êtres que la phtisie arrache brutalement de cette vie. Il a étudié dans *Vénus ou les Deux Risques*... Mais voyez le roman lui-même pour savoir ce qu'y étudia ce romancier d'ailleurs fin, distingué. Il étudie dans *Sésame ou la Maternité consentie*, mais vous avez vu déjà ce qu'il y étudie...

Michel Corday expose, avec une clarté presque éblouissante, la théorie, la thèse qui lui inspire son roman. Mais l'aventure romanesque se lie mal avec le développement de la thèse. Elle n'est ni une conséquence, ni

une cause de la thèse. Elle se développe parallèlement à elle, et le romancier a toutes les peines du monde pour unir à travers les pages ce qui était fort séparé à l'heure même où il commençait de les écrire!

Et parce qu'il n'y a point corrélation absolue entre la thèse et le drame, on s'aperçoit mieux que la thèse devrait être inspirée par le drame plutôt que le drame par la thèse, et qu'en outre il est peut-être impossible de faire sortir beaucoup d'art de tant de médecine et de tant de sociologie.

Michel Corday demeure néanmoins, en dépit du choix de ses sujets, choix que ne lui impose pas son tempérament, mais peut-être le simple souci de traiter des sujets actuels ; il demeure un artiste assez attrayant pour la pureté, oui, pour la pureté de son goût. Il conçoit et expose ses sujets avec une simplicité agréable et limpide. Il n'a ni beaucoup de nerf, ni beaucoup de vie, ni beaucoup d'impétuosité littéraire, mais de l'ordre. Certes! il est le plus ordonné des romanciers!

Et il a le tort d'indiquer ses sujets plus qu'il ne les traite; mais comment ne pas admirer au moins la nudité élégante de son style pâle et un peu anémique. Sans doute, ce style est parfois convenu, faux et faible, gâté de métaphores incohérentes et enchevêtrées : « Un frisson de joie agitait ses lèvres et son cœur. Mais il trembla qu'à serrer de plus près son espoir, il ne le fit envoler. D'un souffle, cette porte entr'ouverte sur l'avenir pouvait se refermer. Il se tut. » Mais Michel Corday n'abuse pas du droit que n'a pas tout écrivain contemporain d'inventer d'inexpressives incorrections. Il a de la mesure en tout, jusque dans ses fautes de style.

Et tant de délicatesse dans ses sentiments, et dans l'expression de ses sentiments! Grâce à lui, les discussions les plus bizarres deviennent presque édifiantes. Ses idées sur la physiologie conjugale se font, en son livre, d'une décence rare et d'une précieuse modestie.

Quand Mme Hélie explique à André Lafont qu'elle voudrait bien, mais qu'elle aurait peur, trop peur d'être enceinte... son aveu est si finement nuancé qu'on croit à une idylle, et qu'on se figure une ingénue avouant à son fiancé un amour candide...

De combien d'écrivains pourrez-vous dire aujourd'hui qu'ils ont de la délicatesse ? Mais Michel Corday se donne de bien drôles d'occasions de l'exprimer.

***

Georges Lecomte est un observateur étrangement pénétrant ; et plus il écrit, plus il apparaît comme un psychologue précis à qui rien n'échappe de la réalité contemporaine.

Son œuvre, tout intéressante, est très variée. Georges Lecomte a étudié avec goût *l'Art impressionniste*. Il a visité et dépeint avec amour l'Espagne. Il a écrit des romans de passion, abondants et faciles, un peu troubles, que l'on peut ne pas tenir pour ses romans les meilleurs: *Suzeraine ; la Maison en fleurs*. Il est difficile de ne pas considérer comme des œuvres caractéristiques du roman contemporain : *les Valets*, *les Cartons verts*, *le Veau d'or*, dans lesquels Georges Lecomte observe, patiemment, minutieusement, sévèrement, certains milieux sociaux : politiques, fonctionnaires, industriels et gens d'affaires. Non seulement Georges Lecomte observe les milieux, mais les individus. Et il fait vivre les uns et les autres. Son récit, d'une ironie douce ou vive, son récit, qu'encombrent sans l'attarder maints détails, est toujours alerte et mouvementé.

Il a voulu, lui aussi, comme il le dit, « maintenir contre la pornographie et le parisianisme vaudevillesque un art de passion, de vie, de généreuse foi en l'avenir ». Excellente intention, digne d'un artiste moderne! Mais peut-être que dans *le Veau d'or*, sa foi en l'avenir a été

trop généreuse, et que cette générosité a constitué le grave défaut du livre.

Qu'importe ! Il y a là une œuvre originale qui, pour être diverse, est cependant homogène, une œuvre que fortifie et qu'impose chaque nouvel effort de Georges Lecomte.

* * *

Elle est bien imparfaite assurément l'œuvre d'André Couvreur. Elle est excessive et confuse. Elle est surchargée de trop d'idées, de trop de faits, de trop d'imagination. Le style est d'une vigueur bien indisciplinée, et son cours est exagérément torrentueux. M. André Couvreur écrit trop fréquemment des phrases comme celle-ci : « Le médecin, tout en le rassurant, avait néanmoins tracé au-dessus de sa tête un douloureux point d'interrogation qu'il ne pouvait abandonner de la pensée. » Et cela, c'est du galimatias.

Pourtant, l'œuvre d'André Couvreur est forte.

Romans médicaux, et même médicinaux, romans sociaux et même sociologiques, ses livres *le Mal nécessaire*, *les Mancenilles*, *la Source fatale*, *la Force du sang*, *la Graine*, révèlent un savant, un apôtre, un rénovateur hardi de la vie familiale et sociale.

Ils révèlent même un romancier.

Mais où vont tous ces romanciers que j'ai rapprochés justement parce que leurs origines sont très différentes?

Michel Corday assure que Brieux l'inspire, Brieux expert aux vulgarisations scientifiques ; c'est à Brieux qu'André Couvreur dédie *la Graine*. Georges Lecomte, maître de son talent, expose sa conception du roman en termes un peu vagues :

Le roman de pure observation, si aiguë et si neuve qu'elle soit, risque de n'être qu'une forme d'art menue, étriquée, monotone, si elle n'est pas dominée par une imagination lo-

gique dans le sens de la vie et selon les données de la vie.

L'écrivain doit pressentir et deviner. La moindre parole, le geste le plus furtif, lui révèlent un caractère et des appétits. Mais, pour qu'il puisse ainsi reconstituer les drames et les comédies du monde d'après un chuchotement ou un regard, il faut qu'il l'ait longtemps observé et que, longtemps aussi, il ait vécu ses joies, ses douleurs, ses frissons et ses colères.

Les faits de l'esprit et du cœur, qui sont des réalités au même titre que les faits matériels et sociaux, peuvent être étudiés ou pressentis avec la même pénétration. La vérité des époques historiques est également découverte grâce au même sens logique et droit de la vie.

C'est à cette œuvre si vaste que prétend le roman moderne, dégagé de l'étroite formule naturaliste. Comme c'est toute la vie qu'il veut peindre, ou interpréter, la vie d'autrefois comme la vie actuelle, la vie des idées aussi bien que les instincts, les passions et la vie sociale, comme il revendique encore le droit de rêver l'avenir pour le préparer selon ses forces, il n'est point du tout humilié de cet appellation « roman réaliste » qu'on lui décoche parfois au nom du Rêve.

Il fallait citer cette profession de foi d'un artiste probe qui a commencé par appliquer ses idées avant de les réduire en une théorie. Mais que Georges Lecomte a tort de répudier l'étroite formule naturaliste ! Il est vrai que Georges Lecomte est réaliste très sûr ; il est psychologue prudent, d'autant plus pénétrant qu'il est prudent. Néanmoins, comme la conception naturaliste du roman le domine, lui — et aussi André Couvreur — et, pour le fond, Michel Corday !

Tous, à leur insu, procèdent de Zola. Plus ou moins, ils ont cette conception épique du roman que Jules Lemaître analysait à propos d'Emile Zola. Et, par exemple, dans *le Veau d'or* ne voit-on pas ce *merveilleux*, cette force naturelle et divine qu'est l'Or, force toute-puissante ? Ainsi dans *la Graine ?*...

Dans Zola aussi, on trouve les sources mêmes de leur inspiration. Ces romanciers ont abandonné les exagérations grossières du naturalisme primitif, ils n'ont plus

ce pessimisme douloureux, cette tristesse désespérée qui ressortait de presque tous les *Rougon-Macquart*. Mais, comme les naturalistes, ils usent des documents que leur fournissent les recherches scientifiques, ils en abusent même à tel point que, André Couvreur emplit son livre de notions médicales réunies par un spécialiste surexcité, et que, pour Michel Corday, l'affabulation romanesque n'est rien qu'un prétexte à exposer commodément une thèse sociologique. Mais, comme les naturalistes, ils veulent que la peinture de la vie soit utile à ceux qui vivent. Ils ont le grand souci de moraliser. Ils veulent améliorer l'humanité. Michel Corday suggérera la diminution des naissances pour le perfectionnement des générations nouvelles. André Couvreur souhaitera la multiplication des naissances, et ne verra le bonheur social que dans l'intensité de la vie. Georges Lecomte prouvera que les familles nombreuses, normalement associées par une affection qui en rend tous les membres solidaires les uns des autres, peuvent seules assurer le progrès et l'harmonie des sociétés. Et tous ils ont abandonné le pessimisme déprimant des premiers romans de Zola, pour l'optimisme reconstituant de ses derniers ouvrages.

Tous espèrent en la Vie, la jugent belle et bonne, pensent que, de plus en plus, elle peut être vécue dans la vertu et dans la noblesse.

Chacun suit son penchant. Tous les romanciers, cependant, sont entraînés par des tendances sociales. Dira-t-on que Michel Corday, qu'André Couvreur risquent d'abaisser, de dénaturer l'art en lui donnant une mission subalterne de vulgarisation et de propagande ? Georges Lecomte s'emploie de son mieux à l'élargir et à le renouveler sans l'avilir. Ne serait-ce que pour cette raison, son œuvre mériterait donc de retenir un peu de l'attention que d'autres œuvres surprennent.

19 septembre 1903.

LA RENAISSANCE DE LA NOUVELLE

Rémy Saint-Maurice, André Lichtenberger, Henry Bordeaux, Pierre Louys, Jean Viollis, Adolphe Aderer, Louis Boulé, Maurice Magre, Georges Riat, Jean Sigaux, Georges Maurevert.

Il fut une belle époque littéraire, où d'un sujet de roman on faisait simplement un conte; aujourd'hui, d'un simple sujet de nouvelle, on ferait plutôt deux ou trois romans.

Mais tant d'hommes se rencontrent qui publient des livres, soit qu'ils les écrivent, soit qu'ils les fassent écrire et se contentent de les signer, que malgré tout on peut distinguer de leur cohue grondante un petit nombre, un certain nombre d'écrivains plus particulièrement adonnés à écrire des contes, et il faut peut-être se réjouir de cette petite, de cette timide renaissance de la nouvelle; en tous cas, il est convenable de l'indiquer.

Renaissance? Oui, en vérité, je le crois.

Maintenant, gardons-nous des idées générales trop ambitieuses.

Peut-on affirmer que la nouvelle est un genre national, et que nous éprouvons expressément le besoin de lire des contes, que c'est l'une des qualités ou l'un des défauts de notre race qui, légère et vive, aime les récits prestes?... Je ne sais. Néanmoins, ils étaient de pure race française ceux qui surent charmer autrefois — il n'y a pas encore si longtemps — par des récits en dix tomes. Tous les goûts sont donc dans notre nature — et aussi celui des contes rapides.

Certaines époques favorisent le développement de ce goût, d'autres le gênent. Aujourd'hui, presque tous les mouvements littéraires dépendent de conditions économiques. C'est, par exemple, le journal qui vivifie le conte ; comme c'est le journal qui le tue. Tantôt, il réclame de tous les écrivains des nouvelles variées, comme tous leurs talents, et la nouvelle fleurit. Peu à peu la nouvelle s'affaiblit, se corrompt, tend à la banalité, donc à la vulgarité. Le journal a usé en quelques années le genre qu'il a cultivé. C'est un cercle vicieux, si vous voulez ; mais telle est la réalité.

En outre, chacun veut obtenir de son talent littéraire le plus de résultats possible. Il n'est nul écrivain de nos jours qui ne se sente aussi capable de dérouler un récit en 500 pages que de le concentrer en 10 pages, d'être un nouvelliste concis que d'être un romancier prolixe. Au reste, nos écrivains d'imagination lisent énormément; lisant beaucoup, ils retiennent beaucoup ; ils emmagasinent en leur esprit, pêle-mêle, des sujets de nouvelles qui sortiront tôt ou tard clarifiés, renouvelés, ou seulement démarqués.

Ils sont prêts à tout, prêts pour tout. Ils ne peuvent se dispenser d'écrire abondamment. Et souvent tel récit qui eût fait un si joli petit conte devient un roman languissant, parce que, très loyalemnnt, l'écrivain n'a pas eu le temps de faire plus court... Mais rassurez-vous, il écrira aussi des nouvelles, car « faut rien perdre », comme disait je ne sais quel personnage, de je ne sais quel dialoguiste d'hier, et l'écrivain contemporain tire parti de toutes ces observations, de tous ces documents, de toutes ces impressions dont il n'a pas trouvé le placement par ailleurs. Ce sont des laissés pour contes ; il les utilisera, n'en doutez pas.

Et leurs contes seront infiniment variés, car nous avons beaucoup d'écrivains, ces temps-ci, et ils ne se ressemblent pas tous comme des frères. En outre, le talent et l'habileté sont très répandus parmi eux.

Faut-il se plaindre si nous avons des écrivains très adroits, extrêmement adroits, adroits au plus haut point à employer le petit ou le grand talent qu'ils ont ou qu'ont les autres ?

Mais voici des conteurs honnêtes et, par ma foi, distingués, de fort bonne compagnie si vous voulez m'en croire. Place à eux !

* * *

M. André Lichtenberger a déjà écrit beaucoup de livres et beaucoup de contes. Il est égal à lui-même dans tous les sujets qu'il traite ; c'est probablement le seul reproche qu'on puisse lui adresser...

Mais quand on se souvient qu'il est l'auteur documenté et documentaire de *Socialisme utopique* et *le Socialisme et la Révolution française*, on se prend à penser que ses romans et ses contes ne sont pour lui qu'une distraction, une distraction précieuse qui n'est point à la portée de tous les écrivains sociaux... On se persuade que M. André Lichtenberger prend avec gravité son plaisir où il le trouve ; et quelquefois nous trouvons d'ailleurs notre plaisir où il prend le sien.

Mais il hésite entre tous les genres. Il écrit des livres enfantins dont se déclarent ravies les mères de famille lettrées : *Mon Petit Trott*, *la Petite Sœur de Trott*... Il écrit des romans antiques : *La Mort de Corinthe*. Au reste, l'Académie couronne tout cela avec une inquiétante persévérance. Il écrit des romans qu'on peut appeler modernes. Il est, en outre, historien en collaboration. Il prépare, sans doute, une étude économique en même temps qu'un grave petit conte badin. Il écrit tout ce qu'il veut, et tout ce qu'on veut. Il a beaucoup trop de talents pour déployer entièrement son propre talent, son talent le plus personnel... Sait-il bien quel est en vérité son talent ? Il le découvrira un jour. En attendant, il le

cherche. Il est assez séduisant pour que nous ne nous lassions pas de le chercher avec lui. Tout de même la recherche se prolonge un peu.

Naturellement *les Portraits d'Aïeules* sont de bons portraits, ou plutôt d'agréables pastels. De la facilité, de l'élégance, de la variété; pas assez de vigueur peut-être ou de couleur, ou de vie. Ils révèlent mille qualités. Ils ont toutes les qualités qu'il faut avoir ; justement ils en ont trop pour qu'on puisse bien apprécier chacune des qualités qu'ils ont. Ils ont toutes les qualités et toutefois quelque chose leur manque, qui est, très précisément, un je ne sais quoi, eh oui ! ce je ne sais quoi...

Qu'il est donc sage, Henry Bordeaux ! Il est sage comme une image ! Ah folie, charmante folie !

Henry Bordeaux conte joliment, lentement, des contes bleus et roses, avec des petits nuages suffisamment sombres pour effrayer les familles en promenade littéraire et sentimentale. Il est un conteur extrêmement moderne pour faubourg Saint-Germain et châteaux des environs de Chambéry.

Lui, pondéré, patient, raisonnable, il subit, hélas ! de plus en plus, l'influence de Bourget, du mauvais, du plus mauvais Paul Bourget, et il n'a que l'embarras du choix.

Il est analyste exagérément calme de passions qui voudraient bien être violentes. Et ce grand déballage de psychologie ratiocinante aboutit à quoi? A de petites idylles franchement conjugales. Un jeune ingénieur, qui va épouser une Américaine, rencontre à Paris une amie d'enfance, belle Savoyarde devenue radieuse Parisienne ; au reste, bonne épouse et bonne mère. Jadis ils s'aimaient sans se le dire. Maintenant ils s'aiment encore et se le disent. Drame, orage, tempête. On croit que l'ingénieur va rompre son mariage, tout abandonner pour Hélène, Hélène tout abandonner pour l'ingénieur. Rassurez-vous : c'est la si conventionnelle fiancée canadienne qui ramène Hélène à son médecin de mari et

à ses charmants enfants, et reconquiert son ingénieur sans douleur excessive. Tout cela entouré de psychologie. Les analyses psychologiques d'Henry Bordeaux font bien tout ce qu'elles peuvent pour être légères, mais elles ne parviennent à l'être qu'un peu tard. Un peu chargées d'élégances, par surcroît, et d'élégances du « dernier genre ». Ces fiancés, ces amoureux, ne peuvent dire deux mots sans parler d'automobiles. Au reste, leurs sentiments et leur langage rivalisent, eux aussi d'élégance, si je puis ainsi parler. Et je crains que la délicatesse foncière d'Henry Bordeaux ne semble, par moments, quelque peu appliquée, et son élégance compassée.

On pouvait espérer d'Henry Bordeaux quelque effort vers la nouveauté vigoureuse ; il se dirige à pas comptés vers les régions littéraires où Bourget est plus encore qu'un dieu, et le pâle Bazin rien de moins qu'un prophète. Aimons-le cependant, car il compose avec tact ses prudentes histoires. Écrivain de bon ton, de si bon ton, il écrit un style pur, immaculé, virginal, que ne pollue aucun contact, un style propre, repassé, glacé, qui, en souvenir de Bourget, se fait blanchir à Londres — ou à Genève...

Aimons encore Henry Bordeaux, mais allons vers les conteurs disposés à l'énergie et au pittoresque. Quelle injustice si je ne citais pas tout de suite, le premier, Remy Saint-Maurice ! Romancier un peu hésitant jusqu'ici, attardé malgré lui en de dangereuses imitations bourgettistes, il s'évade enfin du snobisme débilitant. Disons avec ingénuité que ce recueil de contes, l'*Éternelle Folie* (titre que, d'ailleurs, je n'ai pas bien compris) est tout à fait supérieur à ses autres ouvrages. Voilà de la force et de la vérité. Une peinture exacte des mœurs rurales, de l'âme humaine, de l'âme féminine. Une psychologie qui vit et ne disserte pas. Tantôt dramatique, tantôt spirituel, toujours alerte, rapide, précis, mouvementé, coloré, écrivant bien parce qu'il ne s'attarde pas

à bien écrire, nul plus que moi ne souhaite que Remy Saint-Maurice ne devienne un excellent romancier. Il est déjà un excellent conteur.

Je ne pense pas apprendre à Georges Maurevert qu'il est déjà, lui aussi, un conteur excellent. Un écrivain n'est jamais le dernier à savoir ces choses-là. Ses récits sont tous pleins d'une jeune vivacité. Et leur variété est extrême. Sentimentales, ironiques, ingénues, gaillardes, si peu! bien parisiennes, gauloises à peine! rieuses, mélancoliques, dramatiques parfois, mais pas méchamment, joyeuses même dans leur tristesse, ses nouvelles vivent, courent, s'animent, s'agitent, vibrent, frémissent de jeunesse et d'amour... elles sont pimpantes, souriantes, narquoises, gracieuses, simplement et cordialement optimistes, sans phrases... Saluez, c'est la jeunesse qui passe!

Du haut de son faux-col, Adolphe Aderer la regarde avec une gentille bonhomie; car il y a de la bonhomie, quoi qu'on puisse penser, dans ce conteur, de la bonhomie, et beaucoup d'autres sentiments très louables. Avec cela une saine littérature. L'auteur du *Vœu*, de *Pour une rose* n'a vraisemblablement jamais été mieux inspiré qu'en tuant une fois de plus et avec d'heureuses inventions historico-romanesques l'archiduc Rodophe et Marie de Vetsera, qui sont depuis longtemps enterrés, mais ne semblent pas encore tout à fait morts. Adolphe Aderer est un assassin parfaitement élégant et lettré, malin d'ailleurs comme un honnête dramaturge, car il connaît tout l'art de la mise en scène... On peut goûter également ses minutieux exercices de reconstitutions historiques. Mais peut-être que ses dialogues sont un peu scolaires et froids, et que ses bons récits corrects sont tout de même un peu trop simples. Ami des écrivains classiques qui lui sont familiers, dont il est imprégné, il écrit avec des manchettes et revêtu de sa redingote des dimanches. Son style est soigné, bien peigné, pommadé, élégant et, satisfait de sa bonne tenue, il a l'air de se regarder souvent dans les glaces.

Il n'a point ce contentement, le style de Jean Sigaux. Et pourtant ce probe écrivain « mérite mieux que sa réputation » : air connu qu'on ne saurait chanter plus à propos. Chanter! Hélas! quand il s'agit de Jean Sigaux on fredonne simplement, et on n'est pas suffisamment entendu. Jean Sigaux est essentiellement poète, mais poète grave, qui ignore le charme du sourire. Ses nouvelles sont développées selon les bonnes règles, encadrées, encastrées dans un sage préambule et une conclusion encore plus sage, infiniment morales. Son style est un peu lourd et lent, mais son observation précise, doucement amère, si doucement, d'autant plus douloureuse, un peu désenchantée. Jean Sigaux aime les petites gens, les braves petites gens. Et sa sympathie est touchante, parfois un peu pleurnicharde.

On ne le connaît peut-être pas assez. On connaît peut-être trop Pierre Louys, mais sa destinée n'est point enviable. Pierre Louys fut célèbre trop tôt et trop brutalement. Est-ce le bon moyen pour le rester longtemps?

> Multa renascentur quæ jam cecidere; cadentque
> Quæ nunc sunt in honore...

C'est tout ce que l'on peut dire. La voluptueuse *Aphrodite* fut lancée violemment dans le scandale et dans la gloire. C'était un livre dont l'immoralité méticuleuse était toute décorée de méticuleuse littérature. Les uns virent l'immoralité et la littérature, et professèrent que l'art purifie tout. D'autres ne virent même que la littérature. Certains, les plus nombreux, ne virent et ne voient que l'immoralité. Les autres ont peut-être cessé de lire *Aphrodite*, ceux-ci la lisent encore. Puis ce fut *la Femme et le Pantin*, récit plus court, que l'on trouva communément plus long. *Aphrodite* parut en une édition illustrée. Puis ce fut *les Aventures du roi Pausole*, dont l'insistance voluptueuse ne put dissimuler la fatigue littéraire, l'invention languissante et pénible. *Aphrodite*

reparut en livraisons. Voici maintenant *Sanguines*, recueil de contes, dont l'un, au moins, *Une volupté nouvelle*, a déjà paru en volume. Ces contes sont les uns déjà anciens — ils datent de 1898 — les autres très récents : ils datent de 1903. Ils sont tous d'inspiration incertaine, la plupart sont des récits fort difficultueux. Le meilleur, je pense, *l'Homme de Pourpre*, bien qu'alourdi d'une introduction superflue, met mieux en relief l'infériorité de presque tous les autres. Disons-le franchement : ce recueil est d'une éblouissante inégalité. Reste le style, d'une pure correction morne, morte.

M. Pierre Louys improvise assez patiemment et longuement ses récits les plus menus pour qu'il puisse en même temps donner à son style beaucoup de soins avantageux. Je suis très volontiers avec ceux qui disent : le style emporte tout. Mais encore faut-il qu'il ait quelque chose à emporter. Où il n'y a rien, le style lui-même perd ses droits. Il me semble qu'il n'y a à peu près rien dans *Sanguines*. Je sens bien que l'imagination romanesque de M. Pierre Louys est infertile, mais il a pris son temps, et il nous doit une œuvre pour justifier enfin la réputation qu'*Aphrodite* lui a valu par surprise et que *le Roi Pausole* ne lui a pas ôtée tout entière. Il nous doit une œuvre, et je suis sûr qu'il nous la donnera. En attendant, on pourrait peut-être faire une édition populaire d'*Aphrodite ;* mais est-ce que ce ne fut pas déjà fait ?

Dirai-je maintenant la mélancolie subtile des sentiments de Jean Viollis, l'écrivain vraiment délicat de *Petit Cœur*, l'élégance un peu précieuse de ses idées, la grâce infiniment douce de ses impressions, le frêle sourire de son style discret ! Avec quel art il a su analyser l'éclosion de l'amour dans l'âme d'un enfant, la cruauté déjà fleurie dans l'âme d'une fillette ! Dirai-je le charme de *l'Histoire merveilleuse de Claire d'Amour* et des autres légendes symboliques dont Maurice Magre fait suivre cette histoire aussi simplette que merveilleuse et séduisante surtout par simplicité. Tant d'imitations et

de réminiscences traînent dans ce jeune livre sentimental et galant ! Il faut beaucoup de lectures pour composer une originalité. Et je voulais vanter le réalisme précis de Louis Boulé, si adroit à dessiner de vives silhouettes militaires, les historiettes mesurées et modestement plaisantes de Georges Riat... Je voulais...

... La nouvelle, dit-on, est morte en France depuis quelques années. Vive la nouvelle !

26 septembre 1903.

LES POÈTES

Renée Vivien : *Etudes et Préludes; Cendres et Poussières; Évocations; Sapho traduction; Du Vert au Violet; Brumes de Fjords.* — Hélène Vacaresco : *Lueurs et Flammes.*

Malgré les théoriciens « homaisistes » des Batignolles, la poésie française ne s'est pas renouvelée depuis quelques mois. Les poètes consultants se sont abstenus de corroborer par la faiblesse de leurs œuvres la faiblesse de leurs théories. Mais d'autres ont chanté avec art les chansons traditionnelles. Essayons de découvrir dans leurs chants la nouveauté de quelques petits airs.

Et tout de suite entrons en conversation avec les poètes, puisqu'il y a parmi eux beaucoup de poétesses. Les poétesses ne sauraient attendre. Il en est même qui, comme la jeune Mme de Noailles, sont très pressées. A elles, à elles toutes apportons d'abord notre critique comme un hommage.

La gloire considéra quelques-unes d'entre elles avec un indulgent sourire. La gloire fit bien. Elle n'aura point à regretter ses bonnes grâces envers Lucie Delarue-Mardrus.

Mme Lucie Mardrus a déjà su, en deux volumes seulement : *Occident*, *Ferveur*, renover son talent et modifier les sources de son inspiration. Mme de Noailles, en deux volumes également : *l'Ombre des Jours*, *le Cœur innombrable*, n'a su que se répéter. Les répétitions de Mme de Noailles ont justement fait paraître sa poésie

plus faible : les renouvellements de Mme Lucie Mardrus ont justement fait paraître sa poésie plus forte. Nous attendons avec confiance les livres prochains de Lucie Mardrus. Puissent-ils être moins riches et moins brusques, d'inspiration tout aussi fervente, mais d'expression plus disciplinée ! L'industrie, l'artifice de Mme de Noailles ne nous empêchent pas d'attendre ses prochains ouvrages avec défiance. On perfectionne mal un jeune talent incohérent et présomptueux dans le brouhaha indiscontinu de la publicité aux dix mille voix. La raison finit toujours par avoir raison ; et la critique aussi. Je n'ai pas été le dernier à marquer les qualités réelles de cette poétesse, déjà romancière, qui déteste publier discrètement ses incertains essais. Quand elle se sera délivrée des empressements hétérogènes qu'elle favorise ou qu'elle excite, et qu'avec un goût plus français de la mesure, elle eût fuis ; quand elle acceptera d'être jugée non plus pour son nom ou son origine, ou sa jeunesse, ou à la faveur de tous les snobismes désuets qu'elle peut représenter encore, mais simplement pour ses œuvres ; quand elle se sera débarrassée de la cohue risible et servile de jeunes plébéiens avides de se frotter à sa noblesse franco-balkanique et de s'ennoblir par elle, quand ces acclamations factices d'enthousiasmes feints se seront tues — et ce silence s'élèvera plus tôt qu'elle ne pense — car rien ne dure de ce qui est excessif — je persisterai pour ma part à noter les efforts dont témoigneront ses ouvrages, capables, je l'affirme, d'intéresser un jour les véritables lettrés s'ils sont plus méthodiquement conçus, écrits plus patiemment.

* * *

Mme de Noailles occupe donc, encombre les avenues de la gloire : et, très prochainement sans doute, étincellera dans la littérature un de ces chefs-d'œuvre dont

est prodigue son jeune génie qui ne doute de rien, pas même de la loyauté des admirations intéressées qui l'accablent. Mais, à l'heure qui sonne, c'est Mlle Hélène Vacaresco qui représente la Roumanie dans la littérature française.

Un grand amour occupe toute sa poésie. Un amour unique qui s'exalte au lieu de s'apaiser par la rhétorique. Cet amour tenace reste en elle, la ronge énergiquement. Mais sa souffrance est pour elle une sorte de jouissance. Elle devient pour nous comme un plaisir, car elle est exprimée avec une ardeur généreuse d'où jaillit parfois l'originalité littéraire. Et qui ne vantera d'abord la sincérité de son inspiration, de son émotion, une sincérité qui s'écoute parler, si je ne me trompe. Ce sentiment amoureux se développe en une sensuelle volupté qui, même poétiquement, n'est certes pas déplaisante... L'amour est tout, toute la littérature, toute la vie.

Les Morts sont plus vivants qu'un sein privé d'amour.

La poétesse ne se plaît que parmi les amoureuses.

Laissez venir à moi les amoureuses tristes,
Celles qui n'ont pas bu le calice enchanté,
Ou, plus pâles encore, celles dont tu persistes
Amour, à soutenir les sourdes voluptés.
O, laissez-les venir à moi, les amoureuses :
Le long des siècles clos comme en nos jours, laissez
L'essaim tumultueux des âmes malheureuses
Croître et gémir en chœur autour de mes pensers.

Cet essaim croît et gémit si bien que, malgré toute sa bonne volonté, la poétesse ne peut plus se détacher de son amour, et du souvenir de son amour :

Mes yeux, ne suivez plus la lune langoureuse !
Mes mains, n'égarez point vos caressants loisirs
Dans l'herbe souple et drue ou dans la source heureuse !
Je veux vous détacher, mes yeux, de vos désirs,

De tout ce qui me plaît, mes mains, je vous détache
Que tiédeur et fraîcheur vous manquent tour à tour!
Et vous qui poursuivez tout ce que l'ombre cache
Mes yeux, reposez-vous d'avoir vu tout l'amour!

En vain! car il est des repos impossibles... Il y a donc beaucoup de mélancolie vigoureuse et douce dans tous les vers de l'auteur de *Chants d'Automne*, *Ame Sereine*, *Lueurs et Flammes*... Et peut-être que ces chants d'amour seraient monotones si les chants d'amour pouvaient l'être, parce que l'inspiration est toujours identique, les images souvent pareilles. Les courtes métaphores qui se succèdent vivement ne sont pas toujours très cohérentes. Et trop d'épithètes parmi tant d'amour! Et manque de sobriété, d'où manque de relief. Et quelle audace à créer des mots qui ne sont pas indispensables à notre langue française!

Cependant, on se laisse séduire au charme harmonieux — d'une harmonie un peu sourde — de ces rêveries qui regrettent, évoquent, souhaitent encore, au charme d'une robuste mièvrerie et d'une langueur solide, au charme de cette peine amoureuse, qui s'adoucit en s'exhalant, je pense, et qui s'exprime toujours, toujours. Et on est obsédé.

O seul qui m'as aimée, hélas! que n'es-tu mort!
Que n'as-tu disparu de mon terrestre sort!

On est obsédé par ce beau sentiment d'amour persistant et grave, ample et sonore. Puis, on entre en cet amour lui-même, on est possédé par lui, et, toutes réflexions faites, on pense que le poète a bien tort de vouloir se détacher de lui qui continue à l'inspirer si noblement, si fortement, si chaleureusement.

Mes bras, ne bercez point les voluptés éteintes,
Dont vous ne pouvez plus ni blêmir, ni brûler!
Fermez-vous, mes regards; fermez-vous, mes étreintes,
Car l'espace et l'ardeur n'ont rien à vous donner.

Mais si, mais si... Le poète le plus désespéré ne nous ôtera point l'espoir.

* * *

Les bonnes poétesses françaises ne viennent pas toutes de Bucarest. Renée Vivien est anglo-américaine. Nous ne pouvons que la remercier pour la manière particulièrement originale et si flatteuse pour nous, dont elle s'y prit afin de prouver chez nous la supériorité — si discutable par ailleurs — des Anglo-Saxons.

Dans les poésies lyriques de Renée Vivien il y a un drame. Un drame se déroule à travers ses *Etudes* qui s'appliquent à des objets un peu particuliers, et qui sont les *Préludes* d'événements sentimentaux assez exceptionnels. Je crains bien d'alourdir, et de rendre vulgaire ce qui est, dans les vers, délicat et fin, exquis, adorable, souverainement mesuré, même dans la virulence et la bizarrerie la plus extrême des sentiments et des sensations.

Mais quoi!.. Elle est animée, la poétesse, d'une amitié passionnée, frénétique pour une jeune femme, mettons pour une jeune femme symbolique, inexistante, idéale, et cette amitié se déploie en des manifestations qui sont insuffisamment « idéalistes ». Je sais qu'elle compare la plupart du temps « l'objet de son amour » à un lis ; mais ce lis a des façons toutes spéciales d'être immaculé. Et dans l'amitié chaleureuse que chante la poétesse, il y a plus de sensualité que de sensibilité. Les formes de la femme adorée arrêtent en leurs contours le poète charmé jusqu'au délire. C'est la démarche fluide, la pâle paupière, les stagnantes prunelles, les yeux et la voix, et les cheveux fluides et subtils, les souples mains qui ont un langage si expressif, les mains blondes et légères, les frêles seins et tout le charme blond du corps aimé...

Cette poésie est un hymne incessant à la beauté, mais avec l'effroi perpétuel que la beauté ne disparaisse.

Elle disparaît en effet, et dans *Cendres et Poussières* Renée Vivien rappelle, avec quelles délices et quelles douleurs langoureuses et violentes, la morte infiniment aimée. La mort épure tout. Et les vers, dont l'inspiration est plus que jamais sensuelle, sont chastes.

O morte que j'aimais, ô pâleur étendue
Dans l'immobilité des néants noirs et froids,
Je n'ose t'apporter que les fleurs d'autrefois
Et mes sanglots païens sur la beauté perdue.

C'est bien une conception tout antique et toute païenne de l'amour et de la beauté qui règne dans les vers.

Et d'abord, s'il faut dire la vérité, l'amour étant un substantif masculin au singulier et féminin au pluriel, Renée Vivien l'a fait féminin de toutes manières et d'autant plus singulier.

O parfum de Paphôs ! ô poète ! ô prêtresse !
Apprends-nous le secret des divines douleurs,
Apprends-nous les soupirs, l'implacable caresse
Où pleure le plaisir, flétri parmi les fleurs !
O langueur de Lesbos ! Charme de Mitylène !
Apprends-nous le vers d'or que ton râle étouffa
De ton harmonieuse haleine
Inspire-nous, Psappha.

Sapho, reconnaissante d'une invocation aussi belle et aussi franche, inspire merveilleusement Renée Vivien, et ses vers ont le reflet du ciel de Mitylène, comme les yeux de son héroïne.

Ensuite, l'amour est un maître souverain ; radieux ou triste, torturé, désespéré, triomphant, il règne et son empire s'étend sur toute la nature. Nul ne peut se soustraire à lui, à ses caprices, à ses charmes, à ces maléfices. Et telle est la conception de l'amour qu'il ne faut

pas oublier si on se pique de condamner la morale ou l'absence de morale que révèle la poésie de Renée Vivien.

Pourtant, malgré cette *amoralité* beaucoup d'amertume entre en cet amour. Les baisers sont amers, sont âcres.

Ah! le parfum! ah! le poison
De tes lèvres, fleurs vénéneuses!

Et jusqu'à l'ardeur suprême de l'amour se mêle une angoisse, l'effroi, le tourment des baisers.

Inquiétudes, souffrances qui corrompent l'amour mais augmentent son intensité! Et la nature entière communie avec cet amour! Et la nature se répand en une sensualité merveilleuse, une sensualité qui est toujours précise et qui parfois l'est trop. La terre, toute la terre lui paraît tiède de baisers las.

La terre s'alanguit énervée, et la brise
Chaude encor des lits lointains vient assouplir
La mer lasse et soumise
Voici la nuit d'amour depuis longtemps promise
Dans l'ombre je te vois divinement pâlir.

Il est aussi des saisons amoureuses.

L'automne s'exaspère ainsi qu'une Bacchante
Folle du sang des fruits et du sang des baisers...
... L'odeur des vignes monte en un souffle d'ivresse
La pesante douceur des vendanges oppresse
... Elle chante à grands cris le vin voluptueux.

Et les fleurs, les fleurs! C'est le souffle violent et superbe des roses, les fleurs enfin,

Les fleurs pâles au souffle amoureusement tiède

Il semble que les fruits eux-mêmes suggèrent sinon des idées au moins des métaphores d'amours.

Ton baiser est pareil à la saveur des fruits.

Et les arbres ont comme des gestes de passion, des attitudes, des élancements, des frémissements amoureux, et des murmures d'amour sous le vent qui les ploie. Il y a quelque chose de grave, de religieux dans cet amour infatigable, effréné, et dans cette sensualité démesurée quelque chose de mystique.

Et naturellement, nécessairement se pressent toutes les images, toutes les métaphores, toutes les comparaisons que le sujet appelle. Et ce sont des résurrections qui ailleurs paraîtraient banales, mais qui animent cette poésie de prodigieuse passion.

Elle évoque l'âme des conquérants éclatante et barbare.

Les Amazones !

On voit errer au loin les yeux d'or de lionnes...
L'Artémis à qui plaît l'orgueil des célibats,
Qui sourit aux fronts purs sous les blanches couronnes
Contemple cependant sans colère, là-bas
S'accomplir dans la nuit l'hymen des amazones
Fier et semblable au choc souverain des combats.

Les Bacchantes !

Le jour ne perce plus de flèches arrogantes
Les bois pleins d'ombre tiède et des rayons enfuis,
Et c'est l'heure troublante où dansent les Bacchantes
Parmi l'accablement des rythmes alanguis...

Aphrodite, Sapho, les Sirènes !

La Sirène aux cheveux rouges comme le soir
Chantait la volupté d'une mort amoureuse.

Dalila, courtisane au front mystérieux, toutes les déesses, toutes les héroïnes, toutes les femmes qui ont

été énergiquement amoureuses et l'ont été d'une façon héroïquement désordonnée...

J'ai vu dans ton front bas le charme du serpent
Tes lèvres ont humé le sang d'une blessure
Et quelque chose en moi s'écœure et se repent
Lorsque ton froid baiser me darde sa morsure.
Un regard de vipère est dans tes yeux mi-clos
Et ta tête furtive et plate se redresse
Plus menaçante après la langueur du repos
J'ai senti le venin au fond de ta caresse.
. . . .
Je te hais, mais ta souple et splendide beauté
Me prend et me fascine et m'attire sans cesse.
Et mon cœur plein d'effroi devant ta cruauté
Te méprise et t'adore, ô reptile et déesse !

Cependant, l'amour est plus fort, et l'amoureuse pleure prophétiquement la beauté de celle qui l'occupe tout entière. Elle prévoit le déshonneur de la ride.

Tes pas oublieront le rythme de l'onde
Ta chair sans désirs, tes membres perclus
Ne frémiront plus dans l'ardeur profonde.
L'amour désanchanté ne te connaîtra plus !

Vers d'amours, vers de passions fières et douloureuses ! Ce qui étonne en cette poésie, qu'anime tant d'ardeur, c'est une sincérité inspirée. Ce n'est point là un simple exercice littéraire, la traduction, plus ou moins heureuse, de sentiments plus ou moins entrevus, plus ou moins supposés. Chez d'autres, la poésie n'est que de la rhétorique ; ici de la vérité et de la vie.

Et quelle vie ! Tant de poètes s'excitent en petit bourgeois, écrivent des vers tumulteux et font leurs trois repas par jour, et décrivant les passions les plus échevelées se couchent chaque soir à neuf heures et passent des nuits sans rèves. C'est ici de la vérité et de la vie.

Et quelle vie !

Rassurez-vous je n'aurai point le front d'invoquer une fois encore les théories bien connues sur la séparation nécessaire de l'art et de la morale pour justifier Renée Vivien de ses inspirations hardies... Je tiens pour certain qu'elle pourrait s'éloigner sans dommage des souvenirs trop persistants de Sapho de Lesbos, elle qui peut écrire des sonnets comme celui-ci : *les Arbres*.

Dans l'azur de l'avril et dans l'air de l'automne
Les arbres ont un charme inquiet et mouvant.
Le peuplier se ploie et se tord sous le vent.
Pareil aux corps de femme où le génie frissonne.
Sa grâce a des langueurs de chair qui s'abandonne :
Son feuillage murmure et frémit en rêvant,
Et s'incline, amoureux des roses du Levant...
Le tremble porte au front une pâle couronne.
Vêtu de clair de lune et de reflets d'argent,
Le bouleau virginal à l'ivoire changeant
Projette avec pudeur ses blancheurs incertaines.
Les tilleuls ont l'odeur des âpres cheveux bruns
Et des acacias aux verdures lointaines
Tombe divinement la neige des parfums.

Rappelons Renée Vivien à des inspirations plus pures. Mon éminent confrère Charles Le Goffic qui sourit, même en grondant, et admire encore qu'il s'applique à blâmer, entreprend cette tâche dont je me réjouis en l'honnêteté de mes sentiments... Et au reste, je conviens que tout doit avoir une fin. Après ces deux chefs-d'œuvre sans vertu, mais sans luxure et sans perversité et d'expressions presque continuellement chastes : *Etudes et Préludes*, *Cendres et Poussières*, *Evocations* était inutile, et il est bien vrai que des imitations de Baudelaire et de Verlaine y paraissent, il est bien vrai aussi que Renée Vivien doit se garder d'imiter, et de sortir de la vie pour entrer dans la littérature...

Qui refusera, dites-le, de vanter le rythme varié de ces vers cadencés, nuancés, jamais alourdis d'épithètes vaines, mais où chacune d'elles, au contraire, trouve son

expression la plus forte, la plus complète, la plus pleine, ces vers éclairés d'images d'une précision discrète, éblouissantes, ces vers d'une forme classique où la langue la plus pure, la plus ferme, traduit des sensations et des sentiments raffinés jusqu'à l'excès, ces vers où vibre en une éclatante harmonie une passion étrange, si vous voulez, malsaine, mais je n'y puis rien, ces vers qui ne renouvellent pas la poésie, certes, mais où se révèle, ce qui suffit, un poète original, un grand poète!

Qui refusera, dites-le, d'admirer cette poésie fiévreuse où frissonne le génie!

3 octobre 1903.

*
* *

Hugues Lapaire : *Au vent de Galerne.* — Paul Sébillot : *La Mer fleurie.* — Massillon Coicou : *Passions, Impressions.* — Auguste Angellier : *Le Chemin des Saisons.* — Marc Lafargue : *L'Age d'Or.* — Gabriel Nigond : *Novembre.* — Léo Larguier : *La Maison du Poète.*

Les poètes de départements s'unissent volontiers en associations littéraires et décentralisatrices. Ils veulent au moins décentraliser la gloire pour la centraliser plus complètement un jour. Mais travaillent-ils effectivement à cette décentralisation en chantant leurs provinces, en donnant à chacune d'elles, par leurs œuvres, une conception plus parfaite de son existence, des raisons nouvelles de fierté et, pour ainsi dire, une individualité plus forte?

S'ils faisaient ainsi, on le saurait à Paris, et peut-être que Paris tout le premier l'attesterait.

Eh quoi! un jeune Haïtien, Massillon Coicou, vient à Paris, réside à Paris. Il est poète, ou il se croit poète; c'est une condition excellente pour le devenir. Il écrit donc des vers. Et que chante-t-il en ces vers? Haïti,

Taïti, trou la la iti??? Que non pas? Mais des amours de Quartier latin et de petit commerce, les grisettes toutes parisiennes et un printemps qui est tout au plus de la banlieue. Il chante sans se faire prier, trop longuement, trop souvent. Ce qu'il chante ne vaut pas la peine d'être chanté, même en vers, même en vers haïtiens. Cependant, après Lise, Lisette, ou Lison, il se souvient de sa *nigram patriam* et il se tient pour très assuré que

La femme que j'aimais dans Lise
Vers qui montait mon cri de foi
C'était toi, la Femme incomprise
Chère Patrie, oui, c'était toi!

Malgré tout, cela n'est pas suffisamment haïtien. Le style pourtant l'est trop, bien que Massillon Coicou ait voulu écrire ses vers en français. Mais Massillon avait des négligences; il est bien permis à Coicou d'en avoir. Au reste, l'un et l'autre ont beaucoup de facilité, tant de facilité!...

En tous cas, si vous trouvez là l'âme haïtienne, prière de la rapporter, contre récompense de l'Académie, à M. Massillon Coicou, 52, rue de Seine, à Paris.

Elle n'est point égarée au moins l'âme berryaude et nous la voyons entière dans les poésies fort convenablement rustiques de Hugues Lapaire. Hugues Lapaire est le poète du Berri comme Gabriel Vicaire fut le poète de la Bresse. Réjouissons-nous pour la Bresse et pour le Berri et pour la littérature française.

Hugues Lapaire, qu'imita Gabriel Nigond, a cette grande force poétique: il aime intensément, sans phrases, sa terre natale. Et il n'exile pas son cœur et son esprit des choses qu'il aime. Poète d'une province, il veut être un poète vraiment provincial. Au reste, pourquoi chercher ailleurs quand on aime son pays, quand on y a des racines, « ces profondes et délicates racines, écrit Maupassant, qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense

et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même ».

Il y a tout cela dans les poèmes de Hugues Lapaire, tout jusqu'aux intonations des paysans, jusqu'aux odeurs du sol, des villages et de l'air! Son livre est comme le vent de Galerne. Il souffle du Nord-Ouest, il est avant-coureur de la bise, il en a la violence sans l'aigreur, la mélancolie sans la tristesse.

Il est mélancolique, en effet, le livre de ces bons paysans, simples, ingénus, assez bonhommes, laborieux et pauvres, mais il n'est pas amer. Les légendes de cette terre, les menus détails d'une existence humble et chétive, vigoureuse cependant, le poète les rapporte et les embellit. Mais à quoi bon descendre jusque dans les intimités les plus vulgaires de cette vie rustique? Est-ce afin d'y trouver de la poésie encore? Vaine recherche! Ce n'est point sujet de poésie que la description de laboureurs mangeant la soupe :

Quand j'sons un' tablé de laboureux.
Coude à coud' ramassés en boules
On n'entend qu' les cueillers dans l'creux
D' l'écuelle et l' gargouill'ment d' nos goules,

Mais détails que cela. Inspiration profonde d'un poète qui connaît le Berri et qui l'aime, qui connaît le villageois berryaud et qui le comprend, qui le chante avec un art infiniment naturel! Et ce sont les âmes du Berri qui vivent et se meuvent dans ces poèmes comme passent les paysans au gué de la Bélaine.

Depuis l' matin jusqu'au couchant
Ça pass' des gars et des drollières
Qui vienn'nt et s'en revienn'nt des champs
Par le même endret d' la rivière
　　Landouzi, landouzi
　　C'est l'gué de la Belaine
　　Dou! landéri déra lonlaine!

Légendes berryaudes, légendes bretonnes, aimées des Berryauds, chéries des Bretons! Paul Sébillot dans *la Mer fleurie* rassemble toutes ces légendes, et chaque poésie qui les avoisine est d'inspiration populaire. Les mœurs, les occupations, les joies, les douleurs, disons aussi les âmes des pêcheurs bretons passionnent plus que tout au monde Paul Sébillot, amoureux et patient auteur du folklore du pêcheur. — Il sait de quoi souffrent ces âmes :

Femme de marin
Femme de chagrin

Et rien ne lui échappe du pittoresque de cette vie sauvage et indépendante si proche de la nature.

Pittoresque extérieur, pittoresque intérieur : l'un ne va pas sans l'autre. Hélas! l'un ne s'en va pas sans l'autre : Paul Sébillot se désole de ne plus trouver en Bretagne les mœurs, les coutumes antiques qui séduisaient encore Brizeux. Il gémit sur la disparition des coiffures — et des idées d'antan.

Filles aux yeux d'azur
Où sont les coiffes blanches
Qui paraient vos dimanches
Sur les bords du Frémur?

Où sont-elles? Elles ne seront bientôt plus que dans les livres des poètes assez sages pour ne point dédaigner les sources populaires régionales des inspirations poétiques. On les ira chercher toujours avec curiosité.

*
* *

Celui-ci s'inspire de la nature bretonne, celui-là de la nature berryaude. Le plus grand nombre des poètes

s'inspirent de la nature entière purement — et simplement.

Non, les poètes n'ont plus cette grandiose simplicité primitive qui forçait leurs ancêtres à chanter la beauté de la terre et des cieux, à célébrer la communion de leur âme avec la vie universelle. Aujourd'hui la plupart d'entre eux vivent dans les villes de la vie des autres hommes. S'ils écrivent des vers ce n'est pas pour céder à une impulsion dont ils seraient bien empêchés d'être les maîtres. Les sujets ne leur sont point imposés, ils les choisissent ; et les ayant choisis ils les développent, faisant ainsi des exercices d'où l'art et le procédé ne sont pas plus absents que la verve poétique. Et ces civilisés, ces cultivés, ces artistes se retrempent dans la vie rurale comme pour se fortifier en elle et par elle. Ils demandent à la nature leurs sujets, leurs idées, leurs sentiments, leurs métaphores. Ils ont tous un sentiment assez profond de la nature, mais, à la vérité, ils ne vont point jusqu'à une philosophie qui subordonnerait la nature à l'homme ou l'homme à la nature selon les temps et selon les penchants... Ces poètes entretiennent seulement avec la nature des rapports de camaraderie intime, de bonne amitié. Tantôt ils sont dominés et comme écrasés par elle ; tantôt ils la dominent, la plupart du temps ils font avec elle bon ménage, se plient à elle sans vanité comme sans humilité, sont gais au printemps, joyeux en été, mélancoliques en automne, tristes en hiver... Nous sommes très compliqués et pourtant voici une poésie de braves gens — et parfois de braves jeunes gens — instruits, lettrés au plus haut point, adroits à écrire des vers et qui ne prétendent à rien, sinon qu'à être simples et à suivre docilement avec la foule le cours des saisons.

Ce chemin des saisons, c'est le plus lettré de tous, — celui qui, sans effort, est aussi le plus simple, — qui nous l'indique avec le plus de grâce et de bonhomie, M. Auguste Angellier, professeur expérimenté, docte histo-

rien de Burns, poète à ses heures qui ne sont pas des heures perdues.

Ah ! fraîcheur, exquise fraîcheur des sentiments et des sensations ! Délicatesse des impressions qui sont nobles et fines et doucement, et minutieusement familières, élégamment familières aussi, car M. Auguste Angellier a ce grand art bien discret, bien séduisant, d'être le poète le plus familier et le moins vulgaire qui soit.

Toutes ses poésies sont un peu des chansons, graves parfois, le plus souvent légères. Elles sont rapidement et amoureusement descriptives, d'une facilité souriante que la prétention ne veut point appesantir. Et les nuances des sentiments sont en rapports directs avec les nuances des fleurs, car il y a beaucoup de fleurs sur ce joli chemin que M. Angellier parcourt avec bonheur, et nous fait suivre avec agrément, beaucoup de fleurs et beaucoup d'oiseaux. Et son œuvre modérée est une épopée familiale des saisons.

Rien n'est plus régulier que le changement des décors et des fleurs, et des oiseaux, et des pensées et des amours selon le temps qu'il fait, l'éclat du soleil, l'ardeur de la température. Ces vers sont ainsi, en leurs développements, d'une sage ordonnance, pondérée, quasiment bureaucratique.

Le mois de mai touchait au mois de juin
Et lui passait à pleines mains décloses
Les premiers lis et les premières roses
Et les lilas dont son front était ceint...

Charmant ouvrage, aussi bon pour satisfaire les horticulteurs instruits de leur métier que les âmes loyalement sentimentales.

Mais admirez surtout, vous horticulteurs du jardin des muses, cette précision descriptive si rare, si rare qu'elle devient en vers une bien précieuse vertu :

VICTOIRE DE LUNE

Un nuage obscur a couvert la lune
Comme une infortune
Recouvre la joie et l'espoir d'un cœur
Et, voilant soudain leur blanche lueur,
L'emplit d'ombre brune.

Autour du nuage, un rebord d'argent
Fragile, changeant,
Flotte faiblement, s'effrange, s'efface,
Ourlet floconneux que la sombre masse
Brise en s'allongeant.

Dans les champs douteux, seule une lagune
Que borde une dune
Conserve un reflet louche et menaçant,
Comme dans la nuit d'un cœur impuissant
Luit une rancune.

Mais le globe clair, de l'ombre émergeant
Ressort, propageant
Un coup de clarté qui court, s'étend, passe
Et par nappes d'or traverse l'espace
En le submergeant.

Douce et réconfortante allégresse au fond de cette poésie volontiers radieuse ! M. Auguste Angellier regarde plus volontiers les roses — pourvu qu'elles ne soient pas trop éclatantes — que les chrysanthèmes. Pourtant, il sait bien chanter les chrysanthèmes et l'automne, car nul plus que lui n'a le fameux sentiment de la nature.

Quand le soir hâtif emplira la chambre
Nous regarderons ces fleurs de novembre,
Ces fleurs de souci,
Ces fleurs sans espoir, comme des emblèmes
Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes.
Et nos cœurs aussi !...

C'est de cette mélancolie automnale que Gabriel Nigond — goûté de Marcel Schwob — est imprégné. Novembre ; novembre ! Le jour, le mois des morts !!!

« Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes! Ah ! pénétrantes jusqu'à la douleur ! » Ainsi disait Baudelaire, ainsi pense Gabriel Nigond, jeune poète que la gloire visitera peut-être.

Mais qu'il est triste, qu'il est donc triste! Et s'il l'est, c'est parce qu'il le veut être. On voit bientôt qu'en effet, il ne l'est que parce qu'il veut l'être. Il ne fait pas jaillir la douleur de drames inattendus, héroïques, superbes, mais des simples faits divers de la vie des campagnes et des faubourgs... La misère des uns, l'isolement des autres, les paysages lugubres des cimetières qui ne sont pas aussi gais que certains le croient, des banlieues qui sont pis que des cimetières : il est obsédé de tous ces spectacles. En son livre se lève l'épouvante de la misère et de la laideur. Avec elle, l'angoisse constante et le perpétuel effroi de la mort...

C'est vous tous que la mort guette et suit pas à pas,
Tueuse et consolante et souvent désirée ;
Combien de vous, ô malheureux, l'ont implorée
Et d'eux-mêmes se sont jetés entre ses bras!
Vous les souffrants, les éperdus, les téméraires,
Vous qui toujours plus bas penchez vos fronts courbés
Au fond de cet abîme où vous êtes tombés
Faut-il vous plaindre ou mieux vous envier, mes frères?

Gabriel Nigond les plaint en les enviant, et surtout les envie en les plaignant. Et il a raison, car c'est toujours un privilège que d'être plaints en beaux vers... Les siens sont précis, forts, harmonieux et variés comme ses impressions funèbres, variés et si simples, d'autant plus beaux.

L'inspiration les anime ; la virtuosité les affaiblit un peu. Gabriel Nigond est conscient de son habileté et, dans la tristesse infatigable de ses impressions de novembre, ne se refuse pas la consolation de céder à sa virtuosité. Il lui cède, et voici qu'il conte en sonnets ! en

sonnets, je dis bien! l'histoire de la religieuse d'hôpital Elise!

Epouse de Jésus mais sœur de Madeleine,

qui aime d'amour un petit soldat malade, se donne à lui et bientôt se suicide. En sonnets, j'ai dit en sonnets! cela paraît une gageure.

Et tant il est soucieux de simplicité dans la forme, il semble parfois s'amuser à des caricatures, ou des pastiches de François Coppée. Il vit chez lui entouré

De meubles d'art d'une simplicité voulue

et

Grand'mère dort devant la tasse à camomille.

Ou bien,

Elle servait depuis quinze ans chez des bourgeois
Et mettait de côté cent vingt francs par année,
Ses yeux calmes luisaient sous un bonnet carré,
Toujours frais, mais qui coûtait cher de repassage,
Elle portait, étant peu coquette et très sage
Sur ses bas jaunes de gros souliers de curé.

Ou bien, après des imitations toutes spontanées de Beaudelaire ou de Rollinat, il décrira! quel sujet de poésie!... il décrira! virtuosité, funeste virtuosité! il décrira — et nous songerons à Franc-Nohain! — il décrira la *Tête de veau :*

Sur le plat large que décore
Un cercle de persil nouveau,
Toute chaude et fumante encore
Gît la triste tête de veau,

. . . .

Le dessus qui baille révèle,
Sous la vapeur en fumet roux
Les grains de riz de la cervelle
Et les cavités des os mous.

. . . .
La tête se repose, lasse
Sous les hauts flambeaux allumés
Tandis qu'un rêve naît et passe
Devant ses yeux lourds et fermés
Songe des natales prairies
Où folâtrent les jeunes veaux
Où l'on entend les cris nouveaux
Des agneaux dans les bergeries !

O Franc-Nohain, ô poésie, ô Franc-Nohain !... Mais cessons de sourire. Nous sommes en novembre ! Jour des morts ! mois des morts ! Et Gabriel Nigond, tout imprégné de la tristesse automnale, veut que nous soyons tristes comme la saison...

Cette tristesse de la nature peut-elle accabler un poète ? Gabriel Nigond ne la subit que pour l'exprimer mieux, et on devine la joie qu'il éprouve à pouvoir ressentir si bien, si profondément, si poétiquement sa tristesse. Léo Larguier est quelquefois écrasé par la nature... *Sola sub nocte per umbras !...*

Je reste épouvanté. Toi qui me semblais beau
Mon livre et toi maison, et vous, petites choses
Que l'on aime et qu'on voit depuis qu'on se souvient,
Et moi-même, écrivant devant mes vitres closes
Je sens dans l'infini que nous ne sommes rien.

Et ses vers, consacrés à la vie, à la beauté, à la jeunesse, à l'amour — simplement, ne s'abandonnent point à des négligences faciles, et puis, comme la sensibilité qui s'exprime en eux, ils sont souvent d'une harmonie toute lamartinienne...

La forme les soutient. Pourquoi faut-il qu'elle ne soutienne pas autant ceux de Marc Lafargue ? Ici le poète, sans aboutir aux vers libres, s'attribue toutes les libertés que la poésie ne saurait lui consentir. Ce sont, par exemple, tantôt des rimes régulières, tantôt d'insuffisantes assonnances, et on ne comprend pas pourquoi il

s'accorde ici le droit à certaines licences qu'il se refuse ailleurs. Et ne pouvant décider, on tire argument de la beauté même de ses vers contre les libertés qu'il y prend.

Moins curieux que Léo Larguier de la beauté du paysage antique, Marc Laforgue est aussi sensible que l'auteur de la *Maison du poète* à la vie de la nature universelle. Mais il ne laisse pas que d'hésiter aussi. Sera-t-il accablé par la Nature? Sera-t-il exalté par elle?... Souvent il la redoute.

Il est des sites que ma voix n'a pas chantés
Car bien souvent devant la nature elle tremble.

Peu après, au contraire, il lui dédie des hymnes de poétique gratitude.

Ce que j'ai de meilleur, Pays, je te le dois,
Beau fleuve lumineux et sorti de l'aurore,
Dans tes bois de ramiers, près des eaux que de fois
J'écoutai dans le ciel tonner l'autan sonore!

Il doit beaucoup à son pays, la fraîcheur de ses sentiments, la grâce facile de ses vers faciles, faciles... Quoi encore! A force de contempler les paysages natals, il fut plus habile à les évoquer, à être ému par eux... Et il a justement ce don d'évocation et d'émotion qu'il faut admirer déjà en Gabriel Nigond, en Léo Larguier comme en lui-même.

Fleuve natal, Garonne au nom large et sonore,
C'est sur tes bords que nos esprits se sont formés
Lorsque, le soir, à l'heure où la ville se dore
Nous allions pour rêver dans les champs parfumés.
C'étaient alors des jours limpides de jeunesse;
Nos esprits étaient frais comme l'eau du courant
Et sous les saules vaporeux, remplis d'ivresse
Nous récitions nos vers dans le soleil couchant.

Vous les pouvez réciter encore... et cependant la chanson que vous chantez à votre tour nous l'avons en-

tendue maintes fois. Jeunes poètes, n'auriez-vous rien autre à nous dire? Est-ce que la parole de Renan ne conviendrait plus à votre génération : « Redoublons de travail. Je sens en moi quelque chose de jeune et d'ardent, je veux imaginer quelque chose de nouveau. »

10 octobre 1903.

* * *

Eugène Hollande : *la Cité future.* — Sébastien-Charles Leconte : *la Tentation de l'homme.* — Joachim Gasquet : *les Chants séculaires.* — Fernand Rivet : *le Passant de la vie.* — Valère Gille : *la Corbeille d'octobre.* — La Revue : les Poèmes : *Nos Colloques*, par Adolphe Lacuzon.

Ce quelque chose de nouveau on le pressent, on le devine, on le sent en certains poètes... Ils accomplissent un effort de renouvellement qui ne peut toutefois les conduire vers l'école homaisiste des Batignolles, mais bien ailleurs ou bien au delà. Les évocations des paysages et la résurrection poétique des sentiments, jadis entretenus par ces paysages, ne suffisent plus. Ils ont encore, cela est vrai, les sentiments, les impressions, les idées exprimées avec une grâce insinuante par Valère Gille, le poète de la *Corbeille d'octobre* qui, avec le noble Iwan Gilkin, Albert Giraud, d'autres encore, a vigoureusement combattu pour le triomphe de la tradition française en Belgique, et a employé pour ce combat la meilleure tactique : ses œuvres d'inspiration claire et de style pur.

Valère Gille chantait doucement cette chanson, le refrain de tous nos poètes.

... Pourtant j'hésite encor, comme, au sortir d'un songe,
Mais dans le vaste azur l'angélus du matin
Tinte, meurt et le son lentement se prolonge
Ah ! si loin dans mon cœur qu'il réveille soudain !

Chaque site nouveau me rappelle à moi-même
De ce qui me fut cher rien ne s'est effacé,
Comme on laisse de soi dans les lieux que l'on aime
Et comme, à les revoir, on revit le passé!
Tout ici me séduit, me parle et me convie
Et les futilités charmantes d'autrefois
Auxquelles notre amour communiquait la vie
Ont recouvré leur charme et prennent une voix.
La brise, les parfums, les fleurs ont leur langage,
Ces coteaux, ces ravins ont gardé mon secret :
Jusqu'au frémissement lumineux du feuillage
M'évoque une heure aimée et ravive un regret...

Les poètes donc ne veulent plus tout ignorer et penser modérément. Ils ne veuleut plus que la poésie périsse dans la banalité répétant sur tous les tons et sur le même ton, oiseaux, roseaux, printemps, automne; ma mère ma sœur, amour, amour... Et plusieurs travaillent avec hardiesse, à nourrir leurs poèmes de pensées, à les alimenter de philosophie et ils aboutissent à une sorte de poétique, qui n'est pas dépourvue de la séduction que donne à certains hommes et à certaines œuvres une magnifique austérité...

M. Fernand Rivet a cette audace sincère, qui ne demande qu'à être utilement novatrice. Il est philosophe, ce poète. Il pourrait être à la fois plus philosophe et plus poète. En son jeune talent, ce qui paraît le mieux, ce sont les incertitudes. Incertitudes du poète ou du philosophe?... Toujours est-il que M. Fernand Rivet ne s'est pas fait de la précision des idées, des sentiments et des symboles, une obligation impérieuse. Son inspiration qui est vague et quelquefois contradictoire malgré son indécision, est en même temps un peu obscure... Comme la pensée n'est pas toujours précise et ferme, M. Fernand Rivet est naturellement conduit à l'exprimer longuement. Ses poèmes sont longs, et, par suite, dans ses vers abondants, les expressions rares et belles sont perdues et comme noyées. Mais l'harmonie,

une harmonie parfois un peu sourde, n'est pas absente de ce lyrisme philosophique et sentimental. Et la poésie de M. Fernand Rivet fait éprouver un plaisir sévère, mais, d'aventure, intense.

Un jour viendra où il sera plus complètement maître de sa pensée et de sa forme, comme ce philosophe dont les poèmes sont parfaits : Sébastien-Charles Leconte.

L'inspiration de Sébastien-Charles Leconte est ambitieuse, mais elle est claire. *La Tentation de l'homme :* qu'est-ce donc ?

L'Esprit de l'homme a compris qu'il ne pouvait dépasser ses propres limites et que, selon la parole de M. Leconte, « s'il tentait une explication du Problème, il se heurtait à cet infranchissable cercle, qui — pour lui, du moins — est à la fois sa forme et la forme du Monde ».

Vaincu, foudroyé, il accepte sa défaite : sa stoïque résignation lui rend amèrement joyeuse la constatation de son impuissance, et transforme en attitude superbe, la perception de l'inévitable vanité de son effort. C'est la tentation d'orgueil.

Mais voici que d'irréductibles forces le sollicitent, qui hantent quand même sa pensée et l'accompagnent comme son ombre. Il s'afflige de savoir qu'elles ne sont que des fantômes. C'est la tentation du mystère.

Il se réfugie alors dans la conception d'une œuvre dont sa douleur et sa fierté légitimes seront la chair et le métal, si l'on peut dire ; à laquelle le Verbe souverain donnera la forme et qui évoluera dans l'âme successive des générations. Il se consolera dans cette illusion d'avoir créé un aspect nouveau du Monde, que sa vanité dérisoire pensera éternel. C'est la tentation de beauté.

Ou bien l'inquiétude d'élargir la frontière de l'expérience le jettera dans les travaux qui pourront au moins lui asservir les forces de la Nature, sinon lui en faire pénétrer l'essence. Et si puissant qu'il devienne, quels que soient les progrès qu'il effectue, il n'atteindra

jamais à la connaissance entière. C'est la tentation de science.

Mais M. Sébastien Leconte clôture ainsi le développepement de sa pensée : Ce sera l'œuvre de ses descendants, héritiers de tant d'œuvres, de s'élever à jamais vers cette connaissance, jusqu'au moment où peut-être l'Esprit humain sera près de se confondre avec l'Unité totale. S'abîmeront-ils dans cet océan, où, égalés au savoir intégral, ils s'anéantiraient? Dureront-ils autant que l'aspect actuel du monde, ces hommes qui viendront?...

Et ce n'est pas gai! mais voilà une belle philosophie de poète! Et il faut bien qu'ils considèrent Sébastien-Charles Leconte comme un de leurs initiateurs, ces jeunes poètes, maîtres entreprenants de l'avenir, qui constatent avec regret que la littérature est en retard de cent ans sur la science, qu'elle doit être, elle aussi, de son époque, penser avec elle, réfléchir avec elle et pour elle... Ils invoquent la raison souveraine, exaltée encore par l'imagination. Ainsi fait Sébastien-Charles Leconte, dont le lyrisme est souvent grandiose :

O toi que notre attente implore, évoque et nomme
Qui, seule, peut briser l'aiguillon du trépas,
Raison libératrice, épouse aux calmes pas,
Rédemptrice vraiment, vraiment Fille de l'Homme
Qui ne pouvant mourir, ne ressuscites pas!
Ce jour nous luira-t-il où les astres augustes
Te verront, du parvis que les Dieux ont quitté,
Descendre, lumineuse en ta grave équité
Pour le pardon des Saints et le rachat des Justes
Vers les ténèbres d'or de notre Humanité?

*
* *

Ils voient moins haut, ils voient moins loin dans le progrès des temps, ceux qui ne cherchent qu'à établir les petites écoles dont ils seront les petits maîtres

d'après les seules indications que leur procurent, sommaires, les événements du jour ou de l'année.

M. Joachim Gasquet, poète, a fondé une école, avec le concours de M. Louis Bertrand, romancier. Oh ! nous ne confondons pas ces jeunes écrivains, ardents excitateurs de vieilles nouveautés, avec les promoteurs du homaisisme batignollais. Ceux-ci ne voyaient dans l'avenir de la poésie que décorations rapidement conquises ou places usurpées sur d'autres plus dignes. Leur coalition maligne et naïve fut tout de suite déjouée... M. Louis Bertrand et M. Joachim Gasquet sont des esprits sincères et désintéressés. Ils sont aussi estimables qu'aimables. Ils ont tous deux le tempérament et la culture romantiques ; avec une loyauté qui les honore mais qui les affaiblit, ils ont voulu néanmoins annoncer, préparer, commencer la renaissance classique.

L'auteur qu'on peut justement vanter pour la couleur et la force de ses imaginations et de son style, du *Sang des Races*, de *la Cina* et même du *Rival de Don Juan*, me permettra-t-il de juger un peu bien puéril le manifeste dont il décora à l'italienne, en le chargeant, le livre de son fidèle Joachim Gasquet, poète parfois éclatant, toujours vibrant de *l'Arbre et les Vents* et des *Chants séculaires !* Tout ce qui est visible en les déclarations de principe et les professions de foi de ces écrivains étincelants, c'est qu'ils n'ont aucun goût pour la politique contemporaine. C'est leur droit ; et je ne dis pas que l'avenir ne leur donne pas raison ; mais en attendant cette revanche, leur littérature contredit leur doctrine littéraire ; ils ne sont que des disciples indisciplinés de l'école dont ils sont les fondateurs et les maîtres. Si la renaissance classique s'opère, ce sera malgré eux et malgré leurs ouvrages...

M. Joachim Gasquet, qui n'est pas sans avoir une certaine confiance en son génie,

> Pour chanter de nouveau quelque *immortel* poème
> O mon cœur, ouvre-toi !

est certainement un ennemi de la démagogie... qui, dans sa pensée poétique, se confond tout naturellement avec le gouvernement d'aujourd'hui.

Les dieux de la démagogie
Sourds et grossiers, mangent entre eux
Pas un aède dans l'orgie
Ne vient troubler ces malheureux.
. . . .
Le matin de la délivrance
Est en marche dans l'infini
Fleurissez, vignoble de France
Le siècle d'opprobre est fini.
. . . .
Dans la vigne de notre race
Les ceps sont en fleurs, égorgeons
Les porchers de la populace,
Les raisins sont mûrs, vendangeons.

M. Joachim Gasquet, décidément, chante comme écrit notre Pollonnais national. C'est qu'il a lui aussi une foi invincible en les vertus de la vieille France.

Gloire, source de vie, air de l'antique France,
Mélancolique orgueil dont s'enivrent nos cœurs,
Nourrice des vertus, à travers ma souffrance
Fais monter et crier tous les aigles vainqueurs.

Au reste, ce champion très agissant de la renaissance classique est romantique par toutes ses inspirations, ses imitations, ses fréquentations littéraires. Victor Hugo habite en sa mémoire, et il célèbre avec une gratitude généreuse, cependant qu'équitable, Lamartine à qui il doit beaucoup.

Elégant, mince et droit, il marche sous les chênes
Jeune homme dont, le soir, rêvent les châtelaines
Avec son front bruni sous ses cheveux bouclés ;
Il passe, jeune dieu, mais dans ses yeux troublés
Une humide lueur fait déjà qu'on devine,
Dans cet adolescent le futur Lamartine.

Il a, lui aussi, Joachim Gasquet, ses méditations. Et ce qui communique à son œuvre toute sa vigueur, c'est que jeté dans la nature, la connaissant, la comprenant, l'aimant, il reçoit d'elle un grand encouragement à vivre et à écrire des vers, à se fier en la France, en la race française comme en lui-même. Il est d'un optimisme abondant et sonore. Le soleil l'éclaire, éclaire ses poèmes ainsi que son âme, mais c'est un soleil aussi chaud que brillant.

O soleil ! donne-moi la clarté qui fait vivre !
Tu nourris les arbres heureux ;
Les arbres loin de toi sont sans feuille, et mon livre,
Si tu le fuis, mourra comme eux.

Il n'hésite même pas à dire hardiment, en se parlant à lui-même, selon la coutume de tous les poètes d'ailleurs :

Car l'âme de tes chants est le soleil aussi !

Donc joie de vivre dans la nature et sous le soleil ! Joie de vivre aussi dans la famille, en la compagnie réconfortante des traditions de la race... Joachim Gasquet célèbre l'amour robuste, sans mièvrerie, de la femme, cet amour qui se traduit, se complète, pour le plus grand bien de la race toujours saine, par la création.

J'ai créé... Nous vivrons tous deux dans le même être,
Il aura ta raison, ta force, ta beauté,
Il sera le sauveur que tes vers ont chantés.
Pour la première fois au fond de mes entrailles
Il vient de remuer, il nous a répondu.
Je comprends le mystère auguste des semailles.

La nature, justement docile au poète qui l'aime, ne

fait aucune difficulté de s'associer immédiatement à son bonheur.

> Lorsque l'enfant viendra, ce sera dans un jour
> De lumière, au milieu de l'été... La Provence
> Des monts jusqu'à la mer brûlera tout autour
> De la maison sacrée...

Tout cela est bel et bon, très bel et très bon, sinon très nouveau. Nul ne refusera d'affirmer que les inspirations de Joachim Gasquet sont salubres et bienfaisantes. Elles sont d'un poète harmonieux, exubérant, que sa facilité sert toujours et trahit, quelquefois, d'un poète qui sait être en vers un grand orateur.

Il peut y avoir un poncif de nouveauté comme il y a un poncif de traditionnalisme. M. Eugène Hollande, qui n'est point ami du passé, accueille, avec un bonheur déjà triomphant, les efforts rénovateurs du présent. Mais est-ce bien le devoir des poètes de chanter les congrès de la paix, ou les projets de loi excellents « pour améliorer la condition des travailleurs », comme d'autres chantaient la gloire décorative des batailles et la magnificence de la mort vaine au champ d'honneur ? Prenons garde au « homaisisme » batignollais, et veillons à ne pas réduire la poésie au rôle subalterne de reportage versifié — et hardiment simplificateur, — agrémenté d'idées générales... Aimera-t-on ces vers de M. Eugène Hollande ?

> Pourtant l'assassinat des peuples se prépare.
> Ta conscience en vain se révolte et dit : non !
> Si tu ne consens pas à la guerre barbare
> Il est temps de crier ta haine du canon.
> Proclame-la, loin d'en rougir, et fais-t'en gloire.
> Qui t'appellera lâche est plus lâche que toi ;
> Laisse à ces sots cruels la honte de l'en croire :
> Par un juste retour, leur bêtise est sa loi...

On se rappelle presque fatalement les à-propos de M. Lucien Pâté, ou de M. Boyer d'Agen pour inaugu-

rations. Et il est bon, assurément, qu'un poète comme M. Eugène Hollande suive de moins près les petites manifestations en lesquelles se traduisent les efforts incertains des hommes pour le progrès, et qu'il se contente d'affirmer sa foi :

Ainsi de l'Idéal la force inévitable
Aura son heure, et c'est pourquoi l'Humanité,
Patiente, l'attend avec sérénité.

Et comme on l'applaudit lorsqu'il se soucie de chanter seulement dans ses vers *le Triomphe de la pensée!*

Le Héros de Pensée est assis. Il médite.
Etant accoutumé de regarder aux cieux
Une grave fierté tient haut son front pieux.
L'or brille sous son pied, et son pied s'en irrite,
Mais après l'or foulé, la Volupté l'invite
Elle est là mollement couchée, et ses beaux yeux
Contemplent, à la fois ardents et curieux
Celui-là près de qui sa gorge en vain palpite.
Elle porte la coupe enchantée et la tend :
Que ne la saisit-il ? Il est jeune pourtant !
Il n'y goûta jamais. Que du moins il l'effleure !
Elle rit, radieuse et nue, et ne sait pas
Que l'austère penseur cherche ailleurs qu'ici-bas
Dans l'ivresse du Vrai, le plaisir qui demeure.

N'est-ce pas l'ivresse du vrai qui doit animer les poètes de la Cité future ?

* * *

Mais que veulent-ils, les poètes qui se pressent en foule aux portes de la gloire ? Et lequel d'entre eux dirigera les autres, on ne le sait. Beaucoup d'entre eux ont du talent, ce talent qui suffit à vaincre dans le présent, mais ne prolonge pas la victoire au-delà du présent.

Nulle suprématie dans leur troupe serrée. Aucun d'entre eux ne peut se flatter de représenter les autres dans cette foule mouvante de lecteurs où peu d'entre eux parviennent. Si quelques-uns arrivent plus tôt à la renommée que n'atteignent point les autres, c'est par l'emploi de procédés qui ne sont pas littéraires. Naissance, relations, adresse, publicité — non poésie. Sachons-le dire : de tous ces poètes trop hâtivement dénombrés aucun ne peut être équitablement distingué, pour être préféré. Non, aucun ne domine ; et les petites notoriétés précaires que font des snobismes laborieusement cultivés sont des usurpations...

Détournons nos regards de ces spectales que donne communément la vie littéraire. Venons aux réalités, venons aux vrais poètes, à ceux qui ne demandent qu'à leurs vers de les porter dans la gloire. Que voyons-nous ?

Les poètes dédaignent aujourd'hui de renouveler les formes, de bouleverser les règles et les traditions du rythme. Le vers libre semble délaissé. Parmi tant de poèmes annuellement publiés, dont bien peu sont totalement négligeables, je ne vois plus que celui où M. Félicien Fagus développe la légende d'Ixion qui soit écrit en vers libres. Tous les autres reprennent l'ancienne prosodie. On commence même à juger indiscrète l'insistance de certains poètes à disserter sur les droits qu'ils ont de libérer le vers qu'ils ne veulent pourtant pas libre, sur la consonne d'appui, l'hiatus, ou la césure, ou l'*e* muet. Assez de dissertations : des chefs-d'œuvre ! Le vers se libère tout seul et tout seul se discipline. De vouloir par des considérations érudites ou autres rendre sa discipline plus étroite ou moins assujettissante, c'est une grande vanité.

Insoucieux de discuter encore de l'e muet ou de la rime appauvrie, certains poètes nobles veulent raviver l'inspiration de leur poésie à des sources plus larges et plus profondes que le ruisseau jaseur ou la fontaine

idyllique du temps jadis. Ils veulent, eux aussi, préparer le triomphe de la pensée. Et ils se souviennent avec reconnaissance du grand précurseur Alfred de Vigny. Vigny écrivait sur soi-même : « Le seul mérite qu'on n'ait jamais contesté à nos productions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles où une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique. Dans cette voie d'innovation, l'auteur se met en marche, bien jeune, mais le *premier*. »

D'autres maintenant veulent le suivre. Et ils disent : « Si les cieux sont vides, l'aspiration demeure au cœur des hommes. Elle a besoin de s'élever, elle a des élans irrésistibles, et il ne faut pas qu'en s'élançant elle s'égare aux superstitions de toutes sortes. La poésie est là qui doit rayonner au zénith de la pensée humaine. En elle doivent se confondre tous les cultes abolis. C'est elle qui nous met en rapport avec l'inconnaissable et l'infini. Le frisson qu'elle provoque en nous émeut notre âme à l'unisson de l'âme du monde, et nous fait communier en elle et dans la vérité. Elle est dispensatrice de toute consolation et de toute beauté. Les religions lui ont dérobé ses formules incantatrices, et les ont fait servir à la domination des trônes et des races. Reprenons-les, recouvrons-les. Dans l'eurythmie universelle, dégageons le rythme inhérent au verbe humain, et par des hymnes, enseignons aux hommes leur grandeur d'hommes. Ce n'est pas en les persuadant qu'ils sont des créatures misérables qu'on les rendra généreux et nobles. Il faut avoir pour donner.

Sachons, soyons instruits. Et dans tous les domaines du savoir, établissons des rapports, cherchons des correspondances. et, sur ces réseaux mystérieux, construisons nos symboles ; descendons au profond de nous-mêmes, atteignons aux normes de l'existence, et des battements de notre cœur au vertige des astres, des frissons de notre âme aux frissons des cieux inconnus, élargissons un chant qui soit à la fois, toute la vie et

tout le rêve, tous nos instincts et notre foi, et nous absolve, et nous érige en créateurs !...

Et c'est alors que le Verbe humain reconquerra sa puissance. Selon la parole du philosophe, l'homme sera vraiment au centre de l'univers ; il en sentira le frémissement tout autour de lui, et le poète sera vraiment le Poète, le prophète et le voyant ».

Peut-être, un jour, considérant les œuvres de ce jeune groupe qui s'annonce aussi noblement, un vers remontera en notre mémoire.

Qu'on dise : il osa trop, mais l'audace était belle !

Qui donc refuserait d'être dès aujourd'hui ravi de son audace !

17 octobre 1903.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

RUE GAMBETTA, 6



